

Unus inter pares

Studies on Shared Scholarship

« Philologicum »

Entre érudition et création, cette collection éditoriale accueille essentiellement des essais et des ouvrages savants. Elle se situe au croisement de divers territoires existants, que relie l'originalité d'une démarche créatrice. Philologie, histoire de la philologie, littérature, philosophie et théologie s'y croisent en un dialogue singulier dont la logique est inhérente à une initiative revendiquée comme personnelle.

Pascale Hummel

Illustration : Boèce, *De Consolatione philosophiae*, fin XIV^e-début XV^e siècle,
Bergame, Biblioteca civica « Angelo Mai », MA 564, fol. 78^v.
Conception graphique : Sabine Cros.

Unus inter pares

Studies on Shared Scholarship

Edited by
Pascale Catherine Hummel

Philologicum

2009

*Out of the closet and into the museums, libraries, architectural monuments, concert halls,
bookstores, recording studios and film studios of the world.*

*Everything belongs to the inspired and dedicated thief. All the artists of history,
from cave painters to Picasso, all the poets and writers, the musicians and architects,
offer their wares, importuning him like street vendors.*

*They supplicate him from the bored minds of school children,
from the prisons of uncritical veneration, from dead museums and dusty archives.
Sculptors stretch forth their limestone arms to receive the life-giving transfusion of flesh
as their severed limbs are grafted onto Mister America.*

Mais le voleur n'est pas pressé—the thief is in no hurry.

*He must assume himself of the quality of the merchandise and its suitability
for his purpose before he conveys the supreme honor and benediction of his theft.*

Words, colors, light, sounds, stone, wood, bronze belong to the living artist.

They belong to anyone who can use them. Loot the Louvre !

À bas l'originalité, the sterile and assertive ego that imprisons as it creates.

Vive le vol—pure, shameless, total. We are not responsible.

Steal anything in sight.

William Burroughs, « Les Voleurs » (1976)

Sommaire

<i>Unus inter pares</i>	Pascale HUMMEL	7
L'art de plagier à la Renaissance : traductions infidèles, trahisons familière	Sébastien GALLAND	29
L'un communautaire : érudition ecclésiastique et personnalité institutionnelle	Frédéric GABRIEL	41
Authentifier le texte sacré en Islam : science du texte et science des hommes	Asma HILALI	67
La littérature odéporique à l'époque de l'Idéologie : Aubin Louis Millin, une manière scientifique de vivre et d'écrire le voyage	Cristina TRINCHERO	81
L'école gottschédienne : l'Université de Leipzig comme lieu de diffusion des Lumières allemandes	Marie-Hélène QUÉVAL	95
Michael Ventris : <i>Solus inter impares</i>	Heiner EICHNER	133
Au milieu de tant de livres : le plagiat comme illusion créatrice	Hélène MAUREL-INDART	145
After Oppenheimer: Scientific Humanists and Humanistic Scientists in the 21st Century	François BLUMENFELD	159
Free-Market This, Free-Market That: "Enough with the Propaganda Already"	Noé LE BLANC	189
Liste des contributeurs		193

*Nos littérateurs contemporains se sont mis dans la tête
qu'une idée peut appartenir en propre à quelqu'un.
On n'imaginait rien de tel autrefois,
et le plagiat n'était pas jadis ce qu'il est aujourd'hui.*

Anatole France, « Apologie pour le plagiat » (1933)

*Car j'ai pillé, j'ai été pillé aussi et pourtant je n'ai pas crié au viol inter nates, au rapt de mon
âme, au vol de ma substance ou je ne sais quelle autre baliverne du genre. J'ai toujours écrit chacun
de mes livres dans l'ombre portée d'un autre, dans son obliquité, dans sa « façon » (comme on parle
d'une couturière « à façon »). À quoi s'ajoutaient toutes les lectures adjacentes, hasardeuses,
circonstanciées, où je piquais des bouts de phrases, parfois des mots qui m'entraînaient
là où je voulais aller sans le savoir encore : ce qui était écrit devenait mon écriture future.
Car les phrases veulent toujours dire mille autres choses que ce qu'elles disent
et le plagiat n'est jamais que l'art de l'anamorphose.*

Jean-Luc Hennig, *Apologie du plagiat* (1997)

Unus inter pares

Pascale HUMMEL

Définir les solidarités nées entre les hommes voués au savoir, hors des universités et institutions traditionnelles n'est pas chose aisée : d'abord parce que les témoignages relatifs à toutes organisations nouvelles ne sont nombreux, ensuite parce que l'ambiguïté des carrières ajoute un obstacle de taille¹. Tous ces hommes, humanistes et savants, sont eux-mêmes des clercs. Cette solidarité se manifeste à plusieurs stades. En premier vient la correspondance, prise au sens large du terme, à savoir échange de lettres, livres, renseignements sur les travaux en cours ici et là. En second lieu se situe une solidarité plus immédiate, l'hospitalité et l'entraide, à l'échelle de l'Europe entière : partout où le livre et l'initiative de clercs aventureux ont fait naître quelque groupe de savants, se sont constituées des associations informelles de lecture, commentaire et discussion autour des œuvres nouvelles : ces *sodalitates litterarum* représentent les cellules élémentaires de la République des lettres.

La première occurrence connue de l'expression « République des Lettres », expliquent H. Bots et F. Waquet (1997)², date de 1417, sous la forme latine de *Respublica litteraria*, et figure dans une lettre de Francesco Barbaro au Pogge, où l'humaniste vénitien remercie son correspondant de lui avoir communiqué la liste des manuscrits qu'il a découverts dans des bibliothèques allemandes alors qu'une interruption du concile lui laisse le temps de se livrer à ses recherches savantes, et il le félicite de travailler ainsi « pour l'utilité commune » [*pro communi utilitate*]. Le Pogge mérite la reconnaissance des doctes, il est digne des plus grands éloges, réservés à ceux « qui ont

1 R. Mandrou, *Histoire de la pensée européenne. 3. Des Humanistes aux hommes de science (XVI^e et XVII^e siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

2 Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin-De Boeck, 1997. Les principales conclusions de ce livre de référence (dont les idées n'appartiennent qu'à leurs auteurs et initiateurs) sont reprises ici sous une forme condensée.

apporté mille secours et ornements à cette République des Lettres » [*qui huic litterariae Reipublicae plurima adiumenta atque ornamenta contulerunt*]. Aucune autre occurrence n'a pu être relevée avant 1491. Dès le premier quart du XVI^e siècle, *Respublica litteraria* apparaît avec une fréquence plus grande. En 1502, l'expression se trouve à deux reprises sous la plume de l'imprimeur-humaniste de Venise Aldé Manuce. Après 1525 l'expression est courante. Le passage du latin aux langues vulgaires n'emporte pas de changement de sens. Le sens de l'expression, dont la plasticité semble grande, varie selon les intentions de celui qui l'emploie. Les acceptions de *Respublica litteraria* et de ses équivalents dans les langues vernaculaires peuvent se regrouper autour de deux pôles sémantiques : d'une part, des acceptions plutôt vagues et générales, telles que les savants, le savoir, les gens de lettres, les « lettres » ; d'autre part, une signification plus profonde, celle de communauté des savants. Dans bien des cas, République des Lettres est un terme collectif désignant les individus qui s'intéressent aux lettres (terme englobant l'ensemble du savoir). Ainsi, République des lettres désigne les savants, les érudits, les doctes, ceux qui cultivent le savoir dans son ensemble, les lettres aussi bien que les sciences. L'expression a de nombreux synonymes : *orbis litterarius*, *orbis litteratorum*, *eruditus orbis*, ou *imperium litterarium*. La formule « République des Lettres » recouvre parfois le monde savant et ses productions. État des savants, la République des lettres est définie au XVII^e siècle par référence à la société contemporaine.

Des formes de sociabilité existent dès le Moyen Âge. Les universités médiévales constituent déjà des centres de savoir au caractère international marqué ; les universités apparaissent comme des *sodalitates*, des communautés savantes internationales, où l'étude, l'acquisition des connaissances et l'échange d'idées occupent une place centrale. Les mêmes préoccupations animent les cercles savants que forment les humanistes. L'idéal d'une communauté savante internationale, fondée non sur l'appartenance à des institutions, mais sur la collaboration autour de l'œuvre commune, ne se dessine et ne se concrétise véritablement qu'au temps des grands humanistes, à l'époque d'Érasme. Le retour aux sources antiques et sacrées (les *studia humanitatis*) et les nouvelles conceptions du savoir et de la dignité de l'homme qui en sont déduites, constituent le fondement intellectuel d'une nouvelle *sodalitas*, d'une communauté internationale des savants. Au moment où l'Europe perd une unité plus que millénaire, elle fait également l'épreuve d'une double mutation spatiale, notamment par la découverte de mondes jusque-là inconnus. Un tel élargissement se double d'une autre expansion remarquable consécutive à l'invention de l'imprimerie : dans l'ordre des choses de l'esprit, celle-ci constitue un autre élargissement du monde permettant aux humanistes non seulement de diffuser plus rapidement leurs travaux, mais encore de les faire connaître hors des cercles savants les plus étroits. Pour Érasme

la *Respublica litteraria*, communauté savante, est indissociable d'une unité chrétienne à retrouver. Née en partie des divisions religieuses, la République des Lettres pratique en son sein un œcuménisme ayant notamment pour fondement la reconnaissance d'un principe suprême : le savoir.

Dès le XVI^e siècle, les lettrés dépendent toujours plus les uns des autres pour la réalisation de leurs travaux, à savoir principalement l'édition des textes gréco-latins et judéo-chrétiens. L'étude des textes, la philologie, comporte une nécessaire dimension collective et nourrit la volonté d'appartenir à une communauté large. Les hommes de lettres imprégnés de l'humanisme érasmien ont la volonté de cultiver toutes les disciplines, d'embrasser l'ensemble du savoir. Dans la première moitié du XVII^e siècle, la plupart d'entre eux sont encore des humanistes soucieux de recueillir les connaissances présentes chez les auteurs de l'Antiquité. Ces savants humanistes nourrissent des ambitions encyclopédiques, le désir de rassembler le savoir en de vastes synthèses. Désignés sous le nom de « polyhistor », ils ont le souci d'embrasser tout ce qui peut être su. Baignant dans une culture latine et ayant accès à tous les résultats de l'érudition européenne, ces hommes sont d'authentiques cosmopolites, de véritables citoyens de la République des Lettres. Dès le XVII^e siècle, les progrès du savoir et une production imprimée toujours plus abondante ne permettent plus, même aux plus érudits, de réaliser la synthèse des connaissances. Le savoir devient un ensemble aux contours indéfinis et mouvants, impossible à embrasser dans sa totalité. Avec la césure épistémologique qui se produit dans la seconde moitié du XVII^e siècle au nom de la nouvelle philosophie de la raison et de l'expérience, les savants européens prennent pleinement conscience des limites de la philologie humaniste et de la science du polyhistor. À la suite de Descartes, l'encyclopédisme est de plus en plus souvent considéré comme une activité écrasante. L'expansion des sciences dans la seconde moitié du XVII^e siècle sanctionne la transformation du polyhistor en spécialiste. Les orientations nouvelles qui se font jour au milieu du XVII^e siècle et les transformations institutionnelles qui en sont issues (académies, sociétés savantes et journaux) vont de pair avec un découpage du savoir. Avec la nouvelle philosophie et les nouvelles formes du savoir le savant spécialisé succède à l'humaniste polyhistor. Le système du savoir passe, à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle et à des rythmes variables selon les régions, de la science universelle à la spécialisation. Le savant idéal de la République des Lettres devient vers 1700 l'homme habile, qui se consacre à une discipline particulière, sans vouloir accumuler des masses de connaissances dans tous les domaines. L'éclatement de la vieille encyclopédie du savoir et le triomphe de la critique ont raison du polyhistor.

Parallèlement à ces orientations nouvelles du savoir, un public toujours plus large participe, ou du moins, s'intéresse à l'activité savante. Cet intérêt

croissant pour les choses de l'esprit ressort de la multiplication des salons et des sociétés savantes, ainsi que du succès des journaux savants. L'élargissement du public est rendu possible par la substitution progressive des langues vernaculaires au latin. Si dans les années 1550-1750 la République des Lettres connaît son âge d'or, elle subit durant cette période une évolution qui en modifie les équilibres et les contours. Parmi les idées nouvelles des Lumières, il en est une qui était puissamment la conviction que les savants ont de former une communauté universelle : le cosmopolitisme. Ce sentiment renforce l'idée d'une fraternité universelle dans la science : la constitution de réseaux de correspondance aussi denses que vastes, la multiplication des académies et autres sociétés savantes en Europe mais aussi outre-mer, le rôle d'accueil privilégié par les grands salons parisiens, la rédaction d'ouvrages englobant l'encyclopédie du savoir, toutes ces pratiques donnent aux idéaux cosmopolites une réalité qu'ils n'avaient jamais possédée à ce point. Même si ces idées demeurent souvent abstraites, il n'en reste pas moins qu'elles renforcent chez les gens de lettres le sentiment d'une large solidarité organique, d'une profonde unité culturelle dépassant les bornes de l'État. La République des Lettres se divise peu à peu en classes distinctes, voire antagonistes. À cette division interne s'ajoute une menace venue de l'extérieur : le monde des auteurs s'élargit considérablement, et il se forme une piétaille. La République des Lettres qui se divise en classes rivales se vide dans le même temps de sa portée universelle, en devenant la bannière des intérêts particuliers. Menacée d'éclatement ou de dilution, elle subit encore le contrecoup des orientations nouvelles qu'elle assigne à son action dans le monde. La montée des nationalismes qui au lendemain de la Révolution substitue à l'Europe des Lumières une Europe des nations porte le coup fatal à cette organisation universelle du monde des savants. Mais les valeurs qu'elle incarne, les idéaux qu'elle représente ne disparaissent pas irrévocablement : les intellectuels des XIX^e et XX^e siècles sont les héritiers directs et légitimes des citoyens de la République des Lettres.

La République des Lettres est indissociable d'un idéal de l'universel. Le savoir ne peut être l'œuvre d'un seul : il dépasse les forces de l'homme isolé ; il postule la collaboration. Ce soubassement d'universalité implique aussi une composante encyclopédique. L'universalité proclamée de la République des Lettres répond à la dilatation de l'espace qui intervint à l'aube des temps modernes. Ce sentiment d'universel est renforcé par l'usage d'une langue commune (le latin, puis le français), la mise en place de réseaux épistolaires, les échanges de livres, etc.

De multiples liens fédèrent l'espace infini de la République des Lettres. Les citoyens de la République des Lettres se désignent fréquemment par les termes de savants, de doctes, d'érudits ou de gens de lettres. Le savoir est le principe qui fonde l'identité des citoyens de la République, le ciment qui lie

leur communauté. Or ce savoir renvoie aux formes les plus élevées de la connaissance. Les citoyens de cet État particulier se manifestent principalement par leurs ouvrages. Mais sont-ils tous auteurs ? La République des Lettres, qui est avant tout une communauté d'auteurs, ne reconnaît pas moins pour siens des hommes concourant aux progrès du savoir non par des ouvrages mais par la contribution qu'ils apportent à l'œuvre d'autrui. Les textes ne manquent pas qui présentent la République des Lettres comme une société d'égaux, et les polémiques sont l'occasion de dénoncer ceux qui aspirent à la tyrannie, à la dictature ou au principat dans l'État des savants. Sur des modes divers, Bacon, Mersenne et Descartes postulent l'égalité des intelligences : le savoir n'est plus réservé à une élite d'initiés ou d'élus, mais il est accessible à tous, et tous peuvent contribuer, chacun à sa façon, à son avancement. Si les citoyens de la République des Lettres se complaisent dans cette fiction démocratique, ils n'en reconnaissent pas moins une réelle hiérarchie de fait entre eux. Érasme est élevé au rang de monarque de toute la République des Lettres ; Vossius se voit reconnaître le titre de prince ; quant à Scaliger, Juste Lipse et Casaubon, ils sont, en 1644, présentés comme les triumvirs de la République des Lettres. Dans son *Conspectus Reipublicae litterariae* (1718), Christoph August Heumann reconnaît l'existence de lettrés de premier rang (*primates litterarii*) dominant et guidant le troupeau lettré (*litteratus grex*) ; puis il formalise cette distinction en recourant à des dénominations empruntées à la Rome antique : les sénateurs, d'une part, la plèbe de l'autre. L'auteur demeuré anonyme du *Projet pour l'établissement d'un Bureau général de la République des Lettres* (1747) fait état de savants du premier ordre et de savants d'un ordre inférieur. Quel que soit leur rang à l'intérieur de cette communauté, les citoyens de la République des Lettres ont conscience de former un monde à part, plus précisément de constituer une élite. Les humanistes nourrissent un tel sentiment de distinction et de supériorité. Bacon, dans sa *Nouvelle Atlantide*, décrit le savant moderne sous des traits aristocratiques : encore pour consacrer sa place au sommet de la société, il le représente, à la manière d'un roi ou d'un prêtre, siégeant sur un trône couronné d'un dais. Une même conception élitiste se retrouve, à la génération suivante, sous la plume de Jean Le Clerc, qui, en 1684, trace entre les savants et le vulgaire une nette ligne de partage. La République des Lettres en vient à constituer un État aristocratique où l'on n'entre point librement. Les lettres de recommandation ont toute leur importance pour entrer dans cette communauté. La République des Lettres est une société essentiellement masculine. De surcroît, une idéologie misogyne qui remonte à l'Antiquité continue à dominer les mentalités.

La République des Lettres ne s'est jamais comptée ; les écrits nombreux qu'elle a suscités ne fournissent aucun chiffre. Les académies comptent parmi leurs membres des hommes qui ne sauraient être tous définis des savants,

ni même des talents. Prestige et mondanité jouent aussi leur rôle dans l'agrégation académique.

Deux personnages sont plus particulièrement montrés du doigt, à la mesure même, peut-être, de leur nombre dans la République des Lettres : le charlatan et le pédant³. Le premier s'entend à faire valoir une science des plus limitées et s'emploie par des procédés d'histrion à gagner les suffrages du public. À la différence du charlatan, le pédant n'est pas un imposteur, et il ne cherche pas nécessairement à abuser autrui : il se complaît dans les minuties, une érudition étriquée et stérile, dans des recherches obscures et inutiles. Or, selon les hommes du temps, machiavélisme et charlatanerie se propagent chaque jour davantage dans la République des Lettres, sous l'effet de deux facteurs. L'invention de l'imprimerie favorise le prurit d'écrire, stimule l'audace des ignorants et multiplie le nombre mais non la qualité des auteurs. Par ailleurs, la spécialisation croissante du savoir fractionne le champ de la connaissance en minuscules parcelles et développe chez les savants un vif instinct de propriété et de domination, et un penchant tout aussi fort pour les polémiques et les querelles. Otto Mencke, Michael Lilienthal et leurs contemporains ne sont toutefois point les premiers à dénoncer pédants, charlatans et autres faux savants. La polémique se trouve dépassée par la légitimation de la place du savant : sa fonction est de dépasser tout intérêt particulier pour apporter sa contribution à une œuvre collective en continuel devenir.

La volonté de partager leurs connaissances et de s'ouvrir les uns aux autres fait franchir aux érudits les frontières géographiques, sociales et confessionnelles. La communication du savoir est essentielle. Cette circulation repose sur des vecteurs aussi divers que les lettres et les journaux, les voyages et la recherche d'une langue commune. Seuls des privilégiés profitent régulièrement des conversations érudites et des échanges fructueux dans un cabinet d'antiquités ou une riche bibliothèque. Les voyages savants permettant de visiter les grands centres de la République des Lettres et de nouer des relations avec des hommes illustres sont coûteux, et ils ne sont entrepris que par une fraction infime des lettrés. Rares sont ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'un vaste réseau de correspondance s'étendant à travers l'Europe. C'est pourquoi, la grande majorité des savants doit se contenter d'un « commerce » littéraire modeste. L'essentiel de la parole savante est inhérente au savoir lui-même, à l'étude, au temps ouvrable de *potium studiosum*. Autant qu'un moyen de communication, la conversation des savants est un instrument de travail et de travail en commun. La conversation savante est le révélateur social à la fois d'une âme douée pour l'hospitalité, la douceur, l'amitié, la sérénité, et d'un esprit supérieurement équipé pour argumenter et pour persuader. Le *Polyhistor* de Daniel-Georges Morhof contient un cha-

3 Voir mon livre *Mœurs érudites. Étude sur la micrologie littéraire (Allemagne, XVI-XVIII^e siècles)*, Genève, Droz, 2002.

pitre consacré à la conversation érudite. La conversation des savants est une sorte d'enseignement ésotérique qui déborde de ce que leurs ouvrages imprimés peuvent apprendre au public. Elle est un art de vivre et d'être sage-ment ensemble, autant qu'un acheminement au savoir. La *conversatio erudita*, à laquelle Morhof consacre un chapitre entier, est le lien social originaire et essentiel de la République des Lettres. Les exigences morales de la République des Lettres ne séparent pas l'ordre éthique (le caractère) de l'épistémologique. En second lieu vient le savoir, l'*eruditio* : celle-ci n'est pas liée au nombre ni à l'abondance des publications, mais à des lumières inhérentes au savant, à son être singulier. La rhétorique du savant est donc solidement arrimée à une philosophie des mœurs, elle-même inséparable d'une épistémologie.

Tous ceux qui croient en l'idéal de cette grande communauté intellectuelle ont le devoir de communiquer, de transmettre et de diffuser le savoir. Pour les humanistes, la notion d'*humanitas* est étroitement liée à la communication. Le culte de l'*humanitas*, de la générosité à l'égard d'autrui, non seulement exclut toute pédanterie et toute érudition inutile qui empêche le progrès du savoir, mais il impose aussi la collaboration avec d'autres savants. Le progrès du savoir dépendant de plus en plus de la communication, la critique à l'égard des pédants et des solipsistes se fait vive. On considère leur ambition et leur recherche égoïstes comme de véritables insultes à l'*humanitas* de la République des Lettres. Dans cette communauté savante, chacun se doit de mettre ses connaissances et les résultats de ses recherches à la disposition du *bonum publicum*, du bien public. Les savants qui n'étudient que pour leur satisfaction particulière, sans se soucier de faire part au public de leur savoir, sont fustigés. Ce dévouement au bien public qui suppose une transmission du savoir sans entrave postule un esprit de liberté et de tolérance. Vivant dans une démocratie littéraire, les savants ont le droit, lorsqu'ils sont entre eux, de s'exprimer librement. Le cosmopolitisme humaniste d'Érasme reflète déjà le désir de parvenir à un véritable esprit de concorde, grâce auquel les savants pourraient collaborer dans l'harmonie et la fraternité. Il en va de même, deux siècles plus tard, pour les utopies d'un Leibniz qui aspire à créer une grande académie universelle unissant fraternellement les savants de l'Europe entière. Dans le même esprit, le bon citoyen de la République des Lettres ne manque pas de dénoncer toutes les formes de sectarisme, de fanatisme et d'exclusion. L'idéal si enviable d'une communauté littéraire harmonieuse où tous les membres collaborent paisiblement dans le respect mutuel des différences d'opinions, reste pour la plupart d'entre eux une utopie. La République des Lettres est sans cesse troublée et divisée par des controverses et des polémiques parfois sans merci. Dans l'*Histoire des ouvrages des savants* de février 1702, Henri Basnage de Beauval fait mention de ces « savants qui aiment la dispute jusqu'à l'excès » et d'une « guerre civile [qui]

s'élève à tous moments dans la République des Lettres et la déshonore ». Des obstacles internes, en grande partie inhérents à la dynamique même de la communication entre des hommes, s'ajoutent donc aux entraves venues de l'extérieur. Ils rendent sans doute plus difficile la circulation des idées, sans détruire pour autant l'idéal même de la communication, qui reste toujours le moteur de la République des Lettres.

L'indispensable échange des nouvelles est des plus difficiles à une époque où la grande majorité des hommes de lettres ne dispose pas encore des instruments modernes de la communication savante ni des moyens de se déplacer sûrement et rapidement. Leurs conversations et leurs correspondances sont le mode de transmission privilégié des nouvelles littéraires ou des nouvelles du monde. Les nouvelles de la République des Lettres ont trait autant aux personnes qu'aux livres ou à l'activité savante. Les nouvelles tournent autour de la recherche de manuscrits, des leçons que l'on en tire, des commentaires qu'ils alimentent ; elles portent aussi sur les derniers résultats des recherches, sur les livres qui viennent de paraître ou sur des observations scientifiques. À côté des nouvelles, les manuscrits et les livres font l'objet d'échanges. Des savants envoient à d'autres leurs publications en remerciement d'un service ou pour leur assurer une plus large diffusion. Ces échanges ne se bornent pas aux livres mais s'étendent à toutes les ressources de l'activité intellectuelle. Ils renforcent les liens unissant la République des Lettres ; ils en font véritablement un système solidaire où tout don implique un contre-don.

Dès la fin du XV^e siècle, le livre imprimé est devenu le moyen par excellence de la diffusion du savoir, sans que pour autant cesse immédiatement la circulation du manuscrit. Le livre est fabriqué et vendu à partir de grands centres marchands. Ce nouveau véhicule ne peut que favoriser la République des Lettres. Les livres en général restent chers, et les grands libraires travaillent essentiellement pour les milieux savants et ecclésiastiques. Ce n'est qu'à partir de la première moitié du XVII^e siècle que l'on dispose de livres à des prix moins élevés : cet abaissement du prix du livre est le gage d'un élargissement des milieux savants et d'une plus grande diffusion du savoir.

La lettre reste tout au long des XVI^e et XVII^e siècles le moyen par excellence de diffusion du savoir. La correspondance de nombreux savants et le système d'échanges qui en découle attestent bien comment la lettre constitue l'intermédiaire indispensable entre les recherches individuelles et les publications utiles à toute la République des Lettres. Si la lettre est un substitut de la conversation intime avec un ami absent, elle est avant tout le véhicule de l'information scientifique. Les réseaux épistolaires des correspondants majeurs de la République des Lettres sont vastes et s'étendent à travers toute l'Europe. Les lettres des savants ne sont pas toujours réservées à

leur seul destinataire ; il leur arrive de circuler dans le cercle d'amis de ce dernier.

La communication entre gens instruits reçoit une impulsion décisive dans la seconde moitié du XVII^e siècle grâce à la naissance du périodique savant. Le *Journal des savants* fondé à Paris en 1665 est le premier périodique dans la République des Lettres. C'est un modèle vite imité hors de France : les *Philosophical Transactions* commencent à paraître dès la même année à Londres, le *Giornale de' letterati* est publié à Rome dès 1668, les *Acta Eruditorum* voient le jour à Leipzig à partir de 1682 et, en 1684, le philosophe Pierre Bayle entreprend, depuis les Provinces-Unies, les *Nouvelles de la République des Lettres*. Ces journaux, ou « Annales savantes de leur siècle », ne sauraient être comparés aux revues savantes modernes : ils contiennent des comptes rendus de livres, de publications récentes ; s'y ajoutent dans certaines livraisons des pièces originales, un mémoire, un article nécrologique ou une lettre ouverte. Les lecteurs alimentent aussi les journaux en faisant part de leur opinion sur un livre ou sur un article. C'est à partir de la fin du XVII^e siècle, lorsque ce nouveau moyen de transmission du savoir s'affirme et se développe, que l'idéal de la communication comme moteur de la République des Lettres prend sa forme ultime. Les journaux deviennent alors une référence pour les savants, un instrument indispensable pour faire connaître au public les résultats de leurs recherches. C'est pourquoi, bien des érudits acquièrent un grand nombre de ces journaux.

Le voyage qui permet la rencontre entre des savants habitant dans des lieux fort éloignés les uns des autres constitue sans nul doute un moyen par excellence d'intensifier les échanges. En outre, il se traduit souvent par l'établissement de correspondances, au retour du voyageur. Dans les milieux universitaires la mobilité semble parfois la condition indispensable d'une promotion. La « librairie » est étroitement liée aux activités intellectuelles internationales. Les grandes maisons d'édition possèdent des succursales à l'étranger. Des foires importantes se tiennent annuellement à Francfort et à Leipzig. Ce sont là autant d'occasions pour les libraires de se déplacer et de contribuer à l'œuvre commune de la République des Lettres.

Les échanges entre les lettrés européens se trouvent grandement facilités par l'emploi d'une langue commune, le latin, qui depuis le Moyen Âge est la langue de l'Église et des savants. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que le latin se trouve supplanté peu à peu par les langues vernaculaires, et notamment par le français. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le français prend cependant nettement le dessus comme langue véhiculaire dans la presse périodique. C'est l'enseignement universitaire qui résiste le plus longtemps aux changements linguistiques et jusqu'au XIX^e siècle le latin y maintient sa domination. Cependant, le monde savant, gêné par les différences linguistiques, s'efforce de forger un langage s'élevant au-dessus des particularismes. Au cours du XVII^e

siècle, plusieurs philosophes et savants, parmi lesquels F. Bacon, J. A. Comenius et G. W. Leibniz, réfléchissent aux possibilités de construire une langue universelle. Cette langue qui doit être simple, sans ambiguïté et transparente, contribuerait également à écarter les polémiques savantes et même les guerres.

À tous les citoyens de la République des Lettres, sédentaires ou voyageurs, s'offrent des lieux d'échanges voués plus particulièrement aux contacts personnels et à la transmission du savoir. Les universités sont les lieux privilégiés où les meilleures conditions sont mises en œuvre pour que se réalise la transmission du savoir. L'université reste un lieu de sociabilité au sein de la République des Lettres. L'étudiant peut respirer dans le milieu universitaire une atmosphère internationale, y trouver en quelque sorte le microcosme de la communauté savante européenne. Certaines grandes universités jouissent d'une renommée toute particulière en raison même de l'ancienneté de leur fondation (Bologne, Cologne, Oxford et Cambridge) : elles sont généralement conservatrices. D'autres universités, de création plus récente, s'approchent davantage, par leur orientation moderne, de l'esprit de la République des Lettres. Certains professeurs (néerlandais) ne tardent pas à s'ouvrir aux idées cartésiennes, alors que partout ailleurs Aristote fait encore autorité. De tels maîtres favorisent vraisemblablement la libre discussion sur les idées nouvelles lors de leurs *privatissima*, réunions pour un groupe privilégié et restreint d'étudiants choisis, qu'ils tiennent à jour fixe et à leur domicile : ils y entretiennent leurs interlocuteurs de leurs dernières recherches personnelles, écoutent et critiquent les opinions de leurs disciples. Dans ces entretiens, réservés à une petite élite, prend forme la rencontre personnelle, la conversation savante, propice aux véritables échanges intellectuels ; là naissent des relations et des amitiés qui parfois durent une vie entière. De tels liens contribuent d'autre part à l'élargissement et à la consolidation du grand réseau de solidarités dans l'Europe savante.

Dans les Provinces-Unies, les lieux favorisant particulièrement les rencontres et les échanges entre savants sont, outre les universités, les boutiques des grands libraires. On y trouve des « entrepôts » de toute la production imprimée du monde savant. Dans ces boutiques se rendent volontiers les auteurs, d'autres libraires, des amateurs, et des lettrés venus de loin. Les boutiques de libraires deviennent des lieux de réunion où l'on se rend pour rencontrer d'autres citoyens de la République des Lettres. Les foires de livres qui se tiennent annuellement à Paris, Lyon, Vienne, Francfort, Nuremberg et Leipzig jouent un rôle important dans l'Europe savante.

Dans la transmission du savoir et l'avancement des sciences, les bibliothèques ont toujours joué un rôle de premier plan. Une bibliothèque sert à conserver les richesses du passé, à satisfaire le goût des études et à permettre les recherches des savants. Elle est un instrument tout aussi indispensable

aux foules d'étudiants se préparant à l'exercice d'une profession. En raison de leur coût, peu d'individus peuvent se permettre de réunir une collection d'importance. Ceux qui ont le privilège d'en être les possesseurs ou les gardiens, fidèles à leur devoir d'*humanitas*, se sentent tenus de donner accès à leurs richesses, au moins à un cercle de relations choisies. L'Europe savante compte aussi d'importantes bibliothèques privées dont les propriétaires sont considérés comme « les secrétaires de la République des Lettres » (*Histoire des ouvrages des savants*, novembre 1687). La bibliothèque des frères Dupuy en fournit un exemple éclairant : en propriétaires généreux, ils reçoivent tous les jours un grand nombre d'érudits, habitués ou visiteurs de passage, créant, de surcroît, un cabinet savant. Au cours du XVIII^e siècle, les bibliothèques publiques deviennent plus nombreuses, tout particulièrement à Paris. Les hommes des lettres et les savants ont généralement accès aux trésors que ces collections renferment avant leur ouverture au public. Les propriétaires et les gardes de bibliothèques privées ouvrent facilement leurs portes aux hommes de lettres qui viennent admirer leur collection ou y consulter des ouvrages rares ou des manuscrits. Les correspondances érudites et les journaux de voyage des XVII^e et XVIII^e siècles en contiennent de multiples exemples.

Les *sodalitates*, à savoir les cercles qui se créent autour de la bibliothèque ou de la collection d'un mécène ou d'un prince éclairé, restent longtemps informels. Privés de statuts et de caractère spontané, ils fonctionnent comme de micro-milieus, inspirés par l'esprit de la République des Lettres : ceci vaut pour l'académie platonicienne qui se développe à Florence autour de Marsile Ficin (1433-1499) mais aussi pour le cabinet Dupuy à Paris plus d'un siècle et demi plus tard. Le Père Mersenne souhaite en 1635 la création d'une académie dépassant les limites d'une cité, pour englober l'Europe ou, à défaut, la France. À côté de tels cercles, il se développe des organisations plus formelles ayant pour modèles les académies d'Italie. Au cours des XVI^e et XVII^e siècles, les académies tendent à s'institutionnaliser en Italie puis ailleurs, soit par le biais d'un rituel ou l'organisation de repas périodiques, soit par l'adoption de statuts comprenant des règles de fonctionnement et des critères d'admission. Ces nouvelles assemblées sont plus solides et plus durables, car elles sont moins liées à la personne du fondateur. Les grandes académies européennes constituent un *forum sapientiae* dont les membres trouvent là le foyer idéal pour travailler à des recherches communes et faire avancer le savoir librement et sans crainte. La *Royal Society* (1662) de Londres, l'Académie royale des sciences (1666) de Paris et la *Societas regia scientiarum* (1700) de Berlin répondent à l'idéal même de la République des Lettres, c'est-à-dire à la volonté de communication et de collaboration savante au nom du progrès et de la diffusion des sciences. Ces académies possèdent souvent un caractère international et cosmopolite. Autour des académies se tissent de vastes réseaux de correspondances. Les cadres généraux de la vie scientifique se

transforment progressivement dans la seconde moitié du XVII^e siècle pour aboutir, au siècle suivant, à la conception de projets communs mobilisant plusieurs académies.

L'invention et la diffusion rapide de l'imprimerie engendrent une production massive d'ouvrages, et le monde savant contribue grandement à cet accroissement, mais l'avènement de l'imprimé n'amène point la disparition du manuscrit. Au contraire, l'imprimé et le manuscrit coexistent et parfois même se complètent. C'est le cas précisément pour le monde savant : les correspondances sont ainsi le véhicule privilégié de l'information. La naissance des périodiques n'entraîne point leur disparition ni même leur effacement. Les périodiques ne répondent jamais parfaitement au besoin d'information des lettrés : les publications sont souvent brèves et leur périodicité irrégulière. Dans leur diffusion les journaux rencontrent les mêmes difficultés que les livres et ne parviennent souvent dans les mains des lecteurs qu'avec de notables retards. Les lettres ne sont pas seulement les véhicules de l'information ; il arrive qu'elles se fassent traités. La production manuscrite que suscite le monde savant englobe aussi les cours universitaires qui sont dictés, copiés et recopiés et, à l'autre bout de l'échelle du savoir, les écrits que les savants envoient à d'autres savants afin de recueillir leurs avis avant de les confier à l'impression.

Les universités, les académies, les cercles savants, les salons sont des lieux où la production et la diffusion du savoir reposent sur des échanges verbaux, où la parole vive conserve toute son importance. Dans le *Polyhistor*, D. G. Morhof énumère les principes d'un « art de conférer » à l'intention de la République des Lettres : il met en avant des normes morales ; le pire défaut à éviter est l'amour-propre qui constitue l'obstacle majeur à une rencontre fructueuse entre lettrés, à une saine coopération ; la conversation entre savants est une conversation entre pairs où il ne s'agit point d'éblouir autrui mais de l'éclairer : postulant la mise en commun des talents, elle renforcerait la solidarité du monde intellectuel qui fonde idéalement la République des Lettres.

Le livre savant se caractérise par la part que des auteurs prennent à l'occasion dans sa publication. Le personnage de l'imprimeur-humaniste qui se rencontre dans les premiers temps de l'imprimerie ne survit guère à une évolution du métier où les aspects techniques et économiques prennent le dessus. Les imprimeurs-libraires qui se mettent à raisonner de plus en plus en termes de marché, ne se montrent guère enclins à se charger d'ouvrages coûteux à imprimer et difficiles à vendre. Les savants pour leur part parlent au nom des intérêts supérieurs du savoir : ils dénoncent l'âpreté des imprimeurs-libraires, leur ignorance et le peu de son apporté à la publication de leurs travaux. Désireux de donner à leurs écrits une publication digne d'eux et de leur assurer une bonne diffusion, certains en viennent à se substituer

aux hommes de métier. Des savants suivent de près l'impression de leurs travaux, soucieux non seulement de correction typographique, mais encore d'élégance formelle. Des lettrés en arrivent à penser qu'il serait plus commode de créer une imprimerie fonctionnant selon leurs besoins, où des ouvriers à leurs ordres travailleraient guidés par le seul souci de la qualité. Tous les savants n'ont pas les moyens d'assurer de telles dépenses d'édition. Pour financer la publication d'ouvrages risquant de demeurer à l'état de manuscrit, des auteurs et des amateurs unissent leurs forces : ils forment des associations plus ou moins formelles. Plus fréquentes sont les souscriptions qui constituent une forme de mécénat collectif. Sur des modes divers, des savants contribuent donc financièrement à l'impression de leurs travaux. Par là même, ils sont amenés ensuite à s'occuper de la distribution de leurs propres ouvrages, tant pour leur assurer une certaine diffusion que pour rentrer dans leurs frais. Les solutions que des savants mettent en œuvre pour faire paraître leurs écrits traduisent à l'évidence les difficultés que l'édition scientifique connaît presque dès ses débuts.

Par-delà la diversité des disciplines cultivées par les savants, divers genres existent qui au sein de la République des Lettres connaissent une faveur particulière et paraissent étroitement liés à l'esprit même de cette organisation. Du flot croissant des publications naît la nécessité de réaliser des répertoires, des index, des « bibliothèques » et de catalogues s'appliquant à recenser la production imprimée. Parmi les écrits propres à la République des Lettres figurent les écrits que les savants rédigent sur eux-mêmes, sur leur statut dans la société du temps, leurs rapports avec les autorités en place. Des écrits s'appliquent à saisir le monde savant dans sa dimension collective. Ces publications sont d'une grande diversité. Les unes sont universelles et regroupent des savants de tous les pays : la plus connue est l'œuvre du Père Niceron, les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres* (1727-1734, 43 volumes). Les autres, la plupart d'entre elles en fait, ont une ampleur plus limitée : *La France savante* (1683), *l'Athenae Batavae* (1625), la *Cimbria litterata* (1759), etc. Par-delà les destins individuels, des ouvrages tentent d'écrire l'histoire de la communauté savante et, à travers elle, celle du savoir : ils retracent les efforts communs des savants dans la quête du savoir. Cette histoire a son origine dans *l'istoria litteraria*, ou histoire du savoir, que Francis Bacon appelle de ses vœux au début du XVII^e siècle et dont il trace les grandes lignes. Des ouvrages collectifs naissent de ces efforts collectifs. Les mémoires académiques en offrent un premier exemple : ils réunissent des discours lus dans les réunions, des mémoires envoyés par des membres étrangers, des observations résultant d'une expérience ou d'une recherche mise en œuvre par l'académie. Les éditions des classiques dites *variorum* en sont un autre exemple : elles rassemblent autour d'un texte de l'Antiquité classique les notes et les commentaires donnés par des savants

ayant vécu à diverses époques. Des éditions de textes fournissent un troisième exemple : les éditions nombreuses des écrits des Pères de l'Église aussi bien que les grands travaux historiques que les Bénédictins de Saint-Maur donnent dans la seconde moitié du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle bénéficient de la collaboration des membres de l'Ordre mais aussi des savants qui en France ou à l'étranger procurent des manuscrits. Enfin, l'ouvrage emblématique du XVIII^e siècle, l'*Encyclopédie*, est composé « par une société de gens de lettres », seul un travail collectif pouvant rendre compte de l'ensemble du savoir.

Entre les XVI^e et XVII^e siècles, il existe donc au sein du monde savant la conscience d'appartenir à une même communauté, la République des Lettres, qui se présente comme la réunion universelle des talents appliqués à l'avancement du savoir. C'est dans la tension constante entre l'utopie et la réalité que la République des Lettres existe pleinement. Au XIX^e siècle se forme autour des universités une République des professeurs exerçant un quasi-monopole sur la science : le savoir devient de plus en plus l'affaire de professionnels.

Le réseau des relations familiales constitue souvent le premier cercle, pour ainsi dire, au moyen duquel le sujet s'identifie et fait son entrée en société⁴. Ce premier cercle s'entoure (ou se lézarde) ensuite selon les intérêts et les appartenances diverses de ses membres et met le sujet en contact avec des réseaux plus vastes et aux contours plus incertains : réseaux de coreligionnaires, réseaux des institutions d'éducation, réseaux de protection et de mécénat, réseaux politiques, financiers, commerciaux, scientifiques, littéraires et culturels, etc. C'est inconsciemment souvent que le sujet entre dans un réseau : ses affinités ou ses intérêts immédiats déterminent ses relations directes, et ce n'est que par la suite que la logique sociale de cette démarche se découvre. La logique et le sens de sa vie sociale s'appuient désormais sur l'identité interrelationnelle des réseaux auxquels il participe. Les réseaux institutionnels prennent de plus en plus d'importance et s'affirment toujours plus explicitement en tant que tels.

De la fin du XV^e siècle à celle du XVIII^e siècle, de la Renaissance aux Lumières, la réalité et l'idéal de la République des lettres dessinent un espace où la *varietas* des savoirs, les échanges et les métamorphoses sont la règle. On rompt ainsi avec l'*universitas* comme lieu exclusif et séparé du savoir : à cet égard, le caractère profondément mondain de cet espace savant n'est pas le moins frappant de tous ceux qui font l'identité de la République des lettres.

À aucune époque l'érudition ne s'est faite dans l'isolement d'une tour d'ivoire. À la différence de l'œuvre d'art (un terme pouvant inclure l'œuvre

4 *Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVI-XVIII^e siècle)*, textes recueillis et présentés par P.-Y. Beaurepaire, J. Häselser et A. McKenna, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

littéraire), la tradition érudite se décline toujours au pluriel. Mais la pluralité des voix n'exclut pas la singularité des tessitures, et dans la symphonie du savoir chacun entonne toujours sa propre partition, à l'unisson d'un ensemble duquel et auquel il participe.

Les Romains connaissent parfaitement la notion d'œuvre de l'esprit : ils sont les pionniers de la distinction entre le support matériel (mur, tablette) et l'œuvre qui y est incorporée (peinture)⁵. Jusqu'au XV^e siècle (époque de l'apparition de l'imprimerie), la question des livres reste marginale : d'une part, il s'agit en général d'interpréter ou de mettre à jour des ouvrages anciens (la Bible, l'histoire, le droit, la philosophie) ; d'autre part, les copies sont manuscrites et effectuées le plus souvent par des moines. Avec le siècle de Gutenberg, la diffusion de l'écrit, par l'imprimerie, devient massive et la concurrence que se livrent les éditeurs (en même temps imprimeurs et libraires) est âpre, tant pour la réalisation des ouvrages anciens que pour la publication des ouvrages nouveaux ; mais ce sont les commerçants qui pendant longtemps se trouvent au premier plan, et non les auteurs : les libraires commencent par être étroitement contrôlés, sous Louis XII, François I^{er}, par l'autorité royale, municipale ou encore universitaire, car il ne s'agit pas de laisser paraître n'importe quoi : il faut donc obtenir une permission. Mais très vite, ces permissions apparaissent sous leur autre face : si le libraire *Primus* est autorisé à publier le *Manuel du chevalier chrétien* d'Érasme, son concurrent *Secundus* ne le peut pas : le privilège, premier monopole d'exploitation sur les activités intellectuelles, fait son apparition ; ainsi, Louis XII, puis François I^{er}, accordent les premiers privilèges, à l'aube du XVI^e siècle. Quel est alors le sort des auteurs ? En règle générale, le libraire leur a acheté l'ouvrage nouveau et sollicité, pour son propre compte, l'octroi du privilège ; mais, si l'auteur est éminent, il n'est pas rare que le roi lui accorde à titre personnel le privilège, qu'il concède temporairement et contre rétribution à l'éditeur ; c'est le cas de Ronsard, auquel Charles IX octroie un privilège pour ses *Odes, élégies*. Les droits des auteurs se trouvent défendus toujours plus vigoureusement par les voix les plus prestigieuses : celles des avocats, des hauts fonctionnaires comme Malesherbes ou Seguier, des écrivains, comme Rousseau et Voltaire, qui prend la défense de la petite-nièce de Corneille. Tous sont d'accord pour proclamer l'importance du droit d'auteur et concéder, au minimum, selon le mot célèbre de Beaumarchais, que pour pouvoir créer, encore faut-il au préalable dîner. À la fin du XVIII^e siècle, le mouvement devient irréversible : le Conseil du roi rend, à propos des œuvres de La Fontaine (1761) et de Fénelon (1777) des arrêts au bénéfice de leurs héritiers ; et en 1777 et en 1778 Louis XVI rend des « arrêts » résumant la situation à la

5 P.-Y. Gautier, *Propriété littéraire et artistique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 15 et suiv.

veille de la Révolution : le privilège est un monopole temporaire, octroyé aux auteurs et subsidiairement à leurs éditeurs, afin que chacun d'entre eux soit récompensé de son travail. La Révolution n'a plus qu'à en tirer les conséquences.

L'œuvre est l'objet du droit du créateur et, puisqu'il est incorporel, ses contours, non saisissables matériellement, ne peuvent être cernés que par l'appréciation du juge, sommairement guidé par le législateur, ce qui laisse augurer de sérieuses difficultés. L'originalité constitue l'âme de l'œuvre, la forme étant son corps. Ce qui est original, c'est le résultat d'une création de l'esprit, portant l'empreinte de la personnalité de son auteur.

Le droit d'auteur fait son apparition dans la législation française au moment de la Révolution, à la suite d'une épreuve de force qui voit Beaumarchais s'opposer à l'utilisation abusive des œuvres des auteurs de théâtre par les sociétaires de la Comédie-Française. Cette situation débouche, en 1791, sur un décret instaurant le droit de représentation pour les auteurs de théâtre. Par la suite, le droit d'auteur est généralisé à l'ensemble des œuvres littéraires et artistiques.

Le 4 août 1789, l'Assemblée constituante abolit les privilèges : il convient d'y substituer des droits. Les auteurs, les imprimeurs, les libraires, les comédiens, ainsi que les directeurs de spectacles, se voient accorder garanties et protections par deux textes : les décrets des 13/19 janvier 1791, et des 19/24 juillet 1793. À la fin du XVIII^e siècle, il importe de combler le vide juridique créé par la suppression des privilèges, afin que chacun connaisse les règles d'appropriation et de protection nécessaires au développement de la « sociabilité » de la création. Faite pour être lue, contemplée, voire consommée, une œuvre sans lecteur meurt parce que privée d'existence, réduite à un possible. Sur le plan juridique, l'œuvre est un objet social et postule comme tel non une définition mais des critères de reconnaissance, d'identification, lesquels supposent un passé, une histoire, des modes, des continuités et des ruptures, toute philosophie de la table rase.

L'auteur romantique est un modèle d'ordonnancement de la création : un auteur conçoit son œuvre seul puis la fait éditer par un éditeur qui la délivre au marché. Ce modèle, qui ne décrit qu'une petite partie de la réalité, a force de mythe, dans la mesure où il imprègne la représentation dont on se fait de la création. L'auteur romantique s'affirme comme l'antithèse de l'*homo aconomicus*, agent sans rationalité économique avec pour seule logique celle de sa vocation, de son inspiration. Si tel est le cas, son travail (ou plutôt son sacerdoce) échappe à toute tentative de contrôle. Rémunérer les auteurs ne s'inscrit plus alors dans une démarche de régulation économique mais relève d'un impératif éthique de la part de la société de répondre au don des artistes par un contre-don : l'auteur fait don de son œuvre, indépendamment des contraintes qui pèsent sur lui ; la société lui donne en échange les mo-

yens de continuer à vivre et à créer. La mythologie de l'auteur romantique exclut donc la création artistique de la « cité industrielle » pour la plonger au cœur d'une « cité civique ». La question impossible à trancher est celle de l'existence d'un *homo artisticus* indépendant des structures dans lesquelles il évolue ; autrement dit, la question de savoir si la condition d'artiste est un fait physiologique ou social. La condition d'artiste précède-t-elle celle d'*homo œconomicus* pathologique, ou le contraire ? L'histoire de l'art est riche d'exemples d'auteurs ayant rejeté intégralement le système et qui désormais font partie de sa mythologie : mais ce sont là des mythes, romancés, idéalisés. Charles Baudelaire (« Mon cœur mis à nu », 1887) affirme que « L'homme de génie veut être *un*, donc solitaire. »

L'expansion de l'Internet et de la numérisation dilue les notions d'œuvre et d'auteur, ainsi que les autres notions sur lesquelles repose le système du droit d'auteur. Jusqu'au XIX^e siècle, la conception de la propriété artistique, sa juridiction, sa transgression sont assez confuses. La piraterie littéraire pulule, rendue au reste nécessaire par la censure. L'adaptation est un mode ordinaire de ce qu'on n'appelle pas encore la création artistique.

À Rome, on nomme *plagiaire* celui qui vole les esclaves d'autrui ou qui achète ou vend comme esclave une personne libre. Pour ce délit, il est condamné au fouet. Dès l'époque romaine, le terme s'applique par métaphore au domaine littéraire, l'auteur et son œuvre étant alors suggestivement identifiés au couple maître-esclave. Le mot dérive de l'adjectif grec *plagios*, lequel définit celui qui use d'une stratégie oblique, équivoque ou fourbe. À Rome, il n'existe pas de propriété littéraire ni de copyright. Une fois divulgué, le livre tombe dans le domaine public.

Le plagiat participe des supercheries⁶ dans la mesure où il repose sur une inversion des rôles. Signant un texte qu'il n'a pas écrit mais « copié », le plagiaire tente de passer pour *scriptor* alors qu'il n'est qu'un *auctor* apparent. Le plagiat ne procède pas d'une falsification textuelle ni onomastique, mais de la mise en relation fallacieuse d'un texte et d'un nom, qui l'un comme l'autre sont également « vrais ». En s'attribuant une responsabilité usurpée, le plagiaire fait subir un triple outrage au créateur véritable, au lecteur, et à sa propre intégrité. Entre la simple influence et la copie intégrale s'étend un vaste et trouble domaine où l'imitation d'une forme ou d'un contenu est tantôt tenue pour un vil brigandage, tantôt glorifiée comme une géniale recreation. Les tenants de la démystification ont tendance à rapporter *de facto* toutes les formes d'imitation à une commune stratégie de dissimulation. Or la suppression du nom du *scriptor* ne va pas nécessairement de pair avec l'oblitération du modèle textuel, ni même avec l'instauration d'une coupure radicale

6 J.-F. Jeandillou, *Esthétique de la mystification. Tactique et stratégie littéraires*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, p. 114 et suiv.

entre celui-ci et le texte subséquent. En rendant perceptible le maquillage lui-même, le signataire ne dépouille point celui dont il exploite les œuvres, et, loin de bernier son lecteur, il sollicite sa complicité. La reproduction plus ou moins fidèle d'un fragment ne participe plus d'une récupération passive : parce qu'elle suppose la mise en œuvre d'un véritable système de connexions intertextuelles, elle prend valeur d'allusion.

En latin, le *plagiarius* est, au sens propre, l'individu qui débauche et recèle les esclaves d'autrui. Son nom dérive d'un *plagium* (« délit commis par le plagiaire »), lui-même issu du grec *πλάγιος*, « oblique », d'où « équivoque » et « fourbe ». Dès l'époque romaine, le terme a pu s'appliquer par métaphore au domaine littéraire, l'auteur et son œuvre étant alors suggestivement identifiés au couple maître-esclave. Quant au ravisseur, il est en l'occurrence celui qui parvient à se rendre maître d'un ouvrage écrit par autrui. Ce n'est guère qu'à partir des années 1800-1830 que le plagiat commence à faire l'objet de travaux spécialisés et que la réprobation s'étend progressivement aux diverses formes d'imitation. Contemporaine des premières lois sur la propriété littéraire et des tentatives de réprimer la contrefaçon, cette contagion leur est aussi intimement liée. Auparavant, le principe de l'emprunt ou de l'imitation fut longtemps admis, chaque auteur reprenant, le plus souvent anonymement, une matière commune, toujours déjà dénaturée et susceptible d'être enrichie. L'antagonisme du plagiat et de la création ne s'est développé qu'en parallèle avec la responsabilité civile et les droits de l'auteur. Au prix d'un anachronisme contestable, les bibliographes tiennent parfois pour plagiaires les auteurs anciens, en mesurant rétroactivement l'originalité de chacun à l'aune de conceptions bien plus récentes. Parce que les textes ne sont pas servilement copiés mais soumis à la média(tisa)tion que réalise la lecture, leur reproduction s'accommode d'un travail de l'esprit parfaitement reconnu. Métadiscursive, dans la mesure où elle authentifie un propos, la signature est également métalinguistique⁷.

Originality and plagiarism are in many ways the invisible men of literary history. That is to say, they do not exist in any positive or objective sense, accompanied by textual features which would allow us to recognize them in the same way that we may be able to recognize a lyric poem, a sonnet, or even, tenuously, a novel. Attempts to describe plagiarism transhistorically, for example, find themselves consistently thwarted by inconsistency—one person's plagiarism is discovered to be another's originality. Plagiarism and originality are, therefore, pragmatic phenomena.⁸

7 Jeandillou, *op. cit.*, 1994, p. 183.

8 R. Macfarlane, *Original Copy. Plagiarism and Originality in Nineteenth-Century Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

In the Middle Ages, textual theory depicted authorship in near-exclusive terms of mimesis and writer-text collaboration. Textual theory in the Modern period has shifted to the opposite pole: authorship is now depicted in exclusive terms of originality and autonomy. The competing terms of the mimesis/originality and collaboration/autonomy binaries, together with a variety of lacunae and points of instability, have been a part of Western textual theory throughout its recorded history. We have not “invented” a new sort of author in the Modern period. In the Modern period, we do, nevertheless, have some innovations. For the first time, one pole of the binaries has been given outlaw status. With the outlaw status comes a new binary: plagiarist/author. What was, through the Ancient and Medieval periods, a legitimate set of textual practices is now labeled illegal and immoral. Writers who are mimetic and who collaborate with their texts are not authors. If they fail to acknowledge their mimesis or their collaboration with source texts, they are plagiarists. According to most historians of authorship, economic and technological conditions caused the shift from the accretive textual values of the medieval West to the individualistic ones that emerged in the eighteenth century and continue today. From the early modern development of print publication and copyright come autonomy and proprietorship as attributes of authorship. The attribute of originality can also be traced to that period. In the nineteenth century, originality gains the textual prominence that we know today, and with its emergence comes the notion of morality as an attribute of true authorship. In the Romantic imagination, the character of the writer is reflected in the felicity of his/her words. Rebecca Moore Howard (1999)⁹ identifies four properties of authorship: autonomy, proprietorship, originality, and morality. The widespread literacy and distribution of texts that heralded the Modern era effected a revolution in Western letters. One outcome of that revolution is a new binary of authorship, inherently hierarchical. At the privileged pole of this hierarchy is the true author, who can be recognized by his or her autonomy and originality. The properties of autonomy and originality earn great respect for the author, who is thereby accorded proprietorship of the words and ideas he or she has produced and who is also taken to be of high moral character. At the other pole of this new binary is the plagiarist. The new, hierarchical plagiarist/author binary is a radical revision of the relatively neutral mimesis/originality binary whose traces mark the entire history of Western letters. In contemporary Western culture, the plagiarist/author binary is regarded as an ahistorical fact.

9 *Standing in the Shadow of Giants. Plagiarists, Authors, Collaborators*, Stamford, Ablex Publishing Corporation, 1999.

The world in which contemporary scholars live and work is manifold and overcrowded. The production of thought and books is becoming increasingly huge, and sometimes may seem overwhelming. This collective volume addresses the questions and the problems generated by this historical, and even civilizational, evolution. Knowledge, divided into many sub-fields and academic disciplines, is becoming a very complicated matter, one that is almost impossible to master as an undivided whole. Therefore, what does it mean to be a scholar (even an outstanding one), when the knowledge one can embrace is becoming exponentially wide? What does it mean for a scholar to be learned and productive, and more precisely to share scholarship with many others in many languages all around the world? What are the risks, and maybe the dangers, of this shared scholarship (contamination, plagiarism, inhibition, self-sterilization, meaningless sophistication, forgery, etc.), but also the possible advantages (collective work and tasks) of such a situation? The contributors to this volume investigate how in the present and in the past scholars have learnt to cope with the increasing amount of scholarly production, what it means to search a part of a boundless whole, to be an “*unus inter pares*,” the differences between the (not necessarily all knowing) artist and original-creative writer on one side, and the “scholar” as an academic agent, sometimes (or often) very learned, gifted and inventive on the other? Contributors explore all the fields of science and knowledge, but particularly the humanities (philology, history, philosophy, literature, linguistics, etc.).

- ABERCROMBY (David), *Fur Academicus*, Amstelodami, Apud Abrahamum Wolfgang, 1689.
- BOTS (Hans), WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, Paris, Belin-De Boeck, 1997.
- Commercium litterarium. La Communication dans la République des lettres / Forms of communication in the Republic of Letters 1600-1750*, conférences des colloques tenus à Paris 1992 et à Nimègue 1993 / *Lectures held at the colloquia Paris 1992 and Nijmegen 1993*, publié par / edited by Hans Bots & Françoise Waquet, Amsterdam-Maarssen, APA-Holland University Press, 1994.
- COMPAGNON (Antoine), *La Seconde main, ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- Emprunt, plagiat, réécriture aux XV^e, XVI^e, XVII^e siècles. Pour un nouvel éclairage sur la pratique des Lettres à la Renaissance. Actes des Journées d'étude organisées par le Centre d'études et de recherches sur la Réforme et la Contre-Réforme les 15 novembre 2003, 12 juin 2004, 5 et 6 novembre 2004*, articles réunis par Marie Couton, Isabelle Fernandes, Christian Jérémie et Monique Vénuat, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal-Maison de la Recherche, 2006.
- FABRICIUS (Johann Albert), *Decas decadam sive Plagiariorum & Pseudonymorum centuria [...]*, Lipsiae, Sumptibus hered. Frid. Lanckischii ; Halis Saxonum, Literis Salfeldianis, 1689.
- FAULTRIER-TRAVERS (Sandra de), *Le Droit d'auteur dans l'édition*, Paris, Imprimerie nationale Éditions, 1993.
- FRANCE (Anatole), « Apologie pour le plagiat », dans *La Vie littéraire, quatrième série*, Paris, Calmann-Lévy, 1933, pp. 135-152.
- FRITSCH (Ahasver), *Dissertatio de Vitiis eruditorum*, Lipsiae, Apud Joh. Theodori, Christophori & Davidis Fleischeri, 1677, notamment « Caput VII. De plagio literario », pp. 24-26.
- Furto e plagio nella letteratura del Classicismo*, a cura di Roberto Gigliucci, Roma, Bulzoni, 1998.
- GAUTIER (Pierre-Yves), *Propriété littéraire et artistique*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- HENNIG (Jean-Luc), *Apologie du plagiat*, Paris, Gallimard, 1997.
- JEANDILLOU (Jean-François), *Esthétique de la mystification. Tactique et stratégie littéraires*, Paris, Éditions de Minuit, 1994.
- La Plume et la toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, études réunies par Pierre-Yves Beaurepaire, Arras, Artois Presses université, 2002.
- LAFOLLETTE (Marcel C.), 1992. *Stealing into Print. Fraud, Plagiarism, and Misconduct in Scientific Publishing*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, University of California Press, 1992.
- Les Premiers siècles de la République européenne des lettres. Actes du Colloque international (Paris, décembre 2001)*, sous la direction de Marc Fumaroli, communications réunies par Marianne Lion-Violet, Paris, Alain Baudry, 2005. Notamment E. Bury, « Connaissance des textes anciens et invention de la science nouvelle : l'usage de la philologie dans la constitution des nouveaux paradigmes » ; Marta Fattori, « Le commerce épistolaire, institution de la République des Lettres » ; Martin Gosman, « Les académies du Cinquecento : aventure scientifique ou politique ? ».
- LILIENTHAL (Michael), *De Machiavellismo literario, sive De perversis quorundam in Republica Literaria incalescendi artibus Dissertatio historico-moralis*, Regiomonti & Lipsiae, Sumtibus Henrici Boye, 1713.
- MACFARLANE (Robert), *Original Copy. Plagiarism and Originality in Nineteenth-Century Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- MANDROU (Robert), *Histoire de la pensée européenne. 3. Des Humanistes aux hommes de science (XVI^e et XVII^e siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, 1973. Notamment « Solidarités des nouveaux intellectuels », p. 42 et suiv.
- MOORE HOWARD (Rebecca), *Standing in the Shadow of Giants. Plagiarists, Authors, Collaborators*, Stamford, Ablex Publishing Corporation, 1999.

- PARIS (Thomas), *Le Droit d'auteur : l'idéologie et le système*, préface de Jean-Daniel Reynaud, Paris, Presses universitaires de France, 2002.
- REITZ (Karel Konrad), *De Plagio litterario*, Hardervici, Apud Johannem Moojen, 1755.
- Réseaux de correspondance à l'âge classique (XVI-XVIII siècle)*, textes recueillis et présentés par Pierre-Yves Beaurepaire, Jens Häselser et Antony McKenna, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.
- SALIER (Jacques), *Cacocephalus, sive De plagii opusculum ; In quo varia Plagiariorum vitia produntur, & ingenuorum operum jura, ex prophanis sacrisque Authoribus vindicantur*, Matiscone, Apud Joan. Adrian. Desaint, 1694.
- SCHWARTZ (Johann Conrad), *De Plagio literario liber unus*, Lipsiae, Apud Jacobum Fritsch, 1706.

L'art de plagier à la Renaissance : traductions infidèles, trahisons familières

Sébastien GALLAND

Lors de son séjour londonien, Giordano Bruno est invité en juin 1583 à exposer sa philosophie naturelle lors d'un « débat public avec certains docteurs en théologie, devant le prince polonais Alasco (Laski) et divers nobles anglais ». Du moins est-ce ce que rapporte le personnage bouffon de Frulla dans le dialogue intitulé *Le Souper des cendres* (1584)¹, où Bruno se met en scène sous les pseudonymes de Teofilo et du Nolain. Teofilo défend les thèses du Nolain, présent dans le dialogue, mais indirectement à travers le relais de Teofilo. Ce dispositif perturbe les attributions respectives de la parole : un auteur en cache un autre, et cette équivoque nous introduit directement à la position de Bruno à l'égard de la traduction et des autorités. En effet, au cours du débat de juin 1583 qui eut lieu à Oxford, Bruno est accusé d'avoir repris le *De Vita calitus comparanda* de Marsile Ficin, en faisant passer pour siennes les idées de ce dernier. L'accusation de plagiat contient une part de vérité² ; elle révèle comment Bruno manipule les sources afin d'autoriser ses découvertes les plus novatrices. Dans le débat d'Oxford³, Bruno recourt à la

- 1 G. Bruno, *Le Souper des cendres*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p. 214. On retrouve une allusion à cet épisode dans le *De la Cause, du principe et de l'un*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, pp. 82 et 337, note 81.
- 2 F. A. Yates, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Paris, Dervy, pp. 204-206, qui pense pour de larges citations faites de mémoire. Sur cette affaire : R. McNully, « Bruno at Oxford », *Renaissance News* 13, 1960, pp. 300-305 ; M. Ciliberto, *Giordano Bruno*, Roma-Bari, Laterza, 1990, pp. 30-45 ; R. Sturlese, « Le Fonti del *Sigillus sigillorum* del Bruno, ossia : il confronto con Ficino a Oxford sull'anima umana », *Nouvelles de la République des lettres* 13, 1994/2, pp. 89-167.
- 3 C'est le sens de l'éloge de Copernic dans *Le Souper des cendres*, *op. cit.*, p. 40 : « Dès lors comment serait-on assez grossier et impudent pour reléguer dans l'oubli l'œuvre immense d'un tel homme, désigné par les dieux comme une aurore annonçant l'apparition du soleil de l'antique et vraie philosophie, pendant tant de siècles ensevelie dans les

métaphore ficinienne du Soleil central pour illustrer sa défense de l'héliocentrisme copernicien : il énonce en termes ficiniens une thèse radicalement distincte, afin de convertir l'auditoire au nouveau paradigme astronomique.

Dans ce travestissement la traduction occupe une place de choix, et les contemporains ont souvent noté l'intérêt de Bruno à cet endroit. Dans la préface à sa traduction du *Dialogo dell'impresa militari e amorose* de Paolo Giovio (1585), Samuel Daniel écrit : « On ne saurait oublier ce que le Nolain (cet homme aux qualités infinies sans compter les autres plaisantes opérations de l'imagination) remarquait à juste titre, au hasard de son passage dans nos écoles, que toutes les sciences se sont développées grâce à la traduction. »⁴ L'auteur fait allusion à l'intervention de Bruno à Oxford, intervention prononcée en latin et insérée, quoique modifiée, dans *Le Souper des cendres* écrit en langue italienne. Le choix de la langue vernaculaire permet à Bruno de rompre avec la tutelle des grammairiens pédants, les représentants du « siècle malheureux » dont la glossolalie répète la confusion de Babel. Dans *De la Cause* (1584), Bruno ne se prive pas de discréditer la position des pédants qui considèrent que « de la connaissance des langues [...] procède la connaissance de toute science »⁵. La connaissance des langues anciennes ne saurait être la seule voie d'accès au savoir. Gervasio, porte-parole du Nolain, précise qu'un quidam ne sachant ni le grec, ni l'arabe, ni le latin, à l'instar de Paracelse, « peut avoir mieux connu la nature des médicaments et de la médecine que Galien, Avicenne et tous ceux qui se font entendre avec la langue des Romains »⁶. Bruno critique l'idée d'un savoir clos sur lui-même, qui ne laisserait plus de place à l'invention. Dans cette diatribe pourtant, ce sont moins les langues anciennes qui sont incriminées que l'usage qu'en font les pédants. De là il ressort que la philosophie, distincte de la grammaire, ne doit pas se détourner de toute préoccupation linguistique, à commencer par celles liées à la traduction – elle doit se soucier de la traduction pour des raisons philosophiques et non philologiques.

À preuve, la traduction est un mode de rénovation des sagesses antiques. À la proposition XX du *De Primo intellectu*, le Nolain écrit ceci : « Quemadmodum lapillo in aquam iniecto primum quidem videre est in ea punctalem efficaciam, a qua statim producitur circulus, qui mox alium circulum exsuscitat, a quo successive alius et alius producitur ; ita intelligunt Pythagorici circa

ténébreuses cavernes de l'aveugle, de la maligne, de l'arrogante, de l'envieuse ignorance. » Copernic annonce au futur le retour à une vérité déjà ancienne.

4 B. Levergeois, *Giordano Bruno*, Paris, Fayard, 1995, p. 222.

5 G. Bruno, *De la Cause, du principe et de l'un*, op. cit., p. 160.

6 *Ibid.* L'éducation brunienne, s'enracinant dans le rejet des dévots et des pédants, participe des évolutions sociales du XVI^e siècle. La civilisation est de plus en plus laïque, l'instruction et la culture profane prennent une part croissante, la noblesse se renouvelle par le bas, et la bourgeoisie occupe une place sans cesse plus importante : J. Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1984, p. 286 et suiv.

individuum plenitudinem primum quidem et proximum esse circulum istum centro persimilem et unitissimum, omnium circulorum successive exsuscitativum, quia circa circulum primi intellectus est circulus spiritus universalis seu animae mundi, circa illum, ut aiunt Platonici, est circulus naturae, cui succedit circulus materiae, usque ad inane iuxta hunc procedendi modum. » L'image des cercles se propageant en ondes concentriques autour d'un point originel fonctionne comme une remémoration. L'image désigne le lieu fondateur de la philosophie brunienne. Il s'agit d'atteindre la Sagesse en l'un de ses nœuds cachés, de trouver le point à partir duquel un simple caillou heurtant la surface des eaux restituera le mode de diffusion des sagesse anciennes. La remontée depuis le cercle de la matière jusqu'à la plénitude de la monade consonne avec la remontée depuis les Platoniciens jusqu'aux Pythagoriciens. L'image des cercles, qui a transité à travers Plotin, est elle-même d'origine pythagoricienne⁷. Telle référence met en perspective le texte brunien en le raccordant à la tradition dont il se prétend issu, celle de la chaîne d'or homérique qui réunit Hermès, Moïse, Zoroastre, Orphée, Pythagore et Platon⁸. La tradition des *prisci theologi*, remise au goût du jour par Ficin, est un *topos* à la Renaissance. Mais à propos de Bruno deux remarques s'imposent. Le perspectivisme brunien ne tend pas comme chez Justin, Lactance, Augustin ou Ficin à découvrir chez les païens la permanence d'une morale naturelle et l'intuition des principes annonciateurs de la Trinité chrétienne. Bruno ne part pas d'Orphée pour cheminer jusqu'à David ; il part de David pour remonter jusqu'à Orphée, les seuls *antiqui theologi* à retenir son attention⁹. Mieux, les convergences établies entre le Christ et les sagesse anciennes conduisent non à conforter la foi et l'autorité de la religion chrétienne mais à en saper les fondements en remettant en cause la création, la divinité du Christ, et l'Esprit Saint. Ici la traduction se révèle une redoutable arme de trahison.

À propos du Principe, Bruno emploie les traductions de Plotin données par Ficin, pour ruiner la distinction scolastique entre la puissance absolue et

7 Ficin, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, II, 3, Paris, Les Belles Lettres, 1956, pp. 147-149, *Théologie platonicienne*, IV, 2, *op. cit.*, p. 171.

8 *Le Souper des cendres*, *op. cit.*, p. 58 : « Antérieurement à cette philosophie conforme à votre cervelle, il y en a eu une qui se conforme à notre tête : celle des Chaldéens, des Égyptiens, des mages, des orphiques, des pythagoriciens et d'autres encore, dont la mémoire remonte aux origines. »

9 *Le Souper des cendres*, *op. cit.*, p. 62 : « Ce qui doit donc nous retenir et mériter réflexion, c'est la question de savoir si nous sommes dans la lumière du jour et si le soleil de la vérité s'est levé sur notre horizon, ou sur celui des adversaires qui sont nos antipodes ; si nous sommes dans les ténèbres, ou si c'est eux qui le sont ; la question enfin est de savoir si, en entreprenant de rénover l'ancienne philosophie, nous vivons une aurore qui mette fin à la nuit, ou un crépuscule qui marque la fin du jour. »

la puissance ordonnée¹⁰. La pluralité des mondes repose sur l'argument de la puissance absolue de Dieu. C'est dans la mesure où l'infinie puissance divine s'exerce nécessairement, sans restrictions internes ou externes, que l'univers, réceptacle passif de l'action de l'efficient infini, est conçu comme infini¹¹. La théologie chrétienne du XII^e siècle, et particulièrement les *Libri sententiarum* de Pierre Lombard, avait défendu, contre le nécessitarisme d'Abélard l'idée que Dieu agissait librement, que son action créatrice était l'actualisation volontaire d'une partie seulement de sa puissance totale – ce qui garantissait à la fois la puissance infinie de Dieu, puisque, s'Il l'avait voulu, Dieu aurait pu créer un monde meilleur, différent ou une infinité de mondes, et la préordination dans l'entendement divin de cette puissance infinie à un certain nombre d'attributs. Le Dieu chrétien en droit peut tout faire¹², mais en fait Il ne fera pas qu'une vierge déflorée retrouve la virginité¹³, ou que Rome qui a existé n'ait pas existé¹⁴. Or la conception brunienne de la pleine puissance active de l'efficient invalide cette représentation. C'est là que l'on saisit les enjeux de la traduction brunienne.

Dans *De l'Infini*, dialogue écrit en italien, Bruno interpole, à l'intérieur du texte de Plotin traduit par Ficin, des arguments et des expressions d'Abélard, dont les thèses avaient été mises à l'index en 1140 lors du concile de Sens, et à nouveau condamnées en 1277 par l'évêque Tempier¹⁵. Abélard à la suite de Platon affirmait le nécessitarisme divin. Ainsi lit-on dans sa *Théologie chrétienne* : « ce que Dieu veut, Il le veut nécessairement, et ce qu'Il fait, Il le fait nécessairement [...]. Par conséquent, de même qu'Il veut nécessairement tout ce qu'il fait, aussi le fait-il nécessairement. »¹⁶ Le langage dont use Bruno pour réfuter la distinction scolastique décalque celui d'Abélard : « [...] aussi ne peut-Il être autre qu'Il n'est ; Il ne peut être tel qu'Il n'est pas ; Il ne peut pouvoir autre chose que ce qu'Il peut ; *Il ne peut vouloir autre chose que ce*

10 M. A. Granada, « Il rifiuto della distinzione fra potentia assoluta e potentia ordinata di Dio e l'affermazione dell'universo infinito in Giordano Bruno », *Rivista di storia della filosofia* 49, 1994, pp. 495-532. Ficin se situe du côté de la préordination : *Théologie platonicienne*, II, 12, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 117.

11 *De la Cause*, op. cit., pp. 202-206 ; *Le Souper des cendres*, op. cit., p. 50.

12 *Esther*, 4, 17 ; *Luc*, 18, 27.

13 Saint Jérôme, *Lettres*, XXII, *Ad Eustochium*, Paris, Les Belles Lettres, 1949, p. 115.

14 Dans sa *Lettre sur la toute-puissance divine*, Pierre Damien pose que Dieu peut faire que Rome, qui a été fondée dans le passé, n'ait pas été fondée (619A). Ce raisonnement hypothétique est destiné à préserver la liberté transcendante de Dieu. Dieu possède en droit un pouvoir, même s'il ne l'exerce pas : O. Boulnois, *La Puissance et son ombre*, Paris, Aubier, 1994, pp. 28-33. À l'inverse, le nécessitarisme brunien veut que Dieu « épuise » l'intégralité de ses possibles dans une production infinie : H. Blumenberg, *La Légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999, p. 640 et suiv.

15 Sur ces deux condamnations : A. de Libera, *La Philosophie médiévale*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 321-327 et 414-415.

16 Abélard, *Théologie chrétienne*, V, PL 178, col. 1329 et suiv.

qu'Il veut ; et nécessairement, Il ne peut faire autre chose que ce qu'Il fait, attendu qu'il ne convient qu'aux choses muables d'avoir une puissance distincte de l'acte. »¹⁷ Certes, le Dieu de Bruno est un Dieu fontal, comme celui de saint Augustin et d'Alain de Lille, mais l'expansion divine n'est pas créatrice, elle est une production conforme à la nécessité néoplatonicienne. La traduction est l'élaboration d'un sens qui consiste à dire et à dédire. N'en déplaise à Du Bellay, qui voyait en elle un art secondaire par rapport aux poètes, la traduction est le lieu d'une invention qui permet de former des pensées nouvelles en déformant les anciennes. L'auteur de la *Défense et illustration* justifiait l'emprunt au nom de l'*inventio*, en s'appuyant sur l'idée que « l'élocution » est intraduisible¹⁸. Optant quant à lui pour la traduction infidèle, Bruno montre que la pensée est plagiaire dans son principe, et procède par adaptations et ajustements libres du matériau emprunté.

Il est loisible de conduire la même démonstration pour chaque plan de la procession brunienne. Pour le second cercle, Bruno a soin de préciser que l'Intellect premier excède toute représentation et définition¹⁹. L'ineffabilité de Dieu se prolonge dans l'ineffabilité de l'Intellect, Bruno transférant la négation de la monade à la dyade. Le redoublement du négatif, qui repose sur une captation du Proclus ficinien, veut éviter l'anthropomorphisme du Christ. Dans la Triade brunienne Dieu ne saurait se faire Homme. Pour le troisième cercle, qui est l'âme du monde, Bruno exploite la source ficinienne²⁰, non pour procéder à une concorde, mais plutôt à une discorde : « Il me semble qu'ils retranchent quelque chose à la bonté divine et à l'excel-

17 *De l'Infini, de l'univers et des mondes*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, p. 88. La chose est encore plus évidente dans les textes latins, *Lampas triginta statuarum, De patre*, proposition XVI, *Op. Lat.* III, Naples-Florence, Morano, 1879-1881, p. 41 : « In eo idem est esse, posse et operari, quae in reliquis omnibus distinguuntur ex natura rei ; propterea non potest facere nisi quae facit, nec velle nisi quae vult. Cum hoc tamen est ita absoluta necessitas, ut sit etiam absoluta libertas ; necessitas enim in eo et voluntas, sicut et reliqua omnia, idem sunt ; neque etenim potest velle nisi quae vult, neque velle potest posse nisi quae potest. » (nous soulignons)

18 J. du Bellay, *La Défense et illustration de la langue française*, I, 5 et 6, Paris, Gallimard, 1967, pp. 210-214 ; R. Zuber, *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 21-24.

19 *Lampas triginta statuarum, De primo intellectu*, proposition XV, *op. cit.*, pp. 48-49 : « Esse naturam absconditam dicunt, latere autem in caligine lucis, e contra ad Orcum qui latet in caligine tenebrarum. Ita ergo lucet in omnibus et quia non lucet ut lumina exaequet et oculorum veluti obtutui proportionetur, sed omnem obtutum excedit, nullam prae se fert speciem, nullam figuram, neque solium est illi neque cathedra, quia infinitus est. Et ideo dicitur oculos occaecare dum illuminat, et oculos illuminare dum occaecat ; ille enim videt hanc lucem, qui ipsam invisibilem et incomprehensibilem videt ; ille etiam non videt, qui videre illam sese existimat et apprehendere. »

20 *De la Cause, op. cit.*, p. 122 : « [...], comme l'écrivit Plotin contre les gnostiques "l'âme du monde régit l'univers plus facilement que notre âme ne régit notre corps" ». Voir aussi pp. 136, 352-353 (notes 65 et 68).

lence de ce grand vivant, simulacre du premier principe, ceux qui refusent de comprendre et d'affirmer que le monde et ses membres sont animés ; comme si Dieu était jaloux de son image, comme si l'architecte n'aimait pas son œuvre personnelle, lui dont Platon dit qu'il apprécia son ouvrage pour la ressemblance avec lui-même qu'il y contempla. »²¹ L'âme mondaine cause une éternisation du monde incompatible avec le créationnisme chrétien. Le dernier cercle, celui de la matière, nous confronte à une manipulation similaire. Entendu comme le principe d'où tout provient, Dieu ou Nature implique en lui-même une matière éternelle, infinie, incorporelle, une et universelle, qui est la complication de la matière particulière, multiple, corporelle et finie qui l'explique.

Pour en persuader, Bruno interpole dans son texte italien des références provenant de David de Dinant²² et Ibn Gabirol²³, lesquelles contrastent avec la source ficinienne. Ces interpolations attestent la présence d'instances hétérogènes dans le texte brunien. Avec David de Dinant et Ibn Gabirol, Bruno procède à une retraduction de la source ficinienne, pour lui substituer sa signification originelle véritable. Intégrant des langages distincts, Bruno suscite un travail de traduction et de retraduction des savoirs. La matière n'est plus la matière créée des premiers versets de la *Genèse*, mais une matière sans commencement ni fin, coéternelle au Dieu producteur. Ainsi dans *De la cause*, le Nolain traduit en italien le texte latin de l'*Ennéade* II, 4, qu'il cite dans la traduction de Ficin²⁴ : « Plotin aussi dit, dans son livre *De la Matière*, que "s'il y a dans le monde intelligible une multitude et une pluralité d'espèces, il doit nécessairement y avoir quelque chose de commun, au-delà du propre et de la différence de chacune d'elles. Ce qui est commun tient lieu de matière, ce qui est propre et qui les différencie tient lieu de forme." Il ajoute que, "si ce monde-ci est à l'imitation du monde de là-bas, la composition de l'un est à l'imitation de celle de l'autre". »²⁵ Puis viennent les termes les plus importants : « Et bien que je dise que toute cette multitude se rassemble en un seul être impartageable et hors de toute dimension, je dirai que cet être-là est la matière, lui en qui s'unissent tant de formes ; avant d'être conçu comme va-

21 *De la Cause, op. cit.*, p. 124.

22 Thomas, *Summa contra Gentiles*, I, 17 : « In hoc autem insania Davidis confunditur, qui ausus est dicere esse idem quod prima materia. » ; G. Bruno, *De la Cause*, pp. 240-242, 266, 370-371 (notes 73 et 75).

23 *Le Livre de la source de vie*, V, 43, Paris, Aubier, 1970, p. 321 ; G. Bruno, *De la Cause*, pp. 190, 206, 232 et 369 (note 58, où G. Aquilecchia relève l'approximation de la traduction brunienne).

24 *De la Cause, op. cit.*, pp. 202, 214, 236, 361 (note 79), 363 (note 94), 370 (notes 68 et 69).

25 *De la Cause, op. cit.*, p. 236.

rié et multiforme, cet être était en concept uniforme, et avant d'être en concept formé, il était en concept informe. »²⁶

Par le canal de la traduction, Bruno ébranle la concorde ficinienne, la déconstruit pour construire un autre discours structuré par une différence interne. La référence à Plotin n'est pas non plus exempte d'arrangements bruniens. Il n'y a pas deux matières, la première éternelle, la seconde temporelle, l'une des choses intelligibles, l'autre des choses sensibles, il n'y a qu'une seule matière pensée à des degrés divers. La matière sensible est la matière divine pensée dans le temps, la succession et le multiple. La matière intelligible est la matière divine pensée dans l'éternité, la simultanéité et l'unité. La matière divine est la matière sensible et la matière intelligible pensée au-delà de la contradiction. Une, la matière se modalise selon divers niveaux – ce qui vaut aussi de l'infini²⁷. Or la pensée de l'infini explique partiellement les malversations brunniennes. Dans un univers infini les distinctions sont relatives et les rapports contigus. Les hiérarchies vacillent, en même temps que l'ordre des discours. La vicissitude que Bruno met en scène dans l'*Expulsion* avec la prosopopée de Fortune est l'autre nom de la variation des textes, des traditions, des traductions²⁸. Pluridimensionnelle, l'œuvre devient inclassable, renvoie à d'autres genres, à d'autres sources, à d'autres citations *ad infinitum*.

Il est vrai que la collection de citations relève d'une rhétorique de l'abondance, caractéristique de la Renaissance depuis Pétrarque, et dont Montaigne est l'un des illustres représentants. L'écriture est une activité cumulative indéfiniment ouverte à d'autres textes ; elle réside autant dans la variation et la transformation que dans l'imitation et la citation. Le plagiat conditionne l'invention : il est une appropriation de la substance étrangère, une innutrition qui, outre le fait d'introduire de la vie dans le texte ancien, permet en retour de tisser la chair d'une œuvre propre. Ainsi Montaigne s'adressant à l'enfant à naître de Diane de Foix : « Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il aprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier [...]. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. »²⁹ John Florio, l'ami de Bruno et le traducteur des *Essais* de Montaigne en 1603, fut sensible à ce qui rapprochait les deux auteurs en matière de traduction et de « paremens empruntés », suffisamment du moins pour

26 *Ibid.* Pour un commentaire de Plotin : l'introduction de J.-M. Narbonne à la traduction de l'*Ennéade*, II, 4 (12), Paris, Vrin, 1993, pp. 140-141.

27 *Lampas triginta statuarum, De patre*, lignes liminaires, *op. cit.*, p. 38.

28 *Expulsion de la bête triomphante*, II, Paris, Les Belles Lettres, 1999, pp. 252-274.

29 Montaigne, *Essais*, I, XXVI, Paris, Presses universitaires de France, 1965, pp. 151-152.

passer logiquement de l'un à l'autre³⁰. Pour Montaigne et Bruno l'écrivain s'invente à partir de ses sources, autant qu'il invente ses sources en les transformant. Dans le cas brunien, la traduction ne sert pas seulement la *renovatio* des Anciens et leur *translatio ad modernos*. Moyennant de subtiles infidélités, traduire offre à Bruno l'opportunité d'archaïser ses propres innovations³¹. À ce titre, la traduction remplit une fonction orthopédique : elle apporte à l'audace d'un discours nouveau la caution d'autorités fondatrices ; elle corrige les erreurs du christianisme ; elle assure la constitution d'une *Nolana filosofia* en un mouvement dialectique de dépassement des sources dans leur reprise³². La traduction est l'occasion de décentrer la perspective chrétienne pour se recentrer sur une vérité brunienne. Ce que Bruno traduit correspond à ses propres déductions théoriques, les textes antiques ne sont que des miroirs réfléchissant une pensée que Bruno veut purifiée de ses scories. La philosophie brunienne est une immense catoptrique, dont la fonction est de réfléchir dans le passé une pensée qui n'y est peut-être pas, ou qui demeure inexploitée. La soumission à autrui peut être trompeuse, et la citation constituer une chausse-trappe. Les autorités sont infiltrées afin d'être subverties, Bruno se servant d'elles comme d'une réponse partielle à une question qu'il est seul à pouvoir formuler et résoudre en toute clarté. L'emprunt relève d'une double fonction, assurant simultanément le dévoilement de soi à partir de la source antique et le voilement de soi à la faveur de cette référence autorisée. La mention de la dialectique livre la vérité de l'art de trahir brunien, lequel s'inscrit dans un projet plus vaste ressortissant à la métaphysique.

La combinatoire infinie des sources, des traditions et des versions instaure une refonte intégrale des savoirs. Comment se satisfaire des catégories

30 B. Levergeois, *op. cit.*, p. 222.

31 *Le Souper des cendres*, *op. cit.*, p. 58 : « Cessons donc d'invoquer l'antique et le nouveau, puisqu'il n'est rien de neuf qui ne puisse être ancien et rien d'ancien qui n'ait été neuf, comme l'a bien remarqué votre cher Aristote. » ; U. Eco, *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985, p. 107 et suiv. ; H. Védrine, *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, Librairie générale française, 1996, pp. 109-110.

32 Tel est le trait que le Nolain repère chez Copernic, *Le Souper des cendres*, *op. cit.*, p. 46 : « Bien que dépourvu d'arguments viables, reprenant en main les misérables fragments rouillés qu'avait pu lui léguer l'Antiquité, ne les a-t-il pas nettoyés, raboutés, recollés tant et si bien, avec sa science plus mathématique que physique, qu'une thèse précédemment ridicule, méprisée, honnie, s'est trouvée réhabilitée, a forcé l'estime, est apparue plus vraisemblable que la thèse contraire, et très certainement mieux adaptée à la théorie et aux calculs. » Plus haut, p. 36, le Nolain déclarait ceci, qui illustre de quelle façon il dépasse Copernic : « Toutefois, ajouta-t-il, ces savants sont semblables aux interprètes qui traduisent les mots d'un idiome dans l'autre, mais en laissant à d'autres le soin d'aller au fond des pensées. » Dans la suite du texte, *op. cit.*, p. 56, nous lisons : « Si vous compreniez bien ce que vous dites, vous verriez que de vos prémisses découle le contraire de ce que vous pensez : je veux dire que nous sommes plus vieux, plus avancés en âge que nos prédécesseurs. »

scolastiques, quand le principe d'infini a renversé les hiérarchies cosmologiques et épistémologiques traditionnelles ? Bruno ne pouvait qu'être confronté à l'obligation d'un nouvel ordre du savoir, et ce en raison de l'absence de centre unique. La sphère infinie, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, n'est pas seulement le symbole de Dieu : elle figure pour Bruno le champ de l'interprétation humaine. Chaque lieu, chaque moment, chaque texte, offre une infinité d'interprétations³³. Le monde étant composé d'une infinité de lieux et de moments, c'est une infinité de mondes, tous infinis, tous relatifs et tous égaux que la conscience humaine appréhende partout et toujours, selon les lois de la continuité. Le monde étant composé d'une infinité de lieux et de temps, c'est une infinité de versions, toutes infinies, que la connaissance peut appréhender partout et toujours, selon les lois de la productivité. La sphère infinie est l'image d'un savoir dont l'homme ne peut faire le tour, car ce savoir ne possède aucune marge d'où il serait appréhensible dans sa totalité. Chaque version est un centre d'où rayonnent d'autres versions, toute traduction s'inscrit dans une trahison, ou, si l'on préfère, toute traduction vacille, chacune étant relative à une vue déterminée. L'effet de la vacillation est un décentrement, qui rappelle qu'une interprétation n'est qu'un point sur la circonférence du cercle que forment les interprétations infinies. L'interprétation suggère une diversité infinie, la traduction est un transfert exigeant son propre dépassement vers d'autres traductions, le texte brunien fonctionne tel un réseau profus de traductions versatiles.

Or cette versatilité est le signe de la mélancolie que Bruno partage avec Montaigne³⁴, et qui les détermine tous deux à une pratique singulière de l'emprunt : d'attester la présence de l'autre en mon intime – que ce soit sous forme de fureur, d'extase ou de fantaisie, la mélancolie frappe d'incertitude le moi, le déloge de sa propre maisonnée³⁵, pour l'assujettir aux inspirations divines, aux déséquilibres des humeurs, ou au dérèglement de l'imagination. La présence à soi advient sur fond d'étrangeté, le lieu vide du sujet étant

33 *De la Cause, op. cit.*, p. 200 : « Dicsono. Mais pour en revenir à notre propos, vous soutenez qu'on peut, sans se tromper ni se contredire, donner de la matière différentes définitions ? Teofilo. Oui, de même que divers sens peuvent juger d'un même objet, et qu'on peut pénétrer dans une même chose de diverses façons. De plus (comme nous en avons touché un mot), on peut prendre l'examen d'une chose par plusieurs bouts. Les Épicuriens ont dit beaucoup de bonnes choses, même s'ils ne se sont pas élevés au-dessus de la qualité matérielle ; Héraclite nous a fait connaître d'excellentes choses, même s'il n'est pas allé au-delà de l'âme. Anaxagore ne manque pas de tirer profit de la nature, puisqu'il prétend reconnaître, non seulement en elle, mais en dehors et peut-être au-dessus d'elle, un intellect, celui-là même que Socrate, Platon, Hermès Trismégiste et nos théologiens appellent Dieu. »

34 Montaigne, *Essais*, II, XII, p. 492.

35 *Ibid.*, I, III, p. 15.

traversé d'humeurs, de songes, de lectures, de citations anciennes ou nouvelles³⁶. Altérant l'identité, la mélancolie brouille les instances de l'énonciation, révélant une infidélité de l'écrivain à lui-même. Non seulement Montaigne et Bruno empruntent à autrui, mais ils se plagient eux-mêmes comme s'ils étaient autres en raison de l'inconstance qui empêche la claire détermination du tien et du mien. Si le livre est « consubstantiel à son auteur », il sera livre de mélancolie, où l'instabilité humorale et la fragmentation des identités conduisent l'auteur-lecteur à réécrire ce qu'il croit tenir d'un autre, et qui ne renvoie peut-être qu'aux « monstres fantasques » de son idiosyncrasie. L'expérience montagnienne de la lecture transforme le lecteur en auteur³⁷, l'expérience brunienne de l'écriture change l'auteur en lecteur. Nœud si inextricable qu'il n'est plus permis de savoir qui, de l'auteur ou du lecteur, du modèle ou du plagiaire, est le premier. Plagier revient non plus à s'attribuer ce qui appartient à l'autre, mais à laisser passer pour de l'autre ce qui est à soi. Dans cette mascarade entre sans doute une modestie feinte, celle qui consiste à dissimuler son originalité derrière des autorités, ou à déformer ces autorités pour leur faire parler sa propre langue, mais la référence à la mélancolie marque combien l'acte d'écrire exige de consentir à l'aliénation, quitte à méditer sur soi comme du dehors, s'étonnant de ce qu'un discours puisse être réputé sien, et se présentant tel le secrétaire d'une pensée qui n'appartient à personne, quand bien même en serait-on la source ponctuelle et provisoire. À peine l'humanisme a-t-il élaboré une pensée du sujet que Montaigne et Bruno en montrent l'assujettissement foncier à cet Autre qu'est le langage, non sans révéler ce que la Renaissance conserve du Moyen Âge pour ce qui touche à la modulation, la mutation et l'altération du texte écrit³⁸. Pareillement, s'il est vrai que le XII^e siècle n'ignora pas l'affirmation du moi, notamment avec le thème de la vision, la mystique, l'autobiographie et la poésie des troubadours³⁹, de même l'automne de la Renaissance, marqué par les guerres de religions, est le moment d'un doute, le sujet apparaissant tel un pôle d'humeurs fluctuantes, plutôt que comme une entité stable et ordonnée.

Mélancolique, l'art de traduire s'apparente alors à un discours où domine la *ruminatio*, le ressassement, la reprise. Mettant en évidence l'infinité des compréhensions, la reprise dessine un mouvement qui, parti de l'unité vers la diversité, trouve son achèvement en Dieu. L'art de traduire situe en Dieu le point suprême où les interprétations infinies se contractent. De la sorte se

36 *Ibid.*, I, VIII, p. 33.

37 J. Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1993, p. 66 et suiv.

38 M. Jeanneret, *Perpetuum mobile*, Paris, Macula, pp. 217-226 ; F. Zéri, *Renaissance et pseudo-renaissance*, Paris, Rivages, 1985, pp. 19-21 et pp. 126-132.

39 V. Cirlot, *Hildegard von Bingen y la tradicion visionaria de occidente*, Barcelone, Herder, 2005, p. 56.

fait jour le lien de la traduction avec la *coincidentia oppositorum* de Nicolas de Cues⁴⁰. Ce dernier pose précisément l'existence d'un centre indifférencié, où l'ensemble des savoirs se joint⁴¹. Le Cusain avait conçu un *Ars oppositorum* destiné à passer de l'*explicatio* à la *complicatio*, de l'usage humain de l'intellect à la forme la plus haute de l'intelligence, par l'accroissement des opposés jusqu'à la limite de leur puissance. L'art des opposés, qui procède des exigences supralogiques propres à la divinité, menait à la découverte de l'unité constitutive des opposés⁴². De même, l'art brunien de la traduction constitue une authentique *copulatio oppositorum* : il lie entre eux des savoirs, des textes et des citations opposés, aussi sûrement que le plagiat créateur conjugue dépendance et indépendance, identité et altérité, ancien et moderne. Tout procédant des contraires : les sagesses doivent être nouées, ce qui ne se peut sans un *vinculum*, qui est une coïncidence des opposés, ce qui ne se peut non plus sans amour, qui est le plus puissant des liens, le *vinculum vincolorum*⁴³. Au-delà de toute contradiction, la traduction est un passage à la limite qui s'inscrit dans la philosophie brunienne des liens. À cet égard, Bruno nous rappelle que traduire n'est pas seulement lire entre les lignes, mais lier ces lignes entre elles pour produire un nœud inédit qui fera synthèse.

40 L'influence de Nicolas de Cues sur Bruno ne fait pas l'unanimité. Si elle paraît évidente à E. Cassirer et P. Duhem, elle est nuancée par E. Garin et B. Levergeois. La cause de ce débat est à rechercher peut-être dans l'usage que Bruno fait du texte cusain, lequel, comme le texte ficinien, se voit déformé, ou interpolé dans des réflexions plus larges incompatibles avec le créationnisme et le christocentrisme de Nicolas de Cues. Sur la nature, la valeur et la diffusion de la dialectique cusaine : M. de Gandillac, *Genèse de la Modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, p. 496 ; C. Trottmann, *La Coïncidence des opposés dans le De icona (XI-X) de Nicolas de Cues, Nicolas de Cues, penseur et artisan de l'unité*, Lyon, ENS Éditions, 2005, pp. 67-85. Sur le fidéisme de la coïncidence chez le Cusain, D. de Courcelles, *Le Pace fidei de Nicolas de Cues, ibid.*, pp. 21-36.

41 *De la Cause, op. cit.*, pp. 206-207.

42 M. de Gandillac, *La Philosophie de Nicolas de Cues*, Paris, Aubier-Montaigne, 1941, pp. 205-216.

43 *De Vinculis in genere*, article XVI, *op. cit.*, pp. 696-697.

- BELLAY (Joachim du), *La Défense et illustration de la langue française*, I, 5 et 6, Paris, Gallimard, 1967.
- BLUMENBERG (Hans), *La Légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard, 1999.
- BOULNOIS (Olivier), *La Puissance et son ombre*, Paris, Fayard, 1994.
- BRUNO (Giordano), *Lampas triginta statuarum. Opera Latine conscripta publicis sumptibus edita, recensibat*, texte établi par F. Fiorentino, T. Tocco, H. Vitelli, V. Imbriani, C. M. Tallarigo, III, Naples-Florence, Morano-Le Monier, 1879-1891.
- BRUNO (Giordano), *Le Souper des cendres*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- BRUNO (Giordano), *De la Cause, du principe et de l'un*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- BRUNO (Giordano), *L'Expulsion de la bête triomphante*, II, Paris, Les Belles Lettres, 1999.
- FICIN (Marsile), *Commentaire sur le Banquet de Platon*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- GABIROL (Ibn), *Le Livre de la source de vie*, Paris, Aubier, 1970.
- GANDILLAC (Maurice de), *Genèses de la modernité*, Paris, Éditions du Cerf, 1992.
- JEANNERET (Michel), *Perpetuum mobile*, Paris, Macula, 1997.
- LEVERGEOIS (Bertrand), *Giordano Bruno*, Paris, Fayard, 1995.
- MONTAIGNE (Michel de), *Essais*, Paris, Presses universitaires de France, 1965.
- STAROBINSKI (Jean), *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1993.
- VÉDRINE (Hubert), *Philosophie et magie à la Renaissance*, Paris, Librairie générale, 1996.
- YATES (Frances A.), *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, Paris, Dervy, 1988 (1996).
- ZÉRI (Federico), *Renaissance et pseudo-Renaissance*, Paris, Rivages, 1985.
- ZUBER (Roger), *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, Albin Michel, 1995.

L'un communautaire : érudition ecclésiastique et personnalité institutionnelle

Frédéric GABRIEL

Les textes les plus anciens, on le sait, nous sont parvenus grâce à des chaînes de copistes. Recopier et transmettre sont un seul et même acte¹. On recueille une œuvre qui, au fil du temps, fait corps avec un ensemble, unifié par son genre, par un courant de pensée, par l'auteur de ses *opera* ou par l'unité d'un support matériel. *L'ars excerpenti* est également un moyen de créer une unité nouvelle. Collecter est un acte minimal et principiel d'écriture et d'intelligence, et plus simplement encore : « Legere propriè est colligere, hoc est hinc, illincque decerpere. »² Aussi, la communauté érudite nous semble véritablement prendre corps dans les divers outils conçus pour rassembler, organiser, hiérarchiser, cartographier : somme, collection, catalogue, épitomé, *monumenta*, *analecta*, *bibliothecae*, *thesaurus*, *flores*, *polyhistor*, *polyanthea*, *sylva*. Œuvres de mémoire, ces compilations ne sont souvent rendues possibles que par les travaux préalables des prédécesseurs. Une communauté préexiste à l'ouvrage, une communauté de lecteurs-copistes-compileurs qui transmet, en même temps que la matière réunie, sa tentative d'unification ou tout au moins de réunion, potentiellement inachevée. Comment le compilateur se situe-t-il lui-même dans ces ensembles ? De quelle manière participe-t-il à leur édification ? Le but visé dépasse-t-il la seule corporéité de la collection ? Telles sont les questions qui nous ont guidé dans un travail qui se concentre

- 1 Parmi une bibliographie abondante, on peut consulter Tiziano Dorandi, *Le Stylet et la tablette. Dans le Secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
- 2 *Sylva, seu potius hortus floridus allegiarum totius sacrae Scripturae. Mysticos eius sensus, et magna etiam ex parte literales complectens, syncerae Theologiae candidatis perutilis ac necessarius, qui loco integrae Bibliothecae cuilibet Sacrarum literarum studioso servire poterit. Autore F. Hieronymo Laureto Cervariensi, Monacho Benedictino in Coenobio Montisserrati, & Abbate Monasterij S. Foelicis Guixolensis. Cum Indice materiarum & dictionum secundum Allegorias Scripturae enodatarum locupletissimo*, Coloniae Agrippinae, Apud Joannem Gymnicum, 1612, p. 611. Nous avons suivi les particularités graphiques et orthographiques des textes anciens.

sur le domaine chrétien du « bibliographical macrocosm »³, tant celui-ci est sensible à ce qu'est une communauté.

Communautés et mémoire textuelles

Saint Jérôme, supposé être l'un des premiers compilateurs, s'appuie lui aussi sur des prédécesseurs. De son *De viris illustribus* rédigé à Bethléem vers 392, le traducteur René Gautier affirme : « en partie [il] l'a écrit, en partie [il] l'a recueilli des écrits ou de la version de plusieurs autres anciens, graves & Sts personnages, d'Athanase, d'Evagre d'Ephrem, de Petrone, de Pachome, de Machaire, de Jean Damascene, de Theodore, de Vigile, de Zozimas, de Leonce, de l'Evesque Amphilachius, de Pelagius Diacre, de Iean Sous-Diacre, de Jean Cassian, de Jean Clymachus, de Denis surnommé le Petit. »⁴ Une communauté de textes et de collecteurs préexiste toujours à une collection : ainsi des *monumenta Patrum* évoqués par Joannes à Fuchte, professeur de théologie à Anvers, dans son édition du *De Illustribus Ecclesiae doctoribus* de Jérôme⁵. La compilation est issue d'une communauté, elle forme communauté et est destinée à celle des lecteurs et nouveaux auteurs : le partage des textes et des lectures se situe en aval comme en amont⁶. L'ensemble pourrait être appelé *Respublica litteraria*⁷. En régime chrétien, le compilateur est le vecteur de la Tradition et de toute la théologie qu'elle sous-tend. La patristique

- 3 Donald W. Krummel, *Bibliographies. Their Aims and Methods*, London-New York, Mansell Publishing Limited, 1984, p. 3.
- 4 *Les Vies et les miracles des saints Peres hermites d'Égypte, de Scythie, de Thebaïde, & d'autres lieux. Traduites du Grec, & recueillies des Anciens Auteurs, par Saint Hierosme Docteur & lumiere de l'Église. Mises en François par Maistre René Gautier, & nouvellement revues & recorrectées par le Sieur Rault*, Rouen, Clément Malassis, 1659, f. 3 r°. En ce qui concerne le rôle de Jérôme dans l'Antiquité, on pourra se référer à un livre récent que nous n'avons pas utilisé ici : Megane Hale Williams, *The Monk and the Book. Jerome and the Making of Christian Scholarship*, Chicago, The University of Chicago Press, 2006.
- 5 S. & beatissimi patris Hieronymi Stridonensis, presbyteri Hierosolymitani, *De illustribus Ecclesiae doctoribus ad sua usque tempora libellus*, Helmaestadi, Excudebat Jacobus Lucius, 1609, épître dédicatoire. Le folio 1 v° contient une citation en pleine page de la lettre LXVIII *ad Desiderium* de Jérôme sur l'écriture de ce livre : « Scripsi librum de illustribus viris ab Apostolis usque ad nostram aetatem : imitatus Tranquillum Graecumque Apollonium : & post Catalogum plurimorum me quoque in clace voluminis quasi abortivum & minimum omnium Christianorum posui. » Dans le *proemium* Jérôme cite ses devanciers.
- 6 Sur le « public », Henricus Culens, *Thesaurus locorum communium...*, Anvers, Ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem Moretum, & Viduam Joannis Moreti, & Jo. Meursium, 1622, f. 2 v° et suiv. ; [André du Chesne], *Histoire des Papes...*, I, Paris, Nicolas Buon, 1616, adresse aux lecteurs, n. p., tous deux détaillés *infra*.
- 7 *Annales minorum seu trium ordinum a S. Francisco institutorum auctore a R. P. Luca Waddingo Hiberno S. T. Lectore Jubilato, & Ordinis Chronologo. Tomus primus editio secunda, locupletior, & accuratior. Opera, et studio R.mi P. Josephi Mariae Fonseca ab Ebora*, Romae, Typis Rochi Bernabo, 1731, n. p., adresse aux lecteurs.

au sens large n'en est pas l'une des moindres, comme en témoigne le nom même de « Père »⁸. Le recueil est la forme par excellence de la Tradition : elle transmet une origine, aussi bien son essence que ses explications, qui s'intègrent au corps premier et à sa descendance magistérielle. La Tradition repose donc sur le phénomène de transmission, de reprise, de commentaire, de collection et d'élargissement d'un consensus. L'arrivée de l'imprimerie a bien sûr permis une multiplication des gestes cumulatifs et de leur diffusion.

Dans les *Vitae Patrum* du pré-bollandiste Héribert Rosweyde, Jérôme lui-même est intégré à un vaste ensemble textuel in-folio où l'on trouve des « Vitam, Vitas, Verba, Scita, Sententias, Sermones, Responsa, Apophthegmata, Axiomata, Instituta, Propositiones, Telemata, Assertiones Seniorum, Patrum, Eremitarum, Anachoretarum ».⁹ Rufin, Sulpice Sévère, Cassien, Pallade, Théodoret de Cyr, entre autres, accompagnent Jérôme, auquel est consacré le premier livre, de la même façon qu'Aubert le Mire ouvre sa *Bibliotheca ecclesiastica* par le *Liber S. Hieronymi de scriptoribus ecclesiasticis*¹⁰. Dans ses *prolegomena*, Rosweyde commence par la question : « Quae horum librorum inscriptio ? » Pour légitimer son titre, il compile une série de citations allant de Gennade et Cassiodore à Grégoire de Tours en passant par Fulbert, Bède, etc. Les prédécesseurs ancrent la nouvelle œuvre dans le temps long et dans l'autorité des sources – le *De Scriptoribus ecclesiasticis* de Bellarmin commence avec Moïse¹¹. Pour ce genre de littérature ecclésiastique, les compilations s'ouvrent bien souvent sur une ou plusieurs listes qui indiquent l'origine des textes et dressent ainsi la communauté des auteurs précédents, redistribués dans les *marginalia*¹². Dans les *Vitae et sententiae Patrum Occidentis* du célestin Benoît Gonon, on trouve un *Catalogus auctorum qui in toto opere citantur*, un *Catalogus breviorum*, un *Catalogus Sanctorum*, et enfin un *Catalogus librorum*¹³. Dans le *Prologus Auctoris*, il évoque la collection de Rosweyde après avoir énuméré les mêmes sources que celui-ci.

8 Sur la notion de patristique à l'Âge classique, voir le volume de référence publié par Jean-Louis Quantin, *Le Catholicisme classique et les Pères de l'Église : un retour aux sources (1669-1713)*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1999.

9 *Vitae Patrum. De Vita et verbis seniorum libri X historiam eremiticam complectentes : Auctoribus suis et Nitori pristino restituti, ac Notationibus illustrati, Opera et studio Heriberti Rosweydi Ultraiectini, à Soc. Iesu Theologi. Accedit Onomasticon Rerum et Verborum difficiliorum, cum multiplici Indice*, Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1617, f. 2 r^o, épître dédicatoire.

10 *Bibliotheca ecclesiastica sive nomenclatores VII veteres... Aubertus Miraens, Bruxcellensis, S.R.E. Protonotarius...*, Antverpiae, Apud Jacobum Mesium, 1639.

11 Robert Bellarmin, *De Scriptoribus ecclesiasticis liber unus...*, Lutetiae Parisiorum, Sumptibus Sebastiani Cramoisy, 1631, p. 1.

12 Le paratexte fonctionne comme partage d'une communauté de références.

13 *Vitae et sententiae Patrum Occidentis, libris VII digestae. Ex gravissimis auctoribus, necnon antiquis manuscriptis Codicibus, & Ecclesiarum Breviariis collectae, & Annotationibus selectis exornatae. Opera & studio Benedicti Gononi Burgensis, Monachi Caelestini Lugdunensis. Accesserunt insuper ad calcem insignium quorundam Eremitarum Orientis Vitae. Editio accurata. Qua nunc primum in*

En effet, les sources, monographiques ou indépendantes, ne sont bien sûr pas les seules à nourrir les compilations, qui utilisent à foison les autres collections : dans l'*Elenchus Scriptorum, quorum subsidio instructa est haec bibliotheca Cisterciensis* de Charles de Visch¹⁴, on trouve les célèbres Jean Trithème, Aubert Le Mire, Conrad Gesner, Antoine Verdier, le *De Doctoribus orthodoxis* de Guilielmus Eisegreinius, la *Bibliotheca universalis* de Draudius, la *Bibliotheca sancta* de Sixte de Sienna, la *Bibliotheca Hispaniae* d'André Schott, l'*Apparatus sacer* de Possevin, le *De Scriptoribus ecclesiasticis* de Bellarmin. De même, dans son *Thesaurus locorum communium*, Henricus Culens établit non seulement la liste des Pères qu'il utilise fréquemment (Augustin, Chrysostome, Cyprien, Ambroise, Jérôme, Grégoire, Bernard, Léon, etc.), mais aussi celle de ses contemporains bibliographes ou auteurs de sommes : « Bellarminus, Belliolanus, Leonardus Lessius, Cornelius a Lapide, Adrianus Mangotius, Ludovicus Granatensis, Franciscus Costerus, Hector Pintus, Didacus Stella, Thomas Stapletonus, Joannes Osorius, Petrus Besse, Jacobus Baius, Joannes Hesselius, Mathias Felisius »¹⁵. Une seule collection ouvre sur toutes les autres ; elles font système entre elles. La complétude n'existe éventuellement que dans le réseau de ces compilations additionnées. Les publications hagiographiques de Jacques Severt, théologal de Lyon, représentent un cas particulièrement éloquent de la dérive exponentielle des compilations. Dans ses *Inventaires généraux, ou lieux communs, sur chacune les vies excellentes des Saints de l'un & l'autre sexe, exactement ramassées d'un grand nombre d'Autheurs, icelles bien spécifiées sans omission*, les premiers mots de l'épître liminaire sont pour faire part de sa découverte de la publication de *La Fleur des vies des Saints* de Riba-

lucem prodeunt, multo concinniori quàm antea ordine compilatae, & in gratiam Sanctitatis Patrum amantium, eorumque vestigijs insistentium, unico volumine conclusae, luculentisque Indicibus ditatae, Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1625.

- 14 *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis, elogijs plurimorum maxime illustrium adornata, opere et studio R. D. Caroli de Visch, Religiosi & Prioris Coenobij B. Mariae de Dunis S. Theol. Professoris. Accedit chronologia : antiquissima monasteriorum ordinis cisterciensis, a quadringentis (et quod excurrit) Annis concinnata, Et pervetusto Dunensis Bibliothecae codice eruta, Et certioribus aliarum aliquot Abbatiarum monumentis suppleta, Duaci, Ex Officina Joannis Serrurier, 1649, n. p., après la praefatio. Ce volume propose un classement alphabétique des cisterciens, clos par un catalogue chronologique des fondations de monastères. Sur Charles de Visch, voir notamment Dom D. de Bruyne, « Correspondance inédite échangée entre deux Mauristes, L. d'Achery et J. Mabillon, et Charles de Visch, prieur de l'abbaye de Dunen », *Annales de la Société d'émulation de la Flandre* 55, 1905, pp. 404-423.*
- 15 *Thesaurus locorum communium de quo nova et vetera proferuntur. In gratiam Pastorum & Concinatorum ordine alphabetico digestus : Opera & observatione Henrici Culens Pastoris Gerardimontani, S. T. L., Antverpiae, Ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem Moretum, & Viduam Joannis Moreti, & Jo. Meursium, 1622, f. 3 v°. Deux notices biographiques sur Culens : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège, et de quelques contrées voisines*, II, Louvain, Imprimerie académique, 1768, p. 267, et Louis Ellies Dupin, *Table universelle des auteurs ecclésiastiques...*, II, Paris, André Pralard, 1704, coll. 1861-1862.*

deneira (Paris, Robert Fouet, 1614), qui lui sert en partie de modèle : « l'Es-crivain Espagnol cite hardiment les Autheurs tres-anciens pour siens garens, comme synchrones ou proches de la gestation veritablement escheuë. Et nous les recottons aussi, du moins brievement es marges. Tels apparoissent les saints Athanase, Hierome, Eusebe, Socrate, Gregoire, Simeon, Antonin, & maints autres parmy leurs siecles changeans. »¹⁶ Pourtant, loin de se contenter de reprendre la compilation du jésuite espagnol, Severt accomplit un travail textuel monumental, en reclassant l'ensemble du corpus hagiographique selon une logique thématique. Après ce premier millier de pages, il publie la même année (1624) une *Suite des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission*. Aussi imposante que la première partie, cette suite comporte une « seconde epistre liminaire », qui explique la raison de cette publication « aux despens de l'auteur » comme l'indique la page de titre :

Lors que nous commencions à dresser, puis à imprimer cest Œuvre bien avant, nous estimions le faire facilement entrer dans un seul Volume, encore bien leger *in quarto*. Mais certes estant apres parvenus au milieu de la Presse, se sont de plus presentés maints divers recents memoires & autres livres en François de Saints ia cy devant meslangés par nostre amplification, & tous calculez au destail dans la premiere Epistre Liminaire colloquée au front du present Œuvre, ou Tome premier, comme sont les escrits de Guillaume Gazet, les Chroniques de l'Ordre S. François d'Assise avec ses membres, les recueils de Jacques Doublet, & aucuns singuliers, outre Ribadeneyra & du Val premiers mis en lice. De sorte que nostre plume arrivant au Chapitre trentiesme intitulé des *Guarisons miraculeuses &c.* le volume s'est trouvé tant grossi & enflé peu à peu à la façon d'un fleuve haussé par les ruisseaux dé-coulans en son sein es temps pluvieux¹⁷.

16 *Inventaires generaux, ou lieux communs, sur chacunes les vies excellentes des Saints de l'un & l'autre sexe, exactement ramassées d'un grand nombre d'Autheurs, icelles bien spécifiées sans omission. Divisez en septante-quatre Chapitres alphabetiques, réiteréz par les Abbregés de trois Tomes, sous deux ordres complets de l'Alphabet. Avec vingt-deux sortes de Tables diversement instructives de tout le fait. Tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faicts, ramassés & établis en bon ordre, avec plusieurs expositions, par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Theologie à Paris, Theologal en l'Église de Lyon, tome premier, Lyon, Simon Rigaud, 1624, épître liminaire au lecteur, n. p. Pour désigner à la fois son objet, sa méthode de réécriture et l'accroissement des matériaux à dispositions, Severt a cette belle expression pour parler de son œuvre : « les vies saintes y pourtraictes sont un discours lié, ou perpetuel coulant, ainsi que le courant d'eau fluide, continuele, & sans arrest, lequel enserre dans ses flancs cachez divers effects prodigieux emanez de la puissance divine extraordinaire, & communiquée aux Saints, ou produits à leur faveur, en qualité de personnes bien meritées. » J'étudierai plus avant l'hagiographie de Severt dans un article en préparation.*

17 *Suite des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission. Divisés en septante-quatre Chapitres alphabetiques par forme d'Abbregéz. Pour tome second, despuis le Chapitre trente-uniesme en sous. Œuvres tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faict, ramassé & ordonné avec maintes expositions par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Théologie à Paris, & Theologal en l'Église de*

C'était sans compter la *Suite encore des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission*, publiée dans les mêmes conditions, la même année, et qui porte le total des pages à 2608, plus des séries de tables monumentales. La troisième épître liminaire assure que :

Tandis que la Presse couroit du premier Alphabet ou Inventaire de ce gros Volume en sa Partie posterieure des Lieux communs, qui fait le second Tome, à commencer cy-devant par le Chapitre trente-uniesme au tiltre des *Habits*, iusques au septante-quatriesme ou dernier touchant les *Vivres* des Saints ; se sont depuis presentées des amples matieres apres leuës, & nouvellement par nous ordonnées ; à sçavoir, les reveuës des Saints contenus au Latin de Haraeus, rendus François par Jacques Doublet, embrassans cent cinquante Saints sous beaucoup plus d'Articles, & les restans Latins, non encore veus au langage François, pris de tout le grand Religieux Dom Laurens Surius Chartreux, selon la plus recente impression de l'an *MDCXVII* en quatre Volumes *in folio*, comprenans les douze mois de l'an ; accruë en suite de beaucoup par Dom Jacques Mosander aussi Chartreux, & autres docteurs, qui n'ont mis leurs noms au front, outre l'édition en six Livres pour remont de l'an *MDLXXXI* là où ledict unique Mosander avoit ia suradjouste parmy, voire composé un septiesme Tome, bien souvent occupé en redites. Et c'est de plus outre l'edition de l'an *MDLXXI* avec *LXXII* ensemblement, qui est du pur travail de Surius : toutes icelles impressions faictes à Cologne, lesquelles l'ay sur mes pulpitres¹⁸.

Dans cette même logique d'accroissement, Severt republia une *Agiologie* quatre ans plus tard dans la même ville¹⁹. D'autres exemples, plus humains dans leur dimension, confirment l'importance capitale de la communauté érudite et ecclésiastique. L'épître dédicatoire de Charles de Visch à son abbé brugeois Bernardus Bottynus est l'occasion, avant de mentionner la précédente *Bibliothecae Cisterciensis* de Petrus Seguinus, de souligner la nécessité de la réunion en un volume de tous les « scriptores », nouvelle communauté déjà créée par l'institution monacale. De Visch d'ailleurs fait référence aux biblio-

Lyon, Lyon, Aux despens de l'auteur, 1624, p. 939 (entre le premier tome et la Suite la pagination est continue).

- 18 *Suite encore des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission. Divisee en soixante-six Chapitres alphabetiques, cy-apres consecutifs & restans à mettre selon les suiects recherchez & leus à parachever, pour & en lieu des septante-quatre Chapitres du premier Volume total Alphabet. C'est pour le troisieme et dernier Tome. Œuvres tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faict, ramassé & estably par ordre avec plusieurs expositions par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Théologie à Paris, & Theologal en l'Église de Lyon, Lyon, Aux despens de l'auteur, 1624, p. 1891 (pagination continue avec les précédents tomes).*
- 19 *Agiologie, fleurs, ou recueils de la vie des Saints, divisee en trois tomes, par lieux communs, sous deux ordres alphabetiques, Avec plusieurs sortes de Tables fort instructives & necessaires aux Predicateurs & autres personnes studieuses & devotes, Par Me. Jacques Severt, Docteur en Theologie & Theologal en l'Église de Lyon, tome troisieme, Lyon, Chez Ambroise Tarvers, 1628, p. 1891.*

thèques des monastères (ici cisterciens) comme des lieux par excellence auxquels se nourrissent directement les collections, quitte à prendre le titre de *Bibliothecae*. La communauté de nom et la répétition du geste (« in unum collectas ») attestent une identité scellée par l'ordre, la généalogie spirituelle et l'unité communautaire, dont l'unité livresque est l'image. L'unité d'ailleurs peut être préexistante, comme dans le cas de la *Summa theologiae mysticae* de Georg Heser, qui ne puise sa matière que dans le *De Imitatione Christi*. De ce célébrissime ouvrage chaque chapitre, ici intitulé *passus*, réorganise les phrases selon un ordre thématique. De même, le catalogue, la chronologie ou l'index sont des formes proches du pur positivisme documentaire, mais même des œuvres nouvellement rédigées se présentent comme le simple réaménagement d'une matière déjà existante. Introduisant son *Histoire des Papes*, André du Chesne affirme en 1616, par un retournement éloquent :

Aux lecteurs.

Messieurs, Vous ne trouverez en cet Ouvrage ny la version ny l'imitation de ceux, qui ont cy devant escrit l'Histoire particuliere des Papes. Ce n'est pas de ces pieces là que j'en ay basti la structure, encor qu'aucunefois elles m'ay ont grandement servy, surtout celles de Damase, d'Anastase Bibliothecaire du saint Siege, de Luitprand, de Bernard Guy Jacobin, d'un Annaliste sans nom qui semble avoir esté Chanoine Regulier de l'Abbaye de S. Victor les Paris, de Platine, & de ses Continueurs, de Boniface Simonnet, de Jean Laziard Celestin, & de Papire Masson Advocat au Parlement. J'ay tiré les principales pierres de l'edifice des anciens Peres, des Historiens qui ont escrit de siecle en siecle les affaires de divers Pais & Royaumes, & des Annales Ecclesiastiques de l'Illustrissime Cardinal Baronius, & les ay jointes & liées selon la suite des temps, en telle sorte qu'il n'y a presque rien du mien, que l'ordre & la disposition. Les parolles des Authes s'y recognoistront sans alteration ny changement autre, que du langage Grec ou Latin en celuy que parlent les François. Mon soin & ma diligence à feuilleter leurs Escrits, & le secours que j'ay eu de plusieurs Titres, Chartes, Bulles, Histoires, Chroniques, Vies de Saints, & autres pieces non encor imprimées, ont jetté les premiers fondemens de l'Œuvre : ma peine & mon travail les ont laborieusement eslevez : & l'affection que je porte au bien public, où toutes les Histoires tendent, en a moyenné l'achevement. [...] Et outre ce, toutes les Inscriptions, Epitaphes, Eloges, & autres petites pieces anciennes, que j'ay peu trouver, dressées à la memoire & recommandation des Papes, ie les ay insérées au langage mesme qu'elles ont esté faites²⁰.

Le postulat d'originalité se résume à la mise en scène des sources reconnues et autorisées : des « pierres » patristiques au contemporain et très officiel Baronius. Les « premiers fondemens » sont constitués par la réunion des

20 [André du Chesne], *Histoire des Papes et Souverains Chefs de l'Église, contenant les affaires plus memorables advenues sous l'auctorité du Saint Siege Apostolique, depuis St. Pierre premier Pontife Romain, insques à Paul V. aujourdhuy seant. Le tout fidelement recueilly de divers Historiens, & de plusieurs Titres, memoires, & Chroniques non encor imprimées*, I, Paris, Nicolas Buon, 1616, adresse aux lecteurs, n. p.

sources d'ordres divers (titres, chartes, etc.), imprimées et manuscrites, déjà éditées ou à l'état brut de pièce. L'historien construit un bâtiment dont tous les éléments lui sont fournis, l'édification de son histoire n'étant que l'une des images d'une construction ecclésiale déjà achevée, les inscriptions étant comme incrustées au texte continu ainsi produit. Ce rapport entre tradition et donation est fallacieusement objectif, et les énormes volumes de Jacques Severt témoignent mieux de son inscription dans des débats dogmatiques et hérésiologiques, deux domaines dans lesquels la production textuelle collective et la forme « somme » sont courantes. Docteur en théologie de l'université de Paris, comme l'indiquent toutes les pages de titre de ses œuvres, Severt a notamment publié une *Chronologia historica successionis hierarchicae antistitum Lugdunensis archiepiscopatus Galliarum primatus*, qui pour lui est l'occasion de participer aux débats confessionnels. Dédié à Claude de Bellièvre, archevêque de Lyon, l'ouvrage met en scène l'antiquité et l'autorité de sa chaire, et son rôle dans la transmission de la *sacra doctrina* avec la communauté des Pères et des docteurs, d'autant plus importante en période de crise²¹. La figure

21 *Chronologia historica successionis hierarchicae antistitum Lugdunensis archiepiscopatus galliarum primatus et suffraganeorum dioeceseum... Opus tripartitum, Autore Jacobo Severtio Theologo Parisiensi, Ecclesiae Lugdunensi, Lugduni, Apud Claudium Armand, 1608, f. 3 r°* : « Pro quibus munis sedulo exercendis, pro ea cura administranda, revocare cogito priscam illam Theologalem Cathedram gloriosissimi martyris Christi & antiquissimi Principis Ecclesiarum nostrae Galliae D. Irenaeum intelligo, famosum Ecclesiae Doctorem Lugdunensium & Galliarum Apostolum, ab eo iam seculo Archipraesulem patriae, seu Ecclesiae Gallicanae Protoprimatem : cuius summi impensi labores in sacra doctrina per eum scriptis tradita, sunt profecto imitatu dignissimi hac nostra caliginosa tempestate, quando plura volumina exaravit adversus haereses, & in Valentinum ac caeteros sui aevi ab Ecclesia prolapsos. Cùm ergo sedeamus in illa vetustissima totius Galliae cathedra, in praestantissimo Ecclesiae Gallicanae loco, in cellula in qua quondam assederunt & docuerunt eruditi excellentesque Theologi, in qua professi sunt praecipui Patres atque Doctores Ecclesiae militantis, nunc merito nobis fas est elato pulmone & isto insuper calamo ac scribendi genere adversus hodiernos Calvinistas sectarios instituto, hunc antiquum morem evulgandi sacram sophiam restituere, deperditum instaurare, & collapsum in sublime attollerre, tanquam legitimi haeredes ac filij anti tamque eximij Authoris atque parentis. » Cf. *Chronologia historica successionis hierarchicae illustrissimorum archiantistitum Lugdunensis archiepiscopatus, galliarum primatus... Secunda editio multo auctior & emendatior quam prius. Cui demum adduntur seorsum cuncti singulares Episcopi totius Primatiae Lugdunensis, seu Galliae Celticae. Autore Iacobo Severtio, Doctore sacrae Theologiae Parisiensi Ecclesiae Lugdunensi, Ludguni, Ex Typographia Simonis Rigaud, 1628, f. 2 de l'Addita seorsum brevior chronologia, at generalissima reliquorum pene omnium antistitum Galliae Celticae, seu integerrimi primatus Lugdunensis* : « Quales opportuniùs, decentiùs, salubriùs, quam illud optabile sacratissimum vestrum Corpus ? Quàm vos qui etis istud clarissimum solare lumen, caput & oculus Galliarum omnium : quorum splendor eximius illustrat universum penè orbem Christianissimum ? Ego aliter praestitisse, aut alio intendisse nec debui nec volui. Me & mea qualiacunque ipsis vestrarum dignitatum apicibus lubens & religiosè mancipio, de-voevo, trado. Quippe geritis columnas, culmina & fundamentum Ecclesiae sceptri

tutélaire d'Irénée de Lyon, auteur d'un monumental et incontournable *Contra haereses* (mais présent en France dans les éditions d'Érasme et du réformé Nicolas Des Gallars), est bien sûr rappelée et revendiquée. La liste des titulaires lyonnais et mâconnais n'est pas seulement une prosopographie : elle est une machine de guerre contre les protestants. Dans l'épilogue de sa première partie Severt affirme :

Haec ab anno millesimo sexcentesimo quarto ab septimum faciebat Iacobus Severtius sacrae Theologiae Doctor Parisiensis, Ecclesiastes primae Metropleos Ecclesiae Lugdunensis, in Scholis & Cathedra antiquissimi Doctoris Divi Irenaei Martyris Lugdunensis ac Protoprimatis : eo potissimum fine ut ad amussim examinaretur perennis nec intermissa sacra hierarchia, propagatio, & legitima successio Praelatorum Ecclesiae Latinae atque Romanae à temporibus Apostolorum & primitivae ad hoc usque seculum, adversus Lutheranos & Calvinistas deficientes omnino in ista praerogativa, sicut & in plerisque aliis : communicatio unà studio ac operâ multorum huius aevi. Alius autem locuples futurus hanc fortassis epitomen absoluet fusiusque dilatabit : nisi calamum denuo Operi admoveamus²².

Severt complète cette prosopographie par une partie sur les synodes œcuméniques et provinciaux²³, où il reformule leurs acquis dans un but de controverse :

Dum autem medium Operis excessimus, atque plurimorum passim Conciliorum Ecclesiae semina obviarent Chronologico more mandanda memoriae, inde amplior iterum scribendi campus occurrit. Nimirum venit in mentem spes maioris frugis & in Christianam Rempublicam utilitatis à caeteris etiam allata. Utique vehemens in nobis exarsit desiderium proponendi & interpretandi singulas theses, omnesque circa fidem Canones quos eadem Concilia varijs decrevère ac promulgavère Sanctionibus sub prima Ecclesiae, quatenus ipsa primorum Patrum themata oppugnant articulos haereticae pravitatis quae hisce nostris viget ac urget temporibus²⁴.

Gallici, animorumque pascendorum quorum *manus in Sacerdotio consecratae sunt*, ut inseriant ait quondam in Levitico rerum Conditor (cap. 21 v. 10). »

22 *Chronologia historica...*, *op. cit.*, 1608, I, p. 161.

23 *Ibid.*, p. 224 : *Pars tertia, de conciliis cum œcumenicis tum provincialibus, in quibus praesentes suffragium tulère RR. Lugdunenses Archiepiscopi, caeteri Galliarum Antistites, & plerique alij totius Ecclesiae Latinae Patres. Circa Articulos de fide à Calvinistis controversos, & Catholice à praefatis Episcopis expositos.*

24 *Ibid.*, f. 6 r^o ; et f. 6 v^o : « Sed profecto maior iterum accessit rerum molendarum copia, ne dicam illustrior, tum in adaugendo demùm primae Lugdunensis Ecclesiae historico ex intimis tandem Archivis deprompto, ulterius multo penetratis nobisque communicatis, tum etiam in alijs ad tertiam Partem aggregatis denuo controversiis. Qualia certè incrementa praegnantem quasi uterum & foetum densiorem multo effecerunt, atque distinctum hunc Tomum prorsus emeriti sunt ad latiorems rursus ac diuturniorem Christianae Reipublicae splendorem & excellentiam. »

Les approbations témoignent également de la prégnance de cette orientation²⁵. L'*Apostolica Ecclesiae* et l'*hodierna Catholica* sont mises en écho, en cohérence, mais dans leur forme collective par excellence : les conciles, une forme complémentaire à la communauté créée par la continuité des sièges hiérarchiques et des communautés monastiques. Severt revendique une « fidelissima expressio textuum & articulorum ; qui dum ad fidem orthodoxam pertinere noscantur, in iisdem sacris coetibus pervij ac authentici facti sunt temporibus primae Ecclesiae. Iisque in locis ius divinum frequenter exponimus, è quo manasse creduntur ipsi articuli ; etsi ante à latuisse passim videretur. »²⁶

Ce n'est pas la figure tant prisee par nos contemporains du génial écrivain créateur qui apparaît dans la mise en scène de ces sommes, mais plutôt la tradition en elle-même, laquelle autorité ne peut se penser que dans la pluralité des auteurs, évêques, rédacteurs, copistes et compilateurs, tous au service de l'*ecclesia*. L'unité n'est créée que dans une communauté englobante, architecturée et lettrée. À la communauté des saints, des pères conciliaires, des docteurs, des évêques et des papes répond une communauté de textes, de dogme, de croyance. Les hommes réunis par ces listes incarnent la tradition et la transmission ininterrompue d'une parole indissolublement liée à une pastorale. Cette *respublica christiana* est avant tout une *respublica fidelium*.

Texte(s), pastorale et communauté(s)

*Haec enim omnia clamant, cor tuum non ceno,
sed caelo, ubi thesaurus tuus est, vebementer affixum*²⁷.

L'idée du partage d'une parole est présente, pour la tradition chrétienne, dès la prédication du Christ, et la mission qu'il confie aux apôtres. Originellement, la Tradition est une parole transmise, de bouche christique à oreilles apostoliques, de bouches en prédication aux oreilles des (futures)

25 *Ibid.*, f. 7 r^o : « Chronologicam hanc D. Jacobi Severt Theologi Parisiensi de Hierarchica Lugdunensis Archiepiscopatus Galliarum Primatus & Suffraganeorum Antistitum successione eruditam, ac multis vigiliis elucubratam descriptionem, cum historico excursu ac interpretatione articulorum fidei Catholicae Apost. & Romanae qui hodie ab haereticis controvertuntur, ad avitam Patrum fidem stabiliendam & retinendam plurimum conducere, singulareque Gallicanae Ecclesiae ornamentum futuram arbitantes, nos Parisienses sacrae Theologiae Doctores eam ob id luce dignissimam existimamus. Datum Lugduni in Carmelitanis & Augustinianis aedibus, die xiii Iulij anni 1606. Frater Robertus Berthelot Episcopus Damasci, Suffraganeus Lugduni. Frater Ioannes Comes Prior Augustinensium Lugdun. »

26 *Ibid.*, p. 228, « Pars tertia, prolegomenon ».

27 *Thesaurus locorum communium de quo nova et vetera proferuntur. In gratiam Pastorum & Concionatorum ordine alphabetico digestus : Opera & observatione Henrici Culens Pastoris Gerardimontani, S. T. L., Antverpiae, Ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem Moretum, & Viduam Ioannis Moreti, & Io. Meursium, 1622, f. 4 r^o.*

communautés. Sa première fonction est donc pastorale. La réunion, toujours seconde, de ces paroles autorisées, constituées en corpus textuels, ne peut être indépendante de ce premier lieu d'émergence et de sa fonction. Transmettre est déjà, en un sens, un acte pastoral ; la publication est un écho des premières communautés vocales, un témoin de la première *cogitatio fidei*. L'oratorien Gérard Dubois a cette belle expression pour désigner le moment pendant lequel le Christ a vécu et enseigné (*docuerat*) en Palestine, parlant d'une foi incunabile²⁸. Il n'est pas anodin de remarquer que l'*erudire* est traditionnellement subsumé sous le *docere*, premier lieu de la parole évangélique²⁹. C'est justement dans ce contexte que Dubois intègre le *De Antiquo Galliarum statu*. Ses premiers mots sont pour la diffusion extensive du message et l'émergence du *coetus* de l'Église :

Initio rerum Christianarum Apostoli quos Jesus Christus magistros & doctores nostros esse voluerat, in totum orbem effusi legem Evangeliumque ejus annunciare coeperunt, & homines à cultu profano Daemonum avocare. Mirabile est dictu quàm festinanter, & quàm cito fides doctrinaque Christi per civitates & provincias disseminata est ; homines quippe magno numero, repudiata vanâ superstitione quâ tot annos totque saecula delusi excaecatique erant, Evangelii lumen avidè receperunt. Tùm Ecclesia Christi, quae primùm ex Apostolis paucisque discipulis coaluerat, per provincias & populos longè latèque divulgata, multitudine credentium plurimùm aucta est. Tùm Ecclesia, coetu ex fidelibus facto, in singulis civitatibus primùm fundatae sunt, & constituti ab Apostolis Episcopi, qui Ecclesiis praeesent, resque religionis Christianae in quâlibet civitate administrarent. Et si fides Evangelii totum fermè orbem terrarum torrentis instar cito pervasit, provincia tamen aliae aliis citius Evangelium acceperunt pro temporum, locorum rerumque ipsarum opportunitate³⁰.

Globe, provinces, cités, multitude, peuple, autant d'ensembles qui prennent sens dans l'unité réalisée par une *parole* qui construit l'*Ecclesia Christi* d'abord dans des centres urbains, sièges des évêchés. D'où l'extrême importance de la prédication, de l'éloquence ecclésiastique, du *concionator* qui met en œuvre cette rhétorique sacrée, et des compilations dont il s'aide, compilations qui recueillent depuis l'origine les textes sapientiaux, exhortatoires et légis-

28 *Historia Ecclesiae Parisiensis. Auctore Gerardo Dubois Aurelianensi Congreg. Oratorii D. N. Jesu Christi Presbytero & in insigni Ecclesiâ sancti Martini Turonensis Praeposito de Sodobrio, Parisiis, Excudebat Franciscus Muguet, 1690, p. 1.*

29 *Sylva, seu potius hortus floridus allegiarum totius sacrae Scripturae. Mysticos eius sensus, et magna etiam ex parte literales complectens, syncerae Theologiae candidatis perutilis ac necessarius, qui loco integrae Bibliothecae cuilibet Sacrarum literarum studioso servire poterit. Autore F. Hieronymo Laureto Cervariensi, Monacho Benedictino in Coenobio Montisserrati, & Abbate Monasterij S. Foelicis Guixolensis. Cum Indice materiarum & dictionum secundum Allegorias Scripturae enodatarum locupletissimo, Coloniae Agrippinae, Apud Joannem Gymnicum, 1612, p. 395.*

30 *Historia Ecclesiae Parisiensis. Auctore Gerardo Dubois Aurelianensi Congreg. Oratorii D. N. Jesu Christi Presbytero & in insigni Ecclesiâ sancti Martini Turonensis Praeposito de Sodobrio, Parisiis, Excudebat Franciscus Muguet, 1690, p. 1.*

latifs, tel le *Thesaurus locorum communium* d'Henricus Culens³¹. Le prédicateur prolonge la parole apostolique, et par sa voix réunit textualité biblique et visée éthique, textes et vies. Geronymo Lorete achève d'ailleurs la préface de sa *Sylva* en faisant remarquer à ses lecteurs que c'est grâce à l'union dans la foi que les chrétiens sont ainsi nommés, et qu'ils forment communauté : « Populus etiam dicuntur secundum fidem uniti, hoc est Christiani. »³²

Autre publication de la même voix de tradition qui pose les fondations de l'institution : unifiant parole et livre dans une même dynamique de fondation, le jésuite Henricus Marcellius – dans une somme publiée à l'attention des *theologorum et concionatorum* – évoque la

Religio quam Sacra Doctrina tradit, legum omnium firmissima basis est, & fidei unitas, quam propugnat, potissimum est tranquillitatis publicae fundamentum ; uti è contrario nihil est, quod felicem Regni statum gravius labeffectare soleat, ac neglectus doctrinae sacrae, atque in Religione dissensio. His omnibus accedit sacrorum librorum dignitas & majestas ab autore, qui Deus est, à fine, qui est gloria ejusdem, & nostra salus, à materiâ quae est divina natura, sapientia, potentia, ceteraque attributa, creatio, item conservatio, gubernatio mundi, & rerum omnium, quae mundo continentur³³.

À la prédication missionnaire, la parole divine ajoute les livres sacrés (déjà une collection) qui transmettent son autorité. Dans une formulation encore plus ramassée, l'épître dédicatoire lançait : « A Scriptura Divina velut à fun-

- 31 *Thesaurus locorum communium de quo nova et vetera proferuntur. In gratiam Pastorum & Concionatorum ordine alphabetico digestus : Opera & observatione Henrici Culens Pastoris Gerardimontani, S. T. L., Antverpiae, Ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem Moretum, & Viduam Ioannis Moreti, & Io. Meursium, 1622, f. 3 v°*, il cite « Laurentius Beyerlinck, qui ordine alphabetico sua Christiana Apophthegmata concinnavit, Lectoribus gravissima ; & Ioannes Busaeus, qui pari modo suum Viridarium, suumque Panarium disposuit, magno cum fructu Pastorum & Concionatorum ». Culens est également l'auteur d'un *Spiritualium strenarum ac variarum concionum manipulus, collectus ex S. Scriptura, SS. Patribus, Antverpiae, Apud Moretum et viduam J. Moreti et J. Meursium, 1620*.
- 32 *Sylva, seu potius hortus floridus allegoriarum totius sacrae Scripturae... Autore F. Hieronymo Laureto, op. cit., 1612, f. 6 v°*, de même p. 814. Rappelons que le même auteur a publié un *Index et genealogiae virorum ac mulierum qui in Sacra Scriptura continentur, simul cum homonymia eorum ad ejus historicam intelligentiam maxime conducens, autore F. Hieronymo Laureto, Venundantur Barcinone, in aedibus M. Ortis..., Barcinone, Excudebat Petrus Reignerius, 1568*. Sur le terme *populus*, voir Jeremy Duquesnay Adams, *The « Populus » of Augustine and Jerome. A Study in the Patristic Sense of Community*, New Haven-London, Yale University Press, 1971.
- 33 *Theologia Scripturae divinae, sententiarum. Libris Quatuor. Quibus Summa Doctrinae sacrae Scholasticae, Moralis, Polemicae, Asceticae, comprehenditur, commodiore quam hactenus, atque ad haec tempora opportuniore methodo digesta. In Gratiam Theologorum, Concionatorum, & omnium Fidei ac Pietatis Christianae amantium. Authore R. P. Henrico Marcellio, Societatis Iesu. SS. Theologiae Doctore, & ejusdem olim in Rhemensi, Molsbemensi, Moguntina, nunc in alma Bambergensi Academia Ottoniana Professore Ordinario, Bruxellis, Ex officina Francisci Vivien, 1658, epistola dedicatoria, n. p.*

damento, à matrice, à magistrâ nobilissimâ quodammodo pendent omnes reliquae liberales & Academiae Disciplinae, habetque in eâ locum celebre illud axioma : *Primum in unoquoque genere mensura est reliquorum.* »³⁴ Le corps de la somme de Marcellius est intégralement constitué de phrases bibliques découpées en maximes et réorganisées selon un plan thématique-dogmatique. Cet ancrage textuel s'ouvre sur une scission radicale qui indique le lieu de la vérité³⁵. La « Divina Philosophia S. Literis tradita » constitue la seule sagesse, l'unique loi. L'entrée « Liber, Volumen, Codex » de la *Sylva* de Geronymo Lorete donne d'ailleurs toute son ampleur à ce champ sémantique et au désir livresque de tout englober : « Liber aliquando dicitur Verbum Dei, in quo insculptae sunt rerum omnium substantiae seu ideae : & hic est liber generationis caeli & terrae : quia secundum quod in illo sunt exemplari producuntur. *Genes. 2 a.* Liber quoque Dei, in quo omnia scribuntur, dici potest memoria Dei. *Psal. 138.* »³⁶ Le Verbe de Dieu, totalité transcendante à l'Homme, créateur du monde, renferme et englobe par avance l'ensemble des dispositions textuelles et livresques à venir. D'où l'extrême difficulté de réunir l'immensité du savoir nécessaire à l'écriture de l'histoire de l'Église³⁷, et de

34 *Ibid.*

35 *Ibid.* : « Veteres olim sapientes de humanae Philosophiae commodis praeclara multa posteritati reliquerunt ; appellarunt illam lucem veritatis, vitae ducem, magistram morum, animi medicinam, expultricem vitiorum, parentemque virtutum, cui tanta vis insit, ut cultores suos ad tranquillam beatamque vitam possit perducere ; sed haec aliaque complura humanae sapientiae encomia aut falsa sunt aut non nisi aliqua dumtaxat parte veritati consentanea : at Divina Philosophia S. Literis tradita & ista omnia verè cumulatèque praestat, & longe eminentiora alia. Nam quod vates Regius de lege divinâ strictè dixit, id sanè ad universae Scripturae Sacrae pertinet commendationem : *Lex Domini immaculata convertens animas, Testimonium Domini fidele sapientiam praestans parvulis, justitiae Domini rectae laetificantes corda* (Ps. 18). »

36 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 618.

37 François-Timoléon de Choisy (1644-1724) en a rendu compte avec éloquence : Abbé de Choisy, *Histoire de l'Église*, I, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1703, Avertissement : pour écrire une véritable histoire de l'Église « Il faudrait avoir lu tous les Historiens sacrés & profanes ; avoir médité profondément les saintes Ecritures, les anciens Peres, les Actes des Martirs, les decisions des Conciles : sçavoir l'Hébreu, le Siriaque, le Samaritain, l'Arabe, sans parler des langues plus communes : pouvoir répondre à tous les faux raisonnemens des Heretiques de tous les siecles, & ce qui est encore plus difficile & qui ne s'acquiert point par l'étude, il faudroit avoir les dons de Dieu, la science, l'intelligence, la grace, dons absolument necessaires pour parler dignement du regne de Jesus Christ. Or pour acquérir une partie de ces connoissances, il faudroit un travail infini, une santé à toute épreuve, & plus d'une vie. Il est vrai, que pour reparer en quelque sorte la foiblesse & l'impuissance des hommes, Dieu semble avoir partagé ses dons entre ceux qui ont écrit sur cette matiere, afin que tous ensemble pussent achever un Ouvrage, que chacun d'eux étoit à peine capable de commencer. Il s'est trouvé des hommes également remplis de lumiere & de pieté [en marge : Origene, S. Jérôme], qui se sont appliqués à l'étude des langues necessaires pour l'intelligence des livres sacrés, & qui meditant jour & nuit sur les divines écritures, ont pénétré les sens cachés, que le saint Esprit y a voulu

s'orienter dans la multitude des sens allégoriques (dispersés dans une multitude de livres, et fréquemment utilisés dans la prédication), auxquels est consacrée la *Sylva* de Lorete :

Vena tam divite exuberans est divina sapientia, quam nobis in sacris Scripturis Spiritus sanctus impertiri dignatus est, Studiose Lector : ut praeter immensam abyssum mysticorum sensuum, ubi amplissimus datur spatiandi locus, ipse literalis eius sensus hactenus clarissimorum virorum exercuerit ingenia [...]. Multorum enim est scribere, at paucorum id, quod conferat, assequi. Rarissimus autem est, qui omne tulerit punctum, miscens utile dulci. Itaque cum viderem multitudinem librorum complura ingenia penè obrui, ac cum ingenti labore ad intelligentiae culmen evadere : maximè autem Concionatorum, quibus docendi populi munus incumbit, qui cum vastum pelagus sermonum evolvant, plurimum defatigati, vix inveniunt quod eorum satisfaciât palato, visum est operae pretium fore, si quis è sacris & praecipuis autoribus ea colligeret, qua ad ipsius scripturae intelligentiam, tum literalem, tum mysticam valerent : nec opus esset lectori complures evolvere libros, sed haberet de quacunq[ue] dictione, quod opus esset, & autores citatos, ubi eadem fusius videre posset, si liberet. Itaque volui ipse tentare : coepique iam circiter triginta sunt anni legendis autoribus nonnulla colligere³⁸.

On est loin pourtant du *distingit librorum multitudo* de la deuxième lettre de Sénèque à Lucilius. À l'article *abundare* de la *Sylva*, on peut lire : « Abundantia, quum simpliciter ponitur, significare potest fertilitatem, & multitudinem bonorum operum, & donorum Dei : in qua abundantia dixit Propheta *Psa.* 29. [...] Abundantia etiam est multitudo bonorum vitae caelestis : ut *Prov.* 1 d. 3 b. dicitur de bene operante, quod abundantia perfruetur. [...] Copiosa familia Iudith. *Iudit.* 8 a familiam Ecclesiae significare potest. »³⁹ La *copia* est le signe de la plénitude divine, de sa *maiestas*⁴⁰.

Dans son ampleur, le livre de Dieu est identifié au monde que les collections tentent d'englober. Ainsi, l'*action* n'est pas forcément cantonnée à la prédication. Charles de Visch défend sa *Bibliotheca* comme nécessaire et effi-

renfermer, comme un trésor inépuisable & ont conservé selon le dessein de Dieu, le précieux dépôt de la doctrine. D'autres [en marge : S. Augustin, S. Thomas d'Acquin] sont entrés dans la profondeur de l'Océan, c'est-à-dire dans toutes les questions que la Théologie Chrétienne a formées pour l'éclaircissement & pour la défense des vérités de la Religion : Questions dont on peut dire véritablement, que la plupart sont des abîmes sans fonds. » Je souligne.

38 *Sylva...*, *op. cit.*, f. 2 v°. Sur le travail de Lorete, cette notation intéressante : « mihi in animo erat omnia complecti vocabula in quibus aliquid allegoriae inveniri posset apud aliquem autorem alicuius notae, qui ad manus meas venisset. Ille in citandis autoribus nimius est, quum totam paginam impleat, afferens verba vel Gregorii, vel Origenis, vel alterius : qua ratione volumen in immensum extenditur. Nos autem autores in margine citamus, ne nimirum cresceret volumen, putantes sufficere occupatis quidem, id, quod breviter ac per modum indicis aut argumenti ex doctoribus afferimus. »

39 *Sylva...*, *op. cit.*, pp. 30-31.

40 *Ibid.*, p. 649 : « Maiestas Dei replens domum, est eius gloria in caelestibus splendens. »

cace pour promouvoir la lecture et les études littéraires qui renforcent grandement la religion et sa spiritualité⁴¹. C'est aussi par l'exemple des modèles de vie mémorisés par les textes que la pastorale se transmet et qu'elle enseigne. Le lieu de la vérité unifie Verbe, texte et vie. Plus qu'un texte qu'on lit, c'est une *Vie* exemplaire de pasteur que l'on contemple, quand le compilateur « collectionne » des hommes, qu'ils soient saints, Pères, évêques, etc. Dans le *prologus auctoris* de ses *Vitae et sententiae Patrum*, Benoît Gonon affirme :

Quamvis omnium Sanctorum Vitae nescio quam animi delectationem, devotionem, atque ad imitandum instigationem parere soleant : Sanctorum tamen Eruditarum Historiae specialem quandam virtutem ad hoc praestandum habere videntur. Patet hoc est, quod praecipui & insigniores Sancti, utpote Domitianus, Benedictus, Romualdus, Cassiodorus, Dominicus, Thomas Aquinas, Ignatius Societatis Iesu, & alij innumeri, Patrum vitas, eorumque Collationes indesinenter pervolvebant. Ipse etiam S. Augustinus ante & post conversionem suam, valdè delectabatur in lectione Vitae S. Antonij⁴².

Le bio-bibliographe relie la *Vie* exemplaire à la vie du lecteur. Citons simplement cette chronologie d'augustinien : « Tous ces grands Evesques ex-primez dans cette Chronologie, remplissent par leur vertu les places Epis-

41 *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis, elogijs plurimorum maxime illustrium adornata, opere et studio R. D. Caroli de Visch, Religiosi & Prioris Coenobij B. Mariae de Dunis S. Theol. Professoris. Accedit chronologia : antiquissima monasteriorum ordinis cisterciensis, a quadringentis (et quod excurrit) Annis concinnata, Et pervetusto Dunensis Bibliothecae codice eruta, Et certioribus aliarum aliquot Abbatiarum monumentis suppleta*, Duaci, Ex officina Ioannis Serrurier, 1649, épître dédicatoire, n. p. : « Cum passim (Admodum Reverende, Amplissimeque Domine) apud Illustrissimos quosque scriptores legamus, insuper & optimâ rerum magistrâ experientiâ, constanter demonstrante, clarissimè videamus, litterarum studia religiosis omnibus pietatem & perfectionem sitientibus non modo utilia, verum etiam intantum esse necessaria, ut in congregationibus, ubi haec desunt, necesse sit pietatem omnem interire, religionem extingui, spiritualia pro temporalibus commutari, ac tandem pro terrâ, caelum dimitti ; & de reliquo, nihil excogitari possit, quod efficacius religiosorum animos ad studiorum amorem provehat, ac illustria exempla, & litteraria monumenta praedecessorum suorum, quibus divinum honorem ampliando, ordinesque suum illustrando, immortale nomen promeriti sunt : saepius miratus fuit, nullius (in universo ordine nostro) diligentiam in id hactenus intendisse, ut scriptores omnes ordinis in unum collectos, orbi produceret, eorumque scripta ab oblivionis carie vindicaret. » Cf. *Praefatio*, § 2 : « Me plurimos proferre scriptores, quorum opera nondum lucem aspexerunt (in quo etiam aliorum bibliothecariorum exemplum sum secutus) quia scilicet viri illi ingenio & eruditione praestantes, ob praeclara doctrinae monumenta quae nobis reliquerunt, aut insignem vitae integritatem, vel aliundè, specialem merentur commendationem, & memoriam inter suos aeternam. Praeterea, fieri etiam exindè poterit, ut plura ex his manuscriptis operibus citius lucem aspiciant, adeoque & ipsis authoribus industriae suae plenior laus, & alijs legendi fructus constet. »

42 *Vitae et sententiae Patrum occidentis, libris VII digestae...*, *op. cit.*, « Prologus auctoris », n. p. On passe ici de l'*uti* de la compilation au *frui* de la lecture et de la communauté qu'elle instaure et suppose.

copales, & se rendent dignes de commander aux autres par l'empire qu'ils ont sur leurs propres passions. [...] La Chronologie des Ordres Religieux qui embrassent la Règle de saint Augustin, rend ce grand Pere la merveille des effets de la Providence divine, qui l'a esleu pour Directeur de tant de saints & excellens Personnages, lesquels il a eslevé par les mesmes inclinations, & la mesme lumiere de ses instructions. »⁴³ L'édification éthique est une *aedificatio*. La communauté est fondée par et sur la Parole apostolique, quand le texte sous-jacent constitue le socle et dans le même temps les murs de cette communauté à la fois locale et universelle, d'où l'acception d'abord spirituelle de l'*ecclesia*.

L'un, l'individu, n'est pas d'abord un auteur, mais un élément minime de sa compilation, de même que le titulaire mentionné dans une liste onomastique fait communauté avec tous les autres (chaque membre étant intégré dans une chaîne généalogique d'office et de citations), que cette communauté soit épiscopale, monastique⁴⁴, ou d'une autre nature. C'est une manière dont les institutions pensent, ou tout au moins les institutions livresques. *L'unus inter pares*, c'est aussi bien le copiste que son livre, vis-à-vis d'une communauté dont il est indissociable. Les titres obligatoirement accolés au nom du compilateur indiquent son appartenance régulière ou séculière. Il officie en tant qu'élément d'une communauté pastorale, elle-même membre de l'unité ecclésiale. La personne du compilateur en fin de compte est proprement fondue dans la seule (re)disposition de sources auxquelles il doit son essence et son existence. Il n'est que l'expression minime d'une personne vaste, ecclésiale, qui est le signe de l'unité de la collection. L'auteur est pensé en relation avec l'*auctoritas* à laquelle il prétend et se réfère : l'auteur comme auteur collectif (additionnant les autorités, les cautions, à l'égal des matériaux, toujours amplifiés et amendés) ; l'auteur comme institution ; l'auteur pluriel, dont l'unité est le *thesaurus*, la *collectio*, la *summa*. Autant d'éléments qui attirent l'attention sur l'importance des dédicaces qui valident et autorisent, au sens propre, ces communautés textuelles. À chaque fois, le dédicataire est un chef pastoral : pape, archevêque, abbé du monastère, général de l'ordre, ou même fondateur de l'ordre, comme dans le cas de Theodor Peeters qui dédie ainsi sa *Bibliotheca cartusiana* : « Beatissimo Patri D. Brunoni Cartusiani instituti Patriarchae Perquam eximio, Bibliothecam hanc suam, suaque omnia demisso

43 *Le Chandelier d'or du Temple de Salomon ; ou la chronologie des prelates, et des religions qui suivent la Règle de Saint Augustin. Par le R. P. Athanase de S. Agnès, Augustin Deschaussé, Theologien, & Prédicateur*, Lyon, Veuve C. Rigaud, 1643, « Advis au lecteur », n. p.

44 Sur un *Thesaurus* permettant la réunion des ermites et des cénobites « in unâ colligens », voir Pierre Poussines, *Thesaurus asceticus sive syntagma opusculorum octodecim a Graecis olim Patribus de re ascetica scriptorum. Ea nunc primum prodeunt è vetustissimis MSS. Codicibus eruta. Collectore atque Interprete Petro Possino Societatis Jesu, Tolosae, & vaeneunt, Parisiis, Apud Antonium Dezallier, 1684*, n. p., épître dédicatoire à Jean Le Houx, prieur de la Chartreuse de Toulouse.

animi affectu Auctor offert, dedicatque. »⁴⁵ Jamais réformé, comme l'indique son *motto*, l'ordre chartreux, fidèle à l'idéal solitaire d'un Jérôme, suit les pas de Bruno, « primus auctor & ARCHITECTUS »⁴⁶. Le fondateur unifie rétroactivement toute sa descendance spirituelle et monastique. Le dédicataire parfait l'unité, car il occupe un seuil hiérarchique : il est la tête d'un ensemble pensé notamment en terme organique⁴⁷.

Institution paulinienne et bibliologie

Dédicant son *Thesaurus asceticus* à Jean Le Houx, Pierre Poussines s'adresse à lui ainsi : « Corporis vis & flos totius in Capite residet. »⁴⁸ Ou, comme l'exprime Lorete en ouvrant sa vaste collection des sens allégoriques, « Quum enim omnes unius membra simus, si quid uno membro conferatur, id toti corpori collatum esse censendum est. »⁴⁹ Cette imagerie corporelle classique est un lieu commun qui fournit des modèles à plus d'une théorisation de la hiérarchie et de l'articulation des « organes », comme de la circulation des flux. Elle souligne surtout le désir d'aborder l'institution selon le modèle de la vie, avec ce que cela suppose – même si le fait est plus rarement évoqué – de dynamiques, de nutrition, d'accidents divers, et de mort. Dans sa monumentale *Anacrise des Bibles*, qui scrute la collection des collections, Severt dramatise avec inventivité ce modèle corporel en s'adressant à l'ensemble des prélats français réunis en assemblée :

Messieurs, vous avez courageusement sacrifié vos ames, corroborés par la force des quatre vertus cardinales comme principales, & persevererez à sanctifier vos interieures pensées dignement presentées à Dieu, ensemble vos corps avec les facultez passageres à l'Église par vous relevée. C'est pour marque de l'image des lettres sus divinement revelées, exprimée par les caracteres de vos bons emplois & utiles ordonnances, souvent emanées de vos Conciles nationaux, & dispersés bien avant és iussions de l'observation. Car voicy. Vous y offrez à Dieu la peau, quand vous distribuez les deniers & richesses de l'Église Gallicane, pour la manutention de la foy, entretien des convertis à icelle, editions des livres pieux d'anciens Peres, és despens du

45 *Bibliotheca cartusiana, sive, illustrium sacri cartusiensis ordinis scriptorum catalogus. Auctore F. Theodoro Petreio, eiusdem apud Ubios familiae professo. Accesserunt origines omnium per Orbem Cartusiarum quas eruendo publicavit. Rever. D. Aubertus Miraeus, Antverpiensis Ecclesiae Scolarcho, Coloniae, Apud Antonium Hieratum, 1609, épître dédicatoire.*

46 *Ibid.*, p. 1.

47 Pour une profondeur de champ vétérotestamentaire de ce modèle, voir Jacques Severt, *Chronologia historica...*, *op. cit.*, 1608, p. 165, épître à Gaspard Dinet, évêque de Macon.

48 Pierre Poussines, *Thesaurus asceticus sive syntagma opusculorum octodecim a Graecis olim Patribus de re ascetica scriptorum. Ea nunc primum prodeunt è vetustissimis MSS. Codicibus eruta. Collectore atque Interprete Petro Possino Societatis Jesu, Tolosae, & vaeneunt, Parisiis, Apud Antonium Dezallier, 1684, n. p.*, épître dédicatoire. Poussines par ailleurs est l'éditeur de chaînes bibliques.

49 *Sylva...*, *op. cit.*, f. 3 r^o.

Clergé, iusques aux pristins Grecs peu avant ensevelis, & maintenant ressuscitez, dispersez, & rendus communs à chascun lettré, par une esmerveillable police de vos fidelles occupations & largesses recueillies de loïn, & liberalement communiquées. Vous avez aussi donné en hommage vos chairs, offrans vos corps en hostie pacifique, quand pour fomenter l'union indissoluble & cordiale, vous avez postposé les civiles considerations à l'honneur de Dieu promise au devant de vos aspects. Vous y avez de plus apporté vos testes, & à ce continuez : quand par une principale direction & prudence vous reglez les affaires d'un poids fort exacte, & consacrez le tout au Createur, avec telle sagesse, conseil & ferveur de courage, que vous y opposez frequemment le peril de vos testes en oblation pour le respect du ciel. Vous faictes metaphoriquement ardre vos pieds, quand pour relever & proteger ce grand corps mystique, vous employez vos pas, peïnes, travaux, poursuites & sollicitations iour & nuict à promouvoir, eschauffer, & exploïcter l'avancement du Clergé és travaux tres-urgents. Finalement, vous y consumez vos entrailles, quand d'un zeïe formé vous suivez le dicton de la raison, de la conscience & des preceptes divins. C'est ainsi que les saints Docteurs de l'antiquité (Isuchius in Levit. cit. Gregor. 32 Moral. c. 23 & sup. Psal. 101) ont interprété & glosé iceux textes bibliaires provenus du sacraire & thesor eternel suggereur & dictateur, pour l'estendre à nostre sauveté spirituelle⁵⁰.

Dans cette mise en scène de la donation du corps, la peau, les chairs, la tête, les pieds et les entrailles de chaque prélat, et de leur corps ecclésial, souffrent le martyre pour préserver le « grand corps mystique », par le biais de la diffusion des Pères latins et grecs notamment. Toute l'action matérielle et pastorale des prélats d'ailleurs est à l'image des commentateurs bibliques. La suite du texte reflète le cœur de l'argument : le modèle corporel est un modèle d'unité et de solidarité des membres dans l'action, la passion, la tradition.

De là, chascun an & à toutes heures vous produisez ce bel apophthegme de l'Apostre, *que les membres ayent une sollicitude les uns pour les autres* (I Corint. 12 v. 26 & c. 6 v. 19). Dont *si un membre endure quelque chose* (adiouste-il) *tous les membres endurent facilement avec luy* (c. 12 v. 26). Et à ceste vertueuse occasion les saints Papes Martyrs Victor I puis Calixte estoient costumiers de manifester, qu'il n'est oncq loisible de separer les membres du chef, & y faire dislocation de parties en l'Église. Tout le monde s'esiouyt infiniment, & moy ie rends grace peculieres à Dieu, que vos grandes compagnies produisent des fructs si cordiaux en abondance & maturité, en unité de gratieux exemples & d'indicible profit. Lequel unisson resonnant par l'univers a deu exciter

50 *L'Anacrise des Bibles : c'est a dire, Examens indiciels & espreeves speciales, fort exactes, sur chascun Livre des textes sacrés, pour discerner les Bibles françoises fausses & depravées par les Heretiques de nostre siecle, d'entre les autres Bibles orthodoxes & catholiques, desquelles se sert l'Église Apostolique & Romaine en diverses langues, iusques à nostre vulgaire. Tome premier... Traicté tres-necessaire à un chascun. Par Iaques Severt. Docteur en la sacrée faculté de Theologie à Paris, Lyon, Simon Rigaud, 1623, épître « A Nos-Seigneurs les Illustrissimes et Reverendissimes Prelats de la France, ensemble à Messieurs les Venerables Chanoines des Églises Cathedrales de ce Royaume tres Chrestien, & aux Sieurs Agents generaux : tous canoniquement Deputés és publiques Assemblées triennales & autres de la sainte Église & Clergé universel des Gaules, tres-dignes & bien mérités », signé de Mâcon le 15 mars 1621.*

mes sens & consacrer en corps ces Examens anacritiques des Bibles, compassés au partiment de trois Volumes, balancez à l'esquiere d'un concert univoque & uniforme en matiere de la foy sur plusieurs tons.

Les évêques, qui étaient chefs, deviennent membres, et c'est l'occasion pour Severt de mentionner la fonction pontificale comme défense de l'unité ecclésiastique. L'immense littérature édifiant l'ecclésiologie romaine insiste sur le rôle premier, unique et unificateur du pape, en le faisant descendre de la péricope matthéenne du *Tu es Petrus*. Dans l'épître dédicatoire à Urbain VIII des *Vitae et sententiae Patrum*, l'éditeur Laurent Durand dresse un portrait imagé et saisissant, dans lequel l'unité du corps, assurée par le pontife grâce au vicariat de Pierre, permet d'intégrer à son magistère la diversité bigarrée du réel et des offices pastoraux⁵¹. C'est véritablement le pape qui est le garant de la communauté hiérarchique, pastorale, et textuelle. Dans sa *Geographia sacra* dédiée à Richelieu, Charles Vialart, évêque d'Avranches, avant

51 *Vitae et sententiae Patrum occidentis, libris VII digestae...*, *op. cit.*, épître dédicatoire, n. p. : « Omnis renatos ex aqua & Spiritu sancto in pretioso Christi cruore unum corpus quidem sub eodem Christo apice, & Te eiusdem Vicario, legitimo Petri successore effici : sed diversa membra cum simus, non omnes eundem actum habere (licet eundem assequamur finem) vel orto Sole clarius, Te apice Iudice, Paulo Doctore & Ductore, iure, ratione & Iustitia ducibus & cynosuris, noscis, prospicis, intueris. Quid ? quod summus & ingenitus Pater cum sit incomprehensum numen, & omnium simplicissimum entium, divinae suae & indefinitae Majestati, ac inaccessae sapientiae complacere videatur non modo in diversis rerum naturalium ordinibus, ut videre est in differentiis generum & specierum, in varietatibus differentiarum, propriorum, individuorum, substantiarum, accidentium, qualitatum, locorum, motuum, situum, actionum, passionum, relationum, correlationum, figurarum, formarum, dispositionum & habituum : sed & in ipsis ipsius institutione & propagatione in terris firmissimae, ac sanctissimae suae Domus militantis Ecclesiae ; quae licet iisdem unius increati flaminis auribus, virtutibus & luminibus, Te Summo Rectore, Patre, Principe, Pontifice, Antistite & Pastore monarchicè gubernetur, non desunt tamen augustissimo eius mixto regimini plures Prorectores, Propatres, Prochristi, & Propastore, qui prudentissimae, sapientissimae, & vigilantissimae tuae intersint, & consulta ferant Paternitati. Siquidem assertor Christus ante suum conspicuum & admirabilem ad coelos Ascensum, Petro in pascendis agnis & ovibus relicto vigili ac Pastore principe, quosdam quidem Apostolos, quosdam autem Prophetas, alio vero Evangelistas, alios autem Pastores, Doctores, & Praedicores creavit, constituit, ordinavit, reliquit : atque ita demum ad dexteram Patris sedens, aliis atque aliis diversa dona ubique terrarum magis magisque in dies semper diffundit & impertitur, testante Paulo unicuique nostrum datam esse gratiam secundum mensuram donationis Christi. Hinc tanquam ex limpidissimo fonte, velut immenso Oceani gurgite, ut ex lucidissimo Solis globo tot Patriarchatus, Primatus, Episcopatus, & Rectoratus Dioecesium & Parochiarum, Te (ut cum Bernardo loquar) solo Sacerdote magno, Summo Pontifice, Patriarcharum culmine, Primatum lumine, Episcoporum Principe, Rectorum seu Parochorum Duce, Apostoli Petri haerede, Primatu Abele, Gubernaculo Noëmo, Patriarchatu Abrahamo, Ordine Melchisedecho, Dignitate Aarone, Autoritate Mose, Iurisdictione Samuële, Unctione Christo, Potestate & Majestate Petro, emanant & surgunt. Tu es, qui claves regni coelorum traditae sunt. Tu, cui oves ovilibus creditae. »

de dénombrer les évêchés, commence son *proœmium* par ces mots qui dénotent clairement les qualités de la primauté et son rôle au sein de la chrétienté :

Ecclesia Romana, cui Evangelium Petrus & Paulus sanguine suo signatum reliquerunt (Tertull. advers. Marc. l. 4 c. 5) : semper Primatum habuit (Concl. Chalc. act. 16) : Ecclesia principalis est (Cyprianus epist. 55), unde unitas sacerdotialis exorta : eaque ad quam propter potentiorum principatitatem necesse est omnem Ecclesiam convenire (Irenae l. 3 contra Valent. c. 3). Huius Episcopus Custos fidei dictus est in Conclio Ephesino (part. 2 act. 2) : Beatissimus atque Apostolicus vir Papa urbis Romae, quae est caput omnium Ecclesiarum, in Chalcedonensi (act. 1) ; Sanctissimus & beatissimus universalis Patriarcha magnae Romae, ab Athanasio Presbytero (Athanas. in libello ad Leon. Pap.) ; eique, ut Valentiniani Imperatoris verbum utar (Ex Epist. Valent. Imper. inter epist. Praeamb. Concil. Chalced.), Principatum Sacerdotij super omnes antiquitas detulit⁵².

Tout en défendant une primauté apparue très tôt dans l'histoire de la chrétienté, Vialart parle de l'Église romaine, dont le pape ne peut être dissocié ; et à l'article « Ecclesia » de ses *Collectanea Bullarii aliarumve Summorum pontificum constitutionum*, le canoniste Barbosa – dont les ouvrages servent de référence à l'Europe entière – sélectionne deux phrases : « Ecclesia Romana est aliarum omnium caput. Innocentius IV *in approbat. legum Federici Imper. constit. I incip. Cùm adversus*, 2 Kal Novembr. 1243. Ecclesia Romana caput & norma est reliquarum Ecclesiarum. Eugenius IV. *constit. 15 incip. Non mediocri*, de anno 1439. »⁵³ Ce modèle organique, décliné sur plusieurs degrés, croise les unités et permet à l'Église, malgré sa diversité géographique et sociale, d'être une dans sa catholicité. L'unité du corps de l'Église paraît plus vaste que l'unité opérée par le seul siège pontifical. Comme le fait remarquer un carme : « L'Unité & la Vérité sont inséparables, la division est la porte de l'erreur & de l'égarement. Il n'y a qu'un Dieu, une Loy, une Foy, un Batesme, un Iesus-Christ, un Pasteur, un bercail ; donc il n'y a qu'une Église, & un Troupeau. »⁵⁴ En effet, le modèle organique de l'unité – éventuellement croisé avec les autres notes du symbole constantinopolitain – ne s'arrête pas à la

52 Charles Vialart, *Geographia sacra, sive notitia antiqua episcopatum Ecclesiae universae. Ex Concilij, Patribus, Historia Ecclesiastica, & Geographis antiquis excerpta. Auctore R. in Christo Patre Carolo a Sancto Paulo Abbate Fuliensi, & Congregationis Fuliensi Superiori Generali, necnon Abrincensi Episcopo designato*, Lutetiae Parisiorum, Sumptibus Melchioris Tavernier, 1641, p. 1. J'indique entre parenthèses la teneur des appels de note.

53 *Collectanea Bullarii, aliarumve Summorum pontificum constitutionum, Necnon praecipuarum Decisionum, quae ab apostolicae sede, et sacris Congregationibus S.R.E. Cardinalium Romae celebratis usque ad annum 1633 emanarunt. Auctore Augustino Barbosa Lusitano...*, Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1634, p. 290.

54 [Jean Macé], *L'Économie de la vray religion catholique par le R. P. Fr. Leon, Religieux de l'Ordre des Carmes Reformez en la Province de Touraine, tome second*, Paris, Antoine Bertier, 1652, p. 68.

hiérarchie dans toute son ampleur, puisqu'elle découle d'une personne bien particulière, source de l'institution. Comme l'exprime le franciscain Victor Gelen en ouverture de sa *Summa* :

Iam vero & ejusmodi ordinem in Ecclesiastica Hierarchia observari : S. Paulus ostendit dicens : Ipse (*Ephes.* 4) (videlicet Christus Dominus) dedit quosdam quidam Apostolos, quosdam autem Prophetas, alios vero Evangelistas, alios autem Pastores & Doctores ad consummationem sanctorum in opus ministerii in aedificationem corporis Christi : quo ita Ecclesiae totum corpus (*Coloss.* 2) per nexus & conjunctiones subministratum, & constructum crescat in augmentum Dei : per infatigabilem illam sollicitudinem animarum, quam divini pastores subditis suis impendere consueverunt, admirabili spiritus Sancti virtute coelitus induti⁵⁵.

Plus brièvement encore, mais avec tout autant de résonances théologiques, l'article « Fundamentum, Fundare » de la *Sylva* de Lorete indique : « Fundamentum est id, super quo aliquod fundatur, aut fruitur, ut fundamenta domus sunt, supra quae parietes domus eriguntur. Fundare autem est aedificare, & etiam stabilire. / Fundamentum spirituale in ecclesia est Christus, qui est fundamentum fundamentorum. *I. Cor. 3 b. Ephes. 2 d.* »⁵⁶ L'article « Gubernare, Gubernator, Gubernaculum » confirme : « gubernator navis singulorum, est Christus. »⁵⁷ Architecture et souveraineté consolident le modèle organique en précisant à la fois son assise et son mouvement, son impulsion. L'image sonore de l'unisson vocal chez Severt est moins importante que la référence paulinienne – explicite ou non – également présente chez Lorete, Gelen et tant d'autres textes. En effet, plus qu'une simple image, cette corporalité est un puissant outil théologique. Les textes pauliniens ne construisent pas seulement l'unité de la personne ecclésiale⁵⁸ ; ils redéfinissent ce que l'on entend par « corps » :

Corporaliter inhabitat in Christo omnis plenitudo Divinitas, id est, non umbraliter, non figuraliter, ut in templis, sed revera : vel quia & in Christi corpore, quod assumpsit ex Virgine tamquam in templo Divinitas habitat. *Coloss.* 2 d. Et ipse christus dicitur corpus, hoc est, veritas, comparatus umbrae legis. Corporaliter etiam, id est, secundum omnia dona, quasi secundum omnia membra.

55 *Summa practica theologiae mysticae digesta in duas partes. Editio Secunda. Authore R. P. F. Victore Gelen Trevirensi F. F. Min: Ordinis S. Francisci Capucinatorum Provinciae Rhenanae Ministro Provinciali, Coloniae Agrippinae, Apud Iodocum Kalcovium, 1652, épître dédicatoire, n. p.*

56 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 478.

57 *Ibid.*, p. 503.

58 Voir par exemple les textes retenus par Henricus Marcellius dans sa *Theologia Scripturae divinae* pour nourrir le chapitre III (*Ecclesia una*) de la deuxième partie du livre IV : « 1. Omnes vos unum estis in Christo Jesu. *Ad Galat. 3.28* » ; « 3. Unum corpus multi sumus. I *Ad Corinth. 10.17* » ; « 4. Unum Corpus, unus Spiritus, sicut vocati estis in un aspectu vocationis vestrae, unus Dominus, una fide, unum baptisma, unus Deus & Pater omnium. *Ad Ephes. 4.4-6.* »

Corpus christi, ad quod congregantur aquilae, designa potest ipsum christum : vel altare, ad quod congregantur fideles. *Matt. 24 c. Luc 17 g. Psal. 39.*

Corpus etiam Christi dicitur Ecclesia (Georg. Venet. Can. 2 tom. 5 cap. 18) : quod corpus ungitur praedicatione crucis christi. Et dicitur corpus unum multa habens membra propter unitatem Ecclesiae, & multos gradus in ea existentes. *Ephes. I d. 4 a.*

Corpus praeterea christi significare potest sacras scripturas, in quibus ipse continetur, velut anima in corpore. Et corpus viri (*Isyc[hinus] s[uper] Lev[iticum] 15*), est verbum doctrinale christi. *Levi. 15. a.⁵⁹*

L'insistance sur le corps renvoie à une nature spirituelle de l'organisation unitaire, où des équivalences de schèmes – dont les définitions s'entrecroisent en conséquence – se mettent en place grâce à la plasticité conférée au premier terme : *corpus, divinitas, veritas, Ecclesia, sacra scriptura*. Le corps du Christ révèle la nature véritable des entités qui participent de son être, et seul le Christ permet une véritable unité de personne : « Unus vir, est Christus unitate personae in multis naturis, qui & unus dicitur per excellentiam. »⁶⁰

La personne institutionnelle et théologique du Christ – primogénète, rappelons-le⁶¹ – permet l'articulation fine du processus d'incarnation et de diffusion de la parole, du prendre corps et de la vie de celui-ci. C'est l'*esse ad* de la relation ainsi instaurée. Cerner l'incarnation par le texte est aussi un moyen de placer le texte, le Verbe, au centre du corps (qu'il soit individuel ou ecclésial), et peut-être même de les identifier. Le corps indique l'intériorité d'une institution et d'une loi plutôt qu'une simple référence au corps humain. Le viscéral renvoie ainsi, comme modèle d'adhésion intime à un principe, au Verbe comme source de toutes les collections, livre intérieur, et modèle de vie : « Liber scriptus intus & foris, dici potest (*Ber. Serm. I resurre*) Christus in quo est divinitas & humanitas, estque signatus & sigillis septem. *Apoc. 5 a.* »⁶² Le terme de *bibliologie* pourrait être employé en ce sens. La Bibliothèque a son principe et son aboutissement dans le corps qui lui confère une unité des natures et des communautés colligées. Les bibliothèques, composées de corps (saints, monastiques, épiscopaux, pontificaux, etc.), forment un corps ecclésiologique et quasi eucharistique qui n'a plus de corporel

59 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 289, sub v^o « Corpus ».

60 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 1070. Cette phrase apparaît dans un *Appendix* que Lorete consacre aux allégories des nombres, et qui commence comme il se doit par un *De Unitate*.

61 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 825. Cf. Pierre Poussines, *Diallacticon theogeneologicum, sive de genealogia Iesu Christi Dei ac domini nostri. Liber singularis*, in *Symbolarum in Matthaeum tomus prior, exhibens catenam Graecorum Patrum unus et viginti, nunc primum editam, ex Bibliotheca Illustrissimi D. Caroli de Montchal, Archiepiscopi Tolosani. Petrus Possinus é Societate Iesu Sacrarum Literarum Tolosae Professor, ex antiquissimis Membranis eruit, Latinâ interpretatione, & Scholijis illustravit, Librumque addidit, De Concordia evangelistarum in genealogia Christi*, Tolosae, Excudebat Joannes Boude, 1646, p. 392.

62 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 618, sub v^o « Liber, Volumen, Codex ».

que sa participation au corps du Christ⁶³. Dans son monumental *Musei sive Bibliothecae*, le jésuite Claude Clément fait d'ailleurs du Christ le « primus fons eruditionis »⁶⁴. L'acte érudit et doctrinal fait dès lors partie d'une liturgie qui est le lieu commun par excellence : « In doctrinis glorificare Dominum *Isa 24 c* est per eruditionem sacrae scripturae ipsum laudare : unde & inter doctores invenitur Iesus, quia per doctrinam cognoscitur. *Luc. 2 g.* »⁶⁵

Le simple acte matériel de lecture et de collection est donc investi par le christianisme d'un contenu hautement conceptuel, et sur le plan dogmatique central.

- 63 Ignace d'Antioche, *Lettre aux Philadelphiens*, dans *Les Pères Apostoliques*, Paris, Éditions du Cerf, 2001, p. 199 ; *Epistres familières de S. Hierosme divisées en trois livres, traduites par Jean de Lavardin, abbé de l'Estoile*, Rouen, R. de Beauvais, 1608, f. 169 v° ; Agostino Valier, *De rhetorica ecclesiastica*, Veronae, Apud H. & Fratres Stringarios, 1583, p. 92.
- 64 *Musei, sive Bibliothecae tam privatae quàm publicae Extractio, Instructio, Cura, Usus, libri IV...* Auctor Claudius Clemens..., Lugduni, Sumptibus Jacobi Prost, 1635, p. 123. Je consacrerai ailleurs une étude à ce volume.
- 65 *Sylva...*, *op. cit.*, p. 353, sub v°, « Docere, Doctor, Doctrina, Erudire, Gnarus, Dogma ». L'article précisait auparavant : « Docere, est alicuius rei notitiam alteri tradere, praecipuè artium & scientiarum : quae traditio doctrina dicitur, ut est ab ipso doctore, qui & magister & praeceptor vocatur, eo quod tradat praecepta & dogmata. Docere praecipuè competit Deo, à quo omnis scientia & cognitio. »

- ATHANASE DE S. AGNÈS, *Le Chandelier d'or du Temple de Salomon ; ou la chronologie des prelates, et des religions qui suivent la Règle de Saint Augustin.* Par le R. P. Athanase de S. Agnès, Augustin Deschaussé, Theologien, & Prédicateur, Lyon, Veuve C. Rigaud, 1643.
- BARBOSA (Augustin), *Collectanea Bullarii, aliarumve Summorum pontificum constitutionum, Necnon praecipuarum Decisionum, quae ab apostolicae sede, et sacris Congregationibus S.R.E. Cardinalium Romae celebratis usque ad annum 1633 emanarunt.* Auctore Augustino Barbosa Lusitano..., Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1634.
- BELLARMIN (Robert), *De Scriptoribus ecclesiasticis liber unus...*, Lutetiae Parisiorum, Sumptibus Sebastiani Cramoisy, 1631.
- [CHESNE (André du)], *Histoire des Papes et Souverains Chefs de l'Église, contenant les affaires plus mémorables advenues sous l'autorité du Sainct Siege Apostolique, depuis St. Pierre premier Pontife Romain, iusques à Paul V. aujourdhuy seant. Le tout fidelement recueilly de divers Historiens, & de plusieurs Titres, memoires, & Chroniques non encor imprimées*, I, Paris, Nicolas Buon, 1616.
- CHOISY (François-Timoléon de), *Histoire de l'Église*, I, Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1703.
- CLÉMENT (Claude), *Musei, sive Bibliothecae tam privatae quam publicae Extractio, Instructio, Cura, Usus, libri IV...* Auctor Claudius Clemens..., Lugduni, Sumptibus Jacobi Prost, 1635.
- CULENS (Henricus), *Thesaurus locorum communium de quo nova et vetera proferuntur. In gratiam Pastorum & Concionatorum ordine alphabetico digestus : Opera & observatione Henrici Culens Pastoris Gerardimontani, S. T. L., Antverpiae, Ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem Moretum, & Viduam Joannis Moreti, & Jo. Meursium*, 1622.
- DUBOIS (Gérard), *Historia Ecclesiae Parisiensis. Auctore Gerardo Dubois Aurelianensi Congreg. Oratorii D. N. Jesu Christi Presbytero & in insigni Ecclesia sancti Martini Turonensis Praeposito de Sodobrio*, Parisiis, Excudebat Franciscus Muguet, 1690.
- GELEN (Victor), *Summa practica theologiae mysticae digesta in duas partes. Editio Secunda. Authore R. P. F. Victore Gelen Trevirensi F. F. Min: Ordinis S. Francisci Capucinatorum Provinciae Rhenanae Ministro Provinciali*, Coloniae Agrippinae, Apud Iodocum Kalcovium, 1652.
- GONON (Benoît), *Vitae et sententiae Patrum occidentis, libris VII digestae. Ex gravissimis auctoribus, necnon antiquis manuscriptis Codicibus, & Ecclesiarum Breviariis collectae, & Annotationibus selectis exornatae. Opera & studio Benedicti Gononi Burgensis, Monachi Caelestini Lugdunensis. Accesserunt insuper ad calcem insignium quorundam Eremitarum Orientis Vitae. Editio accurata. Qua nunc primum in lucem prodeunt, multo concinniori quam antea ordine compilatae, & in gratiam Sanctitatis Patrum amantium, eorumque vestigiis insistentium, unico volumine conclusae, luculentisque Indicibus ditatae*, Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1625.
- JÉRÔME, *De illustribus Ecclesiae doctoribus ad sua usque tempora libellus*, Helmaestadi, Excudebat Jacobus Lucius, 1609.
- JÉRÔME, *Les Vies et les miracles des saints Peres hermites d'Égypte, de Scythie, de Thebaïde, & d'autres lieux. Traduites du Grec, & recueillies des Anciens Auteurs, par Saint Hierosme Docteur & lumiere de l'Église. Mises en François par Maître René Gautier, & nouvellement revues & recorrectées par le Sieur Rault*, Rouen, Clément Malassis, 1659.
- LE MIRE (Aubert), *Bibliotheca ecclesiastica sive nomenclatores VII veteres... Aubertus Miraeus, Bruxelensis, S.R.E. Protonotarius...*, Antverpiae, Apud Jacobum Mesium, 1639.
- LORETE (Geronimo), *Index et genealogiae virorum ac mulierum qui in Sacra Scriptura continentur, simul cum homonymia eorumdem ad ejus historicam intelligentiam maxime conducens, autore F. Hieronymo Laureto...* Venundantur Barcinone, in aedibus M. Ortis..., Barcinone, Excudebat Petrus Reignerius, 1568.
- LORETE (Geronimo), *Sylva, seu potius hortus floridus allegoariarum totius sacrae Scripturae. Mysticos eius sensus, et magna etiam ex parte literales complectens, sincerae Theologiae candidatis perutilis ac necessarius, qui loco integrae Bibliothecae cuilibet Sacrarum literarum studioso servire poterit. Auctore F. Hieronymo Laureto Cervariensi, Monacho Benedictino in Coenobio Montiserrati, & Abbate Monas-*

- terij S. Foelicis Guixcolensis. *Cum Indice materiarum & dictionum secundum Allegorias Scripturae enodatarum locupletissimo*, Coloniae Agrippinae, Apud Joannem Gymnicum, 1612.
- [MACÉ (Jean)], *L'Economie de la vray religion catholique par le R. P. Fr. Leon, Religieux de l'Ordre des Carmes Reformez en la Province de Touraine, tome second*, Paris, Antoine Bertier, 1652.
- MARCELLIUS (Henricus), *Theologia Scripturae divinae, sententiarum. Libris Quatuor. Quibus Summa Doctrinae sacrae Scholasticae, Moralis, Polemicae, Asceticae, comprehenditur, commodiore quam hactenus, atque ad haec tempora opportuniore methodo digesta. In Gratiam Theologorum, Concionatorum, & omnium Fidei ac Pietatis Christianae amantium. Authore R. P. Henrico Marcellio, Societatis Iesu. S.S. Theologiae Doctore, & ejusdem olim in Rhemensi, Molsbemensi, Moguntina, nunc in alma Bambergensi Academia Ottoniana Professore Ordinario, Bruxellis, Ex officina Francisci Vivien, 1658.*
- PEETERS (Theodor), *Bibliotheca cartusiana, sive, illustrium sacri cartusiensis ordinis scriptorum catalogus. Auctore F. Theodoro Petreio, eiusdem apud Ubios familiae professo. Accesserunt origines omnium per Orbem Cartusiarum quas eruendo publicavit. Rever. D. Aubertus Miraens, Antverpiensis Ecclesiae Scolaerba, Coloniae, Apud Antonium Hieratum, 1609.*
- POUSSINES (Pierre), *Diallacticon theogeneologicum, sive de genealogia Iesu Christi Dei ac domini nostri. Liber singularis, in Symbolarum in Matthaenum tomus prior, exhibens catenam Graecorum Patrum unus et viginti, nunc primum editam, ex Bibliotheca Illustrissimi D. Caroli de Montchal, Archiepiscopi Tolosani. Petrus Possinus é Societate Iesu Sacrarum Literarum Tolosae Professor, ex antiquissimis Membranis eruit, Latinâ interpretatione, & Scholijs illustravit, Librumque addidit, De Concordia evangelistarum in genealogia Christi, Tolosae, Excudebat Joannes Boude, 1646.*
- POUSSINES (Pierre), *Thesaurus asceticus sive syntagma opusculorum octodecim a Graecis olim Patribus de re ascetica scriptorum. Ea nunc primum produnt è vetustissimis MSS. Codicibus eruta. Collectore atque Interprete Petro Possino Societatis Iesu, Tolosae, & vaeneunt, Parisiis, Apud Antonium Dezallier, 1684.*
- ROSWEYDE (Héribert), *Vitae Patrum. De vita et verbis seniorum libri X historiam eremiticam complectentes : Auctoribus suis et Nitori pristino restituti, ac Notationibus illustrati, Opera et studio Heriberti Rosweydi Ultraiectini, è Soc. Iesu Theologi. Acedit Onomasticon Rerum et Verborum difficiliorum, cum multiplici Indice, Lugduni, Sumptibus Laurentii Durand, 1617.*
- SEVERT (Jacques), *Agiologie, fleurs, ou recueils de la vie des Saints, divisez en trois tomes, par lieux communs, sous deux ordres alphabétiques, Avec plusieurs sortes de Tables fort instructives & necessaires aux Predicateurs & autres personnes studieuses & devotes, Par M^e. Jacques Severt, Docteur en Theologie & Theologal en l'Eglise de Lyon, tome troisieme, Lyon, Chez Ambroise Tarvers, 1628.*
- SEVERT (Jacques), *Chronologia historica successionis hierarchicae antistitum Lugdunensis archiepiscopatus galliarum primatus et suffraganeorum dioeceseum... Opus tripartitum, Authore Jacobo Severtio Theologo Parisiensi, Ecclesiae Lugdunensi, Lugduni, Apud Claudium Armand, 1608.*
- SEVERT (Jacques), *Chronologia historica successionis hierarchicae illustrissimorum archiantistitum Lugdunensis archiepiscopatus, Galliarum primatus... Secunda editione multo auctior & emendatior quàm prius. Cui demum adduntur seorsum cuncti singulares Episcopi totius Primatiae Lugdunensis, seu Galliae Celticae. Authore Iacobo Severtio, Doctore sacrae Theologiae Parisiensi Ecclesiae Lugdunensi, Lugduni, Ex Typographia Simonis Rigaud, 1628.*
- SEVERT (Jacques), *Inventaires generaux, ou lieux communs, sur chacunes les vies excellentes des Saints de l'un & l'autre sexe, exactement ramassées d'un grand nombre d'Autheurs, icelles bien spécifiées sans omission. Divisez en septante-quatre Chapitres alphabétiques, réitez par les Abbregés de trois Tomes, sous deux ordres complets de l'Alphabet. Avec vingt-deux sortes de Tables diversement instructives de tout le fait. Tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faicts, ramassés & établis en bon ordre, avec plusieurs expositions, par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Theologie à Paris, Theologal en l'Eglise de Lyon, tome premier, Lyon, Simon Rigaud, 1624.*
- SEVERT (Jacques), *L'Anacrise des Bibles : c'est à dire, Examens indiciels & espresnes speciales, fort exactes, sur chacun Livre des textes sacrés, pour discerner les Bibles françoises fausses & depravées par les Heretiques de nostre siecle, d'entre les autres Bibles orthodoxes & catholiques, desquelles se sert l'Eglise*

Apostolique & Romaine en diverses langues, iusques à nostre vulgaire. Tome premier... Traicté tres-necessaire à un chascun. Par Iaques Severt. Docteur en la sacrée Faculté de Theologie à Paris, Lyon, Simon Rigaud, 1623.

SEVERT (Jacques), *Suite des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission. Divisés en septante-quatre Chapitres alphabetiques par forme d'Abbregez. Pour tome second, despuis le Chapitre trente-uniesme en sous. Œuvres tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faict, ramassé & ordonné avec maintes expositions par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Théologie à Paris, & Theologal en l'Église de Lyon, Lyon, Aux despens de l'auteur, 1624.*

SEVERT (Jacques), *Suite encore des inventaires generaux, ou lieux communs, tant universels que particuliers des vies excellentes de chascuns les Saints, exactement spécifiés sans omission. Divisez en soixante-six Chapitres alphabetiques, cy-apres consecutifs & restans à mettre selon les suiets recherchez & leus à parachever, pour & en lieu des septante-quatre Chapitres du premier Volume total Alphabet. C'est pour le troisiemes et dernier Tome. Œuvres tres-utiles à toutes sortes de personnes. Faict, ramassé & estably par ordre avec plusieurs expositions par M. Jacques Severt, Docteur en la sacrée Faculté de Théologie à Paris, & Theologal en l'Église de Lyon, Lyon, Aux despens de l'auteur, 1624.*

VIALART (Charles), *Geographia sacra, sive notitia antiqua episcopatum Ecclesiae universae. Ex Concilijs, Patribus, Historia Ecclesiastica, & Geographis antiquis excerpta. Authore R. in Christo Patre Carolo a Sancto Paulo Abbate Fuliensi, & Congregationis Fuliensis Superiore Generali, necnon Abrincensi Episcopo designato, Lutetiae Parisiorum, Sumptibus Melchioris Tavernier, 1641.*

VISCH (Charles de), *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis, elogijs plurimorum maxime illustrium adornata, opere et studio R. D. Caroli de Visch, Religiosi & Prioris Coenobij B. Mariae de Dunis S. Theol. Professoris. Accedit chronologia : antiquissima monasteriorum ordinis cisterciensis, a quadringentis (et quod excurrit) Annis concinnata, Et pervetusto Dunensis Bibliothecae codice eruta, Et certioribus aliarum aliquot Abbatiarum monumentis suppleta, Duaci, Ex Officina Joannis Serrurier, 1649.*

WADDING (Luc), *Annales minorum seu trium ordinum a S. Francisco institutorum auctore a R. P. Luca Waddingo Hiberno S. T. Lectore Jubilato, & Ordinis Chronologo. Tomus primus editio secunda, locupletior, & accuratior. Opera, et studio R.^{mi} P. Josephi Mariae Fonseca ab Eborae, Romae, Typis Ruchi Bernabo, 1731.*

Authentifier le texte sacré en Islam : science du texte et science des hommes

Asma HILALI

L'authentification du texte sacré en Islam découle d'une entreprise de critique textuelle et historique qui postule une double connaissance, philologique et historique, portant sur les vies des transmetteurs. La première fait référence aux origines de la grammaire arabe du II^e/VIII^e siècle, la deuxième se fonde sur les dictionnaires des transmetteurs en évolution depuis le III^e/IX^e siècle. Les outils d'analyse rhétorique ainsi que les données biographiques liées aux transmetteurs sont sollicités par les critiques de textes dans le but de prouver si leur statut est authentique ou apocryphe. L'alliance entre critique textuelle et critique historique est représentative de la connaissance partagée dans la théorie de l'authenticité apparue au IV^e/X^e siècle. Les traditions prophétiques (hadith), un corpus immense, transmis dès les premiers siècles de l'Islam, atteint sa maturité au VI^e/XII^e siècle, date de la parution d'un corpus exhaustif des traditions dites « apocryphes »¹. La première partie de ce travail est consacrée à la définition de deux notions-clés : hadith et science du hadith. La deuxième partie analyse la place de la science du texte et celle de la science des hommes (les transmetteurs) dans l'authentification du texte sacré².

Le hadith est un ensemble de fragments de textes comportant deux parties : la chaîne des transmetteurs (*sanad*) et le corps du texte (*matn*)³. Le

1 « Apocryphe » est une des traductions possibles du terme arabe *mandū*¹. Avant de constituer un genre littéraire indépendant sous la forme de recueils, la dénonciation des traditions forgées s'exprime souvent dans les ouvrages destinés à réfuter l'innovation blâmable. Le recueil visant au recensement exhaustif des traditions apocryphes est celui de 'Abd al-Raḥmān Ibn al-Ġawzī (m.597/1200), *Kitāb al-mandū'āt al-kubrā*, Beyrouth, Dār al-Kutub al-'ilmiyya, 2003.

2 À propos de la critique du corps du texte (*matn*) dans l'histoire du hadith, voir Jonathan A. C. Brown, « How We Know early Hadith Critics Did *Matn* Criticism and Why It's So Hard to Find », *Islamic Law and Society* 15, 2008, pp. 143-184.

3 J. Robson, « ḥadīth », dans *EI2*, III, pp. 24-30.

hadith est transmis depuis le premier siècle de l'islam, et son histoire se déroule selon les trois étapes fondamentales suivantes :

- Lors des trois premiers siècles, les savants musulmans, transmetteurs du hadith, effectuent des voyages à travers le monde islamique, qui s'étend progressivement de l'Asie centrale à la péninsule ibérique⁴. Ces voyages dits « en quête du savoir » sont organisés pour apprendre et enseigner le hadith.
- Le IV^e/X^e siècle voit l'apparition de la science du hadith et de la théorie de l'authenticité : on peut parler d'un « tournant conceptuel » et de l'émergence d'une méthode critique permettant d'authentifier les textes⁵.
- Au V^e/XI^e siècle, la discipline du hadith évolue vers l'affinement de la pensée conceptuelle et l'apparition des ouvrages de synthèse, signe de la maturité de la discipline⁶.

Les experts du hadith, transmetteurs et théoriciens issus d'horizons culturels différents, furent les principaux acteurs de cette histoire et marquèrent son caractère interdisciplinaire. Le statut authentique du texte sacré est le résultat d'une démarche cognitive utilisant deux types de sciences, la science du texte et la sciences des hommes, transmetteurs du hadith. Les sources principales de notre réflexion sont de deux sortes. La première comporte les textes théoriques de la science du hadith des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles. Cinq ouvrages fondamentaux seront cités : [°]Abd al-Rahmān b. Ḥallād al-Rāmahurmuzī (m. 360/971), « L'expert de hadith qui distingue la transmission de la connaissance » (*al-Muḥaddīṭ al-fāsil bayna al-rāwī wa-l-wā'ī*)⁷ ; al-Ḥākim al-Naysābūrī (m. 406/1027), « La connaissance des sciences du hadith » (*Ma'rifat 'ulūm al-hadīth*)⁸ ; Ibn [°]Abd al-Barr al-Qurṭubī (m. 463/1085), « La somme de la science du hadith et de ses bienfaits et de ce qui est nécessaire à sa transmission et sa sauvegarde » (*Ġāmi' bayān al-'ilm wa-faḍlīh wa-mā yan-*

4 Asma Hilali, *La Quête du savoir en Islam, aux origines de la science du hadīth*, Paris, Les Indes Savantes (à paraître).

5 Asma Hilali, « Abd al-Rahmān al-Rāmahurmuzī (m. 360/971) à l'origine de la réflexion sur l'authenticité du *ḥadīṭ* », *Annales islamologiques* 39, 2006, pp. 131-147.

6 À propos de la diversité des genres littéraires dans la discipline du hadith, voir Abū Ḡa'far al-Kattānī, qui consacre un traité à part au sujet : Abū Ḡa'far al-Kattānī, *al-Risāla al-mustaṭrafā fī maṣḥūr kutub al-sunna al-muṣarrafā*, Liban [s. d.]

7 Al-Rāmahurmuzī, [°]Abd al-Rahmān b. Ḥallād, *al-Muḥaddīṭ al-fāsil bayna al-rāwī wa-l-wā'ī*, éd ; Muḥammad 'Aḡḡāḡ al-Ḥaṭīb, Beyrouth, 1971. À propos d'al-Rāmahurmuzī, voir G. H. A. Juynboll, « al-Rāmahurmuzī », *EI2*, VIII, p. 435. L. T. Librande, « The Categories High and Low as Reflections on the Riḥla and Kitābah in Islam », *Der Islam* 55, 1978, pp. 267-280. L'auteur de ce dernier article traduit l'intitulé de l'ouvrage d'al-Rāmahurmuzī de la manière suivante : « The Ḥadīth Specialist who Distinguishes Between the Transmitter and the Attentive Receiver », L. T. Librande, *op. cit.*, p. 268.

8 Al-Naysābūrī, al-Ḥākim, *Ma'rifat 'ulūm al-hadīth*, Le Caire, 1937.

bağī fī rivāyatih wa-ḥamliḥ)⁹ et Al-Ḥaṭīb al-Bağdādī, « L'ouvrage suffisant dans la science de la transmission » (*Kitāb al-kiḥāya fī 'ilm al-rivāya*)¹⁰. La deuxième catégorie de sources contient deux ouvrages appartenant aux trois premiers siècles de l'islam. L'ouvrage de Sibawayhi, « Le livre » (*al-Kitāb*), premier ouvrage de grammaire arabe, et les ouvrages de biographie des transmetteurs. Parmi ces derniers, on citera à titre d'exemple Muḥammad b. Sa'd (m. 230/845), « L'ouvrage des générations » *Kitāb al-ṭabaqāt al-kubrā*¹¹. Soulignons cependant que la notion de biographie des transmetteurs ne renvoie pas à un genre à part, car les données biographiques se réfèrent à des sources diverses des trois premiers siècles¹². Le développement qui suit illustre l'usage que les théoriciens de l'authenticité font de la grammaire et de l'historiographie des trois premiers siècles de l'islam dans l'élaboration des critères du hadith authentique. Deux types de science, la science du texte et la « science des hommes », requièrent deux démarches cognitives complémentaires, permettant d'établir le statut authentique ou au contraire apocryphe du texte sacré.

La science du texte

Al-Ḥākim al-Naysābūrī, un des théoriciens de l'authenticité, distingue la science du hadith de la connaissance du hadith. Il écrit au début de son ouvrage : « La connaissance (*ma'rifā*) de chaque genre [parmi les genres de hadith] est, à elle seule, une science (*'ilm*) [à part entière]. »¹³ La connaissance est une démarche critique ayant pour objet le statut du texte et sa valeur authentique ; quant au terme « science » (*'ilm*), il désigne le but de la démarche critique, le statut authentique du texte. Le théoricien andalou Ibn 'Abd al-Barr al-Qurṭubī écrit à ce propos : « la particularité de la foi (*al-īmān*), du culte et de la science (*'ilm*), tout ceci n'est atteint que par les paroles d'un Prophète »¹⁴. La connaissance des paroles prophétiques passe par leur authentification. Celle-ci procède en premier lieu par l'étude du corps du texte (*matn*). Les théoriciens du hadith établissent des lois pour la consignation des

9 Al-Qurṭubī, Ibn 'Abd al-Barr, *Ḥāmi' bayān al-'ilm wa-fadliḥi wa-mā yanbagī fī rivāyatih wa-ḥamliḥi*, Médine, 'Abd al-rahmān Muḥammad 'Uṭmān, 2 vols, 1969. À propos de l'auteur, voir F. Rosenthal, « Ibn 'Abd al-Barr », *EI2*, III, p. 674.

10 Al-Bağdādī, al-Ḥaṭīb, *Kitāb al-kiḥāya fī 'ilm al-rivāya*, Haydarabad, 1938. R. Selheim, « al-Khaṭīb al-Bağhdādī », *EI2*, IV, pp. 1111-1112.

11 Ibn Sa'd, Muḥammad, *Kitāb al-ṭabaqāt a-kubrā*, Beyrouth, 1968.

12 À propos de l'aspect hétérogène des matériaux transmis lors des premiers siècles, voir Martin Hinds, *Studies in Early Islamic History*, Princeton, Darwin Press, 1996, pp. 188-198 ; Muhammad Qasim Zaman, « Maghazi and the Muhaddithun : Reconsidering the Treatment of "Historical" Materials in Early Collections of Hadith », *International Journal of Middle East Studies* 1, 1996, pp. 1-18 [p. 14].

13 Al-Naysābūrī, *Uṭūm*, p. 18.

14 Al-Qurṭubī, Ibn 'Abd al-Barr, *op. cit.*, II, 1969, p. 49.

paroles prophétiques et leur transmission orale. Nous nous limiterons à l'exemple des lois de l'écrit, en soulignant le lien étroit entre la grammaire arabe et la théorie de l'authenticité, puisque la représentation du texte authentique chez les penseurs du IV^e/X^e siècle rejoint un certain idéal linguistique établi par la grammaire arabe depuis le III^e/IX^e siècle¹⁵.

Abd al-Rāḥmān al-Rāmahurmuzī, auteur du premier ouvrage systématique de la science du hadith, définit les paroles prophétiques comme des textes grammaticalement justes, d'où la nécessité de corriger les fautes de grammaires lorsque celles-ci se présentent dans le hadith, car elles résultent de l'altération du texte et de sa falsification. L'auteur cite à ce propos la tradition suivante : « Il est recommandable de corriger les erreurs de grammaire lors de la transmission du hadith. »¹⁶ La même autorité ajoute : « Parlez clairement (*'a^cribū*), car les gens de la première communauté parlaient clairement. »¹⁷ La clarté dépend de la justesse de la diction, élément constitutif de l'éloquence, et ne s'arrête pas au plan de l'articulation du discours : elle désigne également le sens du texte. La fonction de la justesse grammaticale est celle d'éclairer le sens du hadith ; l'auteur cite à ce propos un hadith prophétique rapporté par Ḥammād b. Salamah : « Celui qui, en transmettant mes paroles, commet des fautes de grammaires (*yalḥan*), ne transmet pas mes paroles. »¹⁸ Le hadith qui comporte des fautes de grammaire se trouve renié et disqualifié, car il ne s'agit plus dès lors d'un hadith authentique.

La correction du texte transmis selon les règles de la grammaire arabe renvoie à l'authentification du hadith, car le hadith authentique est reconstruit, une fois la version juste du texte rétablie. C'est ainsi qu'est compris le hadith prophétique suivant : « Loué soit celui qui, lorsqu'il entend ma parole, la transmet telle qu'il l'a entendue. »¹⁹

Les critères de l'authenticité relatifs au texte renvoient aux premiers éléments de la grammaire arabe. Sibawayhi (m. 180/796) composa un ouvrage intitulé *al-Kitāb* (*Le Livre*), qui, bien qu'il ne soit pas un ouvrage de systématisation de la science de la grammaire (*naḥw*), est néanmoins considéré comme le premier ouvrage de grammaire arabe²⁰. L'auteur n'emploie pas le concept de hadith authentique, lequel est postérieur. Il qualifie²¹ cependant de « bon » (*ḥasan*) le discours structurellement correct. Est en revanche « mauvais » (*qabīḥ*) tout discours ne répondant pas à cette justesse structurelle. Les

15 La science du texte appelée dans les études sur le hadith « la critique du *matn* » repose également sur le critère de la cohérence du sens, Jonathan A. C. Brown, *op. cit.*, p. 163.

16 Al-Rāmahurmuzī, *al-Muḥaddiḥ al-jāsiḥ*, p. 524.

17 *Ibid.*

18 *Op. cit.*, p. 525.

19 *Op. cit.*, p. 531.

20 M. G. Carter, « Sibawayhi », *EI2*, IX, p. 545.

21 Sibawayhi, *al-Kitāb*, éd. 'Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, I, Le Caire, 1988, pp. 25, 334, 396, 118, 122.

concepts de bon et de mauvais discours sont repris par les théoriciens de l'authenticité et transformés en concepts identificateurs de certains types hadith-s²². Soulignons que l'auteur renvoie à une représentation précise de la langue idéale, celle qui correspond à la justesse grammaticale et dont l'origine est située dans le passé. Sibawayhi décrit cette langue idéale par l'expression suivante : « l'excellent vieil arabe »²³. Géographiquement il situe son origine dans le Hidjāz : « Le hijazien est la première langue et elle est la plus ancienne. »²⁴ Un discours qualifié de bon se définit par l'antériorité temporelle. Le texte de Sibawayhi témoigne de la présence de principes propres au sens postérieur du hadith authentique ; celui de la dimension temporelle (l'antériorité historique) dans la prédilection du hadith authentique, qui remonte directement au Prophète, ici magnifié comme modèle grammatical.

La science du texte recourt aux premiers éléments de la grammaire arabe et à sa définition du discours juste. Le principe dogmatique de l'éloquence du Prophète s'allie au principe linguistique de la justesse et la clarté afin d'élaborer le schéma de la réécriture du hadith, c'est-à-dire son authentification. Cependant la connaissance du hadith authentique emploie également les biographies des transmetteurs, maillons de la chaîne des garants.

La science des hommes

Lorsqu'à partir du IV^e siècle les théoriciens du hadith élaborèrent une théorie de l'authenticité, l'histoire de la transmission du hadith était déjà vieille de trois siècles. Pendant ce laps de temps séparant le début de la transmission du début de la science du hadith, plusieurs savants composèrent des ouvrages relatant les vies des transmetteurs du hadith, leurs parcours géographiques et leurs profils scientifiques et moraux²⁵. Soulignons qu'à ce stade de la formation de la discipline du hadith, il est difficile de distinguer les différents genres littéraires : les recueils de notices biographiques se confondent en effet avec la critique naissante des transmetteurs²⁶. Les notices biographiques offrent une matière riche, exploitée dans la critique des transmetteurs, la deuxième méthode d'authentification des hadith-s. Celle-ci est appelée par les théoriciens « la science des hommes » en arabe (*ʿilm al-rijāl*)²⁷. Elle comporte des séries de notices biographiques relatant les vies

22 En tant que classe de hadith, le « Bon » (*hasan*) dénote dans la théorie de l'authenticité un rang en dessous de l'authentique.

23 *Op. cit.*, I, p. 25

24 *Op. cit.*, I, p. 25.

25 Christopher Melchert, « Bukhārī and Early Hadith Criticism », *Journal of the American Oriental Society* 121, 2001, p. 12.

26 Scott C. Lucas, *Constructive Critics, Hadith Literature, and the Articulation of Sunni Islam. The Legacy of the Generation of Ibn Saḍ, Ibn Maīn, and Ibn Hanbal*, Leiden, Brill, 2004, pp. 327-369.

27 G. H. A. Juynboll, « *rijāl* », *EI2*, VIII, pp. 532-536.

des principaux protagonistes de l'histoire de la transmission par générations (*ṭabaqa* pl. *ṭabaqā*)²⁸. Le terme *ṭabaqa* est l'unité de mesure employée par les théoriciens de l'authenticité pour organiser l'histoire des transmetteurs. Dans une perspective temporelle, *ṭabaqa* signifie un groupe de transmetteurs du hadith. L'ensemble de ces groupes est superposé selon des strates analogues : le schéma de leur succession n'est autre que celui de la chaîne de transmission (*sanad*). La classe ou la strate renvoie à la succession temporelle des maillons de la chaîne de transmission. Théoriquement, la chaîne de transmission se compose de : Prophète > Compagnon > Suivant > Suivant du Suivant. Le Prophète est identifiable dans la chaîne, les autres maillons toutefois ne le sont pas toujours : leur identification dépend des notices biographiques. La critique de la chaîne commence par celle du Compagnon (du Prophète), puis du Suivant (du Compagnon), ensuite du Suivant du Suivant... À chacun de ces personnages historiques correspond un concept propre à la science du hadith et un maillon théorique dans la chaîne de transmission. La méthode d'analyse des transmetteurs établie par les théoriciens de l'authenticité consiste à étudier minutieusement le parcours de chacun selon trois aspects de sa vie : le temps, l'espace, l'éthique.

Le temps de la transmission

La succession des transmetteurs par générations dans la chaîne de transmission s'accompagne chez les critiques du hadith d'un jugement préalable quant à la fiabilité de chaque génération par rapport à l'authenticité du hadith qu'elle transmet. Le maillon du Compagnon jouit théoriquement d'une fiabilité totale quant à l'authenticité des textes qu'il transmet. Historiquement, cela dépend des critères de l'appartenance d'un transmetteur donné à la génération des Compagnons. L'appartenance à la première génération de Compagnons est fonction de la date de la conversion à l'islam. Les premiers convertis forment la première génération de Compagnons. Al-Ḥākim al-Naysābūrī applique la règle théorique aux données biographiques dont il dispose pour la période de la prédication muḥammadienne et déclare que la première classe de transmetteurs (les Compagnons) comporterait, selon l'antériorité de la conversion à l'islam, les personnages suivants : Abū Bakr, dit al-Ṣiddīq, le futur premier calife (m. 13/634), et l'esclave Bilāl b. Rabāḥ (mort après l'an 20/642)²⁹. Ces deux personnages portent le titre de Compagnons, et leur cas permet de situer dans l'histoire la notion théorique de la

28 Dans la littérature arabe classique, le terme « *ṭabaqa* » (génération) désigne le laps de temps écoulé pour former une génération. Une « génération » est habituellement fixée entre vingt et quarante ans. Voir J. Sublet, *Le Voile du nom. Essai sur le nom propre arabe*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 125.

29 Al-Naysābūrī, *Uṭm*, p. 23.

première génération de Compagnons.³⁰ Al-Naysābūrī consacre une partie de son ouvrage *La Connaissance des sciences du hadith* à l'énumération des Compagnons selon la succession de leurs classes respectives. Celles-ci sont déterminées par leur proximité avec la personne du Prophète et l'expérience de la prédication. Ce critère d'authenticité a amplifié l'importance des données biographiques dont les théoriciens disposent à propos des transmetteurs et a fait du débat autour de la date de mort d'un transmetteur un sujet dont la portée touche à l'authenticité du hadith, car la date de mort détermine la probabilité que ce transmetteur ait participé à certains événements importants de l'histoire de l'islam naissant. Al-Ḥaḥīb al-Baġdādī rapporte une partie de ce débat : « Les experts affirment que chaque personne qui a vu le Prophète alors qu'elle a atteint l'âge de la puberté et s'est convertie à l'islam, a assimilé la religion et l'a accepté, est d'après eux [comptée parmi] ceux qui sont dits Compagnons. Cela même si [le compagnonnage] ne durait qu'une heure dans la journée. Mais, les Compagnons [du Prophète] sont [considérés en tant que tels] en fonction de l'antériorité de leur conversion à l'islam, et doivent s'ordonner en classes. »³¹

Al-Naysābūrī évoque un certain nombre d'erreurs commises par des critiques connaissant mal le hadith qui auraient pris un Suivant pour un Compagnon parce qu'il vécut à la même époque que le Prophète et qu'il l'aurait vu. Ces mêmes critiques ne sont pas informés du temps de la transmission, c'est-à-dire des données biographiques disponibles dans les dictionnaires des transmetteurs. Il dit à ce propos : « Celui qui approfondit la connaissance des Compagnons, celui-là est un gardien du hadith (*ḥāfiẓ*) affirmé. Certes, j'ai aperçu certains transmetteurs médiocres qui transmettent le hadith relâché (*mursal*)³² d'après le Suivant d'après le Prophète, en ayant l'illusion que le Suivant est un Compagnon. [Ces mêmes transmetteurs médiocres] pourraient également transmettre le hadith attribué au Prophète (*musnad*)³³ d'après un Compagnon, en ayant l'illusion que celui-ci est un Suivant. »³⁴

La connaissance de la date de naissance et de la mort d'un transmetteur permet d'identifier chaque maillon de la chaîne de transmission et apporte un élément supplémentaire à l'entreprise d'authentification du hadith. À chaque maillon correspond dans la théorie de l'authenticité un degré précis de fiabilité théorique. Le critique du hadith remplit les maillons théoriques avec les personnages historiques (les transmetteurs) en fonction des données

30 Une fois attribué à un transmetteur, le titre de Compagnon a pour conséquence la fiabilité.

31 Al-Baġdādī, *al-Kjāya*, pp. 50-51.

32 Le hadith relâché (*mursal*) est celui dont la chaîne de transmission ne comporte pas de Compagnon.

33 Le hadith attribué au Prophète (*musnad*) comporte dans sa chaîne le nom du Compagnon qui a rapporté le hadith du Prophète aussi bien que celui du Suivant.

34 Al-Naysābūrī, *Ulūm*, p. 25.

biographiques relatives à eux. Le deuxième aspect de la vie d'un transmetteur se situe dans ses déplacements géographiques le long de sa carrière de transmetteur.

L'espace de la transmission

La théorie de l'authenticité met en œuvre une représentation théorique des lieux de la transmission dans le but de vérifier la possibilité historique de rencontre physique entre les transmetteurs. La rencontre physique permet la transmission du hadith authentique, car elle diminue les maillons intermédiaires séparant le maître du disciple (le Prophète du Compagnon par exemple). L'espace de la transmission n'est autre que l'espace géographique du voyage des transmetteurs pour entendre le hadith directement « de la bouche des maîtres »³⁵. Le voyage est à l'origine de la rencontre entre les transmetteurs, et la rencontre issue du voyage permet l'accomplissement de la transmission directe, c'est-à-dire de l'authenticité de la transmission³⁶. La représentation de l'espace de la transmission dans les textes théoriques tient compte des données biographiques relatives aux itinéraires des traditionnistes et de leurs lieux de passage au cours de leurs voyages. Al-Naysābūrī consacre plusieurs chapitres de son ouvrage à la présentation des lieux d'arrêt des transmetteurs au cours de leur vie³⁷. La description des itinéraires se confond avec celle des récits narrants les vies des transmetteurs. Les notices biographiques dressent l'esquisse des lieux de la transmission, et les textes théoriques donnent aux mêmes lieux une forme et une valeur théorique. Par exemple, le fait que deux transmetteurs visitèrent la même ville à la même période accentue la probabilité qu'ils transmirent directement l'un à l'autre le hadith. Les critiques des transmetteurs emploient les concepts de « voyage » et de « rencontre » afin d'évaluer l'espace de la transmission, c'est-à-dire les

- 35 Les moments importants du voyage en quête du savoir et sa représentation dans les sources sunnites font l'objet de diverses études : Fuad Jabali, *The Companions of the Prophet. A Study of Geographical Distribution and Political Alignments*, Leiden, Brill, 2003, Jacqueline Sublet, « Un itinéraire du fiqh Šāfi'ite d'après al-Ḥaṣīb al-'Uṭmānī », *Arabica* 11, 1964, pp. 188-195 ; Winfred Madelung, « The Early Murji'a in Khurāsān and Transoxania and the Spread of Ḥanafism », *Der Islam* 59, 1982, pp. 32-39 ; C. Lucas Scott, *op. cit.*, pp. 327-369. Sur les voyages en quête du savoir dans la péninsule arabe de la post-conquête, voir Chase Robinson, *Empire and Elites after the Muslim Conquest. The Transformation of Northern Mesopotamia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 34.
- 36 À propos de l'évolution du voyage vers une pratique commune parmi les experts du hadith : W. B. Hallaq, *A History of Islamic Legal Theories. An Introduction to Sunī Uṣūl al-fiqh*, Cambridge, University Press, 1997, p. 15. L'importance du voyage dans la théorie de l'authenticité est analysée par L. T. Librande, *op. cit.*, p. 268.
- 37 Al-Naysābūrī, *Uṭūm*, pp. 190-202. Sur la rencontre entre les transmetteurs et son importance dans la critique de la chaîne de transmission, L. T. Librande, *op. cit.*, pp. 267-280 [268].

déplacements des transmetteurs, en tant qu'espace de transmission authentique. Al-Naysābūrī affirme que le voyage est étroitement lié à la hauteur de la chaîne de transmission, c'est-à-dire son authenticité : « Le voyageur a pour objet de quête la chaîne de transmission haute (directe). S'il se contente de la chaîne basse (indirecte), il peut toujours trouver à sa portée celui qui le lui transmet. »³⁸

Les critiques du hadith dépendent des données biographiques, dans le but de poursuivre l'authentification des hadith-s. Le voyage est nécessaire à la réalisation de la chaîne de transmission théoriquement garante de l'authenticité : dans la science du hadith il se mue en objet apologétique et occupe une place fondamentale dans la recherche de l'authenticité.

L'éthique

« La science des hommes » est désignée d'une manière technique comme « science de l'improbation et de l'approbation » (*ʿilm al-ḡarḥ wa-l-taʿdīl*). La littérature de l'improbation et de l'approbation emploie les récits relatifs à la personnalité et au comportement des transmetteurs. L'éthique de la transmission désigne une vision systémique de leurs traits moraux. Disséminés dans leurs biographies, ces traits sont classés et systématisés en une structure théorique les regroupant tous. Le portrait moral du transmetteur est théoriquement insaisissable en dehors de la notion « d'état » (*ḥāl*, pl. *aḥwāl*), qui permet justement d'en fixer la structure théorique. Les seuls élus de l'axe moral peuvent consigner le hadith, c'est-à-dire que leur hadith est jugé authentique. Par état, les auteurs des premiers ouvrages théoriques entendent l'ensemble des conditions déterminant l'activité du transmetteur. Au nombre de ces conditions, ses attributs moraux se révèlent fondamentaux. L'état des transmetteurs est fréquemment évoqué dans leur biographie³⁹. On relève chez al-Ḥākim al-Naysābūrī une acception de l'état du transmetteur en tant que somme de ses qualités morales, dont la prise en compte est nécessaire pour le critique de la chaîne de transmission : « Les états du transmetteur sont parmi les choses qu'un traditionniste [critique de la chaîne de transmission] a besoin de connaître. »⁴⁰ L'auteur souligne que l'état doit faire l'objet d'une recherche minutieuse de la part de l'expert du hadith. Le terme est employé au pluriel et évoque la multiplicité des qualités et des défauts du transmetteur, leur complexité, voire leur dualité. Par exemple, un transmet-

38 Al-Naysābūrī, *op. cit.*, p. 7.

39 L'article « *ḥāl* » se trouve limité dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (2^e édition) à sa signification technique dans le soufisme, L. Gardet, « *ḥāl* », *EI2*, III, pp. 85-87. Voir une allusion à son sens technique dans la science des fondements de la loi : D. B. Macdonald, « *ḥāl* », *EII*, II, p. 241. Pour sa signification dans la science du hadith, voir G. H. A. Juynboll, « *ridjāl* », *EI2*, VIII, pp. 532-536.

40 Al-Naysābūrī, *'Ulūm*, p. 15.

teur peut être considéré comme fiable et savant, mais susceptible de transmettre des hadith-s peu vraisemblables à cause de sa mémoire défaillante. Le pluriel du terme « états » souligne la pluralité des réalités qu'il recouvre et exprime la complexité de l'entreprise de l'expert chargé de recueillir les attributs du transmetteur. L'auteur précise ce que l'expert doit savoir à propos de l'état du transmetteur : « D'abord, il doit avoir la foi en l'enseignement de la loi concernant l'unicité de Dieu, ensuite il doit s'engager à obéir aux Prophètes et aux Envoyés de Dieu, en ce que Dieu leur a révélé et qu'ils ont transmis à leur tour dans la loi. »⁴¹ Al-Naysābūrī pose les conditions d'un état dit fiable. Ces qualités sont présentées selon un mode positif dans l'extrait que nous avons choisi. Sa définition des mêmes qualités s'élabore parfois *a contrario*. Dans le même extrait, l'auteur organise les éléments constitutifs de l'état : « [Il doit également] observer l'état du traditionniste : est-il un homme qui agit selon ses passions (*hawā*), et qui entraîne les gens à les partager, car celui qui appelle à l'innovation blâmable (*bid'a*) ne doit pas être une source de consignation du hadith. »⁴² Le transmetteur du hadith peut correspondre à deux états possibles, mais l'affirmation de l'un des deux implique l'annulation du second. Le nombre des transmetteurs pour lesquels les ouvrages biographiques livrent des données entraîne des états illimités, classés en deux catégories chez les théoriciens : les qualités et les défauts. La fonction de cette dualité est de couler dans un cadre conceptuel la matière infinie fournie par les biographes.

La notion d'éthique des transmetteurs, tout comme le temps et l'espace de la transmission, est au service de la problématique centrale de la science du hadith, l'authenticité, mais soulignons que ces trois aspects des vies des transmetteurs se confondent parfois et se complètent. Les qualités éthiques des transmetteurs varient selon les périodes historiques auxquelles ceux-ci appartiennent ; par exemple, les transmetteurs appartenant à l'époque des Compagnons ou à l'époque immédiatement postérieure sont dispensés du doute relatif à leur valeur morale⁴³. Les trois plans de la critique des transmetteurs sont fonction des données biographiques réunies dans les ouvrages de générations depuis les premiers siècles de l'islam. La différence entre les diverses formes de documentation usitées par les savants musulmans des trois premiers siècles aboutit au IV^e/X^e siècle à une sorte de convergence vers une connaissance partagée, celle du texte authentique.

Conclusion

La théorie de l'authenticité du hadith établit un système de connaissance complexe réunissant deux types de démarche, l'analyse du contenu du ha-

41 *Ibid.*

42 *Op. cit.*, p. 16.

43 Al-Bağdādī, *al-Kifāya*, pp. 49-52.

dith d'une part et de sa chaîne de transmission d'autre part. Les deux types de connaissance sont réunis au sein d'une représentation idéalisée de la période prophétique associée dans l'imaginaire islamique à l'éloquence du Prophète et à la fiabilité de la transmission du hadith. La critique du hadith recèle une conscience profonde de la perte de la parole prophétique et de la nécessité de sa reconstruction à partir des deux pôles analysés ici : la justesse grammaticale et la fiabilité des transmetteurs. L'authentification du hadith est indissociable de sa réécriture, et la connaissance partagée trouve tout son sens dans la complémentarité entre la science du texte et celle des hommes. La critique des transmetteurs est souvent étayée par la critique du texte ; les erreurs de grammaire s'expliquent lorsqu'elles relèvent d'une faille dans la chaîne de transmission⁴⁴.

Les diverses démarches cognitives requises par la théorie de l'authenticité attestent un souci d'harmoniser les différentes sciences et de les intégrer dans le même système islamique de croyances. L'authenticité devient alors une sorte d'évidence, confirmée par la science du texte et celle des hommes mais également par la simple perception intuitive ; al-Naysābūrī l'exprime d'une manière imagée d'après le transmetteur al-Rabī b. Ḥuṭaym : « Certains hadith-s ont une lumière pareille à la lumière du jour grâce à laquelle on les reconnaît et certains autres ont une obscurité semblable à l'obscurité de la nuit grâce à laquelle on les reconnaît. »⁴⁵

44 Jonathan A. C. Brown, *op. cit.*, pp. 171-173.

45 Al-Naysābūrī, *Ulūm*, p. 62.

- AL-BAGDADI (al-Ḥaṭīb), *Kitāb al-keifāya fī ʿilm al-rivāya*, Haydarabad, 1938.
- BROWN (Jonathan A. C.), « How We Know Early Hadith Critics Did *Matn* Criticism and Why It's so Hard to Find », *Islamic Law and Society* 15, 2008, pp. 143-184.
- CARTER (Michael G.), « Sibawayhi », *Encyclopédie de l'Islam*, IX, Leiden, Brill, 1998, p. 545.
- GARDET (Louis), « ḥāl », *Encyclopédie de l'Islam*, III, Leiden, Brill, 1975, pp. 85-87.
- HALLAQ (Wael B.), *A History of Islamic Legal Theories. An Introduction to Sunnī Uṣūl al-fiqh*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- HILALI (Asma), « Abd al-Raḥmān al-Rāmahurmuzī (m. 360/971) à l'origine de la réflexion sur l'authenticité du ḥadīth », *Annales islamologiques* 39, 2006, pp. 131-147.
- HILALI (Asma), *La Quête du savoir en Islam, aux origines de la science du hadīth*, Paris, Les Indes Savantes (à paraître).
- HINDS (Martin), *Studies in Early Islamic History*, Princeton (N.J.), Darwin Press, 1996.
- IBN AL-ĠAWZĪ (ʿAbd al-Raḥmān), *Kitāb al-manḩūʿāt al-kubrā*, Beyrouth, Dār al-Kutub al-ʿilmiyya, 2003.
- IBN SAʿD (Muḥammad), *Kitāb al-ṭabaqāt a-kubrā*, Beyrouth, 1968.
- JABALI (Fuad), *The Companions of the Prophet. A Study of Geographical Distribution and Political Alignments*, Leiden, Brill, 2003.
- JUYNBOLL (Gautier H. A.), « al-Rāmahurmuzī », *Encyclopédie de l'Islam*, VIII, Leiden, Brill, 1995.
- JUYNBOLL (Gautier H. A.), « ridjāl », *Encyclopédie de l'Islam*, VIII, Leiden, Brill, 1995, pp. 532-536.
- AL-KATTANI (Abū Ḡaʿfar), *al-Risāla al-mustaṭrafa fī maṣbūr kutub al-sunna al-muṣarrafa*, Liban, [s. d.]
- LIBRANDE (Leonard T.), « The Categories High and Low as Reflections on the Riḥla and Kitābah in Islam », *Der Islam* 55, 1978, pp. 267-280.
- MACDONALD (Duncan B.), « ḥāl » *Encyclopédie de l'Islam*, II, Leiden, Brill, 1975, p. 241.
- MADLUNG (Wilfred), « The Early Murjī'a in Khurāsān and Transoxania and the Spread of Ḥanafism », *Der Islam* 59, 1982, pp. 32-39.
- MELCHERT (Christopher), « Bukhārī and Early Hadith Criticism », *Journal of the American Oriental Society*, 121, 2001, pp. 7-19.
- AL-NAYSABURI (al-Ḥākim), *Maʿrifat ʿulūm al-hadīth*, Le Caire, 1937.
- AL-QURṬUBĪ (Ibn ʿAbd al-Barr), *Ġāmiʿ bayān al-ʿilm wa-faḍlihi wa-mā yanbaġi fī rivāyatibi wa-hamlibi*, Médine, ʿAbd al-raḥmān Muḥammad ʿUṭmān, 2 vols, 1969.
- AL-RAMAHRUMUZĪ (ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥallād), *al-Muḥaddīṭ al-fāṣil bayna al-rānī wa-l-nāʿī*, édité par Muḥammad ʿAġġāġ al-Ḥaṭīb, Beyrouth, 1971.
- ROBINSON (Chase), *Empire and Elites after the Muslim Conquest. The Transformation of Northern Mesopotamia*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- ROBSON (James), « ḥadīth », *Encyclopédie de l'Islam*, III, Leiden, Brill, 1975, pp. 24-30.
- ROSENTHAL (Franz), « Ibn ʿAbd al-Barr », *Encyclopédie de l'Islam*, III, Leiden, Brill, 1975, p. 674.
- SCOTT (C. Lucas), *Constructive Critics, Hadīth Literature, and the Articulation of Sunni Islam. The Legacy of the Generation of Ibn Saḍ, Ibn Maīn, and Ibn Hanbal*, Leiden, Brill, 2004.
- SELHEIM (Rudolph), « al-Khaṭīb al-Baġhdādī », *Encyclopédie de l'Islam*, IV, Leiden, Brill, 1978, pp. 1111-1112.
- SIBAWAYHI, *al-Kitāb*, édité par ʿAbd al-Salām Muḥammad Hārūn, Le Caire, 1988.
- SUBLET (Jacqueline), *Le Voile du nom. Essai sur le nom propre arabe*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- SUBLET (Jacqueline), « Un itinéraire du fiqh Ṣāfiʿite d'après al-Ḥaṭīb al-ʿUṭmānī », *Arabica* 11, 1964, pp. 188-195.

ZAMAN (Muhammad Qasim), « Maghazi and the Muhaddithun : Reconsidering the Treatment of “Historical” Materials in Early Collections of Hadith », *International Journal of Middel East Studies* 1, 1996, pp. 1-18.

La littérature odéporique à l'époque de l'Idéologie :
Aubin Louis Millin,
une manière scientifique de vivre et d'écrire le voyage

Cristina TRINCHERO

En 1816, Aubin Louis Millin¹ publia le *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice, et à Gênes*² et, l'année suivante, le *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue, Crémone et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie*³. Il s'agissait, pour cet ambitieux projet, des deux premières parties d'un grand *Voyage d'Italie* que la mort l'empêcha d'achever. À l'époque des épigones du Grand Tour et à l'aube des voyages des écrivains romantiques, par ces volumes Millin proposait une manière nouvelle, que l'on pourrait appeler « scientifique », de vivre et d'écrire le voyage : « Car Millin soumet dès l'abord son voyage aux ordres de la science. »⁴ Élevé et formé à l'époque des Lumières, cet enfant du classicisme vécut et travailla dans les milieux intellectuels où, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, la pensée idéologique fut souveraine. Ainsi la culture encyclopédique et la passion pour l'érudition fusionnèrent en lui avec la rigueur de la méthode analytique et de l'esprit de système : cette combinaison d'instances différentes, typique d'un passeur

- 1 Pour la biographie de Millin, voir C.-G. Krafft, *Notice sur Aubin-Louis Millin*, Paris, Imprimerie de Mme Hérisseau le Doux, 1818 ; J. Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Millin*, Paris, Firmin Didot, 1821, pp. 1-25 ; entrée « Millin » dans la *Biographie universelle Michaud Ancienne et Moderne*, Paris-Leipzig, Chez Madame C. Desplaces, 1856, XXVIII ; *Aubin-Louis Millin (1759-1818) : un médiateur entre la France et l'Allemagne*, par G. Espagne et B. Savoy, Hildesheim, Olms, 2005.
- 2 A. L. Millin, *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice, et à Gênes*, À Paris, Chez C. Wassermann, Libraire, Rue de Richelieu n. 54, 1816, 2 vols.
- 3 A. L. Millin, *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue, Crémone et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie*, À Paris, Au Bureau des Annales Encyclopédiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, n. 11, et chez Wassermann, libraire, rue de Richelieu, n. 54, 1817, 2 vols.
- 4 P. Gardy, « L'Occitanie d'Aubin-Louis Millin », *L'Invention du Midi. Représentations du Sud pendant la période révolutionnaire*, Aix-en-Provence, Edisud, 1987, p. 150.

entre deux siècles, inspire son dessein d'imprimer un *Voyage d'Italie*, dont les deux premières sections éditées forment un ouvrage unique en son genre et pour son époque. Les objets vus, les expériences vécues et les sentiments éprouvés lors de son périple dans la péninsule effectué entre 1811 et 1813 sont réélaborés *a posteriori* dans des textes où chaque parcours, chaque lieu, chaque monument et chaque détail d'ordre historique, artistique, archéologique, littéraire ou ethnologique constitue l'élément d'« un ensemble où tout se tient », d'un système ordonné, clair, envisagé selon un procédé d'abord analytique puis synthétique, procédant du général au particulier et décomposant tout ce qui caractérise un pays ou une civilisation « autre » pour les restituer dans sa spécificité⁵.

Se situant à mi-chemin entre les derniers représentants du Grand Tour et les premiers touristes modernes, Millin se distingue parmi les voyageurs et les écrivains de voyage : son itinéraire italien marque une étape importante dans l'évolution de la manière d'appréhender l'expérience du voyage en général, et son œuvre imprime un changement net dans la pratique de l'écriture de la littérature odéporique.

De la France à l'Italie : une nouvelle pratique du voyage

Ce fut après la Révolution que Millin amorça sa carrière de voyageur. Passionné de sciences naturelles après avoir contribué à la fondation de la Société linnéenne, ce savant aux curiosités hétéroclites s'était tourné vers ce qu'en son temps on désignait du terme d'*antiquités*, une expression assez vague dénotant l'ensemble du patrimoine culturel du passé. Après que les décrets de l'Assemblée constituante eurent établi la suppression des ordres religieux et la destruction des abbayes et des lieux de culte, Millin avait senti l'urgence de sillonner Paris et les départements de la France du nord, l'Eure et la Seine-et-Oise, puis d'avancer jusqu'en Normandie, en Picardie et vers les Flandres, afin de dresser une sorte d'inventaire du patrimoine artistique religieux de ces régions. Ce gros travail aboutit aux cinq volumes des *Antiquités nationales*, qui parurent en 1790⁶. Stimulé par l'urgence de préserver de quelque manière, par le biais de textes et d'images – notamment des dessins réalisés par des artistes engagés sur place –, une partie du passé national et de la culture de certains territoires de son pays, il ne vécut évidemment pas cette expérience comme une évasion, une aventure ou un voyage de formation. Il avait été pressé par la volonté et la nécessité d'explorer et de classer des données afin de disposer d'un document détaillé sur des trésors archéologiques et artistiques pouvant être condamnés à la disparition et à l'oubli,

5 *L'Idéologie ou La Révolution de l'analyse*, textes choisis et commentés par L. Clauzade, Paris, Gallimard, 1998.

6 A. L. Millin, *Antiquités nationales ou recueil de monuments pour servir à l'histoire de l'Empire français*, Paris, Drouhin, 1790, 5 vols.

obéissant à une méthode « tabulatoire » dérivant de sa formation et de sa pratique d'homme de science, appliquée ensuite aux autres domaines du savoir dont il allait s'occuper.

L'expérience de recensement du patrimoine culturel de la France du nord marqua considérablement Millin et fut ravivée lors de sa deuxième expérience de voyageur, lorsqu'il entreprit la visite des régions méridionales et occidentales de la France, dans une « grande tournée du Midi », à laquelle il se consacra de 1804 à 1807, et dont il tira le *Voyage dans les départemens du Midi de la France*⁷. Ce fut un long circuit qui le poussa d'abord de Paris en Provence par la vallée du Rhône, puis le conduisit de la Côte d'Azur à la côte atlantique en traversant le Midi et ses villes anciennes du Languedoc et du Roussillon, et qui enfin le ramena dans la capitale en suivant à rebours une partie du cours de la Loire. Ce fut un voyage préparé avec soin, précédé d'une longue et minutieuse documentation sur l'histoire, le patrimoine artistique et archéologique, la géographie, la conformation du paysage, la faune et la flore, les coutumes et les traditions des lieux qu'il avait visités. Le même soin le guida dans la préparation de ses bagages, dont il a laissé une description précise dans les tout premières pages de son compte rendu :

Il ne sera pas inutile à ceux qui entreprennent des voyages dans le même but, d'avoir ici un état des choses dont nous avons trouvé l'usage commode ; le voici : des crayons de toute espèce ; un petit étui de mathématiques ; du papier lucidonique et une pointe pour calquer ; de l'encre de la Chine ; de la cire à commissaire ; de la cire à graveur pour prendre des empreintes, qu'on a soin de conserver dans une boîte solide, afin de les préserver de tout frottement et de toute pression ; du plâtre très-fin enfermé dans un petit baril bien clos ; une bouteille d'encre ; de l'huile siccative, des brosses de Lyon, et du plomb laminé pour mouler les petits objets (le flacon d'huile doit se placer avec l'encre dans une petite caisse suspendue sous la voiture, afin qu'ils ne puissent se répandre) ; une presse à copier les lettres ; une boîte de fer-blanc pour les plantes ; un filet, des épingles ; des boîtes garnies de liège pour les insectes ; un fort marteau pour briser les pierres et les minéraux ; un vase rempli d'encre d'imprimerie, deux tampons d'imprimeur, une brosse, une éponge, du papier collé et non collé d'un grand format ; de la potasse : ces derniers objets servent à copier des inscriptions⁸.

À ces outils, dont il avait besoin pour satisfaire son désir d'étudier et de classer les témoignages des terres visitées, il ajouta une longue liste de volumes, auxquels il renvoya systématiquement dans les notes de bas de page insérées dans les tomes du *Voyage dans le Midi* : il s'agissait de manuels de référence dans différentes disciplines – chimie, botanique, histoire, histoire de l'art, etc. Dans les mêmes pages introductives du *Voyage*, il donna voix aussi à

7 A.-L. Millin, *Voyage dans les départemens du Midi de la France*, Paris, Imprimerie impériale, 1807-1811, 4 tomes en 5 volumes + *Atlas*.

8 *Ibid.*, I, p. 7, note. Cf. aussi la page 6.

l'esprit qui l'anima lors du tour à la découverte de son pays ; ce même esprit l'aurait inspiré lors de la grande tournée de l'Italie :

Mon intention étoit de m'arrêter dans les villes qui peuvent présenter quelque intérêt sous le rapport des arts et des lettres, dans les lieux qui rappellent des événemens importans ; d'examiner les monumens du moyen âge ; de comparer leur état actuel avec leur état ancien ; d'indiquer les altérations qu'ils ont éprouvées, et les moyens à prendre pour les *conserver* ; de visiter les bibliothèques, les cabinets publics et particuliers ; enfin de procurer à la Bibliothèque impériale, par des acquisitions et des échanges, des livres, des manuscrits et des médailles [...], des notices des éditions rares et des manuscrits intéressans [...]. Je ne prétendois pas me borner à des recherches relatives aux arts et aux lettres ; je voulois visiter les ateliers, les manufactures, les établissemens de bienfaisance et d'instruction⁹.

Dans ces lignes transparaissent un esprit encyclopédique, visant à embrasser toutes les branches du savoir, une réelle prédisposition à l'érudition et à la collection de témoignages du passé, aussi bien qu'une constante volonté pédagogique se proposant de divulguer les connaissances accumulées et classées en les mettant à la disposition des savants et des curieux dans les bibliothèques et les cabinets ; mais il s'en dégage surtout le profil d'un voyageur nouveau, à la fois chercheur et homme de science, et dont le bagage devait contenir « [...] tout ce qui pouvait être utile pour faire des recherches et des collections de plus d'un genre ». C'est par ce même esprit que, de retour à Paris, la rédaction de son rapport de voyage dans la France du sud et de l'ouest une fois achevée, il se concentra sur l'organisation de son voyage en Italie. Plus encore que l'itinéraire dans le Midi de son pays, ce circuit lui coûta une préparation longue et soignée. Terre de prédilection de tout homme cultivé, l'Italie représentait pour l'archéologue Millin, passionné d'antiquités nationales, naturaliste, « observateur de l'homme » attiré par les différentes traditions culturelles, la destination par excellence.

Nourri, du fait de sa formation classique et de ses lectures, de la leçon ancienne du Grand Tour, Millin fut toutefois à même de dépasser l'attitude du « grandtouriste » et d'entreprendre une exploration du territoire et de la culture d'Italie d'une manière tout à fait originale, animé par une *soif de connaissance* pour ce qui était « autre » par rapport à sa culture d'origine, et surtout de *compréhension* par le biais de la *comparaison*. Le voyage en Italie de Millin se situait donc bien au-delà des bornes de la formation d'un savant : c'était en fait l'expérience sur le terrain d'un homme de science appliquant l'attitude et la méthode scientifiques à tout secteur de son activité. Chez Millin le voyage se fit science, fondé sur l'étude et l'observation, sur la récolte de données et de témoignages par l'expérience directe et l'analyse des objets, sur des recherches et des (re)découvertes du patrimoine artistique ou de

9 *Ibid.*, I, pp. 3-4.

détails négligés, et finalement sur la classification de ces données par la réflexion et la synthèse. La précision, la documentation et l'organisation s'alliaient chez lui à l'enthousiasme, à la passion pour l'étude, à la volonté d'explorer, de découvrir, de connaître et de faire connaître, au sein d'une conception du voyage très moderne pour l'époque : pour Millin voyager signifiait finalement observer les différentes civilisations des points de vue les plus variés, du paysage naturel au paysage transformé par l'intervention de l'homme, des arts aux lettres, des usages de la vie quotidienne à l'emploi de formes de langage vernaculaire, de l'activité économique à l'organisation sociale. D'ailleurs, Millin était membre de la Société des observateurs de l'homme¹⁰, où se confrontaient des savants appartenant à des disciplines hétérogènes mais tous unis par le même but : parvenir à un examen global, procédant de diverses perspectives scientifiques, de l'homme physique et surtout de l'homme moral et intellectuel. Des naturalistes, des médecins, des experts d'antiquités et de langues anciennes travaillaient ensemble à définir et à réaliser une « science de l'Homme ». Solidement enracinée dans la culture de souche *idéologique*, l'œuvre de Millin voyageur et, plus tard, d'écrivain de voyage, ouvrit la porte à une nouvelle perception du voyage, qui s'esquissa au fil du XIX^e siècle, et bien définie par Gilbert Bertrand dans *La Culture du voyage. Pratique et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle* :

Nous nous donnons de cette manière les moyens d'échapper à l'hypothèse que la littérature de voyage ne serait qu'un pur reflet de la pratique voyageuse. Les écrits sur le voyage sont au contraire susceptibles de façonner à leur tour l'image que les voyageurs ont de leur pratique. [...] Envisagé au niveau de l'existence personnelle comme à celui de la vie des sociétés, de leurs équilibres humains, démographiques, économiques, politiques ou mentaux, le voyage est une pratique de déambulation physique avant d'être un récit et il ne saurait se confondre avec la seule production de textes. Il n'en est pas moins une activité consciente d'elle-même, qui se définit par une puissante composante d'écriture, en partie parallèle au déplacement¹¹.

Son apport à la littérature odéporique de l'époque du tournant des Lumières est efficacement résumé aussi par Claude Rézat : « C'est une philanthropie éducative qui donne sa couleur et sa teneur à l'effort de Millin ; associée, dans ses principes comme dans ses effets, à une prise de possession de la *quantité* du monde, nature ou histoire. Bibliographies, catalogues, répertoires, index : tout cela, comme le "manuel" pour acquérir les bases, permet de prendre en main la multitude des matériaux, occultés par l'éparpillement et

10 S. Moravia, *La Scienza dell'uomo nel Settecento*, Bari, Laterza, 1970 ; J.-L. Chappey, *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

11 *La Culture du voyage. Pratique et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 11-12.

la difficulté d'accès. »¹² Une nouvelle manière d'entendre et de vivre le voyage, associant l'élément émotif à une démarche scientifique fondée sur les deux principes de base de l'Idéologie, l'analyse et la synthèse.

Sept ans après la tournée du Midi de la France, au mois d'octobre 1811, Millin franchit enfin les Alpes et commença son voyage en Italie, d'où il ne revint qu'en novembre 1813¹³. Il s'arrêta d'abord au Piémont, avec une brève excursion en Ligurie (Gênes), puis il descendit rapidement jusqu'à Rome, qu'il se fixa comme base pour visiter les régions environnantes¹⁴. Il s'installa ensuite à Naples, d'où il organisa des incursions vers les autres régions méridionales. Après quoi, il remonta la péninsule par l'Ombrie et la Toscane, il admira Florence, et il passa vite à travers la Romagne pour arriver à Venise, puis il se dirigea vers la Lombardie. Le séjour milanais fut court : Napoléon ayant été défait à l'automne 1813, les Autrichiens se pressaient aux portes de la ville, et la prudence lui conseilla d'anticiper la rentrée. D'octobre 1811 à novembre 1813, ce furent donc deux années intenses, jalonnées de déplacements longs et fatigants, de voyages en carrosse et de visites aux musées, d'itinéraires à travers la campagne, de balades à pied dans les villes à la découverte des églises, des monuments, des palais, des collections privées, des bibliothèques et des archives, des *sociétés savantes*, et même des hôpitaux et des institutions pour l'assistance publique aux indigents. Dans chaque ville, Millin savait toujours à qui s'adresser pour profiter au mieux de son séjour : des académiciens, des bibliothécaires, des amateurs possédant des collections d'objets d'art l'accueillaient avec enthousiasme, en engageant avec lui un dialogue entre érudits ensuite approfondi et cultivé par lettres lorsque Millin était de retour à Paris, comme l'atteste la riche correspondance de l'auteur conservée à la Bibliothèque nationale de France.

Millin parcourut l'Italie comme il avait parcouru la France, toujours papier et plume à la main, sans cesse avide de consigner des détails, des impressions et des informations de nature historique et artistique. Papier et plume lui servaient aussi pour écrire à ses correspondants, pour remercier ses hôtes et ses guides, pour réclamer des renseignements, des références bibliographiques, l'achat des livres qu'il rapporta avec lui en France, et dont

12 C. Rétat, « Revers de la science. Aubin-Louis Millin, Alexandre Lenoir », *Rêver l'archéologie au XIX^e siècle : de la science à l'imaginaire*, textes réunis et présentés par E. Perrin-Saminadayer, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, p. 101.

13 *Extrait de quelques lettres adressées à la Classe de la Littérature ancienne de l'Institut impérial*, par Aubin Louis Millin, pendant son voyage en Italie, Paris, Imprimerie de J. B. Sajou, 1814 (extrait du *Magasin encyclopédique*, mars 1814). Millin y résume l'itinéraire de son voyage.

14 Pour reconstruire la chronologie du voyage de Millin, il faut se fonder sur ses papiers, en particulier sur ses lettres et sur le registre de sa correspondance : Paris, Bibliothèque nationale de France, Ms fr. 24704 : *Correspondance littéraire de Millin*, ff. 54 ss. : *Table, par années, avec courte analyse, des lettres écrites par Millin – 1807-1810 – an IX et an X – 1811-1816*.

il allait se servir pour la rédaction de ses comptes rendus de voyage. Jour après jour, son bagage s'accrut et s'enrichit de petits cadeaux – échantillons de minéraux, pierres, semences – et surtout de dessins et de gravures dont il fit commande à des artistes locaux, auxquels il demandait de reproduire des monuments, des détails architectoniques, des costumes traditionnels même, dans l'intention de publier, comme il l'avait fait pour les *Antiquités nationales* et pour le *Voyage dans les départemens du Midi de la France*, des dossiers iconographiques destinés à accompagner et à illustrer ses textes.

De l'Italie à la France : une nouvelle façon d'écrire le *Voyage*

Rentré à Paris, Millin voyageur devint « écrivain de voyage ». Il portait avec lui un bagage exceptionnel de souvenirs et d'expériences, mais surtout tout le matériau qu'il avait accumulé afin de réaliser un vaste projet : rédiger sur l'Italie un guide de voyage monumental qui surpasserait les œuvres publiées jusque-là, un ouvrage supposé se distinguer par sa clarté dans l'organisation du texte et la commodité de consultation des sections, par la mise à jour de données trop souvent non vérifiées que ses contemporains continuaient de reproduire. L'architecture de son *Voyage d'Italie* devait respecter la structure « à toile d'araignée », déjà expérimentée dans son *Voyage dans les départemens du Midi de la France* ; il l'avait déclaré dès le mois de septembre 1811, lorsqu'il approchait des Alpes : « [...] la nouvelle description que j'en [de l'Italie] pourrai donner ne sera qu'une continuation de mon *Voyage dans le Midi de la France* »¹⁵. Il reprit ce discours dans le chapitre I du premier des deux tomes composant le *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice, et à Gênes*, en spécifiant que son *Voyage en Italie* prendrait la forme de plusieurs *Voyages* selon une répartition de l'Italie en cinq aires géographiques, ce qui devait permettre d'offrir aux lecteurs une formule éditoriale plus commode :

J'aurois voulu publier en une seule fois la relation de mon Voyage en Italie ; mais ceux qui me feront l'honneur de lire ces deux premiers volumes, verront combien la rédaction de l'ouvrage entier peut coûter de temps. Je me suis décidé à le faire paroître par parties séparées, dont chacune offrit elle-même un ensemble complet¹⁶.

L'ensemble du projet est décrit dans l'*Avertissement* et le chapitre I du *Voyage dans le Milanais*. Paru en 1816, le premier ouvrage fut le *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes*. Le deuxième, édité l'année suivante, était le *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue, Crémone et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie*. Le troisième aurait dû être le *Voyage à Venise et dans l'ancien État vénitien*, annoncé mais jamais publié et, semble-t-il, jamais

15 Lettre à M.***. Par A. L. Millin, Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur ; contenant quelques additions à son *Voyage de Paris à Lyon*, Paris, Imprimerie de J. B. Sajou, 1811, p. 3.

16 A. L. Millin, *Voyage en Savoie...*, I, p. I.

écrit ; le quatrième devait porter le titre de *Voyage dans l'État romain*, tandis que le dernier proposerait un *Voyage dans le Royaume de Naples*. De ce grand plan Millin ne réussit à achever que les deux premières parties. Des trois autres il ne reste que les matériaux préparatoires : ses nombreux livres¹⁷, ses notes scrupuleusement classées¹⁸ et des dessins¹⁹. Tous ces documents témoignent de l'architecture générale du voyage, planifiée avant le départ, puis respectée dans ses parcours de visite, enfin réélaboree au retour dans le travail de rédaction de ses comptes rendus. Curieusement, dans les sept cartons conservant ces précieux papiers à la Bibliothèque de l' Arsenal de Paris, il ne reste aucune note relative aux parties du *Voyage* que Millin réussit à rédiger et à donner aux estampes, tandis que tout ce qui aurait dû nourrir les ouvrages successifs paraît disposé comme si à l'auteur n'avait manqué que le temps d'écrire. On serait donc tenté de supposer que l'auteur se débarrassa de ses notes à mesure qu'il avançait dans la compilation des volumes.

« D'ailleurs, quoiqu'on ait publié tant de descriptions de l'Italie, il n'existe aucun ouvrage qui en donne une idée conforme à celle qu'on doit s'en faire aujourd'hui. »²⁰ : par ces mots, Millin donnait voix à la raison, qui le poussa à entreprendre son immense *Voyage d'Italie*. C'était la prise de conscience de l'anachronisme de la littérature odéporique relative à la péninsule : une littérature très vaste et très variée mais perçue comme insuffisante. Dans ses *Préliminaires au Voyage en Savoie*, il exposa ouvertement son opinion sur les textes des prédécesseurs ayant réalisé des guides réputés, comme autant de bornes miliaries du genre dont aucun voyageur ne pouvait se passer, et dont Millin même s'était servi pour préparer ses circuits. Si Misson²¹ était « Trop crédule et trop abrégé », Dupaty²² semblait « trop exalté », tandis que Lalande²³,

17 *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Millin, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'un des conservateurs du cabinet des Antiques de la Bibliothèque du Roi, Chevalier de la Légion d'Honneur, etc. dont la vente se fera le lundi 24 mai 1819, et jours suivans, à six heures très-précises de la relevée, en l'une des Salles de l'Hôtel de Bullion, rue J. J. Rousseau, n. 3, À Paris, Chez De Bure frères, Libraires du Roi, et de la Bibliothèque du Roi, 1819.*

18 Paris, Bibliothèque de l' Arsenal : Aubin-Louis Millin, *Notes et papiers divers pendant son séjour en Italie (1811-1813)*, 7 cartons, 6369-6375.

19 F. Arquié-Bruley, « Au Cabinet des Estampes, dessins exécutés en Italie de 1811-1813, pour Aubin Louis Millin », *Revue de la Bibliothèque nationale* 15, printemps 1985, pp. 25-44.

20 A. L. Millin, *Voyage en Savoie...*, I, p. 2.

21 M.-F. Misson, *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688, avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vols., frontisp. gravé, planches.

22 Ch. M. M. Dupaty, *Lettres sur l'Italie en 1785*, Paris, De Senne, 1788, 2 vols.

23 *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 et 1766 : contenant l'histoire ; les anecdotes les plus singulières de l'Italie ; sa description, les mœurs, les usages...*, par J. J. Le François de La Lande, À Venise ; et se trouve à Paris chez Desaint, 1769, 8 vols + *Atlas*.

créateur « [...] sans contredit ce qu'il y a de plus complet dans ce genre »²⁴, par ses sept volumes proposait aux lecteurs un ouvrage encore « [...] trop volumineux et d'un prix trop considérable, pour qu'il puisse convenir au commun des voyageurs »²⁵, qu'il fallait lire « [...] non dans une chaise de poste, mais dans la solitude du cabinet »²⁶. En plus, tous les auteurs de guides et de comptes rendus de voyages en Italie indistinctement avaient « [...] enrichi leurs ouvrages de détails importants, et seroient de meilleurs guides, mais leurs écrits manquent d'ordre ; ils ont tout recueilli sans goût et sans choix, et la marche des événements a tellement vieilli ces ouvrages, qu'il reste peu d'observations dont on puisse profiter »²⁷. Une mise à jour était donc nécessaire : l'évolution accélérée de l'histoire entre le XVIII^e et le XIX^e siècle l'exigeait. Il fallait s'efforcer de concilier la volonté de diffuser le savoir avec la demande d'outils plus pratiques, mais il s'agissait surtout d'introduire de l'*ordre*, c'est-à-dire de donner enfin une forme rationnelle et une structure précise à une quantité très vaste de données. Le regard capillaire et analytique que Millin portait sur chaque objet d'étude était conforme à la méthode analytique de l'*Idéologie*, comme l'était l'effort de tout remettre à sa place dans des textes bien organisés.

Les *Voyages* de Millin se distinguent ainsi, dans le panorama des guides de voyage de son temps²⁸, par l'application d'une structure par itinéraires qui, telle une toile d'araignée, s'applique à chaque territoire dont l'auteur-voyageur entend donner une description, en allant du général au particulier, de la région à la ville et au village, et, à l'intérieur de chaque ville, d'un discours ample, de nature historico-culturelle, à une focalisation ciblée à ses hauts lieux spécifiques et à leurs détails. En respectant un critère tout d'abord géographique, à l'intérieur de chaque parcours les centres urbains principaux représentent les noyaux d'où commencent des itinéraires possibles, tracés à partir des routes de la poste.

Dans la préparation de ses voyages aussi bien que dans le passage du voyage vécu au *Voyage* écrit primait donc l'« esprit de système ». Millin rassembla des données sur les sujets qui l'intéressaient ; il décomposa les objets de ses investigations et en analysa les éléments constitutifs ; il dressa des bibliographies, se documenta, prit note de données de nature historique, artistique, littéraire, linguistique, chez lui, avant de partir, puis il poursuivit ce travail pendant son tour. Ensuite, dans le passage du voyage au *Voyage*, il agença ultérieurement les matériels dont il disposait selon le schéma qu'il s'était fixé. Ce procédé paraît évident lorsqu'on examine l'organisation des

24 A. L. Millin, *Voyage en Savoie...*, I, p. VII.

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*, p. 2.

28 *Il Piemonte dei grandi viaggiatori*, a cura di E. Kanceff, Roma, Edizioni Abete, 1991.

Voyages qu'il parvint à faire imprimer ; pour ce qui est en revanche des *Voyages* projetés et jamais réalisés mais aussi de la reconstruction *a posteriori* des volumes parus, on dispose des chemises et des fascicules où il rangea ses notes et commentaires selon un critère d'abord géographique puis thématique obéissant à un schéma récurrent : l'histoire, l'histoire de l'art, les productions agricoles et manufacturières, le paysage naturel, les fêtes et les traditions populaires, les coutumes et les habitudes des habitants. Afin de respecter cette architecture du *Voyage*, Millin écrivain s'éloigna inévitablement de Millin voyageur, en réélaborant en partie l'itinéraire suivi dans la réalité pour parvenir à la rédaction de parcours exhaustifs et ordonnés obéissant à son exigence « tabulatoire ». Le « je » du voyageur-narrateur tendit donc à glisser derrière des annotations objectives, ajoutées afin de réaliser non pas un journal de voyage mais un véritable guide. Les volumes I et II du *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes* reflètent grosso modo une correspondance exacte entre les circuits parcourus, les lieux visités et ce qui fait l'objet du récit, une correspondance attestée aussi par les lettres envoyées par Millin à ses interlocuteurs italiens et français au fil de son voyage. Dans certains passages de son texte toutefois, l'auteur intégra des sections remontant à des écrits antérieurs et des descriptions ajoutées plus tard à partir de la bibliographie dont il disposait ou de renseignements reçus par ses amis, sans pour autant avoir eu l'occasion de visiter personnellement tout ce dont il parlait. L'exemple le plus éclatant est fourni par les pages relatives à Nice et à ses environs, qu'il visita lors de sa tournée du Midi de la France et non lors de son séjour en Piémont, mais qu'il jugea important d'insérer dans la première partie du *Voyage d'Italie* pour compléter le plan des itinéraires dans l'aire occidentale-nord de la péninsule. Une comparaison entre les chapitres sur Nice et sa région publiés dans le *Voyage dans les départemens du Midi de la France* et les chapitres sur les mêmes lieux parus dans le *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et à Gênes* montre comment pour ce dernier Millin reprit des pages de son ouvrage précédent, en corrigeant les toponymes modifiés entre 1804 et 1816, et en situant cette section à l'intérieur d'un réseau tout à fait vraisemblable de parcours qui du Piémont menaient jusqu'à Nice par la région de Coni, et qui de Nice conduisaient jusqu'à Gênes. Ce mécanisme de réélaboration destiné à réaliser un guide cohérent et ordonné est démonté par Philippe Gardy dans son examen du *Voyage dans le Midi*, au sujet duquel il observe que²⁹ « [...] aux deux niveaux du voyage / *Voyage* correspondent deux Midi ; un "Midi" géographique, rapporté – pourquoi en douterions-nous ? – aux déplacements du voyageur engagé dans sa quête ; un "Midi" fini, limité et dessiné par les exigences du savoir : ce "Midi" dont Millin entreprend le balisage, aux filets de son érudition et de ses innombrables techniques d'ap-

29 P. Gardy, « L'Occitanie... », p. 150.

proche et de filtrage ». Pour ce qui est du *Voyage dans le Milanais*, le *Voyage* « fini », revu et complété après sa réalisation, s'éloigne encore davantage du voyage vécu, et la compilation à partir de sources pèse sur le compte rendu : les circonstances historiques avaient empêché l'auteur de séjourner pendant le temps nécessaire dans les villes composant le circuit qu'il avait tracé : aussi il avait dû suppléer au non-vu par la littérature de voyage existante – à laquelle il renvoie systématiquement dans des notes de bas de page – et par des mises à jour reçues par ses correspondants :

Millin, finalement, ajoute relativement peu aux informations qu'il recueille déjà traitées et mises en forme ; mais il apporte à ces matériaux, par l'intermédiaire du genre « voyage », qui suggère regard directement porté, vérifications, ajouts et surtout mise en ordre historique et géographique, un cadre, une cohérence et en dernière analyse un sens. Millin construit, bâtit, aligne, rationalise et, ce faisant, [...] donne à voir, ou en tout cas à mieux voir, ce qui demeurerait caché, ou plus banalement mal dessiné, mal limité, éparpillé dans le territoire touffu du savoir³⁰.

Conclusions

Intermédiaire entre deux siècles, érudit et homme de science, Millin vécut et interpréta le voyage comme une expérience de l'« Autre » et le récit de voyage comme une œuvre scientifique. Érudit moderne parmi les érudits, voyageur à l'esprit nouveau parmi les voyageurs, auteur d'un guide-charnière dans la longue suite des textes formant l'abondante littérature odéporique relative à l'Italie, il fut un parfait *unus inter pares* et occupa une place singulière. Classique et encyclopédique par sa formation, Millin aborda le voyage comme recherche et découverte, comme étude et comparaison. Érudit enraciné dans le XVIII^e siècle, désirant embrasser le « tout » du savoir sous ses multiples facettes, grâce à sa culture *idéologique*, Millin fut à même de dépasser les bornes de l'érudition autoréférentielle, en se plaçant parmi les tout premiers voyageurs-hommes de science qui virent dans le voyage une possibilité d'investigation et de recherche sur le terrain, faisant preuve aussi d'une curiosité pour le présent consistant à cerner le profil d'un pays, voire d'une nation ou d'une civilisation, par un examen à 360 degrés, ce qui signifiait s'arrêter aussi sur l'activité économique, les usages de la vie quotidienne, les coutumes, en une perception novatrice de l'espace et de la finalité de l'expérience du voyage³¹. Homme de communication se distinguant dans le panorama de la vie intellectuelle de la Révolution et de l'époque napoléonienne par son activité de directeur et de journaliste du *Magasin encyclopédique*, Millin

30 P. Gardy, « Entre statistique et “beauté du mourant” : Aubin-Louis Millin inventeur de la littérature occitane ? », *Lengas. Revue de sociolinguistique* 41, 1997, p. 153.

31 Voir M. Vovelle, *De la Cave au grenier, un Itinéraire en Provence au XVIII^e siècle. De l'Histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury, 1980, pp. 407-420.

se montra toujours très sensible à l'exigence de diffuser les connaissances et de rendre le savoir accessible au plus grand nombre possible de destinataires. Le grand dessein d'un *Voyage en Italie* organisé et rédigé selon des critères visant à concilier l'information exacte et approfondie avec les exigences et les intérêts pratiques des voyageurs répondait à son rêve d'atteindre les spécialistes aussi bien que les amateurs, s'insérant dans un projet de balisage mais non de banalisation qui, au fil du XIX^e siècle, imprègne tout domaine du savoir.

- BRILLI (Attilio), *Il Viaggio in Italia. Storia di una grande tradizione culturale dal XVI al XIX secolo*, Milano, Banca Popolare di Milano, 1987.
- BRILLI (Attilio), *Quando viaggiare era un'arte. Il romanzo del Grand Tour*, Bologna, Il Mulino, 1995.
- CHAPPEY (Jean-Luc), *La Société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.
- DE SETA (Cesare), *L'Italia del grand tour. Da Montaigne a Goethe*, Milano, Banca Popolare di Milano, 1992.
- DUBBINI (Renzo), *Geografie dello sguardo. Visione e paesaggio in età moderna*, Torino, Einaudi, 1994.
- Il Piemonte dei grandi viaggiatori*, a cura di E. Kanceff, Roma, Edizioni Abete, 1991.
- L'Idéologie ou la révolution de l'analyse*, textes choisis et commentés par L. Clauzade, Paris, Gallimard, 1998.
- L'Invention du Midi. Représentations du Sud pendant la période révolutionnaire*, Aix-en-Provence, Edisud, 1987.
- La Culture du voyage. Pratique et discours de la Renaissance à l'aube du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- La Letteratura di viaggio. Storia e prospettive di un genere letterario*, a cura di M. E. D'Agostini, Milano, Guerrini e Associati, 1987.
- MACZAK (Antoni), *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Laterza, 2000.
- MORAVIA (Sergio), *La Scienza dell'uomo nel Settecento*, Bari, Laterza, 1970.
- Rêver l'archéologie au XIX^e siècle : de la science à l'imaginaire*, textes réunis et présentés par E. Perrin-Saminadayar, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001.
- VOVELLE (Michel), *De la Cave au grenier, un itinéraire en Provence au XVIII^e siècle. De l'Histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec, Serge Fleury, 1980.

L'école gottschédienne :
l'Université de Leipzig
comme lieu de diffusion des Lumières allemandes

Marie-Hélène QUÉVAL

Johann Christoph Gottsched (1700-1766) arrive à Leipzig à l'âge de 24 ans. Il vient d'achever ses études, commencées à l'âge de 14 ans à Königsberg, où il découvre la philosophie wolffienne et la hargne des piétistes et des orthodoxes contre un rationalisme qui leur semble proche de l'athéisme. Lui-même doit fuir les recruteurs du roi de Prusse séduits par sa haute taille. Accueilli par le professeur Johann Burkhard Mencke à Leipzig, il est vite adopté par la bonne société du « petit Paris saxon », où il brille dans le salon de Christiane Marianne von Ziegler (1695-1765), la fille du maire de Leipzig. Dès son arrivée, il obtient un poste de *magister noster*, après avoir soutenu une thèse intitulée *Hamartigenia, sive de fonte, vitiorum humanorum quaestio philosophice soluta*. La thèse de Gottsched vise à appréhender l'origine du mal dans le monde, un thème que Prudence traite dans son poème, et qui préoccupe un homme peu satisfait de l'explication officielle des théologiens luthériens et fortement troublé par les paradoxes de Bayle. Ni Leibniz ni Bayle ne lui semble avoir trouvé une réponse à ce problème. En libérant Dieu de cette terrible responsabilité pour l'attribuer à la seule faiblesse humaine, Prudence lui correspond mieux. C'est finalement chez Christian Wolff qu'il trouve les instruments philosophiques nécessaires. Après Bayle, Fontenelle, Swift, Gassendi, La Mothe Le Vayer, Locke, Newton et Shaftesbury, pour ne citer que les noms les plus connus, le libèrent rapidement de son éducation luthérienne et de ses études théologiques. À Halle, Wolff, attaché à populariser la philosophie de Leibniz, met au point une méthode mathématique de raisonnement démontrant l'ordonnance parfaite de l'univers ; Gottsched se joint à lui pour chasser la superstition grâce aux lumières de la raison ; et son anticléricalisme trouve des accents d'une violence toute voltairienne. Sans aller jusqu'à rompre ouvertement avec le christianisme – ce que sa position à

l'université ne lui permettait pas, il lui préfère, à la suite de Shaftesbury, la théologie naturelle. Dans la Bible il ne voit qu'un livre d'histoire : Moïse n'est qu'un sage législateur au même titre que Solon ou Lycurgue. Son ironie retire toute crédibilité aux témoignages de femmes jugées incultes et facilement impressionnables sur la Résurrection¹. Trop d'aspects de la théologie lui paraissent irrationnels. Les religions non seulement ne sont pas raisonnables, mais de plus elles sont à l'origine de crimes monstrueux. Les horreurs de la Saint-Barthélémy, celles de la Guerre de Trente ans, et, plus proche de lui, le bain de sang de Thorn (1724) le hantent : sa tragédie *Les Noces de sang du roi Henri IV de Navarre*² en témoigne. À la suite de Locke, il s'engage pour la tolérance et la liberté d'opinion. Dans *La Mort de Caton*³, il proteste contre le despotisme pour lui préférer la monarchie éclairée de Frédéric II et un État fondé sur le contrat social ; dans *Agis, roi de Sparte*, il imagine une société égalitaire pitoyablement condamnée par la corruption de la noblesse⁴.

Sa carrière littéraire commence avec la publication de deux hebdomadaires moraux, *Les Frondeuses raisonnables*⁵ et *Biedermann*⁶, où il expose les

- 1 « Ist man aber mit dem allen fertig, und weis z. E. daß die Weiber zum Grabe gekommen, Christum zu salben ; daß sie Christi Leichnam nicht gefunden ; daß jemand im weißen Kleide, darinn gesessen, und mit ihnen gesprochen habe : so fraget sich nunmehr allererst : ob sie aus diesen Erfahrungen auch recht geschlossen haben ? Z. E. Ob der Jüngling im weißen Kleide, wahrhaftig ein Engel gewesen ? Denn woran sahen die frommen Weiber dieses ? An was für Merkmaalen unterschieden sie Engel von Menschen ? Hatten sie Flügel, wie unsere Mahler uns einbilden wollen ? Damit steht im Texte nichts. Oder ist diese ein guter Schluß : Sie sind Jünglinge ; sie haben weiße Kleider an : darum sind sie Engel ? Denn da muß und kann man denen, die solche Erfahrungen gehabt haben, nicht allemal trauen. Sie sehen und hören vielleicht gut : wenn es aber aufs Schließen ankömmt, da müssen wir die Regeln der Vernunftlehre selbst brauchen : zumal wenn es einfältige Leute sind, die uns etwas erzählen, und alles mit ihren eigenen Schlüssen untermengen. », « Abhandlung. Ob man die geoffenbarte Theologie in mathematischer Lehrart abhandeln könne. », *Erste Gründe Der Gesamten Weltweisheit, Darinn alle Philosophische Wissenschaften in ihrer natürlichen Verknüpfung abgehandelt werden*, 7. Auflage, 1762, dans *Ausgewählte Werke*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1983, V/2, p. 585 (AW, V/2).
- 2 « Les Noces de sang du roi Henri IV ou de l'Idée de la tolérance religieuse », *Hommages offerts à Jean Louis Bandet*, Berlin-Frankfurt a/M.-New York-Paris-Wien, Peter Lang, novembre 1997, pp. 39-51.
- 3 M.-H. Quéval, *Les Paradoxes d'Éros, ou l'Amour dans l'œuvre de Johann Christoph Gottsched*, Bern, Peter Lang, 1999, pp. 225-226.
- 4 M.-H. Quéval, « Droit naturel et Contrat social dans l'œuvre de Johann Christoph Gottsched, en particulier dans *Principes de philosophie universelle* », dans *La Crise de la Modernité européenne*, sous la direction de Barbara Koehn, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, pp. 17-36.
- 5 Johann Christoph Gottsched, *Die vernünftigen Tadlerinnen (1725-1726)*, [Faks-Ausg.], neu hrsg. u. mit einem Nachw., einer Themenübersicht u. einem Inhaltsverzeichnis vers. von Helga Brandes, Hildesheim-Zürich-New York, G. Olms, 1993.

idées novatrices de son siècle sur la condition féminine, l'éducation des enfants, la galanterie et la réforme du théâtre. Grâce à sa collaboration intense avec Friederike Caroline Neuber (1697-1760), il peut mettre en pratique ses théories théâtrales inspirées de Corneille et de Voltaire et offrir un contre-modèle aux désordres observés sur les scènes allemandes. Le jeune professeur connaît un succès grandissant et parvient très vite à rassembler un cercle de disciples choisis parmi ses meilleurs étudiants pour les intégrer dans les sociétés savantes qu'il dirige : la *Societas Conferentium*, recrée par lui en 1731 à la suite de G. W. Leibniz, mais réservée aux amis, et seulement à deux étudiants à peine plus jeunes ; la Société de rhétorique (*Rednergesellschaft*), plus ouverte bien que réservée dans un premier temps aux douze meilleurs, et la *Société allemande*, qui bientôt prétend au titre d'académie. Les plus intimes peuvent enfin entrer dans la société secrète des aléthophiles, fondée par le comte Ernst Christoph von Manteuffel⁷ (1676-1749) en 1736 à Berlin avec la mission de défendre la philosophie et la personne de Christian Wolff chassé de Halle par les piétistes.

Ces jeunes gens suivent des voies diverses, certains continuant l'œuvre amorcée sous sa direction, d'autres à l'inverse en en prenant le contrepied. Paradoxalement, c'est lorsqu'ils paraissent s'éloigner le plus de leur maître que les meilleurs d'entre eux réalisent sa pensée, ses intuitions et ses rêves. Il en va ainsi des plus célèbres, tels Grimm, Lessing ou Goethe. Plus attachée toutefois à dévaloriser l'universitaire laborieux, pour mettre en avant les génies de la génération suivante, l'histoire littéraire n'a pas jugé utile d'analyser ce que ces derniers doivent à celui que dans un but polémique on avait surnommé le « pape de Leipzig ».

Au-delà des auteurs d'exception que sont Goethe et Lessing, Goethe étant trop jeune pour entrer vraiment dans le cercle des intimes, ne serait-il pas intéressant de s'attacher aux moins connus d'entre eux pour montrer comment les enseignements de Gottsched ont, même lors des guerres les plus fratricides, sans doute même grâce à elles, fait avancer la pensée et la pratique littéraire en Allemagne au XVIII^e siècle. On distinguera plusieurs groupes selon l'ordre chronologique mais aussi selon les orientations philosophiques et littéraires adoptées par les uns et par les autres. Dans un premier temps, nous étudierons l'étroite collaboration de Gottsched et de ses étudiants, en particulier lors de l'édition du *Dictionnaire historique et critique*⁸ de

6 Johann Christoph Gottsched, *Der Biedermann*, Leipzig, Breitkopf, 1728-1729.

7 « Detlef Döring : Beiträge zur Geschichte der Gesellschaft der Alethophilen in Leipzig », dans *Gelehrte Gesellschaften im mitteldeutschen Raum (1650-1820)*, I, Stuttgart-Leipzig, S. Hirzel, 2000, pp. 95-150.

8 Johann Christoph Gottsched, *Peter Baylens Historisches und Critisches Wörterbuch / ins Deutsche übers., auch mit einer Vorr. und verschiedenen Anm. vers. von Johann Christoph Gottscheden, nebst dem Leben des Herrn Bayle v. Desmaizeau*, Leipzig, Breitkopf, 1741-1744.

Pierre Bayle. Beaucoup mènent un travail discret mais solide de traduction et d'assistant scientifique, en vérifiant notamment les références bayliennes. Parmi eux, il faut citer son épouse Luise Adelgunde Victorie Kulmus, qui, en tant que femme, ne pouvant participer aux séminaires de son mari, écoutait, dissimulée derrière un lourd rideau, ses cours en cachette, et qui joue un rôle central dans l'édition du *Dictionnaire*⁹. Certains, tels Mylius, Gebhardi, Kästner, Kindermann¹⁰, le dissident Lessing lui-même qui, en 1777, publie les manuscrits secrets de Hermann Samuel Reimarus (1694-1768), suivant la voie tracée par leur maître, le dépassèrent souvent par leur radicalisme affiché, pour lutter contre l'orthodoxie luthérienne et répandre des idées inspirées du libertinage français et anglais, des idées qu'ils ont appris à apprécier dans ses cours ou lors des réunions de ses sociétés savantes.

Un deuxième groupe choisit la voie littéraire et se détache de lui pour suivre le rebelle Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) : ceux en particulier qui, aux côtés de Karl Christian Gärtner (1712-1791), vont collaborer aux *Bremer Beyträge*¹¹. Christian Nikolaus Naumann, (1720-1797)¹², un ami du bibliothécaire de Wolfenbüttel, publie ainsi l'année de sa mort ses poésies amoureuses¹³ pour le couvrir de ridicule, la campagne de dénigrement allant même jusqu'à lui faire endosser la paternité de *Candide* en 1760. Or ceux qui le dénigrent le connaissent bien. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort lorsqu'ils affirment que Gottsched partage les idées de *Candide*¹⁴. Mais quelles

- 9 M.-H. Quéval, « L'Édition allemande du Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle (1741-1744) par Johann Christoph Gottsched », dans *Pierre Bayle (1647-1706). Le Philosophe de Rotterdam : Philosophy, Religion, and Reception. Selected Papers of the Tercentenary Conference held at Rotterdam, 7-8 December 2006*, edited by Wiep van Bunge, Leiden, Brill, 2008, pp. 153-174 ; M.-H. Quéval, « J. C. Gottsched und Pierre Bayle, ein philosophischer Dialog », dans *Diskurse der Aufklärung, Luise Adelgunde Victorie und Johann Christoph Gottsched*, hrsg. von G. Ball, H. Brandes und K. R. Goodmänder, Wiesbaden, Harrassowitz, 2006, pp. 145-168.
- 10 Martin Mulow, *Freigeister im Gottsched-Kreis, Wolfianismus, studentische Aktivitäten und Religionskritik in Leipzig 1740-1745*, Göttingen, Wallstein, 2007.
- 11 Karl Christian Gärtner, *Neue Beyträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes*, Bremen, Saurmann, 1744-1759.
- 12 M.-H. Quéval, « *Borée et le Soleil* : un inédit de Johann Christoph Gottsched », *Études germaniques*, Paris, Didier, octobre-décembre 1998, pp. 701-714.
- 13 Johann Christoph Gottscheds *Neueste Versuche in verliebten Gedichten*, mit einem kritischen Vorr. geharnischt u. hrsg. von einem Säuglinge der Gottschedischen Muse, Leipzig-Frankfurt, 1766.
- 14 Johann Matthias Dreyer (1716-1769) publie une lettre qu'il prétend avoir reçue de Gottsched : « Er verwundere sich über den Herrn von V., daß er ihm einen solchen Streich gespielt, da er, V., ihm, dem Herrn G., doch mehr als einmal öffentliche Zeugnisse seiner Hochachtung gegeben, und noch mehr befremde es ihn, daß ihm V. den Namen Dr Ralph beigelegt, da ihm doch der Name G. so gut bekannt sein müsse als sein eigener. » Georg Schade (1712-1795), *Einleitung in die böhere Weltweisheit* [...], Altona, Schade, 1760, p. 74. Schade était un Wolffien radical qui respectait beaucoup Gott-

que soient les rancœurs, ces écrivains suivent ses traces, s'attachant à faire progresser la littérature allemande et les idées de tolérance, partageant souvent son anticléricalisme viscéral, et préférant aux religions révélées le déisme ou même un spinozisme déclaré. Un troisième groupe s'éloigne complètement de lui, choqué par ses opinions libertines, et l'orthodoxe Christian Ziegra (1719-1778) publie un pamphlet haineux à son encontre¹⁵.

Il est temps de combattre l'idée reçue que l'influence de Gottsched aurait cessé de s'exercer dès les années 1740, comme si sa réputation avait pâti de la querelle avec les Suisses Johann Jakob Bodmer (1698-1783) et Johann Jakob Breitinger (1701-1776). On montrera donc comment Gottsched marqua son siècle par le biais de ses étudiants, alors même qu'il avait déjà cessé d'exercer son influence sur les Lettres allemandes. Que ses étudiants lui restent fidèles ou qu'ils s'éloignent de lui, qu'ils restent à Leipzig ou se dispersent en Allemagne et en France, aucun d'eux, mis à part une faible minorité renouant (tel Ziegra) avec l'orthodoxie, ne s'écarte de sa voie.

Il est impossible ici de faire le tour de la question, mais tenter d'étudier quelques cas particuliers permet de comprendre ce que sont devenus les étudiants de Gottsched et quelle influence un professeur peut, à travers eux, exercer sur son siècle par-delà même sa mort. Ces quelques exemples non exhaustifs mais typiques illustrent également le rôle central de l'université allemande pour la propagation des Lumières, et surtout la grande transformation que cette université a connue, d'abord timidement autour des années 1740 à Leipzig et à Königsberg, puis grâce à l'engagement des jeunes générations qui, avec Ernesti, Winkler, Löw ou Jerusalem, pour ne citer que quelques noms, sut se libérer de la tutelle de la théologie pour axer son enseignement sur la philosophie, les matières scientifiques, techniques et pratiques. Avec Jerusalem, l'université cesse de former de futurs pasteurs, pour donner à l'État moderne le corps de fonctionnaires, de savants et d'ingénieurs dont il a besoin. On mettra donc l'accent sur l'évolution de la pensée scientifique au cours du siècle, la première phase accordant la priorité aux luttes du rationalisme contre l'obscurantisme, à la philosophie et à la vulgarisation des sciences, une dernière phase permettant aux poètes de couler ces idées dans des œuvres littéraires d'une extrême beauté. Les dernières générations à

sched. Il était également en contact avec Hermann Samuel Reimarus (1694-1768) et Karl Friedrich Bahrd (1741-1792).

15 Christian Ziegra, *Historische Erzählung und critische Beurtheilung der durch des Herrn Professor Gottscheds der sechsten Auflage seiner Philosophie beygefüigten Anhang entstandenen Streitigkeit*, Frankfurt-Leipzig, 1757. Cf. M.-H. Quéval, *Les Paradoxes d'Éros, ou l'Amour dans l'œuvre de Johann Christoph Gottsched*, Bern, Peter Lang, 1999, pp. 176-178.

Chr. Ziegra, théologien orthodoxe de Hambourg, s'engage auprès du pasteur E. Neumeister, de Klausling et de Crusius contre la fusion des Églises luthérienne et calviniste, soit contre les unionistes, amis de Gottsched. Il publie de nombreux ouvrages contre Wolff, *Die gerettete Ehre der Orthodoxie wider den Cometenbrief*, Hamburg, Bohn, 1747.

L'avoir ouvertement et violemment dénigré ont-elles vraiment renié leur maître, ou leur dissidence ne fut-elle pas plutôt la condition nécessaire à la réalisation de son projet ?

Les premières luttes pour le rationalisme des Lumières

Rationalisme et orthodoxie : les luttes idéologiques des aléthophiles

Societas Conferentium et Société de rhétorique (*Rednergesellschaft*)

Fondée en 1663 par Gottfried Wilhelm Leibniz¹⁶, la société de rhétorique est déjà tombée en désuétude lorsque Gottsched arrive à Leipzig ; déçu par cet abandon, il la recrée¹⁷ dès 1731 autour d'un cercle exclusif d'amis, à ne pas confondre avec les autres sociétés de rhétorique auxquelles Gottsched conviait ses meilleurs étudiants¹⁸, car l'appartenance à cette « communauté » très sélective est à la fois un signe de distinction et une marque de confiance ; les discours qui s'y tiennent ne sont pas toujours conformes à l'orthodoxie luthérienne¹⁹ encore très puissante à Leipzig au début du siècle. On se demande par exemple où peuvent bien séjourner les âmes immortelles depuis que les découvertes de Copernic, de Kepler et de Newton ont bouleversé les représentations anciennes du paradis pour reconnaître que toutes

16 Detlef Döring, *Die Philosophie Gottfried Wilhelm Leibniz' und die Leipziger Aufklärung in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, S. Hirzel, 1999.

17 *Gelehrte Gesellschaften im mitteldeutschen Raum (1650 bis 1820)*, hrsg. von Detlef Döring u. Kurt Nowak, Teil I. (= Abhandlung, Phil.-hist. Kl., Band 76, Heft 2), Stuttgart-Leipzig, S. Hirzel, 2000 ; Teil II. (= Abhandlung, Phil.-hist. Kl., Band 76, Heft 5), Stuttgart-Leipzig, S. Hirzel, 2002.

18 « Zu jenen Gesellschaften werden allein Männer zugelassen, welche nicht mehr Schüler, sondern allbereits Meister in der Beredsamkeit, und deutschen Sprache sind. » « Vorrede », dans *Proben der Beredsamkeit welche in einer Gesellschaft guter Freunde unter der Aufsicht Sr. Hochedl. Prof. Gottsched's sind abgelegt worden*, Leipzig, Breitkopf, 1738. *Neue Proben der Beredsamkeit, welche in einer Gesellschaft guter Freunde unter der Aufsicht Sr. Hochedl. des Hrn. Prof. Gottscheds, abgelegt worden. Zum Drucke befördert von Einem Mitgliede der Gesellschaft*, Leipzig, Jacobi, 1749. L'éditeur scientifique du premier ouvrage précise dans sa préface que cette société n'est point la *Societas Conferentium* ni la *Deutsche Gesellschaft*.

19 Peu de temps avant sa mort, Gottsched publie certains de ces discours sulfureux dans la dernière édition de sa philosophie universelle. Dans l'un de ces discours, où il demande si l'on peut appliquer les raisonnements mathématiques à la religion révélée, il commence par exiger que l'on vérifie la fiabilité des témoignages des Apôtres et constater, que certes, Matthieu, Jean et Pierre ayant connu Jésus, on peut, mais de façon fort relative, leur accorder quelque crédit. Quant à Paul, Luc, Marc qui ne l'ont jamais rencontré, ils ne sont guère digne de foi ! « Ein jeder sieht wohl, wie schwer dergleichen Untersuchungen fallen ; und wie weitläufig die Beweise werden müssen, wenn man hierinn zu einer völligen Gewißheit gelangen will. Diese ist aber unentbehrlich, wenn man unumstößliche Gründe, zu einer Theologie in geometrischer Methode, zu legen gedenkt. », « Abhandlung. Ob man die geoffenbarte Theologie in mathematischer Lehrart abhandeln könne. », dans *AW*, V/2, p. 585.

les propositions des religions ne sont guère que des « suppositions » (*Mutmaßungen*)²⁰. Gottsched ne réunit autour de lui que les fidèles les plus sûrs et les plus convaincus. Il s'agit tout d'abord d'hommes de sa génération : Johann Georg Lotter (1699-1737), Johann Friedrich May (1697-1762), Wolf Balthasar Adolf von Steinwehr (1704-1771), Friedrich Wilhelm Stübner (1710-1736), Johann August Ernesti (1707-1781). Les amis de cette discrète société se dispersèrent en 1734, Lotter fuyant à Saint-Petersbourg, Steinwehr à Francfort-sur-le-Main.

Dans la *Société de rhétorique (Rednergesellschaft)*, qui se réunissait une fois par mois l'après-midi, Gottsched avait limité la participation à douze puis à seize membres ; parmi eux se trouvaient dès la première heure le fidèle Johann Joachim Schwabe (1714-1784), Abraham Gotthelf Kästner (1719-1800), Johann Elias Schlegel (1719-1749), Johann Adolf Schlegel (1721-1793), le père de Friedrich (1772-1829) et d'August Wilhelm (1767-1845) Schlegel, Johann Christoph Faber, qui en 1741 traduit pour Gottsched les *Pensées sur la Comète* de Bayle, Abraham Gottlob Rosenberg²¹ (1709-1764), qui en 1750 traduit les prédications de Jacques Saurin, pasteur à la Haye mais qui comme Winkler se passionne pour les nouvelles recherches sur l'électricité²², Christian Felix Weisse (1726-1804), Adam Bernhard Pantke (1709-1774), Johann Friedrich Wilhelm Jerusalem (1709-1789), Johann Heinrich Winkler (1703-1770), Johann Adam Löw (1710-1773), Christian Fürchtegott Gellert (1715-1769), tous fort impressionnés par ses conférences sur Spinoza en 1737. Parmi eux figurent aussi les principaux collaborateurs à l'édition allemande du *Dictionnaire historique et critique* de Bayle.

Theodor Johann Quistorp et le renouveau de l'homilétique

Fils de commerçant et avocat, Quistorp se rendit à Leipzig pour faire ses études de droit. Bien vite, attiré par la réputation du professeur de poésie et de rhétorique, il suit ses cours, et lui reste fidèle, même après son départ dans le Mecklenburg. Il est membre de l'Académie allemande, présidée par son maître *Die deutsche Gesellschaft*, et s'engage ainsi pour la réforme des Belles

20 Johann Christoph Gottsched, « IV. Abhandlung. Philosophische Muthmaßungen von dem Aufenthalte der abgeschiedenen Seelen », *Erste Gründe der Gesamten Weltweisheit, Darinn alle Philosophische Wissenschaften in ihrer natürlichen Verknüpfung abgehandelt werden*, 7. Auflage, 1762, dans *AW*, V/2, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1983, p. 576.

21 Michael Schlott, « Einer meiner damaligen geschicktesten Zuhörer. Einblicke im Leben und Werk des Gottsched-Korrespondenten Abraham Gottlob Rosenberg », dans Manfred Rudersdorf, *Johann Christoph Gottsched in seiner Zeit : neue Beiträge zu Leben, Werk und Wirkung*, Berlin, W. de Gruyter, 2007, pp. 155-337.

22 Abraham Gottlob Rosenberg, *Versuch einer Erklärung von den Ursachen der Electricität*, Breslau, Korn, 1750.

Lettres. Dès 1738, Quistorp s'était fait fort de promouvoir²³, sous le sceau de l'anonymat et d'une façon « conspirative », le succès de la *Rhétorique*²⁴ de Gottsched dans le nord de l'Allemagne, un ouvrage qui, au cours d'une terrible controverse, avait été mis à l'index par le Grand Consistoire de Dresde : la première édition ayant été retirée de la vente, son auteur avait même dû accepter de le mutiler pour en permettre l'impression, en acceptant de couper les passages où il se moquait avec une juste vigueur de « l'éloquence homilétique de tant de misérables prédicateurs »²⁵. N'approuvant guère les concessions faites à Dresde, le comte de Manteuffel avait trouvé un moyen de contourner l'interdiction, en en confiant la réédition au prédicateur aléthophile Reinbeck. Il organisa donc une petite conspiration avec Reinbeck pour permettre la publication sous un faux nom et fit imprimer ces leçons interdites à part, comme à l'insu de leur auteur, de façon anonyme, trois semaines après la parution de l'œuvre censurée. Gottsched rédigea lui-même la préface, où l'éditeur adressait ses reproches à l'auteur d'avoir expurgé son livre à la demande du clergé et où il s'excusait auprès de l'auteur d'avoir pris la liberté de les divulguer malgré lui²⁶. Dans ses mémoires, Gottsched est fier de proclamer que ce livre servit de fondement aux cours d'Alexander Gottlieb Baumgarten (1714-1762) et de Friedrich Eberhard Boysen²⁷ (1720-1800), alors même qu'ils n'en connaissaient pas l'auteur véritable²⁸. Manteuffel²⁹, qui n'éprouvait aucun respect pour les religieux, ne comprenait guère la terreur³⁰ ayant poussé Gottsched à reculer.

23 Gabriele Ball, *Moralische Küsse. Gottsched als Zeitschriftenberausgeber und literarischer Vermittler*, Göttingen, Wallstein, 2000, p. 259.

24 Johann Christoph Gottsched, *Grundriß einer Lehrarth ordentlich und erbaulich zu predigen nach dem Inhalte der königlichen Preussischen allergnädigsten Cabinets-Ordre vom 7 Martii 1739 entworfen nebst Hrn Joh. Gustav Reinbecks Consistorialrath und Probsts zu Cölln an der Spree Vorbericht und kürtzen Einleitung wie eine gute Predigt abzufassen sey*, Berlin, Haude, 1740.

25 Johann Christoph Gottsched, *Ausführliche Redekunst. Nach Anleitung der alten Griechen und Römer, wie auch der neuern Ausländer ; Geistlichen und weltlichen Rednern zu gut, in zweenen Theilen verfasst und mit Exempeln erläutert*, Leipzig, Breitkopf, 1736. Cet ouvrage reprenait l'édition de 1728, « Grundriß einer Lehrarth ordentlich und erbaulich zu predigen ». Gottsched avait ajouté des passages extrêmement blessants pour le clergé dont il critiquait l'ignorance et la vulgarité. Dans ses mémoires *Fortgesetzte Nachricht*, Gottsched prend un malin plaisir à préciser que la première édition non censurée s'était vendue à prix d'or, dans *AW*, V/2, p. 48.

26 *Grundriß einer Lehrarth ordentlich und erbaulich zu predigen...*, Berlin, Haude, 1740.

27 *Friedrich Eberhard Boysens ... eigene Lebensbeschreibung*, 1-2, Quedlinburg, Ernst, 1795.

28 « Fortgesetzte Nachricht », dans *Weltweisheit*, dans *AW*, V/2, p. 60.

29 « Par le besoin évident que la plupart des ecclésiastiques ont, en tout pays, d'être initiés à un art de parler moins pédantesque, moins absurde, et moins dégoutant, que celui qu'on enseigne communément. » Manteuffel, 21 mars 1738, Bibliothèque universitaire de Leipzig (UBL), GK, MS 0342, IV, n° 760.

30 « En un mot je ne comprends pas cette terreur panique, qui vous a porté tout à coup à vous rétracter d'un dessein, que je crois un des meilleurs et des plus salutaires que vous

Si certains, comme Christian Felix Weisse (1726-1804), adoptent une attitude de prudent retrait dans la querelle opposant Gottsched aux Suisses Breitinger et Bodmer, Theodor Johann Quistorp (1722-1766) se révèle en revanche un ardent défenseur du maître, allant même jusqu'à attaquer par des écrits anonymes son collègue Johann Daniel Aepin et son *De usu poetico opinionum vulgarium* (1744), parce que ce dernier avait pris parti pour Baumgarten (1714-1762) et Haller (1708-1777) contre Gottsched dans la dispute relative au *Paradise Lost* de Milton.

Quistorp garde le contact avec son ancien professeur dans une correspondance pleine de déférence. Gottsched en contrepartie l'encourage en publiant ses comédies plutôt fades dans sa *Deutsche Schaubühne: Aurelius*³¹, *Les Huîtres*³², *le Procès du bouc*³³, inspiré des *Plaideurs* de Racine et *Le Malade imaginaire*³⁴, où il se livre à la traditionnelle satire des médecins. Ainsi participe-t-il, sans grand génie sans doute, au grand projet de répertoire pour le théâtre national allemand. Ses efforts pour faire connaître la *Rhétorique*, si mal traitée par le Consistoire de Dresde, trahissent son goût de l'intrigue et son engagement pour le triomphe de la philosophie wolffienne.

Johann Friedrich Jerusalem (1709-1789) et la néothéologie

Johann Friedrich Wilhelm Jerusalem³⁵ intègre le camp wolffien dès son arrivée à Leipzig. Dans une lettre du 20 avril 1736, il reconnaît sa dette envers Gottsched, qui l'a arraché au triste destin de prédicateur orthodoxe. Jerusalem se félicite presque des débordements de sa jeunesse qui l'ont en fait rapproché du professeur dont la réputation n'était point sans tache. Dès son arrivée à Leipzig, Gottsched, accusé de libertinage, avait en effet suscité la méfiance de la bonne bourgeoisie et de la noblesse qui hésitait à lui confier ses enfants.

Car c'est à votre Excellence seule que je dois tout ce qu'il y a de bien en moi. Et si Dieu me réserve encore quelque bonheur à venir, je n'oublierai jamais que c'est à vos conseils que je le dois, car vous m'avez guidé avec sagesse. Si j'avais

avez jamais imaginé, pour soutenir les droits de la vérité. » Manteuffel à Gottsched, Berlin, 18 septembre 1739, UBL, GK, MS 0342, V, n° 964.

31 Theodor Johann Quistorp, *Aurelius*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 185-262.

32 Theodor Johann Quistorp, *Die Austern*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, p. 445 et suiv.

33 Theodor Johann Quistorp, *Der Bock im Prozesse*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, V. Theil, Leipzig, Breitkopf 1743, pp. 245-380.

34 Theodor Johann Quistorp, *Der hypochondrist*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, VI. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 277-396.

35 Son fils est entré dans l'histoire littéraire après son suicide en 1772 ; c'est lui en effet qui servit de modèle au personnage de Werther dans le roman de Goethe *Les Souffrances du jeune Werther*.

au moins eu le bonheur de pouvoir en jouir plus tôt, pendant les débordements de ma jeunesse folle. Mais si j'avais été plus sage, peut-être aurais-je eu plus de respect envers mon système orthodoxe ; je serais aujourd'hui un sujet de dégoût pour tous les gens intelligents, un poids et une malédiction pour le monde entier³⁶.

En lui faisant découvrir la philosophie wolffienne, Gottsched a par son enseignement arraché le jeune homme, qui plus tard imagine la néothéologie, à l'influence des orthodoxes. Ses études une fois terminées, il fonde à Brunswick le *Collegium Carolinum*, une institution qui, se situant au départ à la jonction entre le lycée et l'université, devient par la suite l'Université technique, très appréciée aujourd'hui encore ; et c'est sans doute par reconnaissance de cet engagement qu'il reçoit en 1745 la médaille des aléthophiles. Prédicateur à la cour de Charles I^{er}, duc de Brunswick, Jerusalem put en effet mettre en place un institut conforme aux idées nouvelles des Lumières, institut où la formation dispensée ne mettait plus l'accent sur la théologie et les langues anciennes mais sur les sciences et les techniques afin de former des fonctionnaires performants et de fournir à l'État moderne une administration publique efficace et capable de mettre fin au système féodal. En faisant venir Johann Joachim Eschenburg (1743-1820), Jerusalem attire un étudiant de Leipzig, lequel ne put suivre les cours de Gottsched que les deux dernières années de sa vie. Puis vinrent les rejoindre ceux qu'on a appelés les *Bremer Beiträge*, en particulier le fondateur de la revue³⁷, Karl Christian Gärtner, qui, s'il n'a point laissé d'œuvre littéraire importante, a, en tant que professeur de poésie et de rhétorique, poursuivi l'œuvre de clarification de la langue allemande entreprise par Gottsched. Avec Gotthold Ephraim Lessing à la direction de la Bibliothèque Augusta de *Bibliotheca Augusta* à Wolfenbüttel, le du-

36 « Denn Ew. HochEdelgeboren sind es, denen ich alles das Gute, so etwa an mir ist, allein danken muß, und wenn mir Gott davor noch ein künftiges Glück bestimmet, so werde ich gewiß auch nie vergessen, dero weise und getreue Anführung alß diejenige Ursache davon anzusehn. Möchte ich nur so glücklich gewesen seyn, daß meine dahmahl's gar zu unordentliche und ausschweifende Jugend mich derselben hätte besser genießen lassen. Jedoch, wäre ich ordentlicher gewesen, so hätte ich vielleicht mehr Ehrfurcht vor mein orthodoxes *Systema* behalten, und wäre denn jetzt auch allen klugen damit ein Ekel und der ganzen Welt eine Last und Strafe. » Theodor Wilhelm Danzel, *Gottsched und seine Zeit, Auszüge aus seinem Briefwechsel* zusammengestellt und erläutert von Theodor Wilhelm Danzel 1848, nebst einem Anhang : Daniel Wilhelm Trillers *Anmerkungen zu Klopstocks Gelehrtenrepublik*, Hildesheim-NewYork, Olms, 1970, pp. 318-319.

37 *Neue Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes* (1744-1759). Les auteurs sont des élèves de Gottsched. Et leur revue est l'organe de l'école poétique de Saxe. Avec l'arrivée de la nouvelle génération et le conflit qui oppose Gottsched aux Suisses Bodmer et Breitinger à propos du *Messie* de Klopstock, la revue entre en opposition ouverte avec l'ancien maître de Leipzig. Cette revue fut fondée à Brême en 1744 par l'écrivain Karl Christian Gärtner. Gärtner avait été pendant ses études à Leipzig très proche de Gottsched. À ses côtés, on trouve Johann Andreas Cramer, Johann Arnold Ebert, Gottlieb Wilhelm Rabener, Johann Adolf Schlegel et Konrad Arnold Schmid.

ché de Brunswick devint au cours de la deuxième moitié du siècle un des hauts lieux des Lumières allemandes. On peut dire, sans trop exagérer, que ce sont les étudiants de Gottsched qui donnèrent tout son éclat à la culture du petit duché.

Le mouvement encyclopédique

La traduction du *Dictionnaire* de Bayle

Avant d'être appelé à Brunswick par Jerusalem, Karl Christian Gärtner avait été l'un des principaux collaborateurs de Gottsched lors de sa publication de la première et, aujourd'hui encore, de la seule traduction intégrale du *Dictionnaire historique et critique*³⁸ de Pierre Bayle (1741-1744). Pour ce travail d'une ampleur exceptionnelle, Gottsched avait choisi ses étudiants les plus fidèles : Johann Joachim Schwabe (1714-1784), Johann Christian Müller, Hero Anton Ibbeken, Christian Fürchtegott Gellert, le principal traducteur Paul Gottfried von Königslöw³⁹ en revanche ne faisant point partie de ses étudiants. La traduction a pour but premier de permettre l'accès des textes à ceux qui ne connaissent pas les langues étrangères, au sexe « faible » notamment, ce sexe dont, aux yeux de Gottsched, on négligeait trop l'éducation.

Un travail d'une telle envergure ne pouvait que laisser des traces indélébiles sur les jeunes esprits, qui ensuite s'employèrent à propager les idées de tolérance et de prudence dans les matières religieuses, telles qu'ils avaient pu les trouver énoncées par Bayle. Car c'est bien grâce à ces lectures iconoclastes, que, comme l'affirme Jerusalem, les étudiants de Gottsched purent échapper à l'emprise de l'orthodoxie luthérienne et s'ouvrir au déisme ou même au spinozisme.

Que Gottsched se fût servi de Bayle pour vulgariser l'*Aufklärungstheologie* wolffienne a été avancé par I. Dingel⁴⁰ (1998). G. Gawlick⁴¹ (1990) de son

38 *Peter Baylens Historischen und Critischen Wörterbuchs*, Leipzig, Breitkopf, 1741-1744.

39 Dans la préface du tome I, il n'est question que d'un « savant de la région », « d'un juriste de Meissen », « hiesigen Gelehrten », einem Juristen « aus Meissen ». Aux côtés de Königslöw, Gottsched cite J. J. Schwabe, J. C. Müller, H. A. Ibbeken, C. F. Gellert, C. C. Gärtner et Johann Gottlob Immanuel Breitkopf. Sa femme, Louise Adelgunde Victoria joua un rôle central dans cette publication : elle traduisit non seulement des passages entiers de Leibniz, des poèmes français, des textes grecs, mais vérifia la qualité et l'exactitude de la traduction en entier. On affirme qu'elle rédigea un certain nombre d'articles : si c'est le cas, ils ne sont identifiables ni par le style ni par la signature.

40 I. Dingel a montré que Gottsched défend la philosophie wolffienne dans le *Dictionnaire* : « La traduction du Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle en allemand et sa réception en Allemagne », dans *Critique, savoir et érudition à la veille des Lumières / Critical Spirit, Wisdom and Erudition on the Eve of the Enlightenment : le / the Dictionnaire historique et critique de / of Pierre Bayle (1647-1706). Actes du Colloque international de Nimègue, octobre 1996*, publié par / edited by H. Bots, Amsterdam-Maarssen, APA-Holland University

côté a souligné ses hésitations religieuses, son penchant pour le déisme, sans aller toutefois jusqu'à reconnaître une impertinence pourtant flagrante envers le christianisme, un irrespect parfois proche du blasphème. Conscient des risques encourus, le libraire Breitkopf s'engage auprès du Consistoire⁴² à fournir l'antidote avec le poison, avant de confier à Gottsched la rédaction de commentaires critiques chargés d'apaiser les esprits. Or, loin de se plier aux exigences posées à Dresde, ses nombreuses remarques, ajoutées bien visiblement comme en cascade aux notes bayliennes, répliquent aux raisonnements incriminés avec une vivacité très personnelle, plongeant le lecteur au cœur des débats sur les animaux-machines de Descartes, la matérialité de l'âme, l'origine du mal dans le monde, la liberté de l'homme, la possibilité des miracles et l'origine divine de la Bible, peu à peu réduite à un simple document historique, un lecteur plutôt dérouté par une médecine souvent pire que le mal⁴³. Car ses annotations transforment le *Dictionnaire* en un lieu de diffusion de la pensée hétérodoxe, de la religion naturelle, de l'eudémonisme et du rationalisme mathématique.

Johann Heinrich Zedlers Großes vollständiges Universal-Lexikon (Leipzig, 1751)

Pierre Bayle peut être considéré comme l'un des grands initiateurs du mouvement encyclopédiste en Allemagne. Tous les éditeurs de lexiques et de dictionnaires se réfèrent à lui. C'est ainsi que, dans les années 1730, un éditeur de Leipzig se lance dans l'aventure d'une encyclopédie allemande :

Press, 1998, pp. 109-123. I. Dingel, « Zwischen Orthodoxie und Aufklärung : Pierre Bayles Historisch-Kritisches Wörterbuch im Umbruch der Epochen », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 110, 1999, pp. 229-246 ; I. Dingel, « Die Rezeption Pierre Bayles in Deutschland am Beispiel des *Dictionnaire historique et critique* », dans *Interdisziplinarität und Internationalität. Wege und Formen der Rezeption der französischen und der britischen Aufklärung in Deutschland und Russland im 18. Jahrhundert*, hrsg. von Heinz Duchhardt und Claus Scharf, Mainz, Ph. von Zabern, 2004, pp. 51-63.

41 G. Gawlick reconnaît que la philosophie wolffienne aurait disposé Gottsched au déisme et que Gottsched aurait manifesté des tendances déistes : « dass die Wölffische Philosophie G. zum Deismus disponiert hätte, und dass G. eine "deistische Gesinnung [an den Tag legt]" ». Il juge utile pourtant de préciser que Gottsched ne va pas aussi loin que Reimarus dans sa critique du christianisme, thèse qu'infirment les lettres et les publications de Gottsched : « Er hat niemals mit dem Christentum gebrochen; er hat es weder öffentlich noch privat so kritisiert wie Hermann Samuel Reimarus. », p. 197, G. Gawlick, « J. C. Gottsched als Vermittler der französischen Aufklärung », dans *Zentren der Aufklärung III. Leipzig. Aufklärung und Bürgerlichkeit*, hrsg. von Wolfgang Martens, Heidelberg, Schneider, 1990, pp. 179-204.

42 *AW*, V2, p. 57.

43 Il précise dans sa deuxième préface que « ni la religion, ni la galanterie n'ont de raison de condamner notre Bayle allemand », « daß weder die Religion, noch die Galanterie Ursache haben, wider unsern deutschen Bayle ein Verdammungsurtheil abzufassen. » « Vorrede des zweyten Bandes », dans *AW*, X1, p. 111.

Johann Heinrich Zedler (1706-1751). Ce projet d'éditer un *Grand lexique universel*⁴⁴ l'occupe toute sa vie, jusqu'à l'entraîner dans un gouffre financier qui va causer sa ruine. Accusé d'avoir pris l'initiative de l'entreprise, Gottsched doit se défendre dans une lettre⁴⁵, où il prétend n'avoir jamais eu la moindre intention ni d'amorcer ni de participer à ce projet. Les soupçons pesant sur lui ne sont assurément pas sans fondement, puisque c'est l'un de ses élèves, Paul Daniel Longolius (1704-1779), qui en assume la direction ; et sa collaboration est si efficace que son départ pour Hof en 1735 crée un vide difficile à remplir, Gottsched refusant toujours de participer à une entreprise trop dangereuse, semble-t-il. Il est vrai qu'il a déjà fort à faire avec sa *Rhétorique*. C'est donc Carl Günther Ludovici (1707-1778)⁴⁶, l'un de ses meilleurs étudiants, qui prend le relais en 1739, en tant que rédacteur en chef. Wolfien lui aussi, il transforme le *Dictionnaire* en une tribune de cette philosophie. Dans les derniers volumes, ses articles accordent en conséquence une large part à Christian Wolff, ainsi qu'à ses luttes contre les piétistes et les orthodoxes. Ludovici rédige les préfaces des volumes 19, 21 et 23, comme les *Suppléments* du premier volume. Si Gottsched ne participe pas directement à une édition peu goûtée des théologiens orthodoxes, c'est sans doute parce que, lui-même en butte à l'animosité d'un Klausling, craignant pour sa situation à Leipzig à cause de sa *Rhétorique*, il préfère rester en retrait. Pense-t-il déjà à la traduction de Bayle, dont on retrouve certains articles, tels que Aaron, Digby, Sennert ? Ludovici avoue sa dette envers Bayle dans la préface au volume 21 du *Lexique universel* en 1739, un lexique auquel il souhaiterait donner le nom d'encyclopédie⁴⁷. Gottsched réserve ses forces pour la tra-

44 *Großes vollständiges Universal-Lexikon*. Voir Elger Blühm, « Johann Heinrich Zedler und sein Lexikon », *Jahrbuch der Schlesischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Breslau* 7, 1962, pp. 184-200.

45 « Ich unten Benannter bezeuge hiermit auf Erfordern willigst, daß ich mit dem unter Händen habenden Zedlerschen *Universalexico* bisher nichts zu thun gehabt, auch künftig daran zu arbeiten nicht gesonnen sey, viel weniger das Directorium bei der Einrichtung und Ausfertigung desselben jemahls über mich genommen habe, oder über mich zu nehmen entschlossen bin. », Leipzig, 9. November 1730. Lettre manuscrite de Gottsched signée « Joh. Chr. Gottsched Prof. Publ. und Collegiat wie auch der König. Pr. Societät der Wissenschaft Mitglied », Staatsbibliothek Berlin Haus II, acc ms 1991-48.

46 Carl Günther Ludovici, *Kurtzer Entwurff einer vollständigen Historie der Wolffischen Philosophie*, Leipzig, Löwe, 1736. *Sammlung und Auszüge der sämtlichen Streitschriften wegen der Wolffischen Philosophie*, Leipzig, Born, 1737-1738 (2 Bde), réimpression Hildesheim, Olms, 1976.

47 « Ein solcher vollständiger Körper nebst allen Theilen beydes der gemeinen als gelehrten Erkenntniß und deren Verknüpfung wurde von den Alten mit dem Namen einer *Encyclopädie* belegt, und unter demselben gar sehr angepriesen. Es ist auch kein Zweifel, vielmehr eine ausgemachte und unumstößliche Wahrheit, daß eine nach allen Regeln ihrer Vollkommenheit abgefaßte Encyclopädie ein solches Werck sey, dessen Nutzen nicht genugsam gerühmet und beschrieben werden kan. Alle Künste und Wis-

duction du *Dictionnaire* et des *Pensées diverses sur la Comète*. C'est seulement lorsqu'en tant que recteur il peut également assumer le rôle de censeur qu'il ose offrir au public allemand non francophone l'accès à Bayle et à Helvétius.

Friedrich Melchior Grimm (1723-1807) et Diderot (1713-1784)

Un autre élève de Gottsched, bien connu des lecteurs français, suit la voie du mouvement encyclopédique amorcé par le *Dictionnaire* de Bayle. Grand admirateur de Gottsched, Grimm s'installe à Leipzig pour y suivre ses cours, au moment même où Gottsched et ses fidèles se lancent dans la publication des œuvres du philosophe de Rotterdam. Et ce n'est pas un hasard si en 1741 il compose une *Satire contre les détracteurs de la philosophie*⁴⁸, où il place la raison au-dessus de la religion. Grimm commence par adapter à la scène le roman *Banise* de Heinrich Anselm von Ziegler und Kliphausen (1663-1696)⁴⁹, une adaptation que Gottsched publie dans sa *Deutsche Schaubühne*⁵⁰ ; mais comprenant très vite que le théâtre n'est point sa vocation, il se tourne vers l'essai philosophique ou le genre épistolaire, fort apprécié en son siècle. À Leipzig, il côtoie Lessing et son cousin Mylius, et, une fois installé en France, il rédige trois articles sur les spectacles parisiens pour leurs *Contributions à l'histoire et à la réception du Théâtre*⁵¹, encore très proches de Gottsched.

Amorcée en 1741, lorsque le jeune homme lui demande la permission d'assister à ses cours, la correspondance⁵² avec Gottsched dure de longues années ; Grimm constitue ainsi pour son ancien professeur une précieuse source d'informations sur la vie littéraire parisienne. Les deux hommes finissent même par abandonner la langue allemande pour celle de Voltaire, Gottsched y voyant une possibilité d'être lu dans la capitale française⁵³. La dernière lettre connue de Grimm à Gottsched date de 1754, mais on peut imaginer que les contacts perdurent jusqu'à la mort du maître en 1766, même si l'intensité des échanges diminue. Les écrits de Gottsched trahissent

senschaftten sind Inbegriffe gewisser Wahrheiten. », *Grosses vollständigen Universal-Lexicon Aller Wissenschaften und Künste*, 21, Leipzig, Zedler, 1739, p. 14.

48 Friedrich Melchior von Grimm, *Briefe an Johann Christoph Gottsched*, St. Ingbert, Röhrig, 1998, pp. 13-14 : « Satire wider die Verächter der Weltweisheit ».

49 Heinrich Anselm von Ziegler und Kliphausen, *Die Asiatische Banise, oder Blutiges doch mutiges Pegu*, Leipzig, Gleditsch, 1689.

50 Friedrich Melchior Grimm, *Banise*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 379-444.

51 Gotthold Ephraim Lessing, Christlob Mylius, *Beiträge zur Historie und Aufnahme des Theaters*, Stuttgart, Metzler, 1750, « Theatralische Neuigkeiten aus Paris », V, p. 110 et suiv.

52 Friedrich Melchior von Grimm, *Correspondance privée de Frédéric-Melchior Grimm : 1723-1807*, Genève, Slatkine, 2009.

53 Friedrich Melchior von Grimm, *Briefe an Johann Christoph Gottsched*, St. Ingbert, Röhrig, 1998.

une bonne connaissance de la vie littéraire et mondaine sur les bords de la Seine ; Grimm sans doute y a sa part.

En choisissant de s'installer à Paris Friedrich Melchior Grimm trahit-il l'idéal gottschédien de réforme nationale ? Son engagement aux côtés des encyclopédistes n'en fait pas moins un disciple fidèle, sinon sur le plan littéraire, du moins sur le plan philosophique, de celui qu'on avait surnommé le Voltaire allemand. Arrivé à Paris en 1749, Grimm se lie d'amitié avec d'Alembert, Diderot, d'Holbach, Voltaire, Rousseau, et d'amour avec Louise d'Épinay. Dès 1752, il participe à la querelle des Bouffons qui passionne Paris jusqu'en 1754, en opposant la musique italienne représentée par Pergolèse à la musique française incarnée par Lully. Grimm défend la musique italienne dans une satire que madame Gottsched traduit en allemand : *Le Petit prophète de Boehmisch-Broda* (1753). Très proche de d'Holbach, il fait partie du cercle étroit de la *Coterie holbachique*, pour reprendre le mot de Rousseau. Lors de ces soupers entre gens de confiance, des thèmes moins conventionnels sont abordés, tels l'athéisme ou la mortalité de l'âme. Rien de tout cela n'eût choqué le Wolffien de Leipzig. Le « tyran blanc », comme on le surnommait, s'impose vite par sa vaste culture et la vivacité de son esprit dans les cercles éclairés de Paris. En 1755, il obtient un poste de secrétaire du duc Louis-Philippe d'Orléans, ce qui lui ouvre les portes de la diplomatie.

Entré dans l'Histoire grâce à sa contribution à l'Encyclopédie, il rédige des articles pour *Le Mercure de France* ; mais son œuvre principale reste sa *Correspondance littéraire* (1753 à 1775)⁵⁴, à laquelle étaient abonnés les princes et princesses de toutes les cours d'Europe : parmi eux, les frères de Frédéric II et Catherine II de Russie, avec laquelle il entretient même une correspondance privée. Catherine achète d'ailleurs, par son intermédiaire, la bibliothèque de Diderot ; elle le protège dans les moments difficiles, en particulier lorsque, face à la menace révolutionnaire, il doit émigrer en Allemagne. Parmi ses lecteurs, on compte également le roi de Pologne Stanislas Poniatowski, la reine de Suède Louise Dorothee, et le futur empereur Léopold II. Simple fils de pasteur, Grimm a ainsi, grâce à ses talents littéraires, ses entrées dans toutes les cours d'Europe. Entièrement écrite à la main, la correspondance reste secrète et réservée à un public exclusivement choisi parmi la noblesse et les têtes couronnées. Elle échappe à la censure, car elle est distribuée par la voie diplomatique. La première édition de ces lettres a eu lieu

54 Friedrich Melchior von Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique, critique adressée à un Souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, F. Buisson, 1812-1813, 16 tomes. Supplément, Paris, Longchamps & Buisson, 1814, nouvelle édition, 15 tomes, Paris, Furne & Ladrangé, 1829.

en 1813, six ans après sa mort ; et c'est seulement à la fin du XIX^e siècle, entre 1877 et 1882, que Maurice Tourneux⁵⁵ la publia en 16 volumes.

Grimm suit la voie tracée par son maître lorsqu'il combat la superstition, la toute-puissance de la religion dans l'État, la confusion entre les deux domaines : le spirituel et le temporel. Une des grandes erreurs de l'humanité, précise-t-il dans sa correspondance, est d'avoir appliqué aux États policés la loi de Moïse. Comme pour Gottsched, Moïse est un législateur qui prit appui sur la superstition des peuples pour imposer ses lois. Car, avec Gottsched et Diderot, Grimm veut briser le joug du fanatisme au nom de la tolérance, convaincu que les opinions sur l'existence de Dieu, sur la nature de l'âme, sur la liberté de l'homme et sur la nécessité, sont absolument indifférentes pour les choses de cette vie et pour l'ordre et la tranquillité des gouvernements.

L'autre défaut dont j'ai à parler, qui est même la cause du premier, vient de plus loin, et est par conséquent plus difficile à guérir. Il tient à notre origine. Il n'y a que peu de temps que nous sommes sortis de la barbarie. Tous nos gouvernements et les lois des nations européennes se sont formés dans ces temps de ténèbres, où la raison et la science de la sagesse avaient entièrement disparu de nos climats. Il valait mieux sans doute rester sans lois, et s'en tenir au bon sens, qui exerce son empire légitime sur les nations les moins policées. Par un raffinement gothique, nous avons imaginé d'adopter les lois d'un peuple dont les principes, les mœurs, le caractère, les usages, la forme de gouvernement, toutes les notions enfin, sont totalement opposées aux nôtres ; et par un faux principe de religion, nous avons posé pour fondement de tout cet informe édifice quelques lois de Moïse que nous avons déclarées divines, c'est-à-dire indispensables, comme si une loi divine pouvait avoir pour objet des choses purement humaines. Ce mélange de lois juives et romaines, auxquelles chaque nation a ajouté ses coutumes ordinairement contradictoires, a jeté nos gouvernements dans une confusion épouvantable, et cause encore aujourd'hui tous les embarras qu'on rencontre à chaque pas dans l'administration intérieure. C'est là qu'il faut chercher la source de tous nos maux. Ce sont les suites d'un poison imperceptible et lent, et par conséquent plus dangereux, qui parvient à la fin à détruire le tempérament le plus vigoureux⁵⁶.

Par son activité journalistique, Grimm assumait son rôle de médiateur entre la France et les autres cultures européennes, contribuant à affirmer la suprématie et l'universalité de la langue et de la culture parisienne. En allant jusqu'à abandonner complètement sa langue maternelle, il s'est certes écarté du projet gottschédien d'émancipation de la culture allemande face au « parisien-

55 Friedrich Melchior von Grimm, *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister... comprenant... les fragments supprimés en 1813 par la censure / notices, notes, table générale par Maurice Tourneux*.

56 Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance inédite de Grimm et de Diderot, et recueil de lettres, poésies, morceaux et fragmens retranchés par la censure impériale en 1812 et 1813*, Paris, Furne, pp. 56-57.

nisme » de la noblesse, mais sa collaboration à l'*Encyclopédie* et les thèses soutenues dans sa correspondance font de lui un digne successeur du maître.

La réforme littéraire de l'école gottschédienne

L'hégémonie de la culture française

L'affaire Mauvillon⁵⁷

Les étudiants les plus proches de Gottsched ont le privilège de participer à l'Académie allemande (*Deutsche Gesellschaft*), que Gottsched et ses amis avaient créée en réaction aux critiques de Mauvillon⁵⁸, et sur le modèle de l'Académie française. Il s'agissait d'épurer la langue allemande pour lui conférer l'élégance que les Français lui déniaient. Tous, Johann Joachim Schwabe, Johann Elias Schlegel, Gottlieb Wilhelm Rabener (1714-1771), Christian Fürchtegott Gellert, Abraham Gotthelf Kästner et Gottlob Benjamin Straube⁵⁹, le traducteur de Crébillon, s'engagent aux côtés de Gottsched pour, par leurs œuvres, apporter un démenti à l'assertion outrageuse de Mauvillon⁶⁰ : « Que manque-t-il à l'Allemagne pour produire de grands poètes ? Rien que l'esprit ! », avait-il déclaré en 1740 dans ses *Lettres françaises et germaniques*.

Gottsched et ses fidèles luttent sur deux fronts : tout d'abord, ils doivent s'affirmer face à l'hégémonie de la culture française et à l'arrogance qu'elle dégage. Il doit également s'opposer aux théoriciens suisses Bodmer et Breitinger, lesquels lui reprochent à tort de condamner le génie poétique et l'imagination. Dans cette lutte, ses étudiants s'engagent pour défendre le maître injustement attaqué. Gottsched demandant à ses plus fidèles étudiants de constituer un répertoire dramatique pour la scène allemande, il publie leurs œuvres dans sa *Deutsche Schaubühne*.

Œdipe et le sublime : Sophocle et Corneille

Dans son *Essai de poétique critique*⁶¹, Gottsched souligne la grandeur de Sophocle, plaçant ainsi le génie poétique au-dessus des conventions de la vraisemblance et de la bienséance. Le cas d'*Œdipe* lui paraît exemplaire, So-

57 Roland Krebs, *L'Idée de Théâtre national dans l'Allemagne des Lumières*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1985.

58 *Ibidem*.

59 Crébillon, *Briefe der Marquisinn von M* an den Grafen von R***. Aus dem Französischen des jüngern Herrn Crebillon übersezt (sic)*, Berlin, Haude, 1742, traduction de Gottlob Benjamin Straube.

60 Éléazar Mauvillon, *Lettres Françaises et Germaniques, ou Réflexions militaires et critiques sur les François et les Allemands. Ouvrage également utile aux Officiers et aux Beaux Esprits de l'une et de l'autre Nation*, Londres, François Allemand, 1740.

61 Johann Christoph Gottsched, *Versuch einer Critischen Dichtkunst vor die Deutschen (Leipzig Breitkopf 1730)*, dans *Schriften zur Literatur*, hrsg. von Horst Steinmetz, Stuttgart, Reclam Universal-Bibliothek, 1972, p. 149 et suiv.

phocle, à ses yeux, ayant su attiser les passions du spectateur glacé d'effroi face au destin pitoyable d'un être admirable, doué d'une intelligence hors du commun, laquelle, après avoir déjoué les ruses du Sphinx, ne sut pas le protéger de sa propre violence. Ni les dieux ni le Destin n'ont part à un drame dont le caractère impulsif du roi représente la seule origine. À ses yeux en effet, Œdipe incarne la tragédie de la raison humaine, trop faible pour dominer les passions. À la fois coupable et innocent, puisque, aspirant au bien, il fait le mal, Œdipe incarne le tragique ; plongé dans la plus profonde détresse, coupable des crimes les plus abominables, son ultime générosité fait de lui un héros sublime. Or, ce que Sophocle a fait pour l'Antiquité, Corneille l'a réalisé pour les Modernes. Reconnaisant que ces derniers n'ont plus accès à la sensibilité des tragiques grecs, Gottsched leur conseille de suivre le « Sophocle français », Pierre Corneille⁶². Mais plus encore que Corneille ou Racine, c'est Voltaire qui occupe le devant de la scène allemande. Nul n'ignore son *Œdipe* ni sa critique du modèle cornélien. Plus que *Le Cid*, *Cinna* ou *Horace*, c'est sa *Mérope* qui bouleverse l'Europe. En coulant des idées neuves dans un moule ancien, Voltaire et, à sa suite, Gottsched et ses étudiants, renouvellent le répertoire, afin de répandre l'idéal de la monarchie éclairée et de la tolérance religieuse.

Voltaire, le grand modèle

Avec Gottsched et Voltaire, tous deux grands admirateurs de Corneille, la scène se donne une autre mission ; elle abandonne les subtiles analyses psychologiques pour défendre les idées des nouveaux philosophes et prend très vite le caractère d'un théâtre à thèse. Filtré par l'esprit de Voltaire, le rationalisme des Lumières et la naissance d'une conscience nationale allemande, la tragédie cornélienne prend un sens nouveau, en se mettant au service du mouvement émancipateur des Lumières. La sévérité même de ses lois enfin est censée éveiller le sentiment du sublime chez le spectateur allemand, habitué aux spectacles frivoles de la galanterie.

Les bons élèves

Johann Joachim Schwabe (1714-1784), les droits de la raison

Gottsched, et Schwabe avec lui, réinterprète la catharsis aristotélicienne non plus comme une purge des passions mais comme un moyen d'éveiller les sentiments de peur et de pitié devant un malheur non mérité que le héros admirable en tout point suscite par une faiblesse – fort humaine – de son

62 « L'Influence de Corneille sur le théâtre de J. C. Gottsched, du Théâtre amoureux au théâtre à thèse », dans *Pierre Corneille et l'Allemagne. L'Œuvre dramatique de Pierre Corneille dans le monde germanique (XVII^e-XIX^e siècles)*, dirigé par J. M. Valentin, Paris, Desjonquères, 2007, pp. 243-258.

caractère. Le héros tragique mérite ainsi sa fin terrible malgré sa grande noblesse ; il suscite à la fois l'admiration – le spectateur trouve en lui un modèle à imiter – et la pitié, car sa chute est d'autant plus terrible que sa vertu est grande. L'effet produit est sublime.

Gottsched demande ainsi à Georg Christian Wolff, un membre de l'Académie allemande de Leipzig dont il dirigeait les travaux, de traduire le traité *Du Sublime* de Longin⁶³ ; or cette traduction ne rencontrant aucun succès, Schwabe, à l'initiative de son professeur, se lance dans l'adaptation allemande du *Περὶ Βάθους ou l'Anti-Sublime, c'est à dire l'art de ramper en poésie par Martin Scribler*⁶⁴ de Swift pour fustiger le mauvais goût et la grandiloquence en poésie au nom d'un style plus pur et plus naturel. Chez Longin, le terme de *bathos* désigne la profondeur du style, la grandeur, tandis qu'*hypsos* signifie *élevé, sublime*⁶⁵. La critique a trop souvent insisté sur la méfiance de Gottsched envers l'imagination et le génie poétique, pour mettre en avant l'aspect normatif de sa réforme. En réalité, il déteste seulement ceux qui justifient les discours les plus insensés par le génie et l'originalité. Le *bathos* désigne donc chez Gottsched la grandiloquence. On pourrait traduire ce terme par *pathétique*, le pathétique s'opposant au feu de la passion caractéristique du sublime⁶⁶. Contrairement au sublime en effet, le pathétique et l'artificiel ne servent qu'à masquer la vérité au lieu de la dévoiler. Gottsched et ses étudiants reprennent donc la distinction essentielle déjà établie par Boileau entre le *style sublime* et le *sublime*. Le sublime s'obtient grâce à une élégance dépouillée, en apparence involontaire, bien plus que par une savante rhétorique. Paradoxalement, la fureur poétique respecte les règles de la bienséance et de la vraisemblance, disciplinant ainsi l'imagination⁶⁷ de l'artiste pour lui faire atteindre le sublime, fruit de l'enthousiasme et du feu divin, comme Longin l'avait souligné. Contrairement au discours littéraire, produit de l'art, le su-

63 Longin, *Du Sublime*, Paris, Les Belles Lettres, édition 1965.

64 Johann Joachim Schwabe, *Swift, Antilongin, oder die Kunst in der Poesie zu kriechen, anfänglich von dem Hrn. D. Swift den Engelländern zum besten geschrieben, itzo zur Verbesserung des Geschmacks bey uns Deutschen übersetzt und mit Excepneln aus englischen, vornemlich aber aus unsern deutschen Dichtern durchgebends erläutert. Diesem ist beygefüget eben desselben Staatslügenkunst, nebst einer Abhandlung Herrn Prof. Gottscheds von dem Bathos in den Opern*, Leipzig, Breitkopf, 1734.

65 « Mais à nous, dès l'abord une question se pose : y a-t-il un art particulier *du sublime et du grand* ? », Longin, *Du Sublime*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 3, II/1.

66 « Die *erhabene* Schreibart ist von der gemeinen Art zu reden durch die edlen, geistreichen und *feurigen* Ausdrückungen sehr unterschieden. », *CD*, p. 108.

67 « Die guten Poeten nun, so ihre Einbildungskraft durch die Vernunft in den Schranken zu halten und die hohe Schreibart durch die Regeln der Wahrscheinlichkeit zu mäßigen gewußt, sind auch bei einer vernünftigen hohen Art des Ausdrucks geblieben. », *CD*, p. 169.

blime⁶⁸ échappe au dogmatisme des règles auxquelles il se soumet. Paradoxal par essence, il allie la simplicité de l'expression à la grandeur des sentiments ou des phénomènes évoqués⁶⁹.

Membre de l'Académie royale des sciences de Prusse (*Königlich Preussische Akademie der Wissenschaften*), Johann Joachim Schwabe est un des fidèles de Gottsched : il a ses entrées dans la maison du professeur et enseigne même le latin à sa jeune femme Luise Adelgunde Viktorie. Affilié à la société secrète des aléthophiles, il fonde une revue portant le titre significatif de *Le Franc-maçon*⁷⁰, où Socrate est présenté comme le premier franc-maçon. Dans la *Deutsche Schaubühne* (Leipzig, Breitkopf, 1740-1745) de Gottsched, il publie une traduction de *Zaïre* de Voltaire, en vers alexandrins. Or ce choix n'a rien d'anodin. L'action se situe au Moyen-Orient au temps des croisades : si *Zaïre* doit mourir, c'est parce qu'elle ne suit pas la voix de la nature, l'amour qui l'attache au fils du Sultan Orosman, mais qu'elle reste prisonnière de la tradition religieuse et de la famille.

Pour populariser les thèses gottschédiennes sur la réforme du théâtre, la philosophie wolffienne et la réhabilitation de la langue allemande, Schwabe édite les *Amusements de la raison et de l'esprit* (*Belustigungen des Verstandes und des Witzes*, 1741-1745), une des revues les plus critiques des belles-lettres, laquelle parut au cours de la période consacrée à la traduction du *Dictionnaire*. Le titre s'inspire de la revue française *Nouveaux amusements de l'esprit et du cœur* (1737), la conception du *Mercur galant* et du *Mercur français*. La revue propage les idées des Lumières menant la lutte des aléthophiles contre la superstition, l'intolérance et l'obscurantisme religieux.

68 « Il y a en effet des gens pour s'imaginer que c'est se tromper du tout au tout que de vouloir les ramener à des préceptes techniques. "Le sublime, dit-on, est inné" et ne se transmet pas par l'enseignement. Le seul art pour y parvenir est d'avoir le don de nature. C'est, à les en croire, gâter les ouvrages de la nature et les avilir entièrement que de les soumettre à des règles d'art qui les réduisent à l'état de squelettes. 2. Eh bien, moi, j'affirme prouver le contraire. Qu'on veuille bien réfléchir à ceci : sans doute le plus souvent la nature dans les mouvements pathétiques et sublimes est à elle-même sa loi ; néanmoins, elle n'a pas l'habitude de s'abandonner au hasard et d'agir complètement sans méthode... Les grands génies sont plus exposés au péril quand ils sont livrés à eux-mêmes, et quand, privés de discipline, d'ancre et de lest, ils se laissent aller à leur impulsion seule et à leur ignorante témérité. », Longin, *Du Sublime*, Paris, Les Belles Lettres, 1965, p. 3, II1/2.

69 « Es ist freylich eine allgemeine Meynung, daß die Schreibart der Trauerspiele die erhabenste und prächtigste seyn müsse, die man haben kann. Allein dieses Vorurtheil ist wohl bey den meisten aus dem Lesen des tragischen Seneca entstanden : der freylich auf Stelzen geht ; und die gemeinsten Sachen so schwülstig ausdrückt, daß er alle Wahrscheinlichkeit und Natur übersteigt. Es ist daher derselbe von den verständigsten Kunstrichtern längst getadelt worden : und man hat sich mit besserm Rechte die griechischen Tragödienschreiber mit ihrem edlen und ungekünstelten Ausdrücke der erhabensten Gedanken, zu Mustern zu nehmen. », dans *AW*, II, p. 141.

70 *Der Freymäurer*, Leipzig, Breitkopf, 1739.

La République des Lettres allemandes traverse une période troublée par les querelles de chapelles, les écrits satiriques souvent virulents. Schwabe n'hésite pas, avec Cramer et Mylius⁷¹, à s'exposer pour assurer la défense de leur ami contre les Suisses Bodmer et Breitinger, ce qui lui attire la vindicte d'un Jakob Immanuel Pyra (1715-1744) ; Pyra rédige en effet un pamphlet venimeux⁷² pour démontrer que la « secte gottschédienne » encourage le mauvais goût. Schwabe sait que les enjeux ne sont pas seulement littéraires mais d'abord idéologiques ; Pyra est un ami du pasteur Lange, un théologien orthodoxe, ennemi juré de Christian Wolff et de la nouvelle philosophie, qu'il identifie au spinozisme et à l'athéisme. Il se range donc très vite dans le camp des amis de Klopstock et de Milton pour défendre les épopées chrétiennes honnies du Wolffien de Leipzig. Déiste, et viscéralement anticlérical, Gottsched ne peut accepter que l'on propage encore ce qu'il considère comme de l'obscurantisme, en particulier la croyance au diable et à ses maléfices.

De 1747 à 1774 Schwabe traduit *L'Histoire générale des Voyages ou Nouvelle Collection de toutes les Relations de Voyage par mer et par terre* (Paris, 1746-1759 ; 15 volumes)⁷³ de John Green, Thomas Astley et de l'abbé Prévost en 21 volumes à Leipzig. Le goût pour l'exotisme n'inspire pas seul ce long travail. Comme pour le *Dictionnaire* de Bayle, il s'agit d'une œuvre encyclopédique nécessaire aux progrès de la science et de la raison, car elle montre la relativité des mœurs, des coutumes et des croyances, en mettant fin au rôle central de la Bible dans les cursus universitaires. La présentation du texte est identique à celle du *Dictionnaire* : un texte principal et descriptif occupant le haut de la page, les notes critiques, longues et abondantes, se situant en dessous. En 1758, il dirige la troisième édition des *Remarques politiques sur la bonne et la mauvaise façon de gouverner*⁷⁴ de Hoffmann, où ce dernier préfère l'enseignement des mathématiques à celui de la logique aristotélicienne pour exercer la jeunesse à l'usage de sa raison ; dans les domaines de la morale et de la

71 *Bemühungen zur Beförderung der Kritik und des guten Geschmacks*, Halle, Hemmerde, 1743-1747. Bd. [1]-2 (= St. 1-16), hrsg. von J. Andr. Cramer, Chr. Mylius, Mitarb. Abr. Gh. Kästner, Chr. Nik. Naumann, J. Joach. Schwabe.

72 *Erweis, dass die Gottschedianische Sekte den Geschmack verderbe (1743) ; Fortsetzung des Erweises, dass die Gottschedianische Sekte den Geschmack verderbe (1744)*.

73 Antoine François Prévost, *Histoire générale des Voïages, ou Nouvelle Collection de toutes les Relations de Voïages par Mer et par Terre, qui ont été publiées [...] Avec les mœurs et les usages des habitans, leur Religion, leur Gouvernement, leurs Arts et leurs Sciences, leur Commerce et leurs Manufactures ; pour former un système complet d'histoire et de géographie moderne [...]*, Paris, Chez Didot, 1746-1789. L'édition de Schwabe contient de superbes illustrations, suggérant que les religions sont sans doute d'origine culturelle, comme l'étonnante représentation du dieu mexicain Vitziputzli sur la couverture du tome XV. Thomas Astley et l'abbé Prévost, *Allgemeine Historie der Reisen zu Wasser und zu Lande*, trad. Johann Joachim Schwabe, Leipzig, Arkstee und Merkus, XV, 1755.

74 Johann Adolf Hoffmann, *Politische Anmerkungen von der wahren und falschen Staatskunst*, Hamburg, Johann Karl Bohn, 1758, première édition 1725.

religion, il préfère en revanche mettre l'accent sur l'expérience, car en ces matières l'étude de la nature lui paraît plus fructueuse que celle des livres. Gottsched apprécia beaucoup cet ouvrage pour la clarté de son style autant que de ses idées.

Pourtant, c'est en 1765 seulement, un an avant la mort de Gottsched, et bien que ce dernier ait fait jouer son influence pour le protéger, que son fidèle bras droit obtient enfin le poste tant convoité de professeur de philosophie à Leipzig. Après la mort de son maître, il publie une traduction de *l'Émile* (1762) de Rousseau et le traité de *L'Éducation* (1761) de John Locke pour propager les idées nouvelles sur une éducation fondée non plus sur l'autorité mais sur la raison et l'expérience. Toujours dans l'esprit de Gottsched, il traduit également les études de sciences naturelles de Rollin, les ouvrages de Buffon. En rendant accessibles à un public non francophone les œuvres de Bayle, de Saurin, de Rollin, de Rousseau, de Voltaire, de l'abbé Prévost et de Buffon, Schwabe suit les traces de son prestigieux maître qui voyait dans la traduction un moyen de faire avancer la cause de la science, de la raison et de la religion naturelle. Si Schwabe ne retient plus l'attention aujourd'hui, ses travaux de traduction ont fortement contribué aux progrès des Lumières en Allemagne.

Johann Friedrich Kopp (1710-1755) : la tendance réaliste

Un autre étudiant, bien que destiné à une carrière politique, s'attache à étoffer le répertoire de la scène allemande : Johann Friedrich Kopp⁷⁵. Sa traduction d'*Alzire*⁷⁶ fait connaître à un large public le chef-d'œuvre de Voltaire. Après ses études (de 1732 à 1736), il obtient rapidement un poste de secrétaire à Leipzig, puis à partir de 1742 s'installe à Dresde en tant que secrétaire du Prince électeur et du roi de Pologne, un poste qu'il occupe jusqu'en 1750. Dès 1737, il participe à la publication des *Critische Beyträge*⁷⁷ (CB, 1737, V/17 / III, p. 308), où il publie en 1738 (tome V) une recension du poème épique *Eugen ist fort* de Johann Christian Günther (1695-1723). En parfaite opposition aux pastorales édulcorées de Fontenelle et de Gottsched, qui tous deux entendaient gommer les défauts de la nature pour permettre l'expérience du sublime, Kopp défend le réalisme et le droit de décrire les paysans tels qu'ils sont, vulgaires et brutaux, ce qui ne l'empêche pas, la même année (1738), de traduire la *Jérusalem délivrée* du Tasse.

75 Ball, p. 313 ; Danzel, pp. 173 et 257.

76 Voltaire, *Alzire ou les Américains*, tragédie représentée au Théâtre français le 27 janvier 1736.

77 *Fortgesetzte Nachricht*, dans *AW*, V2, p. 51.

Johann Elias Schlegel (1719-1749) et l'émancipation nationale

Mais l'un des meilleurs élèves de Gottsched pour la création théâtrale reste assurément Johann Elias Schlegel, l'oncle des frères Friedrich et August Wilhelm Schlegel. Johann Elias commence ses études de droit à Leipzig et suit avec passion ses cours sur la littérature. Bien vite, il devient membre de la Société de rhétorique, non point l'illustre *Societas Conferentium* réservée aux intimes, mais la *Rednergeseellschaft*. Il participe également aux revues du maître et de son disciple Schwabe. Comme Weisse, il adopte une sage neutralité pendant la querelle avec les Suisses, affirmant que son amitié pour Gottsched ne devait pas l'empêcher d'avoir des vues personnelles et divergentes en matière scientifique ; c'est par sa réception de Shakespeare⁷⁸ surtout que Schlegel manifeste son esprit d'indépendance. Comme Lessing et toute la jeune génération, il voit en cet auteur un modèle nouveau permettant d'échapper à l'emprise du classicisme français.

Sa tragédie la plus connue, *Arminius*⁷⁹, respecte encore trop scolairement les enseignements de Gottsched, mais sa mort prématurée ne lui permit pas de se détacher du modèle. Par sa forme, la pièce reste celle d'un épigone sans grand génie ; le thème en revanche, centré sur le Vercingétorix allemand, *Arminius*, représente aujourd'hui encore un document très riche sur les débuts du théâtre national allemand, car elle transpose dans l'antiquité romaine la discussion sur l'attitude à adopter envers la culture française ressentie comme un frein à l'essor des Lettres germaniques. Rome remplace ainsi Paris, et la discussion entre les princes de Germanie reproduit les débats de l'époque. À l'attitude conciliante de Flavius qui, ayant vécu à Rome, a goûté les douceurs de la civilisation, de l'art et de la littérature et en fait l'éloge :

Rome, l'art et l'esprit domptent nos mœurs farouches.

le dogmatique Siegmar qui, à l'inverse, n'a jamais quitté ses sauvages forêts, oppose une violente critique :

Rome chasse innocence et joie des chaumières
 [...]
 Maudits soient l'art, l'esprit, lorsqu'ils servent le vice !
 [...]
 Mais leur éclat, à peine chasse-t-il la rudesse,
 Esclave des plaisirs, le cœur, dans la mollesse,
 Sensible aux voluptés, aux richesses et splendeurs,
 Dans les biens étrangers, cherche son bonheur.
 Bientôt enfin l'égoïsme et l'oisiveté

78 Johann Elias Schlegel, *Vergleichung Shakespears und Andreas Gryphs und andere dramatheoretische Schriften*, hrsg. von Steven D. Martinson, Stuttgart, Reclam, 1984.

79 Johann Elias Schlegel, *Hermann. Ein Trauerspiel*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 1-68.

Bientôt enfin l'oisiveté, l'égoïsme
 Chassent la fierté et le patriotisme,
 Détruisent l'unité, la force et le courage,
 De notre nation ; ce qui, par l'avantage
 Des arts, avait surgi, par les arts est détruit⁸⁰.

Avec Jean-Jacques Rousseau, Siegmars oppose la nature pure et innocente à la civilisation corrompue. Cette opposition rousseauiste de l'art et de la nature ne dut pas être du goût de Gottsched, qui plus tard rédige une parodie de la pièce, mais cela ne l'empêcha pas de publier un texte soutenant son effort pour affirmer la beauté de la littérature allemande face à l'impérialisme français. Pour Gottsched il ne s'agit point en effet de retourner à l'état d'une nature idéalisée, car avec Hobbes il pense qu'à l'état naturel l'homme est un loup pour l'homme. La nature est chez lui un concept philosophique en réaction à la bibliolâtrie des luthériens orthodoxes ; plus que l'état sauvage, elle désigne l'ensemble de l'univers et ses lois. Chez Schlegel aussi d'ailleurs, cette opposition n'est qu'un effet de rhétorique permettant d'affirmer la valeur de sa propre nation. Loin de défendre un nationalisme agressif, il demande à ses compatriotes d'entreprendre une réflexion sur eux-mêmes, leurs valeurs et leur langue, afin de créer eux aussi, suivant l'exemple français, une culture originale et autonome.

L'émancipation et la radicalisation

La dissidence : *Bremer Beyträge*

Klopstock, Milton et l'épopée chrétienne

Les auteurs de la revue *Beyträge zum Vergnügen des Verstandes und des Witzes* restent fidèles au programme rationaliste du maître tout en lui imprimant un autre caractère. Les luttes changent en effet de nature à la fin du siècle. Parmi les fondateurs⁸¹ on trouve le cercle des étudiants les plus proches : Karl Christian Gärtner, Johann Andreas Cramer, Christlob Mylius et Johann

80 « Rom lehrt uns Kunst und Witz und zähmt die wilden Sitten. », « Rom jagt die Unschuld weg aus den beglückten Hütten ! », « Verflucht seyn Kunst und Witz, wo sie die Laster stützen ! / Mein Sohn, der Himmel schenkt dem Menschen Witz und Kunst, / Als Mittel unsers Wohls und Zeichen seiner Gunst : / Doch der bethörte Sinn hat ichren Zweck verkehret ; / Was seinem Glücke dient, hat seine Noth vermehret. / Kaum hat der Künste Glanz die Rauigkeit verdrängt ; / So wird das Herz erweicht, das am Vergnügen hängt ; / Zur Wollust sinnreich wird, auf Pracht und Schätze dichtet. / Und sich von andrer Wohl auf seinen Vortheil richtet : / Bis endlich Eigennutz die Treu fürs Vaterland, / Und fauler Müßiggang den Trieb nach Ruhm verbannt. / So liegt die Einigkeit, sammt Kraft und Muth danieder, / Und was durch Künste stieg, das fällt durch Künste wieder. », *Hermann*, acte I, scène 2, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 9-10.

81 Jakob Steigerwald, *Die Bremer Beiträge : ihr Verhältnis zu Gottsched und ihre Stellung in der Geschichte der deutschen Literatur*, Chicago, Columbia College, 1974.

Adolf Schlegel. Son frère Johann Elias est parti à Copenhague en 1742. À ce petit noyau se greffent dans un premier temps G. W. Rabener, J. A. Ebert, K. A. Schmid et F. W. Zachariä, dans un deuxième temps C. F. Gellert (1746), N. D. Giseke (1747), et enfin F. G. Klopstock (1748).

La publication du *Messie* de Klopstock déclenche la dissidence, Gottsched ne supportant pas son retour dans le giron de l'Église et ni surtout ses tendances piétistes. Or, s'il est une mouvance religieuse que Gottsched combattit toute sa vie, c'est bien le piétisme, et cela pour une raison très précise : les piétistes avaient chassé Christian Wolff de l'université de Halle, le condamnant à l'exil hors de Prusse ; le but premier des aléthophiles était d'obtenir la réhabilitation de Wolff pour permettre son retour en Prusse. Dans ce contexte, Klopstock commet l'erreur impardonnable de s'inspirer du *Paradis perdu* de Milton, œuvre elle aussi vouée aux gémonies par Gottsched. L'autre erreur de Klopstock est de renoncer à l'alexandrin pour adopter l'hexamètre dactylique plus complexe du grec ancien, le vers d'Homère, de Parménide et d'Empédocle, correspondant bien mieux à la prosodie de la langue allemande. Rejeté par Leipzig, Klopstock se tourne vers la Suisse et prend contact avec Bodmer à Zurich. Convaincu du génie poétique de Klopstock, le Suisse souhaite en effet traduire l'épopée chrétienne en français. Il invite le jeune poète à Zurich, mais tous deux sont bien vite déçus, le jeune homme fougueux, qui ne méprisait point les plaisirs plus ordinaires de la vie, ne supportant pas le caractère compassé et pédant de son hôte. Si Gottsched manifeste une insensibilité flagrante au génie poétique de Klopstock, c'est que le thème lui rappelle trop les luttes de sa jeunesse, en particulier les piétistes de Halle, ennemis de Wolff, sans oublier ceux de Königsberg qui avaient condamné son ami, le crypto-spinoziste Christian Gabriel Fischer (?-1751)⁸² à l'exil et à la misère. C'est d'ailleurs pourquoi certains de ses étudiants, bien que sensibles à la beauté formelle du *Messie*, évitent de prendre parti, ou que d'autres, comme le libertin Mylius, n'hésitent pas à se compromettre, Mylius reprenant à son compte le vocabulaire et les thèses les plus affirmées de Gottsched. Mylius et Cramer vont même jusqu'à fonder une revue, dans la seule intention de défendre leur maître : *Les Essais de Halle (Die Bemühungen zur Beförderung der Kritik und des guten Geschmacks, 1743-1747)*⁸³. Même lorsque les arguments se prétendent littéraires, ils ont en réalité un fondement idéologique, antidogmatique, anticlérical et déiste qui ne peut que séduire le jeune libertin Mylius.

82 Paul Konschel, *Christian Gabriel Fischer, ein Gesinnungs- und Leidensgenosse Christian Wolffs in Königsberg*, Altpr. Mschr, 53, Königsberg, 1917.

83 *Bemühungen zur Beförderung der Kritik und des guten Geschmacks*, Halle, Hemmerde, 1743-1747, hrsg. von J. Andreas Cramer, Christlob Mylius, mit Abr. Kästner, Chr. Nik. Naumann, J. Joach. Schwabe.

Christlob Mylius (1722-1754), le théâtre de la raison

Christlob Mylius⁸⁴ est un cousin de Lessing. Il découvre Gottsched au collège par l'intermédiaire de son recteur Johann Gottfried Heinitz, un fervent partisan de la réforme gottschédienne. C'est sur la scène du théâtre scolaire que Mylius découvre *La Mort de Caton*. En 1742, il se rend à Leipzig pour y étudier la médecine, les mathématiques, la poésie et la philosophie. Il écoute avec enthousiasme les conférences de Gottsched sur la philosophie et la poésie ainsi que celles d'Abraham Gotthelf Kästner avec lequel il se lie bientôt d'amitié.

Mylius commence sa carrière littéraire dans les revues gottschédiennes pour défendre sa réforme rationaliste et l'imitation de la nature, entendue comme une simplicité du ton, un respect de la vérité naturelle qui, sans être du réalisme, fustige le goût baroque pour le merveilleux. Son premier article dans les *Beyträge zur critischen Historie* de Gottsched (tome 8, 1742, K4, Stück 30, p. 297 et suiv.) analyse la réforme de son recteur Heinitz à Camenz. Les nouvelles règles inspirées du théâtre classique français mettent l'accent sur la vraisemblance des caractères et le naturel dans le jeu de l'acteur. Gottsched en effet insista sur le naturel, qui n'est point le naturalisme ni le réalisme, mais une simplicité du ton épurant le style de toutes les images et métaphores grandiloquentes tant appréciées des auteurs baroques. Lassé de la tragédie amoureuse tant goûtée du public français, il transforme à la suite de Voltaire la psychomachie des classiques français en un théâtre à thèse au service des principaux idéaux des Lumières : la tolérance religieuse et la monarchie éclairée. C'est dans cet esprit que Mylius n'hésite pas à mettre sur le même plan le théâtre et la chaire pastorale, tous deux ayant pour but d'instruire le spectateur et de faire progresser la conscience morale, une comparaison qui ne fut guère du goût des pasteurs, car il lui importait plus de laïciser la chaire que de christianiser le théâtre. Dans un pays protestant où les orthodoxes et les piétistes ont trop souvent manifesté leur mépris pour le théâtre souvent assimilé à un lieu de perdition, cette thèse a pu choquer de nombreux esprits.

Mylius, le libertin

Les vers qu'il publie dans la revue de Schwabe, les *Belustigungen des Verstandes und Witzes* (5, 1743, p. 203 et suiv.), vantent les mérites de Gottsched et sa réforme des théâtres ; toujours loyal, il ne craint pas de susciter la hargne des antiwolffiens et des orthodoxes. Lors d'une réunion de la Société de rhétorique présidée par son ami Kästner, il n'avait pas hésité à présenter un discours intitulé : *Betrachtungen über die Majestät Gottes* (*Belustigungen*, 5, p. 373

84 Martin Mulrow, *Freigeister im Gottsched-Kreis, Wolfianismus, studentische Aktivitäten und Religionskritik in Leipzig 1740-1745*, Göttingen, Wallstein, 2007, p. 48.

et suiv., 472 et suiv.), où il montrait que, pour connaître Dieu, mieux valait lire la Nature que la Bible. Selon lui, le savant naturaliste doit étudier le fonctionnement de l'univers et la parfaite régularité de ses mécanismes. Mylius n'hésite pas à expliquer les miracles de la Bible par la Raison, en les assimilant à des phénomènes naturels, conformément au rationalisme des aléthophiles. Il conteste que Dieu ait stoppé le soleil, comme le rapporte le *Livre des Rois* (20, 9), à propos de Josué (38, 8) et même fait reculer de sept heures l'ombre de l'aiguille. Nombreux sont les savants qui tentèrent d'expliquer le mystère par des phénomènes naturels. Spinoza déjà s'y était essayé dans son *Tractatus theologico-politicus*, un texte bien connu du jeune libertin. En 1705, Antoine Parent (1666-1716) avait lui aussi, dans ses *Recherches de mathématiques et de physique*, cherché des arguments rationnels. La réaction ne se fit pas attendre : Mylius fut agressé en chaire par un pasteur orthodoxe qui voyait en lui – et sans doute n'avait-il pas tort – un dangereux libertin, lors d'un prêche auquel le jeune homme répondit avec assurance.

Auteur d'une autre revue délibérément hétérodoxe, puisqu'il l'intitule *Le Libertin (Der Freigeist)*, Mylius publie dans les *Amusements de la raison et de l'esprit (Belustigungen des Verstandes und des Witzes, 1741-1745)* de Schwabe, un article pour défendre la vivisection, les progrès des sciences exactes et ses observations sur les comètes. On sait que Gottsched avait préfacé et agrémenté de notes personnelles la traduction des *Pensées diverses sur la comète*⁸⁵ de Pierre Bayle, tout comme l'ouvrage de son ami Johann Heyn⁸⁶ sur les comètes. Mylius admire profondément Heyn, auquel il dédie un poème *Homage à feu Johann Heyn (Auf den Tod Weyland Herrn Johann Heyns)* :

Quelle surprise, cher Heyn,
Si le monde entier te condamne
Vu que tes phrases ne sont dans aucun catéchisme⁸⁷ !

Heyn en effet ne manque pas d'humour dans son combat contre la religion révélée, les orthodoxes et la superstition, au nom de la science ; on ne peut que sourire lorsqu'il rappelle non sans malice qu'un prédicateur parisien⁸⁸ qui avait promis les flammes de l'enfer à tout chrétien s'aventurant à lire le

85 Peter Bayle, *Verschiedene Gedanken bey Gelegenheit des Cometen...*, Hamburg, Bohn, 1741. La traduction est de Faber, la préface et les notes critiques de Gottsched.

86 Johann Heyn, *Versuch einer Betrachtung über die Cometen, die Sündfluth und das Vorspiel des jüngsten Gerichts nach astronomischen Gründen und der Heiligen Schrift nachgestellt, [...] mit Herrn Johann Christoph Gottscheds Vorrede [...] begleitet*, Berlin-Leipzig, Haude, 1742.

87 « Was wunder ? theurer Heyn ! / Dass dich die Welt verdammet, / da deine Sätze nicht im Catechismus stehen ! »

88 Johann Heyn, *Versuch einer Betrachtung über die Cometen, die Sündfluth und das Vorspiel des jüngsten Gerichts nach astronomischen Gründen und der Heiligen Schrift nachgestellt, [...] mit Herrn Johann Christoph Gottscheds Vorrede [...] begleitet*, Berlin-Leipzig, Haude, 1742, p. 119.

Dictionnaire ou *Les Pensées diverses* attira tant de monde dans son église que les places se vendirent au prix d'un louis d'or.

Poursuivant les efforts de Gottsched pour la vulgarisation de la science et de la culture, Mylius traduit les dialogues de Lucien⁸⁹, auxquels Gottsched appose une préface en 1745. Encouragé par ses divers succès, l'apprenti sorcier s'émancipe et refuse d'écouter les conseils de sagesse de ses mentors Manteuffel et Gottsched. Il publie les *Examens et Nouvelles philosophiques* (*Philosophische Untersuchungen und Nachrichten*, Leipzig, 1744-1746) pour vulgariser les nouvelles découvertes sur l'optique, l'électricité et l'astronomie. En 1744, il s'expose à nouveau avec un essai démontrant que les auteurs de la Bible n'étaient pas inspirés par le Saint-Esprit : *Drei Gespräche über wichtige Wahrheiten*. C'en est trop : les orthodoxes réagissent à nouveau avec violence. Gottsched, qui vient tout juste d'échapper à la condamnation du consistoire de Dresde, appelle en vain à la prudence ; le jeune insouciant ne l'écoute guère. Le temps n'est plus au langage codé de la rhétorique de la dissimulation. Mylius agit sans masque. Plus tard, son cousin Lessing allait publier les fragments de Wolfenbüttel, les confessions anonymes où Reimarus exprimait ses doutes envers la Révélation.

Ses activités le poussent vers le journalisme, et il publie bientôt une nouvelle revue de vulgarisation scientifique de juillet 1747 à décembre 1748, où il explique dans un langage simple et accessible les événements naturels qui fascinaient le plus ses lecteurs : l'origine des orages, les fantômes, la pêche à la baleine, la géologie et la connaissance des pierres, des étoiles et de l'astronomie et les effets nocifs de la mode sur la santé des femmes. Dans sa revue *Le Libertin* (*Der Freygeist*), Mylius expose à visage découvert ses conceptions religieuses et morales. Conformément aux enseignements de Gottsched, il conseille de lire le livre de la nature pour trouver Dieu ; comme lui, il affirme l'existence de nombreux systèmes solaires aussi parfaits les uns que les autres, la croyance que l'humanité n'est pas la seule espèce en ce monde à posséder la raison. Comme les déistes l'affirment tous, c'est la perfection de la nature et elle seule qui prouve l'existence de Dieu ; et dans cet univers Dieu n'intervient plus par des miracles qui ne pourraient que perturber le fonctionnement de l'horloge.

La dissidence et l'autonomie

Moderne par sa pensée, Gottsched reste un épigone dans sa dramaturgie. Le style enflammé de ses discours s'embourbe dans l'alexandrin cornélien. Or, c'est en renouant avec les classiques français qu'il favorise paradoxalement la renaissance d'une culture nationale allemande, celle du théâtre en

89 *Lucians auserlesene Schriften durch verschiedene Federn Verdeutsch, mit einer Vorrede von Gottsched*, Leipzig, Breitkopf, 1745.

particulier. La tragédie, la comédie, l'épopée : Gottsched respecte les genres littéraires. La création se décompose en deux phases : le vécu, moment trouble et désordonné, et la mise en ordre, moment esthétique. L'art, qui maîtrise la violence des passions et de l'imagination pour mieux les exprimer, est essentiellement distanciation, artifice. À la suite de Boileau et de Longin, son esthétique se fonde sur l'aspect paradoxal du sublime consistant à exprimer de la manière la plus simple possible les phénomènes les plus bouleversants et les plus grandioses.

Christian Felix Weisse (1726-1804)

Ami de Mylius et de son cousin Lessing, plus tard également de Kleist, Christian Felix Weisse fréquente assidûment la *Rednergeseellschaft*, où il s'exprime régulièrement. Il prononce notamment un panégyrique en l'honneur de Manteuffel, ce qui prouve son appartenance à la société secrète des aléthophiles et donc au cercle des plus intimes, un discours apprécié au point d'être publié. Il suit avec intérêt les cours de Gottsched sur Spinoza. Dans ces mémoires, il prétend pourtant n'avoir éprouvé aucune admiration pour Gottsched⁹⁰, ce que cette assiduité paraît démentir. Les temps ayant changé, sans doute également sous l'influence de Lessing qui se détache aussi bien de Voltaire que de Gottsched, il finit par se démarquer d'un homme auquel il doit sa formation intellectuelle.

De 1745 à 1750, Weisse étudie la théologie, la philologie et le droit. À partir de 1750, il gagne sa vie comme précepteur. Dès ses premières années d'études, une même passion pour le théâtre le rapproche de Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781), grâce auquel il fait la connaissance de Kleist et de Ramler. Pour obtenir des places gratuites aux spectacles de Caroline Neuber, il commence avec Lessing par rédiger des pièces de théâtre conformes à la réforme gottschédienne, traduit et rédige des textes pour la troupe de Caroline Neuber et plus tard celle de Gottfried Hermann Koch, deux troupes travaillant en étroite collaboration avec leur professeur. Dès leur première rencontre, les deux étudiants entrent en concurrence, mais cela dans un esprit très positif d'émulation respectueuse. Ainsi lorsque Weisse présente à son ami sa tragédie *La Matrone d'Éphèse*⁹¹, Lessing⁹² lui oppose aussitôt sa propre

90 Theodor Wilhelm Danzel, *Gottsched und seine Zeit. Auszüge aus seinem Briefwechsel zsgest. u. erl. von Theodor Wilhelm Danzel. Nebst e. Anb. Daniel Wilhelm Trüllers Anmerkungen zu Kloppstocks Gelehrtenrepublik*, Leipzig, Dyk, 1848, réimpression Hildesheim, Olms, 1970, p. 265.

91 Christian Felix Weiße, *Lustspiele. I. Die Poeten nach der Mode. Die Haushälterin. Der Mißtrauische gegen sich selbst. Die Matrone von Ephesus*, nouvelle édition, Leipzig, Dyk, 1783.

92 Gotthold Ephraim Lessing, *Die Matrone von Ephesus, Lustspiel in 1 Aufz. Nach d. Erfahrung e. Einstudierg. f. Dramat. Zirkel eingerichtet u. mit Regiehinweisen vers. v. Peter Fischer*, Leipzig, Hofmeister, 1956.

création. C'est à qui résoudra le mieux la difficulté. On peut dire que leur amitié littéraire se nourrit d'un même idéal poétique.

À partir de 1751, il s'émancipe et se met à composer des arias, des chansons et des refrains à succès, avant de se lancer en 1756 dans la rédaction de comédies larmoyantes et satiriques. Dans la lutte de Gottsched avec les Suisses Bodmer et Breitinger, Weisse reste prudemment à l'écart ; et les persiflages de sa comédie *Die Poeten nach der Mode* ne ménagent ni un camp ni l'autre. Cette prudence ne le préserve pas des satires cruelles de Bodmer contre son théâtre. Même Lessing, l'ami des jeunes années, ne lui épargne pas dans sa *Dramaturgie de Hamburg (Hamburgische Dramaturgie)* ses critiques acerbes⁹³ contre son *Richard III*⁹⁴, qui malgré sa grandeur et sa magnificence n'éveille aucune des passions énoncées par Aristote : l'effroi et la pitié. À partir des années 1775, Weisse se consacre à la littérature de jeunesse, publiant des contes, des fables et des récits, mais aussi une revue pour l'édification de la jeunesse. À côté de ses chansons légères (*Scherzhafte Lieder*)⁹⁵ et des vers anacréontiques, il défend, comme Gottsched l'avait fait en son temps dans *Thalestris, reine des Amazones*⁹⁶, la cause des femmes dans les *Chansons des Amazones (Amazonenlieder)*.

En 1758, il entreprend avec son pupille le comte de Geyersberg un voyage à Paris, où il rencontre les encyclopédistes : D'Alembert, Diderot, mais aussi Rousseau. Sans doute y rencontre-t-il le correspondant de Gottsched : Friedrich Melchior Grimm (1723-1807). À son retour, il accepte la direction de la revue fondée par Nicolai : *La Bibliothèque des Beaux-Arts, des Sciences et des Belles-Lettres (Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freyen Künste)* (12 tomes, Leipzig, 1757-1765), une revue qu'il dirige avec succès jusqu'en 1788, et dont il modernisa le titre dès 1765 pour le réduire à celui de *Nouvelle Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts (Neue Bibliothek der Wissenschaften und schönen Künste)*. Il publie ses œuvres théâtrales en plusieurs volumes sous le titre de *Beytrag zum Deutschen Theater* (5 tomes, Leipzig, 1759-1768). Contrairement à la grande majorité des étudiants, Weisse ne quitte pas Leipzig, où il obtient le poste de percepteur des impôts (« Kreissteuer-einnehmer »). Sa dernière tragédie *Der Fanatismus oder Jean Calas*⁹⁷ reprend la lutte de Voltaire et de Gottsched contre l'intolérance du clergé, s'attirant par

93 Gotthold Ephraim Lessing, *Sämmtliche Schriften*, Theil 25 : *Hamburgische Dramaturgie Teil 25*, 2, Berlin, Voß-Nicolai, 1794, 73 et 78.

94 Christian Felix Weiße, *Richard der Dritte*, Nendeln/Liechtenstein, Kraus, 1968, réimpression de l'édition de Berlin 1903-1905, Stuttgart-Augsburg, Cotta, 1836.

95 Christian Felix Weiße, *Scherzhafte Lieder*, Stuttgart, Metzler, 1965, Faks.-Dr. nach d. Ausg. von 1758, mit e. Nachw. von Alfred Anger.

96 Johann Christoph Gottsched, *Thalestris, Königin der Amazonen...*, Zwickau, Christian Lebrecht Stielern, 1766.

97 Christian Felix Weiße, *Der Fanatismus oder Jean Calas. Ein historisches Schauspiel in fünf Aufzügen*, Leipzig, Dyk, 1780.

là les foudres du clergé et de la cour catholique de Saxe. Comme dans le cas de Voltaire toutefois, par-delà l'Église catholique, c'est l'intolérance et l'inhumanité d'une justice condamnant des innocents à des supplices atroces au nom de Dieu que sa tragédie fustige. Ses tragédies *Richard III* et *La Libération de Thèbes* rompent avec l'impératif gottschédien de l'alexandrin pour lui préférer le vers décasyllabique iambique. Il adapte *Roméo et Juliette* de Shakespeare en une comédie bourgeoise et connaît son plus grand succès avec *Amalia*⁹⁸. Weisse continue ainsi la lutte de la génération précédente contre l'intolérance et l'obscurantisme, au nom de la raison et de la liberté de penser. En bon aléthophile, il s'engage, comme son professeur, pour l'émancipation des femmes, et une méthode d'éducation fondée sur la responsabilisation de l'enfant et la douceur plus que sur l'autorité et la violence.

Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781)

C'est Mylius qui en 1746 attire son jeune cousin à Leipzig loin de la sévère famille paternelle, Mylius qui préférerait passer son temps au café ou au théâtre à regarder les spectacles de Caroline Neuber. Contrairement à ce qu'affirme trop souvent la critique, même Lessing ne s'oppose pas à Gottsched sur ce point ; il va en réalité jusqu'au bout de sa pensée. Et si sa XVII^e lettre⁹⁹ ressemble fort à une déclaration de guerre ouverte contre l'ancien modèle littéraire, il serait temps de procéder à un réexamen de cette querelle. Que, dans ses dernières années, Gottsched cesse d'exercer son ascendant sur ses anciens disciples, quoi de plus naturel ? La jeune génération éprouve des impatiences que ses prédécesseurs avaient appris à maîtriser ; elle s'émancipe, se radicalise et explore de nouvelles voies. Les premières batailles contre l'intolérance et l'obscurantisme ayant été gagnées, on se montre plus ouvertement audacieux, et, comme l'atteste la campagne du pasteur Goeze contre Lessing dans l'affaire des fragments de Wolfenbüttel, cela ne va pas toujours sans danger.

Lessing reproche à Gottsched d'avoir privé le théâtre de son âme, après l'avoir réduit à une série de règles sèches, rigides et dépassées ; c'est qu'il lui importe, comme l'avait déjà tenté Johann Elias Schlegel, de réhabiliter Shakespeare face à l'hégémonie du théâtre classique français instaurée par la troupe de Caroline Neuber et de son mentor universitaire. Lessing pense que Shakespeare correspond bien mieux aux exigences d'Aristote que les Français Racine, Corneille ou encore Molière, car seul parmi les modernes, le poète anglais mérite à ses yeux d'être rangé directement derrière Sophocle.

98 Christian Felix Weisse, *Amalia, ein Lustspiel in 6 Aufz.*, 2. Aufl., Leipzig, Dyck, 1769.

99 Gotthold Ephraim Lessing, Moses Mendelssohn, Friedrich Nicolai, *Briefe, die neueste Literatur betreffend*, Berlin-Stettin, Nicolai, 1759-1765, lettre 17 du 16 février 1759.

Personne ne niera, disent les auteurs de la Bibliothèque, que le théâtre allemand doit à Monsieur le Professeur Gottsched une grande partie de son renouveau. Je suis ce Personne¹⁰⁰.

Sans doute Lessing a-t-il plus de génie que son maître, mais son *Emilia Galotti* (1772), dont la première est jouée à l'opéra de Brunswick en présence de la maison princière, et son *Nathan der Weise* ne sont-ils point les œuvres dont rêvait le professeur de Leipzig ? Certes *Emilia Galotti* rompt avec certaines règles de la *Poétique critique* (*Critische Dichtkunst*) ; la bourgeoisie y obtient ses lettres de noblesse. Mais cette réhabilitation elle-même n'est-elle point dans l'esprit de Gottsched, lequel dans le *Dictionnaire* affichait ouvertement son mépris pour une aristocratie désœuvrée et inculte ? Comme chez Gottsched, l'amour, bien qu'occupant une place centrale dans ce drame, s'efface devant l'actualité politique. Avec Gottsched déjà, on l'a vu, l'analyse des passions a cédé la place à la réflexion politique. L'amour et le mariage correspondent à l'amour raisonnable défendu par les *Frondeuses raisonnables* (*Vernünftige Tadelrinnen*). Sur le plan formel et esthétique, Lessing supplante, par son talent de créateur, son aîné qui ne remettait pas en cause les genres, réservant la tragédie à la noblesse et la comédie à la bourgeoisie ; en brisant ces catégories dépassées, il crée la nouvelle catégorie du drame bourgeois. Son *Nathan* défend la physicothéologie propagée par son professeur et la tolérance qu'elle implique, puisque toutes les religions sont présentées comme des falsifications de la vraie religion, la religion naturelle. On peut dire qu'il porte à la perfection ce qui chez Gottsched n'est encore qu'embryonnaire.

Johann Wolfgang Goethe (1749-1832)

Goethe arrive à Leipzig en 1765, soit un an avant la mort de Gottsched, son père lui ayant imposé de faire des études de droit dans l'une des universités allemandes les plus réputées. Il découvre une société élégante et raffinée, très différente de la riche mais sévère bourgeoisie de Francfort ; il s'adapte toutefois fort rapidement. Un souvenir des années passées à Leipzig est conservé dans la célèbre scène de *Faust* où Méphisto ensorcelle les étudiants ivres et libertaires.

Goethe entre à peine dans sa seizième année et affiche un respect distancié envers l'œuvre de celui qu'il considère comme un patriarche. Il lit avec attention sa célèbre *Critische Dichtkunst*¹⁰¹, le seul ouvrage théorique, dit-

100 « Niemand, sagen die Verfasser der Bibliothek, wird leugnen, dass die deutsche Schaubühne einen großen Teil ihrer ersten Verbesserung dem Herrn Professor Gottsched zu danken habe. Ich bin dieser Niemand... », dans Gotthold Ephraim Lessing, Moses Mendelssohn, Friedrich Nicolai, *Briefe, die neueste Litteratur betreffend*, Stuttgart, Reclam Universal-Bibliothek, 1972, p. 48.

101 « Nun zur Kritik ! und zwar vorerst zu den theoretischen Versuchen. Wir holen nicht zu weit aus, wenn wir sagen, daß damals das Ideelle sich aus der Welt in die Religion

il, existant sur le marché. Personne en effet ne pouvait, même à la fin du siècle, entreprendre ses études littéraires sans passer par l'étude de la *Poésie critique*¹⁰². Goethe en apprécie la rigueur mais reconnaît que sans le génie il n'y a point d'art. Gottsched lui a permis de comprendre le fonctionnement de l'œuvre poétique ; lui-même n'a pas su faire œuvre de créateur. Plus que celles de Gottsched, déjà bien proche de la mort et souffrant d'hydropisie, Goethe écoute les conférences de son élève Christian Fürchtegott Gellert, qu'il trouve sèches et sans génie. Il est vrai que Gellert n'apprécie guère les productions de l'adolescent ; Goethe s'ennuie en retour à écouter ses « jérémiades ». Plus que Gottsched lui-même, Goethe critique ses épigones et leur poésie édulcorée, fade et insipide (*wässrig*)¹⁰³. C'est à Leipzig pourtant, à l'ombre de Gottsched et de Gellert, que Goethe fait ses classes et dans le goût du rococo compose ses premiers poèmes, lesquels sont réunis sous le titre d'*Annette*. À Leipzig, l'adolescent découvre Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) et ses études sur l'Antiquité grecque et romaine. Les critiques aiment à citer les passages de *Dichtung und Wahrheit*, où il se moque du vieillard autoritaire irrité d'être surpris sans perruque lors d'une visite du jeune homme¹⁰⁴.

Loin des luttes du passé, le maître du classicisme weimarien peut poser un regard plus apaisé sur l'œuvre d'un homme qui avait tant marqué son siècle. Il n'a plus à lutter comme un Lessing pour trouver sa propre voie et

geflichtet hatte, ja sogar in der Sittenlehre kaum zum Vorschein kam ; von einem höchsten Princip der Kunst hatte niemand eine Ahnung. Man gab uns Gottscheds kritische Dichtkunst in die Hände ; sie war brauchbar und belehrend genug : denn sie überlieferte von allen Dichtungsarten eine historische Kenntniß, so wie vom Rhythmus und den verschiedenen Bewegungen desselben ; das poetische Genie ward vorausgesetzt ! Uebrigens aber sollte der Dichter Kenntnisse haben, ja gelehrt seyn, er sollte Geschmack besitzen, und was dergleichen mehr war. Man wies uns zuletzt auf Horazens Dichtkunst ; wir staunten einzelne Goldsprüche dieses unschätzbaren Werks mit Ehrfurcht an, wußten aber nicht im geringsten, was wir mit dem Ganzen machen, noch wie wir es nutzen sollten. » Johann Wolfgang von Goethe, *Goethes Werke, vollständige Ausgabe*, Stuttgart-Tübingen, Cotta, 1930, *Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit*, livre 7, pp. 76-77.

102 Johann Christoph Gottsched, *Versuch einer Critischen Dichtkunst vor die Deutschen* (Leipzig Breitkopf 1730).

103 « Das Gottschedische Gewässer hatte die deutsche Welt mit einer wahren Sündfluth überschwemmt, welche sogar über die höchsten Berge hinaufzusteigen drohte. Bis sich eine solche Fluth wieder verläuft, bis der Schlamm austrocknet, dazu gehört viele Zeit, und da es der nachäffenden Poeten in jeder Epoche eine Unzahl gibt, so brachte die Nachahmung des Seichten, Wässerigen einen solchen Wust hervor, von dem gegenwärtig kaum ein Begriff mehr geblieben ist. » Johann Wolfgang von Goethe, *Goethes Werke, vollständige Ausgabe*, Stuttgart-Tübingen, Cotta, 1930, *Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit*, livre 6, p. 63.

104 Johann Wolfgang von Goethe, *Goethes Werke, vollständige Ausgabe*, Stuttgart-Tübingen, Cotta, 1930, *Aus meinem Leben, Dichtung und Wahrheit*, livre 6, p. 86.

n'éprouve pas la rancune d'un jeune homme traité avec indifférence, sinon avec mépris, par l'autre grand dramaturge des Lumières : Voltaire. Protégé par son jeune âge, Goethe jouit d'une plus grande liberté. Et le vieillard peut dans ses mémoires *Dichtung und Wahrheit* analyser avec une grande objectivité les progrès accomplis.

Conclusion

Quelles que soient les différences, ne peut-on reconnaître dans ces œuvres appelées à sortir de l'histoire littéraire nationale pour entrer dans le patrimoine spirituel de l'Europe, sinon de l'humanité, le parfait achèvement des thèses soutenues par le « pape de Leipzig » ? Lessing n'a-t-il point, avec son drame bourgeois, repris le flambeau des Lumières pour défendre, certes avec une plus grande force et un génie littéraire qui manquait absolument au professeur, excellent théoricien et vulgarisateur de talent, les idées émancipatrices de tolérance religieuse, d'amour raisonnable, de justice sociale ? Goethe n'a-t-il point réalisé le rêve gottschédien de doter l'Allemagne d'un théâtre classique de qualité démontrant au monde la beauté de cette langue méprisée même par le roi de Prusse qui selon ses dires ne l'utilisait que pour s'adresser à son palefrenier ? On peut affirmer que les élèves de Gottsched ont d'autant mieux mis en pratique ses théories qu'ils s'éloignèrent d'elles : car c'est l'esprit dogmatique avant tout que Gottsched combattit toute sa vie. Il soumit à ses contemporains et à ses élèves des projets de réforme, certes de façon systématique ; il défendit avec force son programme rationaliste chaque fois que celui-ci fut remis en question, mais sa violence trouvait ses origines, dans la crainte de voir renaître le spectre du dogmatisme et de l'intolérance religieuse. Gottsched sut donner une impulsion salutaire à la philosophie et à la littérature en Allemagne, et par l'intermédiaire de Grimm, en France également. Ses disciples le comprirent et s'attachèrent, même et surtout lorsqu'ils le renièrent publiquement, à participer à cet immense renouveau des Lettres et de la pensée allemandes au XVIII^e siècle. La France représenta donc un détour identitaire nécessaire. Car c'est dans l'imitation de ses auteurs et dans l'opposition à une trop forte emprise que l'Allemagne trouva son identité nationale.

Gottsched marque son siècle par son influence immédiate. Mais même dans la réaction de la génération suivante contre le maître tout-puissant, sa pensée agit encore, car les dernières générations réalisent ce que lui-même ne put qu'imaginer. La philosophie s'émancipe de l'orthodoxie religieuse ; le théâtre national atteint une qualité inconnue jusqu'alors ; la poésie se fait légère et échappe aux contraintes des œuvres de circonstance, à la mièvrerie des pastorales et de l'anacréontisme ; le roman enfin acquiert ses lettres de noblesse. Suivant les traces de leur maître, les étudiants publient de nouvelles revues afin de faire circuler la philosophie des Lumières ; ils renou-

vellent les formes théâtrales et, comme leur maître, accordent la préférence à la poésie philosophique ou à la fable plus à même de transmettre un message moral. La Satire et les pamphlets connaissent eux aussi un essor particulier en une période de bouleversement propice aux luttes idéologiques. Enfin, le théâtre connaît un essor tel qu'il pourra, selon le vœu le plus cher de Gottsched, faire concurrence à la tradition française. Ses anciens élèves participent au mouvement encyclopédiste ; affichant des idées franchement hétérodoxes et libertines, ils s'en prennent de plus en plus ouvertement à la toute-puissance du clergé ; comme lui, ils s'engagent pour l'émancipation des femmes. Gottsched est un médiateur. Toute sa vie, il lutta pour la tolérance et l'humanisme ; ses étudiants, à de rares exceptions près, le suivirent, donnant corps, même lorsqu'ils se sont le plus distancés de leur maître, à ses idéaux. Gottsched sut non seulement créer un réseau de penseurs capables de faire circuler les idées émancipatrices des Lumières : il donna l'impulsion nécessaire au renouveau des Lettres allemandes.

- BALL (Gabriele), *Moralische Küsse. Gottsched als Zeitschriftenherausgeber und literarischer Vermittler*, Göttingen, Wallstein, 2000.
- Bemühungen zur Beförderung der Kritik und des guten Geschmacks*, hrsg. von Johann Andreas Cramer und Christlob Mylius, Halle, Hemmerde, 1743-1747. Avec la collaboration de Abr. Gh. Kästner, Chr. Nik. Naumann, J. Joach. Schwabe.
- DANZEL (Theodor Wilhelm), *Gottsched und seine Zeit. Auszüge aus seinem Briefwechsel [...]*, Leipzig, Dyk, 1848. Reprint Hildesheim, Olms, 1970.
- Der Freymäurer*, Leipzig, Breitkopf, 1739.
- DINGEL (Irene), « La traduction du *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle en allemand et sa réception en Allemagne », *Critique, savoir et érudition à la veille des Lumières / Critical Spirit, Wisdom and Erudition on the Eve of the Enlightenment : le/ the Dictionnaire historique et critique de/ of Pierre Bayle (1647-1706)*, edited by H. Bots, Amsterdam, APA-Holland University Press, 1998.
- DÖRING (Detlef), *Die Philosophie Gottfried Wilhelm Leibniz' und die Leipziger Aufklärung in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, S. Hirzel, 1999.
- GÄRTNER (Karl Christian), *Neue Beyträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes*, Bremen, Saurmann, 1744-1759.
- Gelehrte Gesellschaften im mitteldeutschen Raum (1650 bis 1820)*, hrsg. von Detlef Döring und Kurt Nowak. Teil I (= Abhandlung, Phil.-hist. Kl., Band 76, Heft 2). Teil II (= Abhandlung, Phil.-hist. Kl., Band 76, Heft 5), Stuttgart-Leipzig, S. Hirzel, 2000-2002.
- GOETHE (Johann Wolfgang von), *Goethes Werke, vollständige Ausgabe*, Stuttgart-Tübingen, Cotta, 1930.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Ausgewählte Werke*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1983.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Grundriß einer Lehrarth ordentlich und erbaulich zu predigen [...]*, Berlin, Haude, 1740.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Neue Proben der Beredsamkeit*, Leipzig, Jacobi, 1749.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), éd., *Peter Bayle, Verschiedene Gedanken bey Gelegenheit des Cometen...*, Hamburg, Bey sel. Felginers Wittwe & J. C. Bohn, 1741. Traduction de Faber.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Peter Baylens Historisches und Critisches Wörterbuchs*, Leipzig, Breitkopf, 1741-1744.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Proben der Beredsamkeit*, Leipzig, Breitkopf, 1738.
- GOTTSCHED (Johann Christoph), *Thalestris, Königin der Amazonen...*, Zwickau, Christian Lebrecht Stielern, 1766.
- GRIMM (Friedrich Melchior von), *Briefe an Johann Christoph Gottsched*, St. Ingbert, Röhrig, 1998.
- GRIMM (Friedrich Melchior von), *Correspondance littéraire, philosophique, critique adressée à un Souverain d'Allemagne par Grimm et Diderot*, Paris, F. Buisson, 1812-1813, 16 tomes. Supplément, Paris, Longchamps & Buisson, 1814. Nouvelle édition, 15 tomes, Paris, Furne & Lardange, 1829.
- LESSING (Gotthold Ephraim), MENDELSSOHN (Moses, Nicolai, Friedrich), *Briefe, die neueste Litteratur betreffend*, Berlin-Stettin, Nicolai, 1759-1765.
- LESSING (Gotthold Ephraim), *Sämmtliche Schriften*, Berlin, Voß-Nicolai, 1794.
- LUDOVICI (Carl Günther), *Kurtzer Entwurf einer vollständigen Historie der Wolffischen Philosophie. Leipzig 1736*. Réimpression Hildesheim, Olms, 1976.
- MULSOW (Martin), *Freigeister im Gottsched-Kreis, Wolfianismus, studentische Aktivitäten und Religionskritik in Leipzig 1740-1745*, Göttingen, Wallstein, 2007.
- PRÉVOST (Antoine François), *Histoire générale des Voyages [...]*, Paris, Didot, 1746-1789.
- PYRA (Emmanuel Jacob), *Erweis, dass die Gottschedianische Sekte den Geschmack verderbe (1743) ; Fortsetzung des Erweises, dass die Gottschedianische Sekte den Geschmack verderbe (1744)*. Réimpression Hildesheim, Olms, 1974.

- QUÉVAL (Marie-Hélène), « *Borée et le Soleil* : un inédit de Johann Christoph Gottsched », *Études germaniques*, Paris, Didier, octobre-décembre 1998, pp. 701-714.
- QUÉVAL (Marie-Hélène), « L'Édition allemande du Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle (1741-1744) par Johann Christoph Gottsched », dans Wiep van Bunge, Pierre Bayle (1647-1706), *Le Philosophe de Rotterdam : Philosophy, Religion, and Reception. Selected Papers of the Tercentenary Conference Held at Rotterdam, 7-8 December 2006*, edited by Wiep van Bunge, Leiden, Brill, 2008, pp. 153-174.
- QUÉVAL (Marie-Hélène), « L'Influence de Corneille sur le théâtre de J. C. Gottsched, du Théâtre amoureux au théâtre à thèse », dans *Pierre Corneille et l'Allemagne. L'Œuvre dramatique de Pierre Corneille dans le monde germanique (XVII^e-XIX^e siècles)*, dirigé par J.-M. Valentin, Paris, Desjonquères, 2007.
- QUÉVAL (Marie-Hélène), « Les Noces de sang du roi Henri IV ou de l'idée de la tolérance religieuse », dans *Hommages offerts à Jean-Louis Bandet*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, novembre 1997, pp. 39-51.
- QUÉVAL (Marie-Hélène), *Les Paradoxes d'Éros, ou l'Amour dans l'œuvre de Johann Christoph Gottsched*, Bern, Peter Lang, 1999.
- QUISTORP (Theodor Johann), *Der Hypochondrist*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, VI. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 277-396.
- SCHLEGEL (Johann Elias), *Hermann. Ein Trauerspiel*, dans Johann Christoph Gottsched, *Die deutsche Schaubühne*, IV. Theil, Leipzig, Breitkopf, 1743, pp. 1-68.
- SCHLEGEL (Johann Elias), *Vergleichung Shakespears und Andreas Gryphs und andere dramatheoretische Schriften*, hrsg. von Steven D. Martinson, Stuttgart, Reclam, 1984.
- SCHLOTT (Michael), « Einer meiner damaligen geschicktesten Zuhörer. Einblicke im Leben und Werk des Gottsched-Korrespondenten Abraham Gottlob Rosenberg », dans Manfred Rudersdorf, *Johann Christoph Gottsched in seiner Zeit. Neue Beiträge zu Leben, Werk und Wirkung*, Berlin, W. de Gruyter, 2007, pp. 155-337.
- SCHWABE (Johann Joachim), *Swift, Antilongin, oder die Kunst in der Poesie zu kriechen*, Leipzig, Breitkopf, 1734.
- STEIGERWALD (Jakob), *Die Bremer Beiträger. Ihr Verhältnis zu Gottsched und ihre Stellung in der Geschichte der deutschen Literatur*, Chicago, Columbia College, 1974.
- WEISSE (Christian Felix), *Der Fanatismus oder Jean Calas. Ein historisches Schauspiel in fünf Aufzügen*, Leipzig, Dyk, 1780.
- WEISSE (Christian Felix), *Lustspiele. I. Die Poeten nach der Mode. Die Haushälterin. Der Mißtrauische gegen sich selbst. Die Matrone von Ephesus*, Leipzig, Dyk, 1783.
- ZEDLER (Johann Heinrich), *Großes vollständiges Universal-Lexicon, aller Wissenschaften und Künste*, Leipzig, Zedler, 1732-1754.

Michael Ventris : *Solus inter impares*

Heiner EICHNER

Vorbemerkung

Die Entzifferung der Silbenschrift „Linear B“ erweist sich als ungemein folgenreich und segensreich für Archäologie, Altertumskunde, Alte Geschichte, Gräzistik, Sprachwissenschaft und manche andere mit den altmediterranen Kulturen befasste Disziplin. Sie gehört zu den größten Errungenschaften, aber auch zu den größten Leistungen auf dem Gebiet der Geisteswissenschaften des 19. und 20. Jahrhunderts. Weitaus schwieriger zu dechiffrieren als das etruskische Alphabet, als die kyprische und die hieroglyphenluvische Silbenschrift, oder auch als die mesopotamische Keilschrift, wäre Linear B ohne das Eingreifen des krassen fachlichen Außenseiters Michael Ventris noch Jahrzehnte, vielleicht Jahrhunderte lang unlösbar geblieben.

Obwohl eine hervorragende Darstellung des Ganges der Entzifferung aus der Feder von John Chadwick¹ und mittlerweile auch die Dokumentation der „Work Notes“ im Faksimile durch Anna Sacconi² vorliegt, soll im folgenden versucht werden, einerseits die verschiedenen Komponenten neu herauszustellen, durch deren Zusammentreffen die Entzifferung möglich wurde, und andererseits insbesondere auch die von Ventris angewandten Deciffriermethoden detailliert zu beschreiben.³

1 Chadwick 1959. Vgl. auch Bartonek 2003: 51-69.

2 Sacconi 1988 (non uidi).

3 Der Verfasser kann sich hier auf seine universitären Studien stützen, insbesondere bei Wilhelm Wißmann (1900-1965; befreundet mit Ernst Grumach auf dem Weg über die Goetheforschung), Erwin Koschmieder (1895-1977; Methodik), Annelies Kammenhuber (1922-1995; Hethitologie mit Hieroglyphen- und Keilschriftluvisch, Protohattisch), Günter Neumann (1920-2005; Hieroglyphenluvisch, Lykisch, Lydisch), Dietz Otto Edzard (1930-2004; Akkadisch, Altbabylonisch), Burkhard Kienast (Akkadisch, Altassyrisch), Karl Hecker (Akkadisch, Altassyrisch), Karl Hoffmann (1915-1996; Indoeuropäistik, griechische historische Grammatik), sowie auf die Zusammenarbeit mit Helmut

Zu Ventris' Lebensweg

Michael Ventris (12.7.1922-6.9.1956)⁴ war Engländer aus wohlhabendem Haus. Sein Vater war Armeeoffizier, seine Mutter Halbpolin, hochbegabt und schön. Er hatte die Gelegenheit, in Gstaad in der Schweiz zur Schule zu gehen. Dort lernte er Französisch, Hochdeutsch und Schwyzerdätsch. Durch seine Mutter bekam er das Polnische vermittelt, außerdem lernte er in einigen Wochen Schwedisch. Im Gymnasium hatte er Griechisch. Außer der Liebe zu Sprachen besaß er auch praktische Sprachbegabung und ein gutes visuelles Gedächtnis.

Im Alter von 14 Jahren besuchte er einen Vortrag von Sir Arthur Evans über die verschollene Kultur und die geheimnisvollen Schriften Kretas. Das war im Jahr 1936, als man das 50jährige Bestehen der British School of Athens feierte. Von da an ließ ihn das Problem der minoischen Schrift nicht mehr los. Im Alter von 18 Jahren verfasste er einen Artikel mit dem Titel „Introducing the Minoan Language“ und sandte ihn an das *American Journal of Archaeology*, natürlich ohne den Herausgebern eine Information über sein Alter mitzuteilen, und er hatte Erfolg. Am Ende des Aufsatzes dankt er in einer dezenten Fußnote Arthur Evans nicht nur für dessen grundlegende Pionierarbeit, sondern auch „für sehr wertvolle persönlich Hilfe in den früheren Stadien dieser Untersuchung“.⁵ Vielleicht ein kleiner Trick, mit dem er die Herausgeber zur Annahme der Schrift bewegen konnte. Im *Advisory Board of Associated Editors* der Zeitschrift befand sich auch Carl Blegen, der soeben Pylos entdeckt hatte. Bemerkenswert erscheint, dass Ventris in diesem Aufsatz gleich zu Anfang die Phantastereien derjenigen Forscher geißelt, die Linear B mithilfe des Griechischen hatten deuten wollen: „Die Theorie, dass das Minoische griechisch sein könnte, beruht natürlich auf Missachtung der historischen Wahrscheinlichkeit...“⁶ Er nimmt sich dann die seinerzeit bereits verstorbene Engländerin Miss Stawell⁷ exemplarisch als Zielscheibe vor.⁸ Ein interessantes Detail ist dabei, dass sie neben fantastischen Interpretationen einen Beinahe-Treffer erzielt hatte. Sie las das

Rix (1929-2004). Vorlesungen und Übungen zum Mykenischen konnte er an den Universitäten Regensburg und Basel halten, von seinen Studierenden hat sich insbesondere Michael Janda (jetzt mit Professur an der Univ. Münster) intensiv mit dem Mykenischen beschäftigt.

4 Chadwick 1959, Chapter 1, 1-4; Robinson 2002 (mit weiterer Literatur 160-161).

5 „In conclusion I must record my deep indebtedness to Sir Arthur Evans, not only in respect of the enormous groundwork covered in his publications, but also for very valuable personal help in the earlier stages of this research.“ Ventris 1940: 520 Fn. 60.

6 „The theory that Minoan could be Greek is based of course on a deliberate disregard for historical plausibility, and the wonder is, that the Greek readings have been got into publishable form at all.“ Ventris 1940: 494.

7 F. Melian Stawell, *A Clue to the Cretan scripts*, London, 1931 (non uidi).

8 Ventris 1940: 495.

„Summenzeichen“ als *pa-an*. Ventris merkte dazu mit genauer Detailbeobachtung an, dass dies nur so lange sehr plausibel erscheine, bis man bemerke, dass beim ersten Zeichen zwei einander ähnliche Formen miteinander verwechselt worden seien.⁹ Heute wissen wir, dass die Mykener hier das Pronominaladjektiv *to-so* (= *tósson*) „soviel“ verwendeten. Gelegentlich begegnet auch die Variante:

to-so-pa (= /*tósson pá:n*/, oder /*tósson pan*/) „soviel alles“.

Nach dem Schulbesuch und dem Ende des Krieges, in dem er als Navigator in Bombenflugzeugen flog, absolvierte Ventris ein Architekturstudium, das er 1948 erfolgreich abschloss. Dabei beschäftigte er sich weiterhin intensiv mit dem Minoischen. Im Jahr 1950 versandte er einen Fragebogen an ein Dutzend einschlägiger Gelehrter. Diese sollten ihm ihre Ansichten über spezielle Probleme mitteilen, wie:

Art der Sprache, ob Deklination und Konjugation nachweisbar sei, Verhältnis von Linear A/B zur kyprischen Silbenschrift.

Zehn Gelehrte antworteten.¹⁰ Ventris wertete die Umfrage aus, fügte seine eigene Meinung hinzu, und machte allen Teilnehmern das Ergebnis zugänglich („Mid-Century Report“).¹¹

Es folgten die zwanzig *Work Notes* im Umfang von insgesamt 176 Seiten. Erst in *Note 20* vom 1. Juni 1952 fasste er die griechische Lösung näher ins Auge: „Are the Knossos and Pylos tablets written in Greek?“ John Chadwick schreibt über die *Work Notes*¹²:

Dank dieser *Work Notes* sind wir in der Lage, die ganze Geschichte der Entzifferung und die einzelnen Schritte des Gelingens zu verfolgen.

Hingegen haben die Kritiker eingewandt, dass es an Anhaltspunkten fehle, wie Ventris zu den Lautwerten der einzelnen Zeichen gekommen sei.

Aufgrund von Einsicht in das letzte Fünftel der *Work Notes*¹³ stellt sich mir¹⁴ die Sachlage so dar, dass darin hauptsächlich die Vorgeschichte, das

9 Die Zeichen *pa*, *to* und *na* waren aufgrund der Übereinstimmung mit der Kyprischen Silbenschrift bestimmbar. Stawell verwechselte *to* mit *pa* und *so* mit *na*.

10 E. Bennett, H. T. Bossert, Ernst Grumach, Vladimir Georgiev, Emilio Peruzzi, Giovanni Pugliese Carratelli, Fritz Schachermeyr, Johannes Sundwall, Konstantinos D. Küstopoulos, John Myres. Keine detaillierte Antwort sandten Friedrich Hrozny und Alice Kober (Chadwick 1959: 48).

11 Ventris 1950, siehe auch Sacconi 1988 (non uidi).

12 „By means of these we are able to follow the complete history of the decipherment.“ (Chadwick 1959: 49).

13 S. 146-176 vom 1. November 1951 bis 1. Juni 1952.

14 Durch Vermittlung von Oswald Panagl hat mir das Exemplar der *Work Notes* vorgelegen, das Michael Ventris nach Österreich an Fritz Schachermeyr gesandt hatte. Die Edition von Sacconi 1988 habe ich nicht einsehen können.

Vorspiel der Entzifferung dokumentiert ist. Man lernt alle die Irrwege und Umwege kennen, die der Entzifferer gegangen ist, aber kaum den Weg, der vom ersten Auftauchen der Hypothese griechischen Sprachcharakters zur endgültigen Gewinnung der Zeichenwerte geführt hat.

Durch die griechische Hypothese war der Stein ins Rollen gekommen, und die Entzifferung fand innerhalb von fünf bis sechs Wochen ihren vorläufigen Abschluss. Es muss ein stürmisches Fortschreiten gegeben haben, bei dem sich Ventris nicht mehr durch umständliche Darstellung seiner einzelnen Schritte auf dem einmal eingeschlagenen Weg bremsen ließ. Er griff erst wieder zum Vervielfältigungsapparat, als er das Ergebnis hatte. Das Papier mit den Resultaten ist auf den 12.7.1952 datiert, seinen 30. Geburtstag. Es umfasst ein tentatives Wörterbuch („Experimental Mycenaean Vocabulary“) und ein tentatives Syllabar („Experimental Syllabary“). Darin sind – offenbar im letzten Augenblick vor dem Versand – noch handschriftlich mit Tinte zwei Lautwerte hinzugefügt, nämlich *pu* und *nu*. Das Zeichen *pu* hat Ventris aus dem Namen des Zentrums *Pylus* nachträglich gewonnen.

Es traf sich, dass der englische Rundfunk um diese Zeit Ventris anlässlich der Herausgabe¹⁵ von Evans' *Scripta Minoa II* um ein Referat für das 3. Programm ersuchte. Dabei stellte Ventris seine Entzifferungsmethode dar und fügte hinzu, dass die Linear B-Texte in einem altertümlichen Griechisch abgefasst seien.¹⁶

Unter den Hörern dieses Radiovortrags befand sich auch der junge Gräzist John Chadwick, der sich speziell mit griechischen Dialekten befasst und auch über Linear B den Kopf zerbrochen hatte. Chadwick suchte den damals 82jährigen John Myres auf und fragte ihn nach Ventris. Myres zeigte ihm die Arbeit von Ventris und sagte, er wisse nicht, was er davon halten solle. Chadwick schrieb sich den *grid* ab, und begann, die Texte zu transkribieren. Nach wenigen Tagen war er überzeugt, dass die Deutungen in der Hauptsache richtig waren.¹⁷ Darüber berichtete er am 9. Juli an Myres. Ausserdem schrieb er an Ventris und gratulierte ihm. Dieser antwortete am 13. Juli. Es entstand eine vier Jahre währende Partnerschaft, die dann durch Ventris' Unfalltod am 6. September 1956 jäh beendet wurde. Ventris stieß auf einsamer Fahrt in später Nacht bei Hatfield mit einem Lastwagen zusammen und war sofort tot.

Die Publikation der Entzifferung erfolgte in dem gemeinsamen Artikel von 1953.¹⁸ Ein großes Unternehmen der beiden war die Herausgabe des Buches *Documents in Mycenaean Greek*, das drei Jahre nach Ventris' Tod er-

15 Die posthume Ausgabe wurde von John Myres besorgt und ist 1952 in Oxford erschienen.

16 Ventris 1952.

17 Er sammelte 23 griechische Wörter.

18 Ventris-Chadwick 1953.

schien. Es enthält 300 ausgewählte Tafeln aus Pylos, Knossos und Mykene mit Kommentar und Wörterbuch.¹⁹

Die wichtigen Vorarbeiten von Alice Kober

Die Amerikanerin Alice Kober²⁰ hat Klassische Philologie, Archäologie und Sprachwissenschaft studiert und als Philologin an Colleges gelehrt (zuletzt am Brooklyn College). Sie verfügte über breite Sprachkenntnisse, kannte intensiv Sanskrit, auch Hethitisch, Altpersisch, Tocharisch, Altirisch, Akkadisch, vergleichende semitische Grammatik, Sumerisch, Chinesisch, Baskisch. Sie wollte die grammatische Struktur und das Schreibsystem möglichst vieler unverwandter Sprachen kennenlernen, in der Hoffnung, daraus für die Interpretation des Minoischen Gewinn zu ziehen. Schon als *undergraduate* hatte sie sich für das Minoische interessiert. Als erstes kategorisierte sie die nichtindogermanischen Bestandteile des griechischen Wortschatzes, weil Minoisches darunter hätte sein können. Sie entdeckte in Linear B Anzeichen für Flexion und glaubte, einige Kasusausgänge identifizieren zu können. Sie veröffentlichte hauptsächlich im *American Journal of Archaeology*.²¹ 1946 kam sie nach England, wo ihr John Myres Zugang zu reichlich unveröffentlichtem Material aus dem Nachlass von Arthur Evans gewährte.

Im Jahr 1949 – bis dahin von guter Gesundheit – erkrankte sie plötzlich an einem unheilbaren Leiden und starb 1950 im Alter von 43 Jahren. Im Nachruf schreibt Hahn: „Man kann nur mutmaßen, ob sie einen definitiven Anteil an der Entzifferung der kretischen Linearschrift erlangt hätte, wenn ihre wissenschaftliche Laufbahn kein so vorzeitiges Ende genommen hätte. Aber in dem Fall, dass, und zu dem Zeitpunkt, wann diese Entzifferung abgeschlossen ist, wird man sicherlich feststellen, dass ihr sorgfältiges und gewissenhaftes Schürfen dabei eine Rolle gespielt hat.“²²

Berühmt sind später vor allem Gruppen von drei einander ähnlichen Zeichenfolgen geworden, die man scherzhaft „Miss Kober’s triplets“ („Fräulein Kobers Drillinge“) genannt hat.²³

19 Ventris-Chadwick 1959 (1. Auflage 1956, reprinted with corrections 1959, 2. Auflage 1973)

20 1907-16.5.1950, s. die Nekrologe von Hahn 1950, Sundwall 1951, Anonymus 1951, Dow 1954.

21 Kober 1945 und 1946 (2 Aufsätze).

22 „One can only guess whether, had her scholarly career not been cut off so prematurely, she might have had a definitive share in the decipherment of the Cretan Linear B script; but if and when this decipherment is ultimately achieved, sure her careful and faithful spade-work will be found to have played a part therein.“ Hahn 1950: 443.

23 Die folgende Bilddatei ist aus Chadwick-Ventris, *Documents*:² 16 übernommen. Bei Kober 1946 entsprechen zuerst S. 272-275, Fig. 6, Fig. 8-10, die fast komplette Entsprechung findet sich bei Kober 1948: 97, Fig. 8 „noun paradigms?“ (mit einer zusätzlichen sechsten „Spalte F“ *e-ra-ja, e-ra-jo, e-ra*).

	TYPE A	TYPE B	C	D	E	
CASE I:	𐤀𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕
CASE II:	𐤀𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕
CASE III:	𐤀𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕	𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕𐤓𐤕

	A		B		
I	ru-ki-ti-ja	pa-i-ti-ja	tu-ri-si-ja	ko-no-si-ja	a-mi-ni-si-ja
II	ru-ki-ti-jo	pa-i-ti-jo	tu-ri-si-jo	ko-no-si-jo	a-mi-ni-si-ja
III	ru-ki-to	pa-i-to	tu-ri-so	ko-no-so	a-mi-ni-so

	C	D	E
I	ri-jo-ni-ja	qa-mi-ja	da-wi-ja
II	ri-jo-ni-jo	qa-mi-jo	da-wi-jo
III	ri-jo-no	qa-mo	da-wo

Diese „Drillinge“ entsprechen, wie sich später herausstellen sollte, in der dritten, kürzeren Zeile (III) einem Substantiv als Grundwort (z. B. *pa-i-to* = /*p^haistós*/ = Ortsname *Phaistos*, *ko-no-so* = /*kno:ssós*/ = Ortsname *Knossos*) und in den beiden ersten Zeilen (I-II) einem davon abgeleiteten Zugehörigkeitsadjektiv (*Phaistios*, *Knossios*) im Maskulinum (o-stämmig) und im Femininum (*Phaistia*, *Knossia*, a-stämmig). Die formale Zusammengehörigkeit hatte Kober erkannt, nur muß ergänzend gesagt werden, dass es sich in Wirklichkeit nicht um „Drillinge“, sondern um „Zwillinge“ mit unterschiedlichem Geschlecht (Zugehörigkeitsadjektive im Maskulinum und Femininum) und ihre jeweiligen „Väter“ (Substantive im Maskulinum) handelt.

Wie Kober treffend ausführt, ist die Variation der Wortenden mit der „Finalkommutation“²⁴ Indoeuropäischer Sprachen in der Art von lateinisch *a-mi-cu-s*, *a-mi-cu-m*, *a-mi-ci*, *a-mi-co* zu vergleichen.

Dass die Formen auf das – nach der späteren Ventris’schen Enzifferung – als *ja* zu lesende Zeichen (Nr. 57) als *weiblich* zu bestimmen sind, hat Alice Kober aufgrund der regelmäßigen Kombination mit dem Ideogramm für „Frau“ in Linear B-Dokumenten, die Personenlisten enthalten, ebenfalls bereits erkannt.²⁵

In einer weiteren Arbeit, die in den *Symbolae Hrozny* veröffentlicht ist,²⁶ ist es Kober dann auch noch gelungen, die Genusvariation bei der „Summenformel“ korrekt zu bestimmen:

24 So in meinem Sprachgebrauch, den ich dem Unterricht Erwin Koschmieders verdanke (s. oben Fn. 3).

25 Kober 1946: 269-271.

26 Kober 1949. Ein Vorläufer ist hier A.E. Cowley, der in dem Aufsatz „A Note on Minoan Writing“, in *Essays in Aegean Archaeology presented to Sir Arthur Evans*, Oxford 1927, die Genusvariation bei „Knabe“ und „Mädchen“ (nach Ventris’ Entzifferung *ko-no* = *korwo*- und *ko-na* = *korwa*-) korrekt bestimmt hat.

to-so VIR XXIII „soviele Männer: dreiundzwanzig“
to-sa MULIER XXXXV *ko-wa* V *ko-wo* IV „soviele Frauen: fünfundvierzig,
 Mädchen fünf, Knaben vier“
(to-sa pa-ka-na GLADIUS L „soviele Messer: Messer fünfzig“)

Zur Methodik von Ventris' Entzifferung

Für Ventris' Weg zur Entzifferung auf der Basis der griechischen Hypothese sind insbesondere vier Faktoren wichtig geworden:

1. genaue Beobachtung der Zeichengruppen im Belegkontext (Wortwiederholung, Wortlänge, Wortveränderungen, Namen, Kombination mit Zahlzeichen und Ideogrammen),
2. die Ähnlichkeiten mit²⁷ und Analogien zur zyprischen Silbenschrift,
3. der *grid*, oder Silbenrost, und
4. das probeweise Einsetzen erratener Lautwerte in den *grid*.

Der entscheidende Schritt von Ventris bei der Entzifferung liegt in der Weiterentwicklung des *grid*, der in rudimentärer Form ja bereits bei Alice Kober aufgetaucht war. Ich möchte die methodischen Schritte, die man bei der Aufstellung eines solchen *grid* durchführt, hier systematisch erläutern, unter anderem im Hinblick darauf, dass das Verfahren von seinen Verfechtern nicht in allen Einzelheiten expliziert worden, und von der Kritikern und Gegnern der Entzifferung teilweise nicht recht verstanden worden ist.

Wir veranschaulichen die Methode an drei lateinischen Paradigmen in mykenischen Linear B-Silben²⁸:

A	auriga	B	domina
I	a-u-ri-ka		do-mi-na
II	a-u-ri-ka-ru		do-mi-na-ru
III	a-u-ri-ki		do-mi-ni

a) Senkrecht ergeben sich gleiche Zeichenfolgen am jeweiligen *Wortanfang*:

A I = A II = A III: a-u-ri-...
 B I = B II = B III: do-mi-...

Wir nennen einen solchen Formbestandteil die „Stammkonstante“

b) Waagrecht ergeben sich gleiche Zeichenfolgen am jeweiligen *Wortende*:

1B = 2B: ...ru

Wir nennen einen solchen Formbestandteil die „Suffixkonstante“

27 In der von Wilhelm Deecke entzifferten kyprischen Silbenschrift, dem Abkömmling von Linear B im 1. Jahrtausend, finden sich sieben Zeichen, die formal mit Linear B-Zeichen noch weitestgehend übereinstimmen. Es handelt sich um die Silbenwerte *ta*, *ti*, *lo* (oder: *lo*, *ro*), *to*, *se*, *pa*, *na*.

28 In Linear B bleibt der Endkonsonant in *aurigarum* unbezeichnet (*a-u-r-i-ka-ru*), in der kyprischen Silbenschrift würde er einen „Stummvokal“ erhalten (*a-u-r-i-ka-ru-me*).

c) Zwischen „Stammkonstante“ und „Suffixkonstante“ findet sich eine „Fugenstelle“. Wir nennen die in diesem Bereich stehenden Zeichen „Fugenvariable“.

Anmerkung: In den Formen ohne erkennbare „Suffixkonstante“ steht die „Fugenvariable“ an letzter Stelle im Wort.

In den oben gebrachten lateinischen Paradigmen sieht die „Fugenvariable“ folgendermaßen aus:

	A	B
I	ka	na
II	ka	na
III	ki	ni

Senkrecht stehen jeweils zwei verschiedene Zeichen mit gleichem Konsonanten und divergierendem Vokal (isokonsonantisch – heterovokalisch).

Waagrecht stehen jeweils zwei verschiedene Zeichen mit divergierendem Konsonanten und gleichem Vokal (heterokonsonantisch – isovokalisch).

In der obigen Matrize kann das Zeichen *ka* gleich den Koordinaten A I, das Zeichen *na* gleich den Koordinaten B I, das Zeichen *ki* gleich den Koordinaten A III und das Zeichen *ni* gleich den Koordinaten B III gesetzt werden.

Die so gewonnenen Werte „A I“, „B I“ usw. sind „entphonetisiert“, stehen jedoch in struktureller Beziehung:

„A“ bzw. „B“ bedeutet „isokonsonantisch“
 „I“ bzw. „II“ bzw. „III“ bedeutet „isovokalisch“.

Die Werte der „Fugenvariablen“ der lateinischen Paradigmen *auriga* und *domina* sind nun in den Silbenrost einzusetzen:

	Vokal	1	2
Konsonant			
1		ka	ki
2		na	ni

„Entphonetisiert“ ergibt sich:

	Vokal	1	2
Konsonant			
1		A I	A III
2		B I	B III

Schreibt man nun aus den oben abgebildeten „Koberschen Drillingen“ die jeweilige „Fugenvariable“ heraus, so erhält man den folgenden kleinen „grid“:²⁹

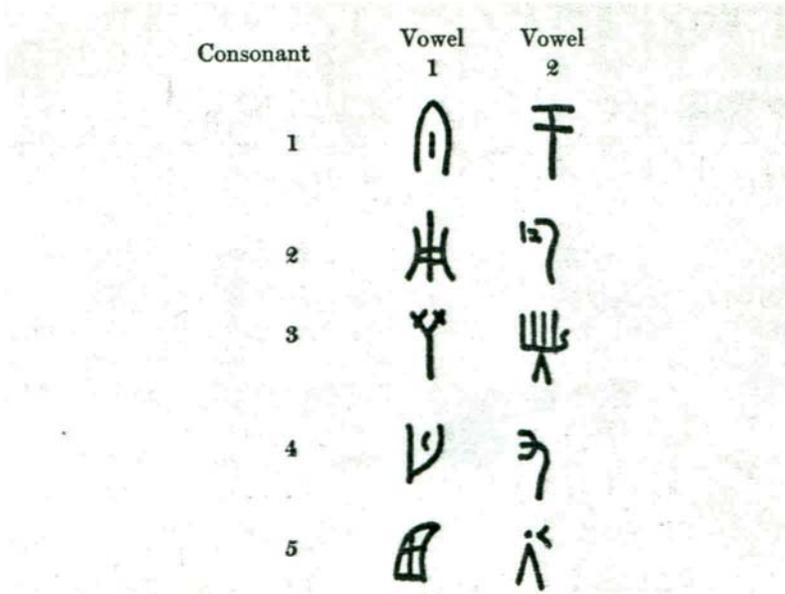


FIG. 10. BEGINNING OF A TENTATIVE PHONETIC PATTERN.

In diesen „Koberschen *grid*“ kann man nun die „entphonetisierten Werte“ einsetzen:³⁰

	Vokal 1	Vokal 2
Konsonant 1	A I	A III
Konsonant 2	B I	B III
Konsonant 3	C I	C III
Konsonant 4	D I	D III
Konsonant 5	E I	E III

Das Ziel der Entzifferung ist nun der Übergang zu einem *grid* mit den korrekten phonetischen Werten. Diese wären:

	Vokal 1	Vokal 2
Konsonant 1	ti	to
Konsonant 2	si	so
Konsonant 3	ni	no
Konsonant 4	mi	mo
Konsonant 5	wi	wo

Michael Ventris hat diesen schon von Kober erarbeiteten „Minigrd“ tatsächlich „phonetisieren“ können. Welche Möglichkeiten kann man für einen solchen entscheidenden Schritt mobilisieren?

30 Die hier stehenden Majuskeln „A“, „B“ usw. und römischen Ziffern „I“, „III“ beziehen sich auf das erste obige Schaubild aus Kober = Chadwick / Ventris mit „Type A“, „CASE I“ usw.

1. Zunächst kann man sich auf diejenigen Zeichen stützen, die mit dem Kyprischen übereinstimmen, also *ta, ti, lo, to, se, pa, na*. Im vorliegenden Fall ist das bei „Konsonant 1“ möglich, so dass in beiden Spalten die ersten waagrechten Zeilen mit *ti* und *to* besetzt werden können. Damit ist aber auch schon die Vokalisierung beider senkrechter Spalten gewonnen, alle fünf Zeichen der ersten Spalte enthalten den Vokal „i“, alle fünf Zeichen der zweiten Spalte den Vokal „o“.

Das ist ein erstes Ergebnis, das sich dem Entzifferer des Koberschen *grid's* „wie von selbst“ ergibt, das ihm – bildlich gesprochen – in den Schoß fällt.

2. Die „kyprische Lösung“ bietet sich auch dort an, wo ganze Wörter mit den sieben Zeichen geschrieben sind, deren Lautwert man aus dem Kyprischen kennt. Ein solcher Fall begegnet auf der „Pferdetafel“ aus Knossos KN Ca 895, die ein Wort mit einer zweigliedrigen Zeichenfolge *po-lo* enthält. Da daneben offensichtlich der Kopf eines Fohlens abgebildet ist, ergibt die Lesung als griechisch *πῶλος* den korrekten Sinn.³¹

3. Darf die „griechische Interpretation“ einmal als möglich gelten, so kann man die Personenlisten auf maskuline und feminine Ausgänge hin untersuchen. Bei den maskulinen o-Stämmen helfen die kyprischen Werte *lo* und *to*, bei den femininen a-Stämmen die kyprischen Werte *ta, pa, na*.

4. Die reinen Vokalzeichen konnte Ventris auf Anregung von Ktistopoulos mit Hilfe der Anlautstatistik von den Konsonant+Vokalzeichen zu unterscheiden versuchen. Das Zeichen „a“ tritt beispielsweise hauptsächlich im Wortanlaut auf.

5. Bei Wörtern, deren Lautung aufgrund der kyprischen Werte nur teilweise teilweise bekannt ist, sich nach Tafelkontext und Geographie aber die Vermutung auf Ortsnamen ergibt, können versuchsweise bestimmte Namen „erraten“ werden. Die Folge *pa-i-to* liegt mit *pa* und *to* bereits zu zwei Dritteln durch das Kyprische fest. Das mittlere Zeichen wird aus statistischen Gründen ein reines Vokalzeichen sein. Setzt man für es versuchsweise den Lautwert „i“ ein, so ergibt sich ein naher Anklang an den kretischen Ortsnamen *Phaistos*. Bei anderen möglichen Namen findet sich mehrfach das gleiche Zeichen am Wortende, durch dessen Lesung als *so* (das *o* hatte sich bereits oben aus Kobers *Minigril* ergeben) sich das vorgriechische Ortsnamensuffix *-so-* zu erkennen gibt, also *ko-no-so* „Kno:ssos“, *a-mi-ni-so* „Amnisos“ (der Hafen von Knossos), und *tu-ri-so* „Tulissos“.

Das gerade Ausgeführte ist nur ein kurze und keineswegs erschöpfende Darstellung einiger methodischer Leitlinien für Ventris' Entzifferung. Aber es dürfte doch klar geworden sein: Ein Teil der Lautwerte lässt sich mit geradezu mathematischer Exaktheit deduzieren, ein anderer muss durch ein

31 Dies hat zuerst Arthur Evans bemerkt.

Rateverfahren mit *trial and error* ermittelt werden, das so lange fortzusetzen ist, bis sich für alle Lautwerte eine unabhängige Bestätigung in weiteren Fällen ergibt. Wenn genügend Textumfang mit etlichen Belegen für jedes Zeichen vorliegt, entwickelt die allein richtige Lösung einen „Selbstbestätigungseffekt“. Es ist wie mit einem Türschloss, für das man eine größere Anzahl von Schlüsseln ausprobiert. Verwendet man falsche Schlüssel, bleibt die Tür versperrt. Hat man den richtigen Schlüssel zur Hand, so kann man die Tür mühelos öffnen, und darin liegt das Kriterium zur Unterscheidung des richtigen Schlüssels von den falschen.

Gute Voraussetzungen, Arbeitseifer, Phantasie, Scharfsinn und Finderglück haben sich bei Michael Ventris in besonders idealer Weise vereint. Sehr förderlich hinzugekommen ist anschließend auch seine Bereitschaft, mit dem Fachmann auf dem Gebiet der Gräzistik John Chadwick gemeinsam weiterzuarbeiten.

Es ist Ventris' unsterbliches Verdienst, dass er die Elemente zur Formung eines Schlüssels für die Entschlüsselung von Linear B dort, wo sie ihm in den Schoß gefallen sind, beherzt aufgegriffen hat, und dass er dort, wo er sie erst mühsam erschließen musste, sein großes Ziel mit unermüdlicher Energie und Hartnäckigkeit verfolgt hat.

- ANONYMUS, „Alice E. Kober“, *Minos* 1 (1951): 138-139.
- BARTONEK (Antonin), *Handbuch des mykenischen Griechisch*, Heidelberg, C. Winter, 2003.
- BEATTIE (A. J.), „Mr. Ventris' decipherment of the Minoan Linear B script“, *Journal of Hellenic Studies* 76 (1956): 1-17.
- BENNETT (Emmett L.), CHADWICK, (John), *The Knossos Tablets*, London, Institute of Classical Studies, 2¹⁹⁵⁹.
- CHADWICK (John), *The Decipherment of Linear B*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958 (2¹⁹⁶⁷, 3¹⁹⁹²).
- DOW (Sterling), „Minoan Writing“, *American Journal of Archaeology* 58 (1954): 77-129.
- DOW (Sterling), „Necrology Alice Elizabeth Kober“, *American Journal of Archaeology* 58 (1954): 153-154.
- EILERS (Wilhelm), „Kretisches-Kritisches“, *Forschungen und Fortschritte* 31 (1957): 326-332.
- EKSCHMITT (Werner), *Die Kontroverse um Linear B*, München, C. H. Beck, 1969.
- GRUMACH (Ernst), „Bemerkungen zu M. Ventris / J. Chadwick, Evidence for Greek Dialect in the Mycenaean Archives“, *OLZ* 52, 1960, pp. 293-342.
- GRUMACH (Ernst), „L'échec du déchiffrement crétois“, *La Nouvelle CLIO* 7-9 (1955-1957): 487-491.
- GRUMACH (Ernst), „Rezension zu Chadwick, *The Decipherment of Linear B*“, *Gnomon* 32 (1960): 682-695.
- HAHN (E. Adelaide), „Alice E. Kober“, *Language* 26 (1964): 442-443.
- HILLER (Stefan), PANAGL (Oswald), *Die frühgriechischen Texte aus mykenischer Zeit*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976 (= Erträge der Forschung 49).
- KOBER (Alice Elizabeth), „Evidence of Inflection in the Chariot Tablets from Knossos“, *American Journal of Archaeology* 49 (1945): 143-151.
- KOBER (Alice Elizabeth), „Inflection in Linear Class B: I-Declension“, *American Journal of Archaeology* 50 (1946): 268-276.
- KOBER (Alice Elizabeth), „The Minoan Scripts: Fact and Theory“, *American Journal of Archaeology* 50 (1946): 82-103.
- KOBER (Alice Elizabeth), „The Minoan Scripts: Facts and Theory“, *American Journal of Archaeology* 52 (1948): 96-99.
- KOBER (Alice Elizabeth), „Total in Minoan (Linear Class B)“, *Archiv Orientální* 17 (1949) (= Symbolae Hrozný I): 386-398.
- ROBINSON (Andrew), *The Man Who Deciphered Linear B. The Story of Michael Ventris*, London, Thames & Hudson, 2002.
- SACCONI (Anna), ed., *Work Notes on Minoan Language Research and Other Unedited Papers*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1988 (Incunabula Graeca).
- Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect. A Complete Bibliography and Index*, edited by the Institute of Classical Studies of the University of London-British Association of Mycenaean Studies, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1956.
- SUNDWALL (Johannes), „Alice E. Kober“, *Jahrbuch für kleinasiatische Forschungen* 1 (1951): 344.
- VENTRIS (Michael), „Deciphering Europe's earliest scripts“, Radiovortrag BBC 3 (1.7.1952) (Resümee in *The Listener* vom 10.7.1952: 57-58).
- VENTRIS (Michael), *Documents in Mycenaean Greek*, 2nd edition (John Chadwick), Cambridge, Cambridge University Press, 1973.
- VENTRIS (Michael), „Introducing the Minoan Language“, *American Journal of Archaeology* 44 (1950): 494-520.
- VENTRIS (Michael), ed., *The Languages of the Minoan and Mycenaean Civilization. Mid-Century Report, New Year 1950*, London 1950 (non uidi).
- VENTRIS (Michael), CHADWICK (John), „Evidence for Greek Dialect in the Mycenaean Archives“, *Journal of Hellenic Studies* 73 (1953): 84-103.

Au milieu de tant de livres : le plagiat comme illusion créatrice

Hélène MAUREL-INDART

L'augmentation vertigineuse de la production de livres revient en France comme un leitmotiv à chaque rentrée littéraire, et le lecteur, critique professionnel, amateur ou étudiant, s'effraie à la fois de la masse des publications et de la difficulté où il se trouve de choisir. Le système des prix littéraires et les stratégies éditoriales de commercialisation du livre permettent à un certain nombre de titres de mieux se distinguer que d'autres, mais on sait à quel point la promotion d'un ouvrage tient souvent plus à des exigences de rentabilité qu'à sa qualité littéraire.

La connaissance de si nombreuses publications, appartenant chacun à des domaines de spécialisation toujours plus pointus, est devenue pratiquement impossible. L'éclatement du champ de la connaissance voue à l'échec toute tentative d'appréhension globale. Chacun doit se limiter à une stricte sélection des publications portant sur son propre domaine d'investigation. Pourtant, au regard d'un grand nombre, même cette posture intellectuelle semble intenable, tant elle exige de se tenir continuellement en alerte pour repérer et évaluer, au fil de leur production et de leur publication, les ouvrages et les articles susceptibles d'intérêt. Qui plus est, la question se pose de savoir, pour qui souhaiterait à son tour contribuer à la recherche ou à la création littéraire, comment être à nouveau original, comment apporter une contribution nouvelle, alors que tout semble avoir déjà été dit, sans que l'on n'ait même pas eu connaissance de ce tout.

Deux formes de dérapage sont alors possibles : l'inhibition devant l'ampleur de la tâche ou bien le détournement à son propre compte des écrits des autres, dont on espère qu'ils sont suffisamment noyés dans la masse pour que le plagiat passe inaperçu. Nous examinerons plus particulièrement la deuxième dérive possible en partant d'un simple constat : le nombre croissant d'affaires de plagiat dans les milieux universitaires et éditoriaux, ainsi que le souci toujours affirmé de combattre ce fléau au nom d'une

déontologie garante de la qualité de la recherche et de la production littéraire. Pour ce qui est de cette dérive plagiaire, il conviendra de distinguer entre les travaux dits « scientifiques » et le travail de création littéraire, les critères d'originalité et les modes de référencement des sources étant sensiblement différents d'un domaine à l'autre. Enfin, nous réfléchissons aux moyens possibles de remédier à ce que nous aurons qualifié d'illusion créatrice.

En quête d'une déontologie
dans le domaine des publications en sciences humaines

La facilité et la rapidité d'accès à une multitude d'informations et de documents se sont accrues avec leur mise en ligne sur Internet, à tel point que l'origine même de ces informations finit par passer au second plan. Et le risque grandit d'une exploitation peu scrupuleuse de ces documents pour des travaux de recherche ou de création littéraire. Au Canada et aux États-unis, certaines écoles et universités obligent les étudiants à soumettre leurs travaux à des logiciels de détection de plagiat. En France, l'Université de Lyon a adopté le logiciel *Compilatio*. En effet, selon l'enquête réalisée par Six Degrés, le fournisseur de *compilatio.net*, et l'éditeur d'analyses de données *Sphinx Développement* auprès de 120 professeurs et de 1 100 étudiants de l'Université de Lyon¹, Internet est la première source de documentation, avant même les bibliothèques. Or, d'après la même enquête, il ressort que les élèves ne précisent pas l'origine d'une citation sur quatre. Une minorité avoue même avoir acheté des dissertations ou des mémoires sur des sites Internet. Il semble donc qu'il y ait une forte corrélation entre l'amplification de la pratique du plagiat et la quantité des informations immédiatement disponibles. Ce dérapage s'explique à la fois par le gain de temps et la facilité que permet ce mode de production textuelle par copier-coller. Emporté par la commodité de l'exercice, le plagiaire perd totalement de vue l'intérêt pédagogique du travail exigé ; seule compte à ses yeux l'obtention finale de la note, la meilleure possible.

L'absence de maîtrise de la documentation, trop vite compilée et copiée, est la conséquence désastreuse de ces pratiques. Michelle Bergadaà, professeur de marketing à l'Université de Genève, s'est alarmée du phénomène et a créé un site Internet *Fraude et déontologie selon les acteurs universitaires*. « Ce site, explique-t-on, est dédié à tous les professeurs, assistants et étudiants qui refusent de fermer les yeux sur la fraude pratiquée *via* Internet et le plagiat des mémoires et des thèses. » En quelques années, le site s'est enrichi de nombreux témoignages, d'études de cas et d'enquêtes dont l'objectif reste de dissuader les plagiaires et de montrer que la reproduction d'infor-

1 *Enquête sur les usages d'Internet à l'Université de Lyon. De la Documentation au plagiat*, Six Degrés, septembre 2007. Cette enquête peut être consultée en ligne : http://www.compilatio.net/files/sixdegres-univ-lyon_enquete-plagiat_sept07.pdf

mations sans références aux sources peut entraîner non seulement l'opprobre mais aussi des sanctions au sein de l'Université et même des condamnations par les tribunaux.

L'exemple le plus récent, et le plus inquiétant, de plagiat universitaire s'est produit lors d'une demande de qualification auprès du CNU, dans le cadre de la procédure de recrutement des maîtres de conférences. Une candidate s'est vue refuser sa qualification en raison du plagiat que constituait sa thèse. La candidate, contestant l'accusation, a fait un recours auprès du Conseil d'État, qui a finalement confirmé la décision du CNU : « Considérant que [...] son travail reprend dans plusieurs de ses parties la même structure formelle, rend compte dans des termes très semblables des objectifs recherchés par la réglementation et la jurisprudence et de leur évolution et comprend de nombreux et importants paragraphes exposant les propres réflexions de l'auteur qui sont rédigées dans le même ordre et avec les mêmes termes que ceux contenus dans la thèse de Mme C, sans faire apparaître qu'il s'agit de citations ; qu'ainsi, Mme A-B n'est pas fondée à soutenir que c'est à tort que le CNU a retenu à son encontre une fraude consistant à présenter des travaux qui étaient en réalité pour partie ceux d'un autre chercheur [...]. »²

Cet exemple vient illustrer l'idée que l'Internet n'est pas le seul responsable des pratiques plagiaires. Le phénomène, même s'il a été accentué par la mise en circulation de quantités d'informations, n'est pas nouveau. Les fabulistes Ésope, Phèdre et la Fontaine ont, chacun à son époque, raconté la fable du geai – ou de la corneille chez le fabuliste grec – puni de s'être paré des plumes du paon pour paraître plus beau... On s'amuse ainsi de voir le thème du plagiat décliné au fil des siècles sous une forme quasiment identique, comme si décidément la critique du plagiat devait en emprunter la forme. En réalité, la tradition de l'imitation qui perdure jusqu'au XVII^e siècle justifie de telles ressemblances entre ces fables, écrites en hommage aux prédécesseurs. Phèdre, par exemple, dès le prologue du livre I, se réclame ouvertement d'Ésope :

Aesopus auctor quam materiam repperit,
Hanc ego poliui uersibus senariis³.

Il n'en reste pas moins que, même pendant cette longue période où un auteur se devait d'écrire sous l'autorité des Anciens, l'opprobre tombait sur ceux qui confondaient hommage et vil larcin... Le poète latin Martial fustige

2 Arrêté n° 310277 du Conseil d'État - République française, le 23 février 2009.

3 « Le fabuliste Ésope a trouvé la matière. / Et moi je l'ai polie en vers alexandrins. » Cette traduction est de Henri Tournier dans *Fables grecques et latines* (Université de Provence, 2006, p. 6), qui explique avoir choisi de traduire « sénaires », le vers de Phèdre, par alexandrins.

ainsi l'un de ses contemporains dans un de ses épigrammes en l'accusant de plagiaire, terme qui en latin avait le sens de voleur d'enfants. Martial considérait ses vers comme ses propres enfants.

Ce qui permettait de distinguer entre plagiat et savoir partagé, entre vol et hommage, c'était le sentiment d'appartenir à une même communauté de lecteurs formés à la même culture humaniste et détenteurs des mêmes références textuelles. Lorsque Montaigne cite Sénèque sans employer les guillemets, il est totalement déplacé de crier au plagiat. Pour Montaigne, de telles références aux Anciens, explicites ou non, ne pouvaient échapper à ses lecteurs, avec lesquels ils partageaient les mêmes connaissances. Le plaisir d'une complicité intelligente entre lettrés dispensait l'auteur des *Essais* de telles lourdeurs. Or, aujourd'hui, l'éclatement des champs de la connaissance en une multitude de domaines de spécialisation a rendu impossible le partage d'un savoir stable et commun.

Pour certains ainsi la tentation semble grande de puiser sans vergogne dans le vaste champ des publications, d'une richesse infinie, tant se sont multipliées les initiatives éditoriales, sous forme imprimée ou électronique. Le grand rêve d'un livre partagé, dans le respect de la contribution de chacun au sein de la collectivité, s'effrite trop souvent au profit de l'intérêt particulier. Notre chapitre « Pillage à l'université »⁴ en a donné de multiples exemples, qui dépassent largement la fiction du « roman universitaire », genre illustré entre autres par *Meurtre chez Tante Léonie*⁵ d'Estelle Monbrun ou *Petits crimes contre les humanités* de Pierre Christin⁶. Plutôt que de revenir dans le détail sur ces cas de plagiat que nous avons déjà analysés, nous nous contenterons ici d'y faire référence. En effet, la publicité de telles affaires est toujours délicate et même risquée : en novembre 2007, pour la première fois depuis une quinzaine d'années de recherches sur les « coulisses de l'écriture », nous avons été assignée en justice pour diffamation et, sans doute pas par hasard, par un avocat. Après avoir perdu en première instance, le prétendu « diffamé » a décidé de faire appel⁷. Il est bien dommage qu'un débat sur des questions d'éthique dérape vers l'enceinte des tribunaux, alors qu'il gagne toujours, au contraire, à s'élargir à l'ensemble de la communauté publiante, dans le cadre d'une réflexion argumentée.

Il ne s'agit pas, en effet, de jouer les justiciers mais de s'interroger sur une pratique d'écriture et sur les règles de déontologie en matière de recherche et de publication. De telles affaires ne se règlent pas à coup de jugements et de dommages-intérêts. La preuve en est la difficulté même du juge

4 *Plagiats, les coulisses de l'écriture*, Paris, La Différence, 2007, pp. 61-78.

5 Coll. « Chemins nocturnes », Paris, Viviane Hamy, 1994.

6 Paris, Métailié, 2006.

7 Pour plus d'informations sur cette assignation de Bernard Edelman à mon encontre, consulter le site leplagiat.net

de fixer les limites, au cas par cas, entre emprunt licite et emprunt abusif. La jurisprudence en la matière est fluctuante : il n'est que de suivre, par exemple, les étapes du procès Deforges-Mitchell⁸, ou de celui qui opposa Henri Troyat à Gérard Pouchain et Robert Sabourin⁹, ou encore le procès Frain-Lopez¹⁰. Du tribunal de première instance à la cour d'appel, jusqu'à la cour de cassation, les jugements et les arrêts se contredisent. Pourquoi ? Le Code de la propriété intellectuelle est le texte de référence qui certes donne l'esprit et le cadre juridiques relatifs au droit d'auteur. Il fixe les grands principes et, en particulier, les prérogatives d'ordre patrimonial et moral – qui fait la spécificité du droit français, par comparaison au *copyright* anglo-saxon. Mais ce même Code est applicable à la fois à un ouvrage de création, comme un roman, et à un travail de recherche universitaire, qu'il relève des sciences humaines ou des sciences dites « dures », et enfin à un annuaire de téléphone ou à un manuel de cuisine. C'est dire toute la marge laissée au juge dans l'appréciation de l'originalité de « l'œuvre intellectuelle ».

Il appartient donc, en particulier aux littéraires, de s'emparer de la question du droit d'auteur, comme l'ont fait nos prédécesseurs dès le XVIII^e siècle, pour préciser les règles du système citationnel, en fonction de notre conception de l'originalité en matière de recherche et de création littéraire et de notre mode de diffusion et de partage des connaissances. Ainsi, la question que je posais dans ces cinq pages¹¹ de *Plagiats, les coulisses de l'écriture*, qui font l'objet d'un contentieux, était de savoir si, compte tenu du nombre important des références en notes de bas de page – et par conséquent d'emprunts – à une thèse, l'auteur n'aurait pas dû rendre hommage à ce travail, d'une façon plus explicite, en pleine page, afin d'expliquer clairement ce que l'auteur de la thèse apportait de nouveau à la réflexion sur l'histoire du droit d'auteur. D'une façon plus générale, il convient de défendre l'idée selon laquelle un auteur a tout à gagner à citer, à donner des références précises et à rendre hommage aux contributions de chacun dans l'élaboration de son propre travail de création, au sens le plus large du terme. Quelles que soient les réserves, justifiées, concernant le mode d'évaluation des travaux scientifiques par la bibliométrie, on voit à quel point le système citationnel est une question sensible qui doit inciter les auteurs à multiplier les indications de sources dans l'intérêt de chacun au sein de la collectivité. L'objectif est, indépendamment même de ce souci d'évaluation, de favoriser une dynamique collective de recherche et de diffusion.

8 *Du Plagiat*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, pp. 144-159.

9 *Plagiats, les coulisses de l'écriture*, *op. cit.*, pp. 97-103.

10 *Idem*, pp. 87-94, et Denis Lopez, « Je prends mon bien où je le trouve : Irène Frain plagiaire », *Le Plagiat littéraire*, revue *Littérature et nation*, 27, Université François-Rabelais de Tours, 2002, pp. 285-321.

11 *Idem*, chapitre 4 « Les chercheurs de l'ombre », pp. 105-109.

Entre création et illusion créatrice

Dans cette perspective, il convient de distinguer entre les publications dites scientifiques, de type universitaire, effectuées dans le cadre d'une recherche reconnue comme telle, et les œuvres de création dont le degré d'originalité est plus délicat à apprécier. Les jeux d'intertextualité, les influences et les emprunts sont, en effet, signalés d'une manière plus allusive que dans des ouvrages de recherche où les indications de source font partie intégrante du travail de rédaction finale sous la forme de citations entre guillemets et de notes de bas de page principalement. L'œuvre de fiction joue souvent avec la complicité du lecteur dont l'imagination et la mémoire sont sollicitées avec humour et sous la forme d'allusions ou de clins d'œil susceptibles d'être compris. Ainsi, les créations oulipiennes consistent bien souvent en réécritures créatives, dont la nature poétique, quoique incontestable, tient paradoxalement à la reprise de textes antérieurs sans ajout personnel de l'auteur. La créativité est plutôt liée, dans ce mode d'écriture, au choix même des textes empruntés et à la manière, mûrement réfléchie, de les accommoder. Le texte-source se trouve en fin de compte contaminé par le texte-cible dans lequel il se trouve inséré. Le nouveau texte fait siens les hypotextes qu'il s'annexe. Mises en ligne actuellement sur le site Internet de l'Oulipo, les « chimères » de François Le Lionnais illustrent à merveille ce pouvoir de création par un pur jeu d'intertextualité :

Soit un texte-source T : on le vide de ses substantifs, de ses adjectifs, et de ses verbes, en marquant toutefois la place de chaque substantif, adjectif et verbe. Le résultat s'appelle un moule. On dit aussi que le texte est préparé.

Soient alors trois textes-cibles, S, A, V : on extrait les substantifs de S, les adjectifs de A, les verbes de V. Reprenant le texte préparé T, on remplace les substantifs supprimés dans T par les substantifs de S, dans l'ordre où ils ont été extraits ; même opération pour les adjectifs de A et les verbes de V.

Après avoir rectifié, aussi peu que possible, pour éliminer certaines incompatibilités, on aboutit à un texte accommodé, ou chimère¹².

De même, les « poèmes haï-kaisants » de Raimond Queneau¹³. Ces cas sont bien connus et recourent de manière extrême à l'écriture intertextuelle. Ils permettent de mieux comprendre, par leur effet grossissant, ce qui est en jeu dans la création littéraire où, inévitablement, le matériau exploité n'est jamais totalement nouveau. C'est bien dans sa recombinaison que se manifestent l'empreinte personnelle de l'auteur et sa vision de l'œuvre.

D'autres expériences que celles des oulipiens confirment, s'il en est besoin, que, quel que soit le degré de prolifération des livres, la possibilité subsiste toujours de créer de nouvelles œuvres, originales et uniques. L'œuvre

12 Oulipo, site Internet : <http://www.ouliipo.net/contraintes/document19562.html>.

13 *La Littérature potentielle*, « Manipulations lexicographiques », Paris, Gallimard, 1973, pp. 185-189.

en effet ne naît pas *ex nihilo* mais à partir des œuvres déjà existantes. Blaise Cendrars, pour convaincre son ami Gustave Le Rouge de ses talents de poète auquel lui-même ne croyait guère, avait publié en 1924 un recueil entier de poèmes, *Documentaires*, uniquement composé à partir des romans de Le Rouge. Ainsi, le poème « Dorypha » ne comporte qu'un seul mot ne figurant pas dans l'extrait du roman de Gustave le Rouge, publié en 1912 sous le titre *Le Mystérieux docteur Cornélius, la Dame aux scabienses*. Hormis le terme « danse », le poème reproduit textuellement le passage en prose, et quasiment dans le même ordre. Les innovations de Cendrars tiennent essentiellement aux choix opérés dans le texte d'origine, aux coupures effectuées et à la mise en vers, lesquels produisent de remarquables effets de rythme et d'assonances.

L'esthétique du collage est aussi à mettre au compte de cette « littérature au second degré », selon l'expression créée par Gérard Genette en 1982 dans son essai *Palimpsestes*¹⁴, où il analyse « cette littérature « livresque » qui prend appui sur d'autres livres ». Car « l'humanité, qui découvre sans cesse du sens, ne peut toujours inventer de nouvelles formes, et il lui faut bien parfois investir de sens nouveaux des formes anciennes ». Et à ce titre, nous pouvons affirmer que toute littérature est littérature au second degré, dans la mesure où tout texte est inévitablement un hypertexte fonctionnant sous « perfusion transtextuelle ». Le collage n'est donc qu'une forme plus accentuée et plus flagrante de la littérature dite « au second degré ». Une nouvelle publiée en 1996 par l'écrivain américain Guy Davenport, et intitulée « Home »¹⁵, offre un exemple de collage radical, puisque seul le titre est « inventé » ; quant au texte de la nouvelle, il est la reproduction exacte, sans aucune référence explicite à cette source, de cinq pages du roman de Defoe, publié en 1719, *Robinson Crusoé*. Qui parlerait de plagiat omettrait pourtant le fait que tout lecteur est censé reconnaître cinq pages en continu d'un des plus célèbres romans de la littérature mondiale et que l'originalité de la nouvelle tient précisément dans la confrontation entre un titre tant soit peu banal et un texte sacralisé par des siècles de réception.

Contrairement aux œuvres de création littéraire, tout ouvrage à visée informative comme l'essai ou la publication scientifique, doit répondre à une exigence constante de transparence. La précision et l'exhaustivité des indications de sources permettent de comprendre l'évolution des idées, la construction progressive d'une pensée ou d'une science. Le cas de Michaël Bakhtine (1895-1975) à ce titre est problématique, lui qui aurait reproduit et détourné en son nom les écrits de Valentin Volochinov (1895-1936) sans même y faire référence. À ce jour, l'affaire est encore l'objet de polémiques,

14 Paris, Éditions du Seuil, 1982, pp. 558-559.

15 *The Cardiff Team. Ten stories*, recueil de nouvelles, New York, New Directions, 1996.

mais de sérieux soupçons viennent ternir la réputation du prétendu inventeur de la notion de dialogisme :

La problématique du dialogue avait une longue histoire, autour de Lev Jakubinskij (1892-1945) auprès de qui avait étudié Valentin Vološinov [...]. Quant à l'historicité des genres littéraires, elle avait été au centre du travail d'Aleksandr Veselovskij (1838-1906) qui s'opposait explicitement à la classification purement synchronique des genres chez Aristote. Ni l'un ni l'autre ne sont cités par Bakhtine dans *RŽ*. Mais la source principale d'inspiration est, bien sûr, le livre de Vološinov de 1929, *Marxisme et philosophie du langage*, totalement passé sous silence dans l'article de Bakhtine¹⁶.

Compte tenu des ressemblances troublantes entre les écrits de Volochinov et ceux de Bakhtine, le sémioticien Ivanov aurait même avancé l'idée selon laquelle Bakhtine était l'auteur véritable de *Marxisme et philosophie du langage*. Au début des années 1970, dans le cadre de la vaste entreprise de célébration de « l'œuvre bakhtinienne », Volochinov se trouva donc une deuxième fois dépossédé de son œuvre, et la tuberculose qui l'avait emporté en 1936 ne lui permit pas de défendre sa paternité face à un Bakhtine auréolé jusqu'à sa mort en 1975. L'enquête menée par Jacques Sériot¹⁷ ne laisse aucun doute sur certaines méthodes suspectes du célèbre linguiste qui a savamment entretenu auprès de ses contemporains l'illusion d'une totale originalité de son œuvre.

Le plagiat habile a ainsi pu donner l'illusion, au moment de la réception de Bakhtine en France, d'une pensée totalement novatrice, alors qu'elle s'inscrivait dans une série de réflexions extrêmement fructueuses sur le langage depuis le premier tiers du XX^e siècle, autour de Volochinov et de Medvedev en particulier :

Dès 1936, et surtout dès 1946, Bakhtine a en réalité exploité sans vergogne les écrits de Volochinov ; ce véritable pillage risquait d'être identifié et dénoncé ; et c'est très vraisemblablement pour faire pièce à ce danger qu'a alors été construite et diffusée la fable selon laquelle Bakhtine était en fait « l'auteur masqué » des écrits signés Volochinov et Medvedev !¹⁸

Ces enquêtes troublantes montrent comment la réception de Bakhtine en France présente une image déformée de sa contribution réelle à la théorie littéraire.

Cependant, la méprise sur l'originalité d'une œuvre ne se situe pas uniquement du côté du lecteur. À force de côtoyer de près les esprits plagiaires,

16 Patrick Sériot, « Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine », *LINX* 56, 2007, p. 43.

17 Voir aussi l'article de Cristian Bota et Jean-Paul Bronckart, « Volochinov et Bakhtine : deux approches radicalement opposées des genres de textes et de leur statut », *LINX* 56, 2007, pp. 73-89.

18 *Idem*, p. 76.

nous avons pu constater que la mauvaise foi et le désir conscient d'usurper une légitimité d'auteur s'accompagnent bien souvent d'une véritable illusion du plagiaire sur ses propres talents de créateur. La complaisance de Bakhtine à l'élaboration de sa légende relève à la fois de la tricherie et de la conviction sincère qu'il avait de son rôle de novateur. Il semble en fait qu'un auteur s'accommode progressivement de ces « arrangements » certes peu louables mais que le succès semble venir justifier *a posteriori*. À cet égard, la notion oulipienne de « plagiat par anticipation » semble toute faite pour légitimer des écrits suspects et renverser l'ordre de la créativité. Marcel Bénabou explique avec beaucoup d'humour et de lucidité que, face à son impuissance créatrice, il n'a pas hésité, dans un moment de désespoir, à s'attribuer la paternité d'œuvres écrites avant qu'il n'ait eu le temps de le faire, accusant leurs auteurs de plagiat par anticipation¹⁹. Autant l'aveu de M. Bénabou vise à l'autodérision, autant il révèle, finalement, ce phénomène de l'illusion créatrice chez certains auteurs. Une nouvelle de l'écrivain américain Harry Matthews²⁰, intitulée « Franz Kafka in Riga » et publiée en 1991, illustre, là encore sur le mode ludique, un processus psychologique propre aux plagiaires : le narrateur raconte sa visite à Riga, mais à son retour un ami lui fait lire dans le carnet de notes de Kafka la description de la même visite dans les mêmes termes ; le narrateur, loin d'être surpris de la similitude du compte rendu et semblant même ne pas la voir, s'offusque de l'imprécision avec laquelle Kafka l'a écrit. La dénégation du plagiat est telle que le narrateur souligne dans le texte qu'il a recopié un défaut rédactionnel, suggérant que la copie est meilleure que l'original.

Dépasser l'illusion créatrice

Cependant, l'illusion créatrice a aussi des vertus incontestables dans le processus d'apprentissage de la création littéraire. La fonction imitative du plagiat permet au futur écrivain non seulement de prendre la pose, comme J.-P. Sartre le confie dans son autobiographie *Les Mots* en 1964, mais aussi d'accéder, grâce aux mots des autres, à sa propre écriture. L'apprenti-écrivain est conscient du pillage auquel il se livre pour pallier ses insuffisances de débutant, mais, en même temps, il s'exalte et il s'initie à l'euphorie créatrice qui n'est d'abord qu'une illusion, le fruit même de sa naïveté. Le jeune Sartre joue ainsi au grand écrivain avec la plus grande gravité :

Par moments, j'arrêtais ma main, feignais d'hésiter pour me sentir, front sourcilleux, regard halluciné, *un écrivain*. J'adorais le plagiat [...]. Je déversai toutes mes lectures, les bonnes et les mauvaises pêle-mêle, dans ces fourretout. Les récits en souffrirent ; ce fut un gain, pourtant : il fallut inventer des raccords, et, du coup, je devins un peu moins plagiaire.

19 *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Paris, Hachette, 1986.

20 *The American Experience*, London, Atlas Press, 1991.

Chez Nathalie Sarraute, dans *Enfance* (1983), on lit quasiment le même type de confiance. Fascinée par ses lectures, la jeune apprentie farcit ses rédactions de René Boylesve, de Pierre Loti et André Theuriet jusqu'à trouver sa propre voix. Mais comment trouver sa propre voix ? Comment dépasser l'illusion créatrice et « se purger du vice si naturel d'idolâtrie et d'imitation », selon les termes de Marcel Proust dans sa célèbre lettre à Ramon Fernandez du mois d'août 1919 ?

Même indispensables, les réglementations juridiques et les contraintes imposées de l'extérieur sont vaines quand il s'agit de construire sa propre identité d'écrivain par un travail d'intériorisation et de maturation des œuvres des autres. Le roman de Jasper Fjorde publié en France en 2004, *L'Affaire Jane Eyre*²¹, décrit de manière cocasse les vaines tentatives de la détective littéraire Thursday Next pour faire régner l'ordre en littérature, en pistant les contrefacteurs et les faussaires. Explorons donc des pistes plus crédibles, et tournons-nous vers les solutions dûment expérimentées par certains écrivains pour se libérer de l'angoisse de la répétition et de l'influence.

Les genres littéraires du pastiche et du centon permettent une appropriation consciente des modèles influents et par là même leur dépassement. C'est la méthode de purgation préconisée par Proust afin de se libérer de « l'intoxication flaubertienne ». Le pasticheur fait œuvre de création, alors même qu'il se déclare ouvertement comme l'ombre de ses prédécesseurs. Ainsi, Henri Bellaunay, auteur d'une *Petite Anthologie imaginaire de la poésie française* (2000), a laissé de lui le souvenir d'un authentique poète ayant réussi à « inscrire en filigrane ou en surimpression sa parole poétique, pour déléguer à ses poètes favoris son lyrisme personnel sans altérer le leur »²². À travers la voix de Paul Valéry, Bellaunay exprime avec une juste délicatesse sa nostalgie d'une écriture proprement personnelle dans le poème « Plainte d'un Sisyphe » :

Quoi ? toujours imiter, et imiter sans cesse,
Toujours jouer les jeux d'une main singeresse,
N'être jamais qu'une ombre, un écho, une image,
Feinte fallacieuse et fragile mirage !...

O DÉPLORABLEMENT de moi-même privé !²³

Le pastiche permet d'exprimer la subordination au modèle tout en la sublimant dans une œuvre originale et authentique. L'expression poétique d'une parole en souffrance permet de s'affranchir d'un « déjà dit » qui paralyse et inhibe.

21 Traduit de l'anglais par Roxane Azimi, Paris, Fleuve noir, 2004. Première édition : Jasper Fjorde, London, Hodder and Stoughton, 2001.

22 Nécrologie par Alain Faugautier dans *Recueil 2004 de l'Association des Anciens Éléves de l'ENS*.

23 *Op. cit.*, Paris, Éditions de Fallois (« Le Livre de Poche »), 2000, p. 238.

La pratique du centon relève aussi de la forme d'exorcisme qui permet à un écrivain de conquérir son propre style en pratiquant l'imitation volontaire. Le genre était à la mode dans l'Antiquité et à la Renaissance, mais il survit aujourd'hui encore avec brio. Pour preuve, un centon de Gianfranco della Schiavetta et Zélia Zagghi, *Almiraphel*, publié sous ses différentes formes entre 1920 et 2005. Le déploiement à l'infini d'hypertextes aboutit à une œuvre forte, cohérente et troublante. Les premières versions de l'œuvre sont une anthologie surprenante de citations asémantiques, et l'on découvre, ahuri, que les écrivains, des plus obscurs aux plus célèbres, ont nourri leurs textes de langues totalement inventées, incompréhensibles. Pourquoi ? Si ce n'est pour mimer de manière explicite notre quête perpétuelle de l'original, du dire vrai, de l'indicible. Cette œuvre mouvante offre à la fois le texte, l'hypertexte et le paratexte de notes de bas de page grâce auxquelles le lecteur a la possibilité de se faire à son tour créateur, en proposant sa propre traduction de ce texte babélique²⁴. Ce type de réécriture créatrice doit nous convaincre que les vertus de la répétition ne sauraient pour autant servir de prétexte à une occultation frauduleuse des sources. L'auteur, comme le lecteur, gagne à la mise en valeur d'un patrimoine littéraire où chacun puise avec d'autant plus de profit qu'il est capable d'assumer et même de revendiquer ses emprunts comme des repères sur le chemin de la création.

D'autres écrivains parviennent à se libérer de la dérive plagiaire, non par le pastiche ou le centon, mais par la construction d'un univers fictionnel où prédominent les thèmes de l'angoisse de la stérilité, de l'obsession du plagiat et de la perte de soi dans l'autre. Une étonnante galerie de personnages de plagiaires, purement imaginaires, s'enrichit ainsi au fil de romans, de nouvelles, voire de pièces de théâtre, où l'écrivain confie ses hantises liées à l'impuissance créatrice. En créant son double dans un univers fictionnel, l'écrivain extirpe de lui-même ce mauvais moi qu'il redoute de voir resurgir insidieusement dans ses œuvres. Dans *Du Plagiat*, nous avons consacré un chapitre entier à ce corpus d'œuvres de fiction consacré au thème du plagiat²⁵. Mais au fil des lectures, la liste s'est considérablement allongée²⁶, et nous pourrions ici simplement mentionner une nouvelle de Théophile Gautier, intitulée « Onuphrius ou les vexations fantastiques d'un admirateur d'Hoffmann »²⁷ (1894). Un artiste peintre et dramaturge croit voir, dans tous les lieux où il se déplace, ses œuvres exposées et jouées contre sa propre

24 Voir sur ce centon : Bernardo et Angelo della Schiavetta, « Aspects numériques de PALMIRAPHEL », *Formules* 10, *Littérature numérique et caetera*, Paris, Noesis, 2006, pp. 213-259.

25 Paris, Presses universitaires de France, 1999. Chapitre « Le plagiaire : un personnage de roman », pp. 99-111.

26 Voir sur notre site Internet leplagiat.net.

27 *Jeanes-France, romans goguenards suivis de contes humoristiques*, Paris, G. Charpentier & E. Fasquelle Éditeurs, 1894.

volonté. Incapable de se faire reconnaître comme un authentique auteur par le public, il succombe à une folie mortelle.

La fiction est libératrice, et le thème de la bibliothèque, labyrinthique et oppressante, occupe une place privilégiée chez un bon nombre d'auteurs contemporains pourtant dotés d'une légitimité incontestée. C'est que le spectre du plagiat et la peur de l'ensevelissement sous les livres des autres sont obstinément présents chez tout esprit créateur. La vision borgésienne de la bibliothèque universelle est symptomatique à la fois de la fascination et de l'effroi devant l'éparpillement infini des connaissances :

Nous savons déjà que dans Tlön le sujet de la connaissance est un et éternel. Dans les habitudes littéraires, l'idée d'un sujet unique est également toute-puissante. Il est rare que les livres soient signés. La conception du plagiat n'existe pas : on a établi que toutes les œuvres sont l'œuvre d'un seul auteur, qui est intemporel et anonyme²⁸.

L'utopie borgésienne d'un unique auteur d'un livre universel traduit le rêve humaniste d'une communion des hommes dans l'acte créateur.

Afin de surmonter l'inhibition due à la vision paralysante des multitudes de publications passées et contemporaines, l'écrivain doit trouver en lui la force de sublimer, par l'écriture, le vertige créateur. Il est vain en effet de s'imaginer qu'il faudrait avoir tout lu avant d'être sûr de pouvoir écrire un texte nouveau qui soit à la fois la synthèse de ses lectures bien assimilées et le fruit d'une réflexion personnelle et nouvelle sur cette somme de connaissances. Van Norden, personnage du roman de Henry Miller, *Tropique du cancer*²⁹ (1945), est victime d'une telle utopie : obsédé par l'idée d'écrire un livre totalement original et par la peur de plagier, il passe sa vie à vérifier chez les autres que ce qu'il voudrait écrire n'y est pas déjà. Et il meurt sans avoir écrit une seule ligne.

Il faut que le livre soit absolument original, absolument parfait. C'est pourquoi, entre autres raisons, il lui est impossible de le mettre en train. Dès qu'il a une idée, il se met à la contester. Il se rappelle que Dostoïevski s'en est servi, à moins que ce ne soit Knut Hansum, ou encore un autre³⁰.

Y a-t-il encore place pour de nouvelles œuvres qui ne soient pas pure répétition ? La formulation même de la question en montre l'inanité. Cette interrogation infiniment répétée appelle de nouvelles réponses, chacun apportant sa contribution selon son parcours de lectures, sa sensibilité, son champ d'investigation ou son domaine de créativité : « Le plagiat est la base de

28 « Tlön Uqbar Orbis Tertius », *Fictions*, traduit de l'espagnol par P. Verdevoye, Ibarra et Roger Caillois, nouvelle édition augmentée, Paris, Gallimard, 1983, p. 24.

29 Paris, Denoël, 1945, pour la traduction française (1^{re} édition : Paris, Obelisk Press, 1945).

30 *Idem*, p. 194.

toutes les littératures, excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue »³¹, Giraudoux *dixit*.

31 *Siegfried*, acte I, scène 6, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1982, p. 16.

- BENABOU (Marcel), *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Paris, Hachette, 1986.
- CHAUDENAY (Roland de), *Les Plagiaires, nouveau dictionnaire*, Paris, Perrin, 2001.
- COMPAGNON (Antoine), *La Seconde main, ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- Copier, voler, les plagiaires, Critique*, août-septembre 2002, numéros 663-664.
- GENETTE (Gérard), *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- JEANDILLOU (Jean-François), *Esthétique de la mystification, tactique et stratégie littéraires*, Paris, Éditions de Minuit, 1994.
- Le Plagiat. Actes du colloque de septembre 1991*, sous la direction de Christian Vandendorpe, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992.
- Le Plagiat littéraire. Actes du colloque de Tours en février 2001*, sous la direction de Hélène Maurel-Indart, revue *Littérature et nation*, 27, Tours, Université François-Rabelais de Tours, 2002.
- LECLERC (Gérard), *Le Sceau de l'œuvre*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.
- MARTINEAU (Ysabelle), *Le Faux littéraire. Plagiat littéraire, intertextualité et dialogisme*, Québec, Nota Bene, 2002.
- MAUREL-INDART (Hélène), *Du Plagiat*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- MAUREL-INDART (Hélène), *Plagiats, les coulisses de l'écriture*, Paris, Éditions de la Différence, 2007.
- MAUREVERT (Georges), *Le Livre des plagiats*, Paris, Arthème Fayard et Cie, 1927 (?).
- MONTEUUIS (André), *Le Plagiat littéraire*, Paris, Jouve et Cie, 1911.
- NODIER (Charles), *Questions de littérature légale*, Paris, Crapelet, 1828.
- QUÉRARD (Joseph-Marie), *Supercherries littéraires dévoilées*, 2^e édition, Paris, Paul Daffis libraire-éditeur, 1869.
- RANDALL (Marilyn), *Pragmatic Plagiarism, Authorship, Profit, and Power*, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 2001.
- SCHNEIDER (Michel), *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Paris, Gallimard, 1985.
- SOULLILOU (Jacques), *L'Auteur mode d'emploi*, Paris, L'Harmattan, 1990.

After Oppenheimer:
Scientific Humanists and Humanistic Scientists
in the 21st Century

François BLUMENFELD-KOUCHNER

In this chapter, I would like to explore the conflictual relation between sciences and humanities through an interrogation of the shape it took during the second half of the twentieth century. More particularly, for reasons that will be made apparent shortly, I will look at physics in its relations to the humanities (literary criticism, philosophy, etc.) and their respective claims to importance for the making of public policy. Examining C.P. Snow's controversial statement regarding the existence of (principally) two separate and conflicting "cultures," I will take advantage of the recent scholarship on the physicist commonly referred to as the "father of the atomic bomb," J. Robert Oppenheimer, to contrast two different approaches to the goal of uniting or at least bringing together sciences and humanities, and to look at the impact on those approaches of the notion of intellectual community, particularly as reshaped by the development of post-war physics as a massively collaborative enterprise. Oppenheimer and Snow are, though in differing degrees, significant for their equal interest in and for both sciences and humanities, not solely as observers but as practitioners. The question that I hope to explore thus extends beyond that of comprehending the evolution of academic debates on the relations of the disciplines with each other to become that of hope and knowledge(s) for the modern individual:

And so it is with man's life. He may be any of a number of things; he will not be all of them. He may be well versed, he may be a poet, he may be a creator in one or more than one science; he will not be all kinds of man or all kinds of scientist; and he will be lucky if he has a bit of familiarity outside the room in which he works. (Oppenheimer, *Science and common understanding* 1954: 87)

On the one hand, a practical approach such as that demanded by Snow seems to emphasize immediate goals of social justice as a reductionist claim

on the disciplines: hence science (perhaps mostly physics in the first version of his lecture, biology in his follow-up) is recruited mostly for its import on technology and the application of the latter to the reduction of the gap between rich and poor countries. On the other hand, Oppenheimer's nostalgia for pre-war intellectual and academic communities, where knowledge of all sorts could be acquired and where overspecialisation was not yet an obstacle, led him to propose a radically different model of conciliation between sciences and humanities after the loss of this proclaimed Eden. I will show how those two positions are underlaid by different epistemologies (in the sense of philosophical conceptions of the nature and purposes of the sciences), which evolved in the politically very dense period of the Cold War, and which depended on a situation entirely different from that faced currently by the biological sciences. In this sense, I will propose that the particular role of physics (from the fundamental discoveries of the early twentieth century to its financial heyday during the Cold War) in the formulation of the nature and purposes of science, over and against the humanities, stands in contrast with the current debate pitting biological sciences against humanities. Although biology was molded too by events of the Cold War, its later developments in the practical realm for the benefit of the larger audience, particularly through medical advances, stands in contrast with the trajectory of physics, which emerged from its militarization as a much more abstract and distant science, leaving most of its societal applications to the engineering departments.¹ The relevance of this analysis is not solely historical, as demonstrated by today's numerous challenges to disciplinary and interdisciplinary programs, especially in the United States, issued both from within and from outside academia.

Images of the sciences and the place of physics in postwar America

A simplification of the regard for and importance of science in society would divide the twentieth century into three great periods. With the First World War, chemistry is brought to the fore as capable of changing the face of war: "The gas chemists were honored in various ways, and in the United States they served on various advisory committees for chemical warfare; but they did not become an admired new power group like the atomic physicists after World War II." (Kevles 2005: 334) In fact, the idea that war could become so terrible and destructive that no country would risk engaging in it,

1 In this respect, the development of a class of "physicist engineers" through the Manhattan project fostered new relationships between those two disciplines. The large theoretical problems posed by the invention of fission and fusion bombs later shifted to technical problems of optimization, not requiring the same kind of intellect or training demanded by the initial phases, see, e.g., Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 255 and 286.

an idea often associated with the nuclear age,² began with the chemical warfare of the late 1910s, as demonstrated by the opinion of General Fries, a former chief of a U.S. Army Gas Service:

The more “deadly” the weapons, he argued, “the sooner... we will quit all fighting.” If war could be made “so terrible” that that it would not last “more than five or ten minutes,” then war would never begin. The nation’s developing chemical arsenal, Fries declared [...], would go a long way toward “detering” other countries from starting wars. (Kevles 2005: 334)

While it also raised fears of total destruction soon to be joined by those evoked by nuclear weapons,³ the role of professional chemistry in warfare began to determine a new status for the scientist in society, which would set the stage for the place and the drive of physicists in and after World War II:

The enthusiasm of many scientists and engineers for new weapons technologies rapidly came to be driven by far more than social responsibility. It no doubt expressed some combination in different people of professional ambition, opportunism, or simply desire for a job, of ideological conviction or concern for national security—and a taste for technical sweetness, a powerful technological drive, a consuming desire to bend the resources of the state to satisfy a Promethean will. (Kevles 2005: 338)

One will note the use of the phrase “technical sweetness” by Daniel Kevles, a phrase infamously associated with Robert Oppenheimer’s explanation of the enthusiasm of scientists to work on the nuclear bomb with no immediate regard for the consequences of their work.⁴ The shift occurring through the second half of the twentieth century is not only that of a professionalization of the sciences, but an entry of the masses into science as a lucrative profession.⁵ If C.P. Snow could praise the social composition of scientific academia, noting that his own itinerary from a lower middle class family to prominence was typical of the sciences but not yet of the

2 For example, Oppenheimer wrote: “[...] I am very glad that the bomb was not kept secret. I am glad that all of us knew, as a few of us already did, what was up and what readjustments in human life and political institutions would be called for. Those are the days when we all drank one toast only: ‘No more wars.’” (Oppenheimer, *The Flying Trapeze* 1964: 60) This was indeed expressed by so many of the Manhattan Project scientists, e.g. Weisskopf: “All of us hoped that this great force of destruction might open the eyes of the world to the futility of war.” (Rabi 1969: 27)

3 “At hearings on Capitol Hill [in the 1920s], Senator Duncan U. Fletcher of Florida had been wondering: if we ‘kept on with these scientific means of destruction,’ would we not run the danger of ‘wiping out the whole human race?’” (Kevles 2005: 333)

4 Polenberg 2002: 46.

5 With “[...] physics cast more and more as a career rather than a calling after the war [...]” (Kaiser 2004: 877) We should note at this point that our remarks are mostly concerned with the American experience. For a take on the European development of physics in the postwar period, see Grilli, Maria and Sebastiani.

humanities,⁶ it is in great part thanks to the transformation of the image of the scientist that rendered it more similar to the worker than to the intellectual, lamented in part by Oppenheimer, but allowing the public to think of science as a practical profession, both in terms of accessibility and rewards. Chemistry might have been the first of the sciences to be transformed through its applications, but it was physics that would push through the modern image of science, an image determined in great part by the military uses of technologies derived from more or less fundamental research.⁷

The publicity received by the atomic bomb and its developers projected physics into its new place as the leading science in the postwar period. David Kaiser's study on "The Postwar Suburbanization of American Physics" reveals the mechanisms and effects of this assumed leadership. The transition to the reign of physics is fully achieved less than two decades after the world's entry into the nuclear age: "By the late 1950s, more deans came from the physical sciences than from any other academic field. [...] By the early 1960s, physicists' experiences could be taken as emblematic of the university as a whole." (Kaiser 2004: 853) Indeed, this pre-eminence was not limited to the academic world: "In a nationwide poll conducted in the early 1960s, Americans ranked 'nuclear physicist' the third most prestigious occupation, behind only Supreme Court justice and physician." (Kaiser 2004: 867) Clearly, the suitability of the large American middle class for this transition as well as the flexibility of its academic institutions, comparatively younger than their European counterparts, are in great part responsible for the large-scale education of physicists in the United States. This was particularly apt to be admired by a C.P. Snow frustrated with the particular circumstances of a traditional and somewhat aristocratic British academic milieu. However, what Snow might have missed out on, considering his praise of the Soviet training of engineers and technicians over and above that of abstract scientists, is that the postwar transformation of American physics did cause a shift towards a more practical and restricted science, determined by new work practices and research topics influenced by practical considerations:

Physicists, historians, and sociologists have described the postwar generation of American physicists as more "pragmatic," "empiricist," and "utilitarian" than physicists in other times and places. Gone was all talk of "philosophy" for these physicists—the famous puzzles and paradoxes that had so exercised the interwar generation of European physicists, including the architects of quantum mechanics, received nary a passing glance from the postwar

6 Snow 1998: 26 ff.

7 "The gas chemists were honored in various ways, and in the United States they served on various advisory committees for chemical warfare; but they did not become an admired new power group like the atomic physicists after World War II." (Kevles 2005: 334)

Americans. [...] More recently, several analysts have emphasized the cold war military patronage of American physics when looking to explain the hold that such “pragmatic” approaches had for so many American physicists. Yet the ubiquity with which the militarism angle has been explored by historians and sociologists—usually cast as a one-dimensional Faustian bargain, with physicists trading intellectual autonomy for Defense Department largesse—obscures the wider transformations then under way in American culture and American physics. [...] One concrete effect of the postwar demographic shift, filling American physics department classrooms to overflowing, was the sharpening of a prewar instrumentalism. (Kaiser 2004: 878)

The overall effect of this change, driven only in part by the major funding source available to physicists, as Kaiser remarked, was to be repeated as the final transition of the twentieth century cast the biological sciences into the role previously occupied by physics and chemistry. Again, the applications of fundamental research rendered clear the importance of the field for society at large: and amongst those, military and security uses can again be identified as an important factor: “[...] as in the Cold War and physics, along with the [post-9/11] restrictions [on research] has come rich funding for biology—\$1.7 billion to the National Institutes of Health in fiscal year 2003—for research into bioterrorism.” (Kaiser 2004: 341) Nevertheless, it is pre-eminently the implications of biological research for the vast medical drugs markets, combined with the technological advances permitting ever faster results in a field only recently opened, that doubtlessly account for biology’s reign among late twentieth century sciences.⁸ An important consideration, which we will come back to, is the self-perception of scientists in the face of the evolution of their professions.

According to this tripartition of the twentieth century, physics appears as the role model for the professionalization of the sciences. Indeed, the shift from a certain class of scientists to the opening of their ranks to the masses serves as a landmark for the redefinition of the place of the intellectual in society: “American physicists provide a particularly potent example for examining changes in postwar academics’ vision of the proper role for the American intellectual.” (Kaiser 2004: 853) One of the most central issues around this transition, both in sociological and epistemological terms, arises from the perception of the possibility, of the location, and of the reach of an intellectual community. From a very small elite of physicists, and more generally of scientists, mostly located in Europe in the early twentieth century⁹ it shifted to the masses of graduate students looking for a comfortable career in postwar America. Conceptions of the life of the mind, previously assumed to be the province of those that could afford to reflect on abstract

8 *A contrario*, research on drugs and vaccines that would benefit poor countries lags considerably behind developments aimed at rich markets, see, e.g., Hotez *et al.* or Batson.

9 Kevles 2005.

problems without concern for their own material circumstances, became a problem for society itself.¹⁰ The participation of academic disciplines lacking any obvious immediate and practical applications to society became problematic in the context of a public discourse dominated by scientists, whose influence on political decisions had become larger than ever before.¹¹ Questions of an ethical nature soon began to be asked of technology (and, eventually, of science itself) from the humanities; and some scientists interrogated the implications of their or their colleagues' work, resulting in a strong anti-war and anti-arms race movement within the scientific community itself.¹² The notion of science as democratic can be seen as taking root in this era.¹³ We now turn to the examination of a classic conflict in the interpretation of the ethical role of the intellectual, scientist or humanist, in society.

Snow's "The Two Cultures" and academic life

In 1959, British novelist and once scientist (if undistinguished, as would be noticeably emphasized by his opponents, and particularly by Leavis) Charles Percy Snow gave the Rede lecture at Cambridge University. Although Snow delivered in the course of the lecture a strident attack against the academic establishment of the humanities, it can be argued that his central point resided in the defense of technical education and of the diffusion of technical knowledge as means to end or at the very least reduce the gap between rich and poor nations of the world. While many commentators noted that the particular academic situation Snow was describing was intimately tied to the British system and to idiosyncrasies of British society,¹⁴

10 The so-called G.I. Bill of 1944, sending millions more Americans to colleges, particularly exacerbated this problem.

11 "During the postwar years, military officials and heads of state sought out physicists for advice, often on topics far removed from the scientists' main areas of specialty." (Kaiser 2004: 852)

12 It would be profitable to contrast to Oppenheimer the figure of Linus Pauling, winner of the Nobel Prize for Chemistry in 1954 and of the Nobel Peace Prize of 1962 for his activism against nuclear armaments. Pauling, coming from a middle class background, represented in a way the anti-thesis of Oppenheimer: conscious of the necessity of his role, he did pursue military research during the Second World War, but his intellectual development remained practical and excluded the nostalgic reflections of Oppenheimer on the prewar figure of the scientist.

13 One of Oppenheimer's greatest successes in the management of the Los Alamos laboratory, especially considering the compartmentalization of information required for security purposes, resides in his use of a "democratic" model to run the lab: see, e.g., Bethe's reflections quoted in Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 264.

14 See on this point the more recent commentaries, e.g. "[...] I believe that Snow had identified a local English phenomenon—and largely a snooty Oxbridge parochialism at

Snow apparently intended in his original lecture to decry an institutional gap without regard for national borders. His description of the separation of the two cultures addressed precisely this point:

[...] after a few thousand Atlantic miles, one found Greenwich Village talking precisely the same language as Chelsea, and both having about as much communication with M.I.T. as though the scientists spoke nothing but Tibetan. For this is not just our problem; owing to some of our educational and social idiosyncrasies, it is slightly exaggerated here, owing to another English social peculiarity it is slightly minimised; by and large this is a problem of the entire West. (Snow 1990: 169)

This in fact reinforces the idea that the central concern of his lecture was the problem of the poverty of nations, and that the rhetorical point of the two cultures argument was to decry those intellectuals (more on this word in a moment) that shied away from practical action. In a profound sense, the literary intellectual appeared as useless in Snow's perspective, while the technical man bore the capacity to help the developing nations through the sharing of his knowledge. Much has been made of the psychological descriptions of the two types of intellectuals by Snow. On the one hand the scientist, an optimist who was always thinking of ways to shape a better future; on the other hand the literary intellectual, feeling a pessimistic solitude and lacking any hope for humanity. Although Snow actually rejected those extreme stereotypes in the lecture by distinguishing carefully between social and individual hopes and fears,¹⁵ a common perception of his exposition has been that "[it] seemed scarcely to go beyond suggesting that physical scientists did not read novels and humanists did not know any mathematics." (Gagnon 1971: 58) Snow's thesis in fact reveals a far more profound opposition to one of the "cultures" than a mere psychological or even social critique: "I believe the intellectual life of the whole of western society is increasingly being split into two polar groups. When I say the intellectual life, I mean to include also a large part of our practical life, because I should be the last person to suggest the two can at the deepest level be distinguished." (Snow 1990: 169) It is in this sense that his critique applies not simply to British academia: through the "two cultures" phrase, Snow is not attacking literary culture so much as a certain conception of intellectual life itself. Noting that the humanities reserved for themselves the use of the word "intellectual,"¹⁶ his extension of the intellect to practical life joined

that—and elevated his observations into a fallacious general case." (Gould 2003: 90); or "His Rede Lecture was not the meditations of a philosopher of mind but a comment on the English social scene by one deeply sensitive to prejudice and pecking orders, sneers and snobbery." (Porter 1996)

15 See particularly, e.g., Snow 1998: 77.

16 Snow 1990: 169.

with his ethical demand of practical usefulness aims to overturn this situation and claim for the scientists the role as well as the title of intellectuals. Not, as Roy Porter has convincingly demonstrated, that he propounded anything like “the reign of scientists” as a solution: “[His message] was not the triumphal march of scientific method but the need for comradesly cooperation between writers and scientists.” (Porter 1996: 2) Snow wanted to demonstrate to literary intellectuals the value(s) inherent in science itself:

[The scientists] have their own culture, intensive, rigorous, and constantly in action. This culture contains a great deal of argument, usually much more rigorous, and almost always at a higher conceptual level, than literary persons’ arguments [...] Remember, these are very intelligent men. Their culture is in many ways an exacting and admirable one. It doesn’t contain much art, with the exception, an important exception, of music. Verbal exchange, insistent argument. Long-playing records. Colour-photography. The ear, to some extent the eye. Books, very little [...] (Snow 1990: 171)

Perhaps there can be lessons in literature, Snow tells us, but there are potentially many more in science: no less than in the humanities do scientists think; no less than humanists do they have an aesthetic sense. Although he claimed that scientists are “self-impoverished” by their lack of interest for the traditional culture of the humanities, Snow clearly presented science as a complete enterprise: “[...] there is a moral component right in the grain of science itself [...],” he affirmed (Snow 1990: 171). Thus, setting out to reconcile for a practical purpose (the reduction of the gap between rich and poor countries) two classes of intellectuals that he saw as separated, Snow in effect proposed a model of science as the dominant intellectual discipline, and furthermore one possessed intrinsically of a moral sense. Not only do artists and writers get politics wrong, scientists generally benefit from a consensus on issues, including moral ones, which sets them apart as a true *de facto* intellectual community.¹⁷ The vehemence of the indictment leads to understand why literary scholars, up to and including the last editor of *The Two Cultures*,¹⁸ were so inflamed by the lecture and believed that the essay “could be held responsible for the perpetuation of many of the ailments in Anglo-American intellectual life that it set out to diagnose.” (Burnett 1999: 194)

17 In science, “[...] there are common attitudes, common standards and patterns of behaviour, common approaches and assumptions. This goes surprisingly wide and deep. It cuts across other mental patterns, such as those of religion or politics or class.” (Snow 1990: 171)

18 See Stefan Collini’s introduction to *The Two Cultures* (Snow 1998), particularly pages xliii and following (we will come back to Collini’s particular claims for an educational agenda later on).

Recently, debate on *The Two Cultures* has been taken in a number of interesting directions.¹⁹ Social scientists, members of the so-called third culture that Snow decided not to include in his commentary, have been particularly interested in the historical context of the essay, with emphasis on previous debates pitting positivists against partisans of a humanistic approach.²⁰ In the scientific camp, however, there has been both a radicalization of Snow's thesis, of which the most striking example has been the hoax and subsequent commentary of Alan Sokal, and a distancing from the whole argument as being irrelevant and ignored by the mainstream practitioners of science (the claim encompassing sometimes also those of the humanities). The late paleontologist Stephen J. Gould was a proponent of the latter view over and against Sokal and Bricmont's tirade against, principally, postmodern literary theory and philosophy. Taking up the relation of science and humanities in his *The Hedgehog, the Fox, and the Magister's Pox*,²¹ Gould repeats the claim of the biologist and "founder" of sociobiology, E.O. Wilson, that "[t]he greatest enterprise of the mind has always been and always will be the attempted linkage of the sciences and the humanities" (Gould 2003: 3). He then goes on to describe his essay as

[taking] an idiosyncratic, but basically historical, approach to the supposed conflict between science and the humanities by admitting the appropriateness, even the inevitability, of struggle at the birth pangs of modern science, but then arguing that we got stuck, centuries ago, in this superannuated assumption of inherent struggle, when no legitimate rationale—logical, historical, or practical—supports its continuation. Rather, in our increasingly complex and confusing world, we need all the help we can get from each distinct domain of our emotional and intellectual being [...]. (Gould 2003: 19)

Gould argues that this "supposed conflict" has been overinflated in its latest incarnations, in particular those stemming from Snow's lecture and essay and those made up by the "science wars," notably the disputes around Sokal and Bricmont's hoax and their *Intellectual Impostures*: "[...] I came to realize that most of the starkness and uncompromising opposition in all these episodes of dueling dichotomy arises not from any position actually taken

19 A summary of the objections to Snow has been given by Burnett: "[...] a number of critical approaches to Snow had emerged between 1959 and 1962. These can be conveniently divided into three groups: first, those arguing that Snow's binary division was inadequate in that it overlooked the social sciences or other modes of human inquiry; second, those presenting criticisms of Snow's use of history or his understanding of literature; and third, a set of what might be called 'foundational attacks' on the principles (stated or implied) in Snow's essay." (Burnett 1999: 201-202)

20 See, e.g., Porter, Ortolano 2002: 611.

21 Gould. We can note that Gould's particular interest in his own field of biology matches the gross tripartition we introduced earlier.

by either party in the debate, but rather from the strawmen of extremity invented by one side to discredit the other and win the argument by ridicule.” (Gould 2003: 95) Nevertheless, Gould’s conclusion regarding the lack of importance or reality of those conflicts leaves the reader with a few doubts:

[...] the vast majority [of scientists] will never—and I mean never—even dream about reading technical academic literature from other fields, particularly literature that claims to present deep, critical, and insightful analysis of science as an institution, to reveal the psychology of scientists as ordinary folks with ordinary drives, or to depict the history of science as a socially embedded institution. [...]

Thus no “science war” exists for the most obvious and irrefutable of all reasons: the vast majority of scientists have never heard about the supposed altercation [...] (Gould 2003: 101)

His report of the inexistence of a conflict between sciences and humanities rests upon the assumption there cannot be a war if one party refuses to show up.²² This party, clearly, is that of the scientists. Hence, Gould does not deny the possibility (although he tries to attenuate it slightly) that humanities scholars do believe that they are in conflict with the sciences. What he ignores is the fact that the very lack of interest or awareness of this conflict by the scientists plays into what the humanities perceive of as an offense done unto them by the sciences: they are ignored by them. This indeed goes back to the question of scientific versus literary literacy brought forward by Snow (initially put forward as having read Shakespeare against knowing the Second Law of thermodynamics, later revised to emphasize the growing importance of biology over and against physics).²³ While Gould is right to point out Snow’s greatest mistake,²⁴ then, his attempt to bridge the gap between sciences and humanities fails to recognize the critical question for any diplomatic enterprise on science’s part: the demand of an acknowledgment of the role of the humanities to extract the meaning, to explain the practical consequences, and potentially to rule the applications of science to society. Gould’s own interest in the humanities justifies this incomplete perspective:

My motivation to write this book stems largely from a personal sense of puzzlement. [...] I always loved, for reasons of personal pleasure rather than any “ought” of class or culture, several areas of what traditional taxonomy calls the arts and humanities—from the largely passive delights of reading; to the more ambulatory pleasures of a taste for architecture [...] to serious and

22 “What if they gave a war, and nobody came?” (Gould 2003: 97)

23 Snow 1998: 14-15 and 72-73.

24 “[...] Snow did argue that the end of poverty would be achieved by little more than adequate training of enough local scientists and engineers—a simple technological fix, easily achievable in a few years.” (Gould 2003: 92)

active participation [...] in choral singing. [...] I never sensed any conflict among these passions [...] Moreover, lacking direct or familial experience, I didn't even know that science was supposed to conflict with, or even be substantially different from, the arts and humanities. (Gould 2003: 16)

Confusing the creative practice of art with the critical endeavor of the academic humanities, and reducing the values of both to that of a pleasurable entertainment, Gould fails to see the humanities' claim to unraveling the "ought"—thus providing not only a source of novelty in methods²⁵ but rather a complete framework of interaction with the social world, in particular *qua* world of values. The original debate is still relevant: science and humanities attempt to provide two models of intellectual community and of epistemology. Perhaps it is only a certain conception of positivism that the humanities are objecting to; nonetheless, it is one that carries a strong philosophical baggage with itself, together with implications for the repartition of means between the disciplines in an institutional context.

Let us examine again the determinations of an intellectual community given by a positivist science, and particularly one with a strong claim to objectivity during the most institutionally successful period of its history as physics. We will then see how Oppenheimer's position provided a different conception of the intellectual community as well as a definite role for the humanities in the constitution of a scientific understanding of the world.

Although Snow's lecture did take place in a long-standing debate between sciences and humanities, its more immediate historical context seems to have been frequently left out in recent discussions of *The Two Cultures*. One point common to the readings we have so far mentioned—from Collini to Gould—is that they saw some form of interaction between sciences and humanities as beneficial for both (and generally, for society at large) and conditioned upon specific work on mutual understanding that had to go through the recognition or the construction of a common lan-

25 Gould notes that history (which he placed in the category of the humanities) provided him with methodological insights for his own field: "[...] the conceptual tools needed to solve key problems in one field often migrate beyond our grasp because they become the property of a distant domain, effectively inaccessible to those in need. For example, I feel that I made some breakthroughs in my own field of paleontology only when, remembering the fox's strategy, I explicitly realized that the necessary apparatus for understanding much of life's evolutionary pattern lay in the methodologies established by historians in departments of our humanities faculties, and not in the standard experimental and quantitative procedures so well suited for simple, timeless, and repeatable events in conventional science." (Gould 2003: 17-18) At this point it should also be noted that scientists often conceive of the humanities as a pedagogical tool in the teaching of science to non-scientists (particularly in the context of the American "liberal education," which imposes a number of introductory scientific courses to the non-scientist undergraduate student). For example: "[...] one of the best uses of the history of physics is to help us teach physics to nonphysicists." (Weinberg 1998: 151)

guage. It is assumed that this language will not be arrestingly technical, however it does not look as though everyday speech would be able to perform this function. Rather, the ideal language appears similar to that of vulgarization—either scientific or from the humanities—and demands a measure of cultivation in the basic concepts (and hence, vocabulary) of the field upon which it is based.

Gould's acknowledgment of the transferability of historical methods to his field of paleontology is a nod to the common questioning of the reign of quantitative methods in the sciences by humanities scholars, and parallels Collini's claim that "[a]t least as pressing as the need for a basic scientific literacy is the need to develop and diffuse a public language in which non-quantifiable considerations can be given their proper weight." (Snow lxx-xi) In this case, however, the consequences of scientific inquiry are assumed not to remain within the bounds of academic discourse: while Gould talks about the benefits for science of admitting methods from the humanities to foster their own development, Collini is more preoccupied by the political reach of scientific discourse. The demand for a "public language" giving their due to "non-quantifiable considerations" betrays the fear of a possible reign of scientific discourse over the public sphere. The latter is indeed what Snow seemed to advocate, and something that Gould is careful not to tackle directly, treating instead of the restricted academic debate itself. To understand why Snow's intervention can elicit nervous reactions from the humanities, it is important to situate his lecture in the particular political context in which academia found itself in the postwar years. David Hollinger took up this task in his lecture "Science as a Weapon in Kulturkämpfe in the United States During and After World War II." While S. J. Gould (born in 1941) determined the bellicosity of the sciences as a function of their relative novelty, and claimed that they were now established solidly enough to dispense with such acrimony, he seems to have been leaving out or ignoring the superimposition of a different debate upon the purely academic one. The humanities, it turns out, have often been a proxy for the conservatism decried by Snow. The immediate intellectual predecessors of Snow were not the Arnolds and the Huxleys, but rather

[...] Karl Pearson, Charles Sanders Peirce, John Stuart Mill, and many public moralists in the Enlightenment and in the Baconian movement. According to many of these intellectuals, science was valuable in part because it was an agent of cosmopolitan liberation in a particular society. (Hollinger 1995: 441)

Snow's positivism should not be construed as the unreasonable hope that science will resolve all of humankind's troubles,²⁶ but rather as a pragmatism

26 Insofar as a scientific life leads one to a spread of the scientific values to other aspects of that life: "[For Conant, t]he point is not to imitate the social life of scientists as that

recognizing, as did those thinkers, that science as praxis is the best vector of democratization and of liberal values. Although Collini could identify Snow's criticisms²⁷ as uniquely aimed at British institutions and local concerns, the debate was present and fought in the same class terms outside of Britain too, as demonstrated by the similar, if more immediately epistemological use Richard Hofstadter made of science:

Science offered itself to Hofstadter and to many of his secular contemporaries as a magnificent ideological resource. Or, to put the point more sharply, these men and women selected from the available inventory those images of science most useful to them, those serving to connect the adjective scientific with public rather than private knowledge, with open rather than closed discourses, with universal rather than local standards of warrant, with democratic rather than aristocratic models of authority. (Hollinger 1995: 444)

Why would Snow encounter the wrath of his opponents if the argument he was making was commonplace? It is indeed what he himself wondered about when commenting on the reactions to his original lecture: "I did not expect much. Plenty of people were saying similar things." (Snow 1998: 53) David Hollinger suggests that the particular attack of Snow not simply on academics but—as Collini noted—on a whole slab of the literary establishment cast light on the political ambiguities of the latter:

Snow did not simply blast humanists for their ignorance of the second law of thermodynamics, or did he criticize humanists simply as humanists. He attacked a highly particular literary culture, the literary culture of modernism associated with Yeats and Lawrence and Dostoevsky and their professorial advocates. The faults he found with this culture, moreover, were less cognitive than moral. Snow accused the literati of perpetuating and celebrating a mythology of blood and history that had politically reactionary consequences. [...]

After Snow's intervention, what had been only an implicit conflict between two postbiblical, cosmopolitan, secular programs for culture housed demo-

life actually is, but to behave scientifically in social environments very different from the one in which science actually proceeds." (Hollinger 1995: 446)

27 "Snow was clearly frustrated at the extent to which a traditionally educated upper class continued to dominate public life in Britain. His writing constantly urged the virtues of a meritocracy." (Snow 1998: xli) or "It is sometimes forgotten that in his sketch of the culture of the 'literary intellectuals,' Snow was not primarily talking about an academic group, but about writers and critics whose natural milieu was that of metropolitan publishing and journalism." (Snow 1998: li) While it is true that Snow certainly attacked the latter group, it is hard to argue that he was not also taking aim at the literary academics (notwithstanding the fact that the two groups might not have been mutually exclusive): from his comments about languages on campuses to his mention of salaries in "English or History" as compared with those in the sciences (Snow 1998: 18). Hollinger puts it more bluntly: "Rather, Snow directed this program against the English department." (Hollinger 1995: 448)

graphically within the same part-WASP, part-Jewish intelligentsia was more open. One of these programs was built around science, of course, but the other was built around the creative genius of the individual, alienated artist. This second program, which often went by the name of modernism, was more frankly elitist than the program for scientific culture, and it was often merely ambivalent rather than hostile toward the claims of blood and history opposed by the celebrants of science. (Hollinger 1995: 448-449)

Obviously, the very character flaw reproached of Snow by literary intellectuals, his status as a “popular” novelist and a technocrat,²⁸ that is, the very things that made him into a public figure, were what gave his particular intervention its unusual character. From a purely parochial dispute involving the literati of both sides (bearing in mind that it was only recently that they had been differentiated),²⁹ the accusations menaced to emerge forcefully in the public sphere. The general expansion of the university brought about by the success of the sciences had up to this point provided the humanities with “[...] expanded political and professional space [...]” (Hollinger 1995: 448). Snow’s accusations were threatening precisely in that they showed a literary establishment benefiting from the sciences’ moral and economic successes following the war, while it kept holding on to reactionary views that had been, conceptually as well as professionally, fought by physical scientists.³⁰ It is notable that the moment of Snow’s lecture was also that of the development of a model of research and funding that privileged the sciences.³¹ Thus, one can think that humanities scholars of the time had very practical reasons to feel endangered, a factor that was not present in nineteenth century debates between disciplines.

Again, “[...] Snow was not interested in the two cultures as an academic problem but as a cultural danger causing social problems.” (Välilmaa 1998: 122) In a sense, the solution he proposed was not far from that demanded by the partisans of a non-quantitative public discourse, for Snow too demanded a common language and cultural foundation. The discrepancy,

28 On, e.g., Leavis’s reaction, see Collini (Snow 1998: xxxii f.).

29 On this point, recall Bertrand Russell’s reaction to the two cultures quarrel (see Snow 1998: xxx n.20).

30 Those successes were fostered by an earlier perception: “[Robert K.] Merton gave distinctive shape to a then-widespread assertion that science and democracy were expressions of each other and that both were threatened by Nazism.” (Hollinger 1995: 442)

31 “The growth of federal support, beginning with the establishment of the National Science Foundation (NSF) in 1950, led to the elevation of peer review to a sacred level. The policy of peer review protected the academic freedom of scholars and shielded foundations, the NSF, and, later, the National Endowments from criticism. But, by privileging audiences of peers, this development encouraged a focus on the model of science, an emphasis on method, and a narrowness of reference in social studies and humanistic scholarship.” (Bender 1997: 13)

however, came from the reversal of the dominant model: for Snow, the common language had to be that of the sciences, as he noted while commenting on the second law of thermodynamics: “[this law] needs understanding, which can’t be attained unless one has learnt some of the language of physics. That understanding ought to be part of a common twentieth-century culture [...]”³² (Snow 1998: 72) The intermingling of the belief in science as the common language for modern society and of a particular political understanding of the postwar period is highlighted when one notices that David Hollinger is an exception amongst commentators in giving such prominence to the anti-fascistic views present as a background in Snow’s lecture. For Hollinger states his opinion very explicitly:

[s]cience alone is not a sufficient foundation for culture, but were it within my power to design a multiculturalist pentecost, a jubilee morning when the curse of Babel shall be revoked and the dispersed children of Adam and Eve return to Eden to testify with cloven tongues of fire, the language in which they would testify would be the language of Newton and Locke, the language of intersubjective reason, the language of science. (Hollinger 1995: 453-454)

While the humanities themselves were seeing the beginning of an internal ideological or political split caused in great part by a demographic diversification of the practitioners in the postwar period,³³ there remains to this day a strong division between those who believe that a common language has to be non-quantitative and those who believe otherwise (either that a quantitative description of reality cannot be avoided—leading to advocacy of a widespread scientific education—or that such a description should remain the domain of experts, who in turn should guide some part of policy decisions).³⁴ A recent statement by a humanities scholar provides evidence of the continuing influence of this trend: “The less mathematics scientists use, the easier it is for most humanists to talk to them.”³⁵ This phrase also underscores the idea of the common language as being a means of communication between academic communities only. Snow’s emphasis on mass education, by contrast, echoes his belief in democracy and in the need to spread scientific knowledge outside of academia in order to extend liberalism. The diffusion of science was for him a direct means of facilitating access to material well-being and advances in a sense not acknowledged by his humanities critics. Snow did not quite harbor a Haldane- or Huxley-like pos-

32 Or: “[a third culture] has, just to do its job, to be on speaking terms with the scientific one.” (Snow 1998: 71)

33 See Bender 1997: 16 ff.

34 Contrary to appearances, such a position is not necessarily exclusive to proponents of (some degree of) scientific technocracy, but was for instance the common view of political scientists in the postwar era. See Herron and Jenkins-Smith.

35 Appiah 2005: 41.

ivist hope for the practical consequences of the applications or products of science;³⁶ rather, it is the very extension of science as a profession and the corresponding enlargement of the university as a provider of employment for the lower and middle classes in Western countries that he saw as an improvement.³⁷ The democratic values he believed to be propagated by science were therefore literally carried through by the profession; and the importance of considering the scientist, who could be from the lower classes, as an intellectual,³⁸ reflected this hope for social transformation through the practice of science in Western societies, where the products of science having bearing on such fundamental matters as life expectancy had already been assimilated.

There is also in Snow something of an apprehension for the consequences of an ill-informed political class. Following his belief that a modern culture must include some rudiments of scientific education, he voiced a concern regarding what can be assumed to be the diffusion of anti-scientific ideas in political circles:

I did not mean [in *The Two Cultures*] that literary intellectuals act as the main decision-makers of the western world. I meant that literary intellectuals represent, vocalise, and to some extent shape and predict the mood of the non-scientific culture: they do not make the decisions, but their words seep into the minds of those who do. (Snow 1998: 60-61)

Snow's affirmation can certainly ring true in America today, although one might dispute that literary intellectuals have anything to do with the propagation of anti- or pseudo-scientific opinions. Indeed, the rivalry between religion and science seems to be reactivated in current controversies, notably those brought forward by the "New Atheists."³⁹ The idea that literary intellectuals wield larger influence than scientists on politicians might itself seem surprising. The specialization and, more importantly, the increasing technical symbolism used in the sciences, be it mathematical or otherwise (one can think for instance of graphical shorthand used in chemistry), might very well have inspired this belief. To Snow, over and above the local consideration of literary elites being traditionally close to power circles (through education and/or class), the necessity of improving the general understanding of technical scientific languages, of incorporating them into the common culture, reveals a rational fear of of rhetoric—a power of persuasion available

36 See Porter 1996: 5 ff.

37 There is a shift of emphasis between the original lecture and Snow's subsequent expressions, but the following remains a central claim of his: "Compared with the rest of the intellectual world, considerably more scientists in this country and probably in the U.S. come from poor families." (Snow 1998: 10)

38 Snow 1990: 169.

39 Richard Dawkins, Christopher Hitchens, and others (see Wolf).

through and in everyday language. Literary intellectuals, particularly before the advent of structuralism and other attempts at scientific-like rigor in literary scholarship, disposed of a communicative arsenal much stronger than that of the scientists: they spoke the same language (at least formally) as decision-makers and the public.

Overall, however, the concern dominating Snow's discussions of the two cultures (particularly in *A Second Look*) was not especially far from that expressed by the literary intellectuals. It is one that would dominate the debate regarding intellectual communities, and indeed the particular definition and possibility of the intellectual in Western society. For Snow's emphasis on applications of science to reduce human misery betrays a certain belief in the futility of the monomaniacal quest for abstract knowledge. With the modern era comes a dramatic increase in the amount of specialized knowledge available, both in the sciences and the humanities: the limited capacity of the human mind thus abolishes the possibility of a modern polymath.⁴⁰ "[W]e are not going to turn out men and women who understand as much of our world as Piero della Francesca did of his, or Pascal, or Goethe." (Snow 1998: 100) In a profound way, this epistemological pessimism of Snow reinforces for him the necessity to focus on measurable practical advances. Furthermore, Snow's demand for international justice is not idealistic in the naive sense: he is not projecting onto the world a utopian vision such as that put forward by radical positivists, but rather he insists that the developing world should be imparted with current knowledge and its applications. Snow's Eden is not in the technological or scientific future so much as in the diffusion of the current good (and goods).

Oppenheimer's epistemological pessimism

Oppenheimer shared to a certain measure in that epistemological pessimism. His position, nonetheless, was much more complex and unstable than Snow's. While Oppenheimer could have early hopes for the practical application of science and more particularly for the implication of the scientist in the great decisions of public life following the invention and use of nuclear weapons, his personal trajectory, in many ways emblematic of the political turmoils of his times, would lead him to a much more tragic kind of pessimism. The point of departure for Oppenheimer, meanwhile, is not the same as Snow's. Despite their common interests in both sciences and humanities, Oppenheimer was brought up in a much more elitist ambience than Snow.⁴¹ His interest for art was terribly discriminating, and his judgment might have been severe enough to condemn his own poetical pro-

40 For any predictable future: "In the conditions of our age, or any age we can foresee, Renaissance man is not possible." (Snow 1998: 61)

41 See, e.g., Bernstein 2004: 5-6.

ductions relatively early on;⁴² indeed, an F.R. Leavis would have been pleased with the high-brow tastes kept by Oppenheimer.

Oppenheimer's relationship to the humanities, then, was not as playful as Snow's: through his correspondence, we see the romantic⁴³ and erudite young man confronted with his incapacity to produce any literary work of note despite his passion. His seemingly playful notes to Herbert W. Smith, full of self-derisive and jocular comments regarding his writings,⁴⁴ did not convince his former teacher (himself not a tender critic of Oppenheimer's writings)⁴⁵ that his pupil was not suffering from a very serious malaise. Conscious of Oppenheimer's social maladaptation, he wrote to Robert's friend Francis Fergusson, entreating him to watch over the young American recently relocated to England, with an earnest concern for his possible suicidal tendencies.⁴⁶ Overall, the image of the young Oppenheimer is that of a bright, educated and delicate man, confronting his own lack of sufficient talent to become the author he might have aspired to be. His realization that he could pursue a fruitful career in science, then, enabled him to maintain

42 As Jeremy Bernstein remarked, "Crossing," appearing in the June 1928 issue of *Hound and Horn*, is apparently the only poem of Oppenheimer to have been published (Bernstein 2004: 27) (more generally on his fiction, see also p. 26 of the same volume).

43 A clear expression of this theme in his early life, amongst many, can be found in a 1923 letter to Paul Horgan: "I think it so important that one should be sincere and uncalculating." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 47) An early love interest of his, Jane Didisheim, reflecting upon the reading of Oppenheimer's early letters would characterize him as "vulnerable" beyond what was apparent to his friends (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 19).

44 Examples abound in his early letters: "I have been writing a good many variably execrable abominations. [...] I am again in the toils of a short story. It is not to be as pretentious or subtle as the last, and so there is some chance of its not being as vile. [...] On the same expedition I received another inspiration to write a story. It is very short, exceedingly bad, and only barely justified by the difficulty of the thing. If I don't burn it you may see it." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 16, 18, 24)

45 As demonstrated by Oppenheimer's response to Smith's criticism of his poetry: "I think all the snarkest things you say—and, by the way, thank you for troubling—are perfectly true. Even to me it is obvious that my women are gargoyles and my lyricism, either absent or buried." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 56), see also p. 31.

46 Smith to Fergusson: "I've a notion, by the way, that your ability to show him about should be exercised with great tact, rather than in royal profusion. [...] I'm afraid he'd merely cease to think his own life worth living." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 86) In addition to psychopathological events in Oppenheimer's life (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 91), there are traces of his fragility in his correspondence to Smith: "[...] I labor, and write innumerable theses, notes, poems, stories, and junk; (I) read Greek, commit faux pas, search my desk for letters, and wish that I were dead. Voilà." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 54)

his exclusive standards with regard to the humanities. While for Snow fiction became a very real source of revenue, Oppenheimer's ability and decision to give himself to a scientific career left literature untainted by any practical value for him:

At one point, Francis Fergusson, too, expected Robert to become a writer but must have sensed how the wind was blowing when Robert commented, after a year at Harvard, that as soon as he knew enough he would not need to resort to writing stories. (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 66)

Oppenheimer would thus appear as a formidable scientist with an uncanny ability for the letters. Freeman Dyson, for instance, would see in him “[...] an intellectual polymath, expert in European literature and Eastern philosophy [...]” (Crease 2005: 317). In this sense, Oppenheimer was perhaps the last of the universal intellectuals, closer to the literati than most of his colleagues in the physical sciences.

Foucault's analysis famously placed Oppenheimer at the transition between “universal” and “specific” intellectual:

Il me semble que cette figure de l'intellectuel spécifique s'est développée à partir de la Seconde Guerre mondiale. C'est peut-être le physicien atomiste—disons d'un mot, ou plutôt d'un nom: Oppenheimer—qui a fait la charnière entre intellectuel universel et intellectuel spécifique. C'est parce qu'il avait un rapport direct et localisé avec l'institution et le savoir scientifiques que le physicien atomiste intervenait; mais puisque la menace atomique concernait le genre humain tout entier et le destin du monde, son discours pouvait être en même temps le discours de l'universel. (Foucault, Defert and Ewald 2001: 155)⁴⁷

The threat of ultimate weapons, then, would have acquired the sufficient significance with the entry into the nuclear age to give the scientist's speech the universal value associated with the ultimate practical consequences of the use of the weapons he helped design. Curiously enough, Oppenheimer at times did not seem to think that the situation was any different from that of the chemists following World War I, and his hopes that nuclear weapons would abolish war, perhaps upheld during his period as leader of the Los

47 “It seems to me that this figure of the specific intellectual started to take shape during the Second World War. It might be the atomic physicist—let's say it in a word, or rather, in a name: Oppenheimer—which transitioned the universal intellectual to the specific intellectual. It is because he had a direct and localized relationship to the institution and to scientific knowledge that the atomic physicist intervened [in debate]; but since the nuclear threat concerned humanity as a whole and the world's destiny, its discourse could be at the same time the discourse of the universal.” (Translations are my own excepted where indicated.)

Alamos project for practical purposes,⁴⁸ had turned to a rather dark pessimism shortly after the war. The sense of responsibility of the physicist cannot emerge during the period of technical development, but only once the work has been done.⁴⁹ In a speech at Los Alamos in October 1945, Oppenheimer espoused a shift of the scientist's burden to advocacy of international regulations preventing future disaster:

The peoples of this world must unite, or they will perish. This war, that has ravaged so much of the earth, has written these words. The atomic bomb has spelled them out for all men to understand. Other men have spoken

- 48 His wartime rapport with Bohr provides a token of Oppenheimer's continued concern for moral issues associated with his work combined with his practical discretion regarding those thoughts in order to avoid distraction from the direct and technical objectives: "What Oppenheimer did not mention to Groves were the hours spent discussing Bohr's conviction that the successful development of an atomic weapon would require a radical change in international relations and that Britain and the United States must make a generous offer to share its control if they hoped to avoid a disastrous arms race." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 271) Oppenheimer readily acknowledged his wartime discretion as soon as the work was done: "In some ways I would have liked to talk to you [Los Alamos scientists] at an earlier date—but I couldn't talk to you as Director." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 315)
- 49 This is the crux of Sennett's essay on the craftsman, and of his engagement with Arendt: "In *The Human Condition*, [Hannah Arendt] had argued [...] that the engineer, or any maker of material things, is not master of his own house; politics, standing above the physical labor, has to provide guidance. [...] She wanted me to draw the right lesson: people who make things usually don't understand what they are doing. [...] For Arendt, the mind engages once labor is done. Another, more balanced view is that thinking and feeling are contained within the process of making." (Sennett 2008: 1,7) The question of the possibility of concurrent reflection on a technical work is a central, albeit difficult one. Arendt's conception seems to be supported by the fact that scientists truly opposed to the idea of nuclear weapons chose not to participate; but while attempts at organizing critical reflection on the task undertaken at Los Alamos were avoided due to Oppenheimer's charismatic vigilance ("Robert Wilson remembers convening an 'impact of the gadget' meeting, probably in the spring of 1944, but thereafter he yielded to Oppenheimer's plea that attention should not be distracted from completing the bomb." (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 290)), other labs of the Manhattan projects were able to engage in such endeavors without opposition, supporting Sennett's middle ground thesis. Oppenheimer himself, meanwhile, had espoused a view cognate to Arendt's much before the war even started: "It seems to me intrinsic to the act of living seriously that one should not be able to detach oneself enough to give a simple reflective account of what it is all about; the ability to do that comes only after the events are over, after one has ceased to be involved, when, that is, one is no longer the same person [...]" (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 139) For a different perspective on this question, see particularly chapter 5 in Mason, and for a sociological point worth considering (noting that European *émigrés* physicists at Los Alamos discussed moral issues at home while Americans did not), see Schweber 2000: 150.

them, in other times, of other wars, of other weapons. They have not prevailed. There are some, misled by a false sense of human history, who hold that they will not prevail today. It is not for us to believe that. By our work we are committed, committed to a world united, before this common peril, in law, and in humanity. (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 311)

His farewell speech to the scientists of the mesa, a few weeks later, continued this sense of particular responsibility of the nuclear scientists toward the political and practical consequences of the making of nuclear weapons, but his vision was already tainted by the realization that the impact might not have been what he had originally conceived it to be, and that the politicians he had placed hoped in might not be as amenable to the scientists' ideas of open and shared knowledge than he had thought:

I think that in other lands it may be even more difficult for an appreciation of the magnitude of the thing to take hold. For this reason, I'm not sure that the greatest opportunities for progress do not lie somewhat further in the future than I had for a long time thought. [...] I am myself somewhat discouraged by the limitation of the objective to the elimination of atomic weapons [...] (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 323)

His reflections, now informed principally by his advisory role to government, remained relatively optimistic in public, but “[b]y the end of 1947 [...] he was admitting privately that international control was a hopeless cause.” (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 328)

Oppenheimer's publication of his previously reserved opinions on the need for international control of nuclear weapons locates the universal reach of specific knowledge, what Foucault noted was the particular threat of the expert to the political power:

Sous le couvert de cette protestation qui concernait tout le monde, le savant atomiste a fait fonctionner sa position spécifique dans l'ordre du savoir. Et pour la première fois, je crois, l'intellectuel a été poursuivi par le pouvoir politique, non plus en fonction du discours général qu'il tenait, mais à cause du savoir dont il était détenteur : c'est à ce niveau-là qu'il constituait un danger politique.⁵⁰ (Foucault, Defert and Ewald 2001: 155-156)

Oppenheimer's balancing act between loyalty to his country and its established government and the moral requirements imposed by his peculiar knowledge and reflections was to take a tragic turn with the 1954 hearing leading to the removal of his security clearance. The long series of biograph-

50 “Under the cover of this protest, which concerned everybody, the atomic scientist exercised his specific position in the order of knowledge. And for the first time, I think, the intellectual was chased by the political power, not any longer because of the general discourse he was holding, but because of the knowledge he held: it was at this level that he constituted a political danger.”

ical debates regarding the extent of his involvement with communism, amongst other matters, still leave room for the questioning of the transformation of his epistemological views. His role as a model for many physicists in the postwar period emphasizes the importance of his leading position in the discovery of the universal value of specific knowledge: “Before Oppenheimer, American physicists had never assumed the intellectual’s persona.” (Carson 2005: 8) I would now like to explore how the ferments of this transition provide an alternative to Snow’s view on the humanities/science debate.

Oppenheimer’s relationship with physics, all the more with theoretical physics, was characterized by an adoration of the purity of science. While Snow lumped together all scientists, to Oppenheimer as to many other physicists of his generation, physics had a particular quality that was unmatched by any other field,⁵¹ and that alone could fulfill his aesthetic tastes: “I know very well surely that physics has a beauty which no other science can match, a rigor and austerity and depth,” he writes to his younger brother, understanding his lack of interest in biology (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 155). This passion is nevertheless fed by reflection on all intellectual topics, which he encourages his brother to continue even as he is embarking upon a career in physics: “But let me urge you with every earnestness to keep an open mind: to cultivate a disinterested and catholic interest in every intellectual discipline, and in the non academic excellences of the world, so that you may not lose that freshness of mind from which alone the life of the mind derives [...]” (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 158) This early belief of the eclectic Oppenheimer would not be undone through the war years, and stands at the base of his ability to run Los Alamos so fruitfully, showing genuine interest in all endeavors and an ability to understand and synthesize knowledge outside his field. A typical anecdote is related in (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 264): “[Oppenheimer] once joined a metallurgy session during an inconclusive argument over the type of refractory container to be used for melting plutonium. Although this was hardly familiar ground to a theoretical physicist, after Oppenheimer had listened for a time, he summed up the discussion so clearly that the right answer, though he did not provide it, was immediately apparent. His contribution to science indeed resides in great part in his mentorship of physi-

51 “We went Thursday with Uhlenbeck and Thomas to a joint session of biochemistry and psychology; it was enormously rowdy and very funny; and it discouraged an excessive faith in either of these sciences.” (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 147)

cists both before the war and as he assumed the directorship of the Institute for Advanced Study.⁵²

Oppenheimer's deep involvement with the revolutionary era of physics, preceding the great technological advances that radical changes in theory brought about, combined with his constant engagement with the humanities, might account for a view of science not as optimistic as Snow's would be. Evoking the discovery of relativity and the changes in understanding of nuclear physics, Oppenheimer said that those

[...] forced on us the recognition that the fact that we were in the habit of talking a certain language and using certain concepts did not necessarily imply that there was anything in the real world to correspond to these. They forced us to be prepared for the inadequacy of the ways in which human beings attempted to deal with reality, for that reality. (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 316)

This philosophical realization of the implications of modern physics is by no means exclusive to Oppenheimer; but what is distinctive about him is that he returned to this reflection on the nature of science and of reality after having been at the forefront of the technological transformation of physics. Not only did Oppenheimer represent the transition from universal to specific intellectual; he also represented that of the abstract theorist to the practical engineer. His acute consciousness, even as he was building the bomb, of the reduction of the reach of thought inherent in this transition, led him to encourage Pauli not to participate in the Manhattan project (or any other war project):

You are just about the only physicist in the country who can help to keep those principles of science alive which do not seem immediately relevant to the war, and that is eminently worth doing. [...] In this way one may hope that when the war is over there will be at least some people in the country who know what a mesotron is and who have a habit of study which is not directed toward a very immediate objective. (Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 257)

His hope that Pauli could keep on training a small contingent of abstract thinkers looking for knowledge without immediate material applications demonstrates an essential difference between Oppenheimer and Snow. For Snow, the value of science is clearly placed in its material benefits for society, whether they are received from its applications or derived from the employment and training of scientists. For Oppenheimer, by contrast, the beauty found in knowledge or truth is its own reward. The engagement of science in practical objectives taints it, sometimes necessarily and for the good of society, but in any case it turns it away from its original destination.

52 See "Becoming a Physicist: Oppenheimer and His School," in Schweber 2000: 61 ff. and Oppenheimer, *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections* 1995: 331f.

Oppenheimer thus did not believe that the democratic nature of the scientific community, or the political beliefs of his participants, were good enough guarantors of the validity of its works. While Snow's positivism denotes a belief in an inherent goodness of scientists that would lead them to produce applications destined to effect positive social change (as contrasted to the humanities), Oppenheimer's epistemological consideration of a pure science devoid of applications to human society other than "truth and beauty" begs for him the question of the purposes of physics after the bomb. If physics used to be pure and abstract, there is no indication of what it really is now that it has been contaminated by its impact on human affairs. Hence the need for a renewed epistemological reflection on the foundations and, mostly, on the implications and objectives of science. This Oppenheimer demands by noting that while previous discoveries in physics might have led to technological advances, the revolution of the bomb has been unprecedented, and its implications unconsidered:

Every scientific advance, past or contemporary, has two traits: it is an enrichment of technique; it enables us to do what we could not do before, or to do it better—it is know-how. It is also the answer and reformulation of questions long agitating man's curiosity, something to contemplate [...] a thing of beauty; it is knowledge. As physics grows, and there appears to be more and more to learn, the problem of reconciling know-how and knowledge grows more urgent. (Oppenheimer, "On the Collateral Lives of Physicists" 1956: 397)

The specialization of physics and the increasing technical difficulties have prevented physicists from possessing the story of their discipline, which it is now important to regain:

We tend to teach one another, except in the golden years of graduate and postdoctoral study and apprenticeship, more and more in terms of mastery and technique, losing the sense of beauty and with it the sense of history and of man. On the other hand, we tend to teach those not destined to be physicists too much in terms of the story and too little in terms of the substance. (Oppenheimer, "On the Collateral Lives of Physicists" 1956: 397)

In other words, Oppenheimer believed that there was a gap between practical implications of physics in the nuclear age and the reflection on the profound meaning of physics; and that the latter was indeed the responsibility of physicists. While some philosophers would claim that the foundations of a discipline by necessity rest outside it, Oppenheimer seemed to want to encompass the very epistemology of physics within the discipline itself (begging the question of the language of such an explanation, which clearly could not be symbolic and technical).

Despite what would seem a radicalization of Snow's view (the scientists absorbing even the little purpose that the humanities might have had), Op-

penheimer's position is in fact much more complex, as demonstrated in one of his later articles:

When we tell about our [scientific] work, we explain what we have done and we tell what we have seen, whether we are describing a radioastronomical object, or a new property of fiber bundles, or the behavior of men attempting to solve problems. We are prepared to believe that the explicit content of science has its roots in these accounts of action, often factual, often foreshortened and synoptic, because cast in terms which the scientific traditions have established long ago. [...] One cannot be a very effective scientist if he is a practicing solipsist. We cannot expect to describe a common world of introspection by telling people what we have done and what we have seen; though probably we can, and increasingly we will, describe elements of behavior which may have some correspondence to the inner world. Among these things of which we cannot talk without some ambiguity, and in which the objective structure of the sciences will play what is often a very minor part, but sometimes an essential one, are any questions which are not private, which are common questions, and public ones: the arts, the good life, the good society. There is to my view no reason why we should come to these with a greater consensus or a greater sense of valid relevant experience than any other profession. They need reason, and they need a preoccupation with consistency; but only insofar as the scientist's life has analogies with the artist's—and in important ways it does—only insofar as the scientist's life is in some way a good life, and his society a good society, have we any professional credentials to enter these discussions, and not primarily because of the objectivity of our communication and our knowledge. (Oppenheimer, "Communication and Comprehension of Scientific Knowledge" 1963: 1143-1144)

Oppenheimer here defends the idea that the contribution of scientists to public discourse can only be valued so long as it is morally right. From an abstract conception of a pure, solitary science, we are now confronted by the necessity of a moral involvement in scientific life. The Keatsian Oppenheimer is not contradictory to this more pragmatic version: indeed, the apparent contradiction highlights the deep concern that enables both ideas to be held conjointly. Life in society requires a form of communication that is always already incomplete, broken, disjointed. While "In an important sense, the sciences have solved the problem of communicating within and with one another more completely than has any human enterprise" (Oppenheimer, "Communication and Comprehension of Scientific Knowledge" 1963: 1143), this formal language is unadapted to common communication. This is compounded by the inability of the individual to possess anywhere close to all knowledge. A double jeopardy ensues for the physicist: he is incapable of comprehending reality in its integrality, but he is also incapable of communicating faithfully what he does know to the public. The drama of science is a drama of communication: in this sense, Oppenheimer stands against most commonly held views of science, and does bring forward

themes more familiar to philosophers. The problem is new, and associated directly with twentieth-century developments: “These problems rest, of course, on human weakness and limitation; but more specifically they rest on at least three features of the scientific enterprise which it has in common with the world in which its whole action takes place: size and saturation, growth and change, and specialization.” (Oppenheimer, “Communication and Comprehension of Scientific Knowledge” 1963: 1144)

Oppenheimer’s tragic epistemology is intimately tied to a sense of individual responsibility. While for Snow, there is a universal responsibility to act for the benefit of the community, Oppenheimer is far more weary of possible misunderstandings that could distort any message so much that its moral implications become indistinct. His call for the necessity of negotiations (in all possible ways) is obviously a direct consequence of his experience as a lead actor in the drama of nuclear physics. The generational change reverses the order of battle: Oppenheimer acted first, and his time of reflection came when new problems were emerging (or were rendered visible by the subsiding fog of war). Whether any societal problem can indeed be clear enough to warrant immediate action is the question Oppenheimer poses us.

[...] we regret for ourselves what we do not really know, and we regret for others what we cannot really tell them. This is, of course, a reflection, within the internal society of the scientific enterprise, of a situation that characterizes our relations with human societies as a whole, with the society within which we are embedded, and that leaves us with problems, some very grave, and by no means all clearly soluble, having to do just with the communication and comprehension—understanding—of scientific knowledge. (Oppenheimer, “Communication and Comprehension of Scientific Knowledge” 1963: 1144)

Incommunicability is the tragedy of the individual, for Oppenheimer. His particular characterization of its presence in science itself is maybe an anticipation of the “science wars” pitting humanists claiming the relativity of scientific knowledge against scientists defending the validity of their enterprise. Oppenheimer’s view transcends this opposition: truth (and beauty) is indeed absolute and attainable, albeit in its fragments. It is, however, only attainable by an active act of the intellect, and so by an individual. The impossibility of adequate communication preserves the certainty of scientific truth while accounting for its relative value in society. The individual discovery remains absolute, however its entry into society needs to be negotiated in order to compensate for the impossibility to transmit it unadulterated.

In this world of uncertain negotiations even of the absolute, Oppenheimer recognized the value of the frameworks for understanding he had found in his constant engagement with the humanities. “Science has changed the conditions of man’s life. It has changed [...] the terms and the

form in which decisions of right and wrong come before us.” (Oppenheimer, *Science and the Common Understanding* 1954: 3) Oppenheimer’s analysis is much more precise than Snow’s in this case, and rests upon a careful epistemological consideration of the novelty of science. Snow assumed a moral content to science, which at best could have been attributed to his conception of the scientific community as a community of moral and political consensus. Oppenheimer is careful to distinguish the scientific enterprise itself, its impact on society, and the evaluations or moral judgments on the phenomena it brings about. The novelty of science, for Oppenheimer, does not impose on us any new moral criteria, or provide us with a new foundation for our ethics: rather, he poses a permanence of moral values and judgments, according to which new circumstances should be evaluated. In this sense, Oppenheimer follows a systematic philosophy, which attempts to account for new phenomena within the same general framework. In other words, the material impact of science is not for Oppenheimer susceptible for any particular kind of analysis: it must be evaluated with the tools that the intellect has been given by traditional—Snow would say, literary—culture. This bow to the humanities as a constant and valid interpretative framework for the modern world, including in its post-nuclear age, has been in great part responsible for the humanities’ acceptance and recognition of Oppenheimer as one of their own, particularly after the hearing forced him to re-evaluate his place in the public sphere. What’s more, Oppenheimer acquired in an academic world traversed by the two cultures controversy, in some form or other, a status of representative, perhaps of speaker (prophet would play directly into many of the descriptions made of him) for the humanities: a scientist speaking of the value of the humanities, a technocrat nostalgic for a different time.

- APPIAH (K. Anthony). "Humane, All Too Humane." *Profession* (2005)
- BATSON (Amie). "The Problems and Promise of Vaccine Markets in Developing Countries." *Health Affairs* 24.3 (2005): 690-693.
- BENDER (Thomas). "Politics, Intellect, and the American University, 1945-1995." *Daedalus* 126.1 (1997): 1-38.
- BERNSTEIN (Jeremy). *Oppenheimer: Portrait of an Enigma*. Chicago: Ivan R. Dee, 2004.
- BURNETT (D. Graham). "A View From the Bridge: The Two Cultures Debate, Its Legacy, and the History of Science." *Daedalus* 128.2 (1999): 193-218.
- CARSON (Cathryn). "Introduction." *Reappraising Oppenheimer: Centennial Studies and Reflections*. Edited by Cathryn Carson and David A. Hollinger. Vol. Berkeley Papers in History of Science; 21. Berkeley, CA: Office for History of Science and Technology, 2005: 1-9.
- CREASE (Robert, P.). "Oppenheimer and the Sense of the Tragic." *Reappraising Oppenheimer: Centennial Studies and Reflections*. Edited by Cathryn Carson and David A. Hollinger. Vol. Berkeley Papers in History of Science; 21. Berkeley, CA: Office for History of Science and Technology, 2005: 315-323.
- FOUCAULT (Michel), DEFERT (Daniel), EWALD (François). *Dits et Écrits, 1954-1988*. Texte imprimé II, 1976-1988. Édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange. Paris: Gallimard, 2001.
- GAGNON (John H.). "Ambition in the Two Cultures." *The Quarterly Review of Biology* 46.1 (1971): 58-65.
- GOULD (Stephen Jay). *The Hedgehog, the Fox, and the Magister's Pox*. New York, N.Y.: Three Rivers Press, 2003.
- GRILLI (Mario), DE MARIA (Michelangelo), SEBASTIANI (Fabio). *Proceedings of the International Conference on the Restructuring of Physical Sciences in Europe and the United States 1945-1960*. Teaneck, N.J.: World Scientific Pub. Co. Inc, 1989.
- HERRON (Kerry G.), JENKINS-SMITH (Hank C.). "U.S. Perceptions of Nuclear Security in the Wake of the Cold War: Comparing Public and Elite Belief Systems." *International Studies Quarterly* 46.4 (2002): 451-479.
- HOLLINGER (David A.). "Science as a Weapon in Kulturkämpfe in the United States During and After World War II." *Isis* 86.3 (1995): 440-454.
- HOTEZ (Peter J.), MOLYNEUX (David H.), et al. "Control of Neglected Tropical Diseases." *New England Journal of Medicine* 357.10 (2007): 1018-1027.
- KAISER (David). "The Postwar Suburbanization of American Physics." *American Quarterly* 56.4 (2004): 851-888.
- KEVLES (Daniel J.). "Scientists, Arms and the State." *Reappraising Oppenheimer: Centennial Studies and Reflections*. Edited by Cathryn Carson and David A. Hollinger. Vol. Berkeley Papers in History of Science; 21. Berkeley, CA: Office for History of Science and Technology, 2005: 327-341.
- KEVLES (Daniel J.). *The Physicists: The History of a Scientific Community in Modern America*. Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1995.
- MASON (Richard). *Oppenheimer's Choice: Reflections From Moral Philosophy*. Albany, NY: State University of New York Press, 2006.
- OPPENHEIMER (J. Robert). *Science and the Common Understanding*. New York: Simon & Schuster, 1954.
- OPPENHEIMER (J. Robert). *The Flying Trapeze*. London: Oxford University Press, 1964.
- OPPENHEIMER (J. Robert), ed. *Robert Oppenheimer, Letters and Recollections*. Vol. Stanford Nuclear Age Series. Stanford, CA: Stanford University Press, 1995.
- OPPENHEIMER (J. Robert). "On the Collateral Lives of Physicists." *Science* 123.3193 (1956): 397.

- OPPENHEIMER (J. Robert). "Communication and Comprehension of Scientific Knowledge." *Science* 142.3596 (1963): 1143-1146.
- ORTOLANO (Guy). "Two Cultures, One University: The Institutional Origins of the 'Two Cultures' Controversy." *Albion* 34.4 (2002): 606-624.
- POLENBERG (Richard). *In the Matter of J. Robert Oppenheimer: The Security Clearance Hearing*. Ithaca, NY: Cornell University Press, 2002.
- PORTER (Roy). "The Two Cultures Revisited." *Boundary 2* 23.2 (1996): 1-17.
- RABI (Isidor Isaac), SERBER (Robert), et al. "Oppenheimer." *Oppenheimer Memorial Session, American Physical Society Meeting, April 1967*. New York: Charles Scribner's Sons, 1969.
- SCHWEBER (Silvan S.). *In the Shadow of the Bomb: Oppenheimer, Bethe, and the Moral Responsibility of the Scientist*. Princeton, N.J.: Princeton University Press, 2000.
- SENNETT (Richard). *The Craftsman*. New Haven: Yale University Press, 2008.
- SNOW (Charles Percy). "The Two Cultures." *Leonardo* 23.2/3 (1990): 169-173.
- SNOW (Charles Percy). *The Two Cultures*. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
- VÄLIMAA (Jussi). "Culture and Identity in Higher Education Research." *Higher Education* 36.2 (1998): 119-138.
- WEINBERG (Steven). "Physics and History." *Daedalus* 127.1 (1998): 151-164.
- WOLF (Gary). "The Church of the Non-Believers." 2006. Wired.
<<http://www.wired.com/wired/archive/14.11/atheism.html>>.

Free-Market This, Free-Market That: “Enough with the Propaganda Already”

Noé LE BLANC

The University of East London recently renamed its library floor “trading floor,” the point being apparently that a well-functioning library should resemble a “free market of ideas.”

The notion of a “free market of ideas” suggests two things: first, that ideas are like material goods, and second, that both goods and ideas are best produced and distributed through a so-called free-market system. A free-market system is (ideally) one in which all property is strictly private, i.e. is a system in which nothing that is not privately owned is of any value. In such a system, shared property is always worth less than private property, shared ownership always less desirable than private ownership; in essence what is traded between players is either full private ownership or some degree of private ownership over goods; ideally all goods available are fully accessible to private ownership, so that any goods owned in common, any form of socialized ownership, is a constraint, a limit to the system; fully socialized goods are completely outside the system, and are as such considered to be entirely worthless.

So the notion of a “free market of ideas” draws an analogy between the exchange of goods and the exchange of ideas. The analogy runs something like this.

As is true regarding the creation of material wealth, the development of human knowledge as a whole would best be achieved in a system driven by personal gain alone, i.e. a system based on the private ownership of ideas, in which privately owned ideas could be “freely” exchanged for others, i.e. exchanged for a strictly private benefit. Indeed, a system in which every idea, every bit of knowledge capital, had to be paid for with other ideas, good ideas would be rewarded with the most knowledge capital (instead of just being “given away” without their author earning his or her fair share for

them) and bad ideas would soon be abandoned for lack of tradability. The best scholars and academics would rightfully accumulate a large amount of knowledge and become leading figures in their field. Conversely, usurped intellectual or academic authority would crumble under the keen profit-driven scrutiny of scholars intent on getting their hard-earned ideas' worth of ideas. Furthermore, research would be sharply channeled towards satisfying actual scholarly demand, rather than be produced more or less randomly or according to personal intellectual fancy. Thus, both the quality of the ideas produced and their relevance to the global academic agenda would increase dramatically. So not only would this system be entirely *just*, in that it would reward the good, punish the bad, and cheat nobody, but it would also be the most *profitable* for society as a whole in terms of knowledge capital accumulation. All in all, a civilization that adopted such a system for producing knowledge would seemingly effortlessly advance far beyond the achievements of any other civilization.

Well, this smooth narrative is believable enough, but only if you agree to overlook a somewhat crucial fact, namely, that there is no such thing as a privately owned idea. Or rather, there is, but usually it's called an *illusion*.

As should be obvious to anyone who deals in ideas, an idea only ever becomes knowledge when it is publicly discussed, criticized, adopted or rejected. No knowledge (at least no knowledge of any value) is ever created without public debate, and in fact, publicity can be regarded as the very essence of knowledge itself. Indeed, the facts we regard as being the most genuine (typically, scientific facts) are deemed such precisely because they have been or can be universally verified, i.e. verified by all rational beings. The most valuable pieces of knowledge we have are really also the biggest truisms, meaning knowledge that is shared and accepted by everyone. So the fact, say, that the Earth is round—which, let's not forget, humans just a few centuries ago were so ignorant of that the idea seemed revolutionary—is an undeniably sound piece of knowledge because nobody in their right mind would dream of questioning it, because no one would dream of suggesting it is someone's *personal* idea about the world.

Knowledge then is essentially a *common good*, in that it is *good* if and only if it is *common*. Knowledge can only be created in common and can only be "owned" in common, if the concept of property applies to it at all. So if anyone ever had knowledge that was theirs and only theirs, i.e. knowledge that they were entirely free to trade for their own personal profit, then that knowledge would be absolutely worthless. On the other hand, anytime someone has a valuable piece of knowledge, i.e. knowledge that a vast majority of rational beings regards as genuine, then the value of that knowledge implies that there be very few "ignorant" people to trade it to, and ideally,

none. The notion of an idea that is known to only one (privately owned) but is also obvious to all (true) is simply contradictory.

So what would a “free market of ideas” look like? Well, in a system of idea exchange where nothing that was not private had any value, it seems two different developments could occur.

On the one hand, there would probably be a drive *away* from the production of real knowledge, commonly owned property obviously being of little private commercial value. So actual knowledge would be abandoned in favor of mystical insights and divine inspirations. In fact, the more obscure the revelations and secrets were, the more valuable they would be: there would be strong incentive towards making knowledge as impenetrable as possible. Free-market academic life would consist in secret-obsessed, paranoid scholars whispering perfect nonsense to each other in the darkest depths of night.

On the other hand, there would also probably be a scramble *towards* existing knowledge, but only to grab as big a part of it as possible: a very classical expropriation process would see the current depositors of human knowledge (created in common by rational beings throughout human history) divide their treasure amongst themselves and declare it to be exclusively theirs, i.e. would see them turn common property into (their) private property. The trading between scholars of this newly created currency, as every scholar strived to acquire more than his or her fair share of knowledge units, would be called *research*. Finding new or critical ideas which threatened to diminish the value of the existing stock would be strongly discouraged, and even actively prevented. Stockholders would certainly never risk a revolutionary breakthrough crippling entire systems of thought and throwing them into sudden bankruptcy. In fact, predictably the most knowledge-rich scholars would soon cease to accept as legal tender ideas which contradicted or even risked contradicting their own, since the disappearance of competing theories would increase the truth value of their stock. Absolute or quasi-absolute truths would emerge from the general fray of the idea market, dogmas free from contradiction and correspondingly bland and vacuous. Free-market academia would thus simply come to mean the blind learning and unchallenged teaching of empty doctrines.

An era of arcane formulas and/or traditional lore is, again, something we already have a name for. It is usually referred to as *The Dark Ages*. Surely Ockham’s Razor™ commands we not needlessly invent two appellations for the same phenomenon, so why call it “free market” in the first place? Although a world of conmen and monopolies really *would* look like the so-called “free” market place that is the global economy.

Anyway, and what a surprise, “free market of ideas” really means “abyssal thought dungeon.” In fact, the notion that applying free-market

economics to the field of thought will lead to a better development of knowledge is so idiotic that it must have sprung from a very deep dungeon indeed.

Playing around with words and *calling things names* may seem harmless enough, at least compared to other, maybe more material forms of violence. However, doublespeak is only a silly trick until such sentences as *please don't kill my children* begin to lose the meaning they must never cease to have.

LISTE DES CONTRIBUTEURS

François BLUMENFELD-KOUCHNER. Was an itinerant student of the humanities in France, Ireland, and Scotland, before obtaining his Ph.D. in French Literature from Northwestern University in 2009. He is currently a medical student at Midwestern University in Downers Grove (IL).

Heiner EICHNER. Studium der Indogermanistik und mehrerer philologischer Fächer (mit Klassischer Philologie und Slawistik) an den Universitäten München und Erlangen. Promotion in Indogermanistik, Indoiranistik (bei Karl Hoffmann) und Assyriologie (bei Karl Hecker). Habilitation in Regensburg (bei Helmut Rix), Umhabilitation nach Basel (zu Josef Delz und Joachim Latacz, Seminar für Klassische Philologie). Seit 1989 ordentlicher Professor für Allgemeine und Indogermanische Sprachwissenschaft an der Univ. Wien, 1993 Ablehnung eines Rufes an die Freie Univ. Berlin. Seit 1995 Korrespondierendes Mitglied der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Seine Interessen gelten der Externen Sprachgeschichte und der Vergleichenden Grammatik sowie den Philologien und Literaturen der indogermanischen Sprachen (z.B. Hethitisch, Latein, Englisch, Deutsch, Russisch u.a.) insbesondere auf ihren frühen Überlieferungsstufen (z.B. Gotisch, Althochdeutsch, Altkirchenslavisch), der Entzifferung alter Texte (z.B. Mykenisch, Frühlatein, Etruskisch, Lykisch, Lydisch, Runologie) und der Plansprachenkunde (Esperanto). Vorträge und Aufsätze vor allem zur Lautlehre (Laryngalthorie, Ablaut, phonetische Interpretation der Keilschrift), Morphologie (Zahlwörter, Nominaldeklinaton und Konjugation), Textinterpretation (Inschriften, Zaubersprüche, poetische Texte) und Methodologie der Vergleichenden Rekonstruktion.

(www.univie.ac.at/indogermanistik/publikationen.he.htm)

Schriften zur Forschungsgeschichte sind: „Buttmann, Philipp (Karl) [Biobibliographischer Artikel]“, in Herbert E. Brekle, Edeltraud Dobnig-Jülch, Hans Jürgen Höller, Helmut Weiß, *Biobibliographisches Handbuch zur Sprachwissenschaft des 18. Jahrhunderts. Die Grammatiker, Lexikographen und Sprachtheoretiker des deutschsprachigen Raums mit Beschreibung ihrer Werke*, 2 (1993) ; „Zum Problem der Runeninschrift im Kleinen Schulerloch bei Oberau / Altessing“, in *Das „futhark“ und seine einzelsprachlichen Weiterentwicklungen. Akten der Tagung in Eichstätt vom 20. bis 24. Juli 2003*, hrsg. A. Bammesberger (2006) ; „Jochem Schindler (8.11.1944-24.12.1994)“, *Kratylos* 40 (1995) ; „Karl Hoffmann“, *Almanach der Österreichischen Akademie der Wissenschaften* 149 (1998-1999) ; „Kaspar Zeuss als Mensch und Gelehrter in seiner Zeit“, in Hans Hablitzel und David Stifter (Hrsg.), *Johann Kaspar Zeuß im kultur- und sprachwissenschaftlichen Kontext (19. bis 21. Jahrhundert)*, *Kronach* 21.7.-23.7.2006 (2007).

Frédéric GABRIEL. Chargé de recherche au CNRS (UMR 5037, Institut d'histoire de la pensée classique, ENS-LSH, Lyon), il travaille principalement sur l'histoire des textes théologico-

- politiques des XVI^e et XVII^e siècles et coordonne l'édition des œuvres complètes de Gabriel Naudé et Jacques Gaffarel. Il a publié récemment : « Roi mineur et naissance de la majesté dans les discours auliques : une raison d'État encomiastique », *Revue de synthèse*, 130/2, 2009, et « Periegesis and Scepticism : La Peyrère Geographer », dans José R. Maia Neto, Gianni Paganini, John Christian Laursen (éd.), *Skepticism in the Modern Age. Building on the Work of Richard Popkin* (2009). <http://www.fredericgabriel.ovh.org/>
- Sébastien GALLAND. Professeur de philosophie en classes préparatoires, et d'esthétique en arts plastiques à l'Université Paul Valéry. Docteur en histoire de la philosophie, il a traduit le *De Superna triade* de Giordano Bruno (2004), les opuscules sur la lumière de Marsile Ficin (2008), et un choix de lettres du même auteur à paraître. Sa thèse sur *La Fureur et ses éléments dans la pensée de Giordano Bruno* est à paraître.
- Asma HILALI. A soutenu une thèse de doctorat à l'École pratique des hautes études, sciences religieuses en 2005. Après un séjour post-doctoral en Allemagne (Halle/Wittenberg), elle est rattachée depuis 2008 au CNRS, UMR « Orient et Méditerranée » et travaille sur l'édition des plus anciens manuscrits du Coran, le palimpseste de Sanaa. Ses principales publications : « La quête du savoir en Islam : aux origines de la science du hadith » (à paraître) ; « Abd al-Rahmān al-Rāmahurmuzī (m. 360/971) à l'origine de la réflexion sur l'authenticité du hadith », *Annales islamologiques* (2006).
- Pascale HUMMEL. Philologue, historienne de la philologie, et traductrice (de Lou Andreas-Salomé notamment). Elle est responsable de plusieurs programmes de recherche sur l'enseignement du grec, ainsi que sur l'histoire de l'ignorance et de la transmission (Institut national de recherche pédagogique, Paris). Ses travaux plus récents portent également sur l'histoire des idées, des lettres et des arts. Elle est l'auteur d'une trentaine de livres en relation avec ces divers axes de recherche.
- Noé LE BLANC. After studying philosophy at the École normale supérieure of Fontenay-Saint-Cloud, he became an English teacher in a secondary school near Paris. He then went on to teach in London, before deciding to set up shop as a independant translator. He has most notably written on the subject of vidéosurveillance (in particular "Télésurveillance" for la *Revue du MAUSS* and "L'œil myope des caméras" for *Le Monde diplomatique*). His works as a translator include "Gamer Theory" (Harvard University Press) by McKenzie Wark, but also Mills & Boon-type novels and animated cartoon scripts.
- Hélène MAUREL-INDART. Agrégée de lettres modernes et professeur de littérature française XX^e siècle à l'Université F. Rabelais de Tours, elle est reconnue comme une spécialiste des questions de plagiat, auxquelles elle a consacré, outre de nombreux articles, deux essais, *Du Plagiat* (1999), et *Plagiats. Les Couloirs de l'écriture* (2007). Ses recherches portent sur la notion d'auteur ainsi que sur l'emprunt et l'originalité dans le processus de la création littéraire. Site internet : leplagiat.net.
- Marie-Hélène QUÉVAL. Professeur des universités, elle dirige le département des études germaniques à l'Université du Maine (Le Mans), où elle enseigne la philosophie et la littérature des Lumières. Agrégée, elle a soutenu, sous la direction de Jean-Marie Valentin, une thèse de doctorat sur Johann Christoph Gottsched en 1994 à l'Université de la Sorbonne (Paris-IV) intitulée *Les Paradoxes d'Éros ou l'amour dans l'œuvre de J. C. Gottsched*. Ses recherches portent sur les Lumières allemandes, en particulier sur Johann Christoph Gottsched et sur leur rapport au libertinage érudit dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles (Bayle, Gassendi, Naudé, Saint-Évremond, Fontenelle, La Mothe le Vayer, puis Helvetius, Voltaire, La Mettrie, Grimm, etc). En 2002, elle a acquis l'habilitation à diriger des recherches à l'Université de la Sorbonne (Paris-IV). Son étude sur le *Wenderoman*, genre romanesque spécifique de la Réunification allemande en 1989, paraîtra en 2010 sous le titre *Wenderoman. Déconstruction du roman et roman de la déconstruction, 1985-1995, Wolfgang Hilbig, Jens Sparschub, Thomas Brussig*. Elle anime de nombreux séminaires et journées d'é-

tudes en présence des auteurs. En 2010 doit paraître sous sa direction *Religion et libertinage. Orthodoxie et hétérodoxie dans l'Europe des Lumières*.

Cristina TRINCHERO. Chercheure en littérature française à la Faculté de langues et littératures étrangères de l'Université de Turin (Département des sciences du langage et littératures modernes et comparées), Italie. Ses recherches et publications portent sur la littérature française du XVIII^e siècle ; la littérature et l'histoire des idées à l'époque « au tournant des Lumières » ; les échanges culturels entre France et Italie entre XVIII^e et XIX^e siècles et à l'époque du Risorgimento italien à travers l'étude de la presse et des archives. Récemment, elle s'est penchée sur le roman français contemporain aussi bien que sur l'axe Paris-Turin dans le cadre des relations culturelles entre France et Italie dans les années Vingt et Trente du XX^e siècle.

Thanks for help in proofreading to Valerie Burling, Agrégée, former senior lecturer in English language and literature, University of Caen.

De Pascale Hummel

- Regards sur les études classiques au XIX^e siècle. Catalogue du Fonds Morante*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1990.
- Humanités normaliennes. L'Enseignement classique et l'érudition philologique dans l'École normale supérieure du XIX^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- Pour une histoire de l'École normale supérieure : sources d'archives (1794-1993)*, en collaboration avec A. Lejeune et D. Peyceré, Paris, Archives nationales – Presses de l'École normale supérieure, 1995.
- Tables générales de la Revue de philologie (1967-1991)*, Paris, Klincksieck, 1997.
- La Syntaxe de Pindare*, Paris-Louvain, Peeters, 1993.
- Philologica lyrica. La Poésie lyrique grecque au miroir de l'érudition philologique de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris-Louvain, Peeters, 1997.
- L'Épithète pindarique. Étude historique et philologique*, Bern, Peter Lang, 1999.
- Histoire de l'histoire de la philologie. Étude d'un genre épistémologique et bibliographique*, Genève, Droz, 2000.
- Mœurs érudites. Étude sur la micrologie littéraire (Allemagne, XVI^e-XVIII^e siècles)*, Genève, Droz, 2002.
- Philologus auctor. Le Philologue et son œuvre*, Bern, Peter Lang, 2003.
- De Lingua Graeca. Histoire de l'histoire de la langue grecque*, Bern, Peter Lang, 2007.
- Translatio. La Transmission du grec entre tradition et modernité* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2009.
- Metaphilology. Histories and languages of philology* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2009.
- Epilanguages. Beyond Idioms and Languages* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2009.
- Philologia. Recueil de textes sur la philologie*, Paris, Philologicum, 2009.
- La Maison et le chemin. Petit essai de philologie théologique*, Bern, Peter Lang, 2004.
- Trébuchets. Étude sur les notions de pierre de touche et de pierre de scandale*, Bern, Peter Lang, 2004.
- Vie (privée). Essai sur l'idée de destinée*, Bern, Peter Lang, 2005.
- La Mesure du savoir. Études sur l'appréciation et l'évaluation des savoirs* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2007.
- Les Débris du sens. Études sur les dérives de la perception et du sens* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2008.
- Vérité(s) philologique(s). Études sur les notions de vérité et de fausseté en matière de philologie* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2008.
- Mémoires / Misbooks. Études sur l'envers et les travers du livre* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2009.
- Unus inter pares. Studies on Shared Scholarship* (ouvrage collectif), Paris, Philologicum, 2009.
- Gabriel Naudé, *Syntagma de studio liberali / Traité sur l'éducation humaniste (1632-1633)*, traduction, notes et commentaire, Paris, Classiques Garnier, 2009.
- Lycophron, *Cassandre*, traduction, notes et commentaire, Chambéry, Comp'Act, 2006.
- D'Éros à Psyché. Tradition antique et moderne d'un mythe*, Paris, Philologicum, 2008.
- Mala dicta. Essai sur la malédiction et la calomnie dans l'Antiquité classique*, Paris, Philologicum, 2008.
- Lou Andreas-Salomé, *Le Diable et sa grand-mère (1922)*, traduction, annotation et postface, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2005.
- Lou Andreas-Salomé, *L'Heure sans Dieu, et autres histoires pour enfants (1922)*, traduction, annotation et postface, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2006.
- Lou Andreas-Salomé, *Figures de femmes dans Ibsen (1892)*, traduction, annotation et postface, Paris, Michel de Maule, 2007.
- Lou Andreas-Salomé, *Six romans. Combat pour Dieu (1885), Ruth (1895), D'Âme étrangère (1896), Enfants d'hommes (1899), Ma (1901), Pays-frontière (1902)*, traduction, annotation et préface, Paris, Philologicum, 2009.

Elisabeth Förster-Nietzsche, *Friedrich Nietzsche et les femmes de son temps (1935)*, traduction, annotation et postface, Paris, Michel de Maule, 2007.

Les Fous de Nietzsche, recueil de textes de Ferdinand Tönnies, *Le Culte de Nietzsche (1897)*, *Les Fous de Nietzsche (1893)* ; Julius Duboc, *Anti-Nietzsche (1897)*, traduction, annotation et postface, Paris, Michel de Maule, 2007.